



ÉTUDES
SUR
LA RÉVOLUTION
EN ALLEMAGNE.

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR.

- I. BRATEICE, Poème, 1 vol. in-8°. — Paris, 1840.
- II. LES ÉCRIVAINS SACRÉS DU XVII^e SIÈCLE. In-8°. — Strasbourg, 1841. (Discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature française à la Faculté des lettres de Strasbourg.)
- III. SCOT ÉRIGÈNE ET LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. 1 vol in-8°. — Strasbourg, 1843. (Thèse pour le doctorat ès-lettres.)
- IV. DE SUMMA PROVIDENTIA RES HUMANAS ADMINISTRANTE QUID SENSERINT PRIORIS ECCLESIE SCRIPTORES ET QUÆ FUERIT APUD EOS HUIUS DOCTRINÆ FORTUNA ET INCREMENTUM. In-8°. — Paris, 1843. (Thèse pour le doctorat ès-lettres.)
- V. TABLEAU DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. In-8°. — Montpellier, 1843. (Discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier.)
- VI. Études de Littérature étrangère. NOVALIS : SA VIE ET SES ÉCRITS. In-4°. — Montpellier, 1847. (Extrait des Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.)
- VII. HISTOIRE DE LA JEUNE ALLEMAGNE. Études littéraires, 1 vol. in-8°. — Paris, 1848.

ÉTUDES

SUR

LA RÉVOLUTION EN ALLEMAGNE,

PAR

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER,

Professeur de Littérature française à la Faculté des Lettres de Montpellier.

*Desto fester sei, bei der allgemeinen Erschütterung,
Dorothea, der Band! wir wollen halten und dauern,
Fest uns halten und fest der schönen Güter Besitztum.
Denn der Mensch, der zur schwankenden Zeit, auch schwankend gesinnt ist,
Der vermehrt das Uebel, und breitet es weiter und weiter;
Aber wer fest auf dem Stuns beharrt, der bildet die Welt sich
Nicht dem Deutschen gesinnt es, die fürchterliche Bewegung
Fortzuseilen, und auch zu wanken hierhin und dorthin.
.....
Du bist mein, und nun ist das Meins meiner als jemals.*

(*GOETHE, Hermann und Dorothea. Urania.*)



TOME I.

PARIS,

LIBRAIRIE DE A. FRANCK,

RUE RICHELIEU, 67.

1853

INTRODUCTION.



I.

L'histoire littéraire, au XIX^e siècle, est mêlée de mille manières à l'histoire politique. Occupé depuis plusieurs années à suivre le travail intellectuel et moral qui transforme les peuples allemands, j'ai rencontré partout sur ma route le cortège de la Révolution. L'étude que j'avais entreprise eût été

impossible, si je n'avais cherché à connaître les origines, le caractère propre et les phases diverses de ce tumultueux mouvement.

A toutes les époques de trouble, et aujourd'hui plus que jamais, les esprits que la vue du mal irrite sont portés à s'exagérer les désordres de leur temps. Il faut se défier de ces entraînements irréflechis. L'histoire entière est pleine de « ce fracas effroyable » dont parle Bossuet. Ce n'est point assez de dire avec le grand orateur chrétien « qu'il n'y » a rien de solide parmi les hommes, et que l'in- » constance et l'agitation est le propre partage des » choses humaines ¹. » Le progrès des sociétés est à ce prix. Les contrées les plus prospères ont subi des révolutions sanglantes, et les plus glorieux siècles ont grandi à travers d'atroces bouleversements. Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent les troubles de notre âge comme le signe d'une décadence sans remède; nous n'avons pas

¹ Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, III^e partie, chap. 1^{er}.

un tel oubli des enseignements de l'histoire , nous ne méconnaissions pas à ce point les conditions de l'humanité , et ce n'est pas à nous que s'adresse cet avertissement de M. de Lamartine :

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne ,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne.

Il faut reconnaître pourtant que , depuis 1789 , des agitations et des angoisses inconnues jusque-là tiennent en suspens la vie européenne. Il y a eu autrefois bien des révolutions ; pendant ces soixante dernières années , ce ne sont pas les vicissitudes des États ni les changements des dynasties , c'est la Révolution qui est le fait dominant de l'histoire. Puissance bienfaisante ou funeste , suivant qu'on y a vu la sainte lumière du droit ou qu'on y a puisé d'odieuses excitations au mal , la Révolution s'est montrée tour-à-tour sous les traits d'une furie incendiaire ou sous la figure d'un législateur chargé de régénérer le monde. M. Joseph de Maistre , écrivant en pleine terreur , avait déclaré

hautement , à la face de la France et de l'Europe , que la Révolution française était *satanique dans son essence* ; et pendant plus de vingt ans , à travers les régimes les plus dissemblables , en présence des plus nobles résultats que puisse obtenir l'activité humaine , au milieu des plus glorieux évènements qui aient jamais illuminé l'histoire , il avait redit et envenimé ces paroles. Mais ce *grand homme de bien* , si mal copié aujourd'hui par tant de ridicules disciples , n'était , comme l'a dit M. Ballanche , que le *prophète du passé* , et son intelligence hautaine n'apercevait qu'un seul côté des choses. Plus éclairéc aujourd'hui , plus calme et plus maîtresse d'elle-même , la raison publique flagelle les héros de 93 avec le glaive de feu que maniait si bien le gentilhomme piémontais ; mais elle proclame en même temps , avec un éloquent et profond écrivain , l'immortelle beauté de la Révolution. « La Révolution française , » — dit excellemment le plus récent interprète de cette raison supérieure , — « la Révolution française , » comme le Janus à deux visages , a une autre face

» bien différente de ce sinistre aspect ; la transfor-
» mation qu'elle a opérée par l'égalité des personnes
» et la liberté des consciences , par la fusion des
» classes et des intérêts , par l'affranchissement du
» sol et la constitution démocratique de la propriété,
» est un triomphe à jamais admirable du droit
» naturel sur le droit arbitraire , de l'humanité sur
» l'œuvre factice de la politique ¹. » Ce *mot nouveau*
qui tonne , c'est donc à la fois le bien et le mal ,
le droit et l'injustice , la vérité et l'imposture , la
franchise et l'hypocrisie , le sage espoir des cœurs
généreux et le délire des esprits abjects ; c'est le
résumé de toutes les questions , de toutes les incer-
titudes et de tous les périls d'un siècle , au len-
demain de la plus profonde crise qu'ait jamais
traversée le genre humain. Saisis de ces problèmes
redoutables , exposés sans cesse aux derniers périls
pendant cet interrègne du passé et de l'avenir ,
menacés à toute heure par les instincts les plus
pervers de l'homme toujours prêts à se déchaîner

¹ *Du principe d'autorité depuis 1789*. Paris , 1853. V. la seconde
partie , *Nouvelles considérations*.

sous le masque de la démocratie , les peuples de l'Europe n'auront vaincu l'esprit révolutionnaire que le jour où ils jouiront en paix des droits légitimes et rempliront virilement les sévères devoirs de la Révolution.

Toutes les nations européennes n'ont pas eu les mêmes rapports avec la Révolution ; mais toutes , celles-ci plus tôt , celles-là plus tard , elles seront obligées de se mesurer avec le rude athlète , comme Jacob avec l'ange , et de se fortifier dans ses étreintes. Il en est qui semblent avoir traversé victorieusement la crise ; il en est d'autres chez qui la lutte ne s'est annoncée jusqu'ici que par des tressaillements obscurs et de lointains présages. L'Allemagne , malgré tant de barrières qui la séparent de nous , malgré le caractère distinct de ses traditions et l'originalité jalouse de son génie , est entraînée depuis trop long-temps dans l'orbite de la France pour n'avoir pas subi une des premières cette solennelle épreuve.

Lorsque 89 se leva sur la vieille Europe, l'Allemagne fut éblouie. Ses poètes et ses publicistes, qui, pleins de mépris pour la France de Louis XV, avaient dénoncé avec dégoût la décrépitude d'une monarchie sans force et d'une société sans foi, ne se lassaient pas d'admirer dans les premières scènes de la Révolution ce réveil miraculeux d'un grand peuple. « O Francs ! » s'écrie le grave et religieux Klopstock, « pardonnez-moi si naguère j'ai voulu » détourner mes concitoyens de vos exemples que » je leur conseille aujourd'hui !..... La France » orne son front de la plus belle des couronnes » civiques, d'une couronne plus éclatante et plus » digne d'envie que tous les lauriers assombris par » le sang ! » — « L'humanité n'a pas vieilli ! » s'écrie Schubart, à peine sorti de la forteresse d'Asperg et encore abattu par ces dix années de captivité qui avaient brisé son courage, « l'humanité n'a pas vieilli, puisqu'une nation, qui sem- » blait ne plus posséder que le génie des petites » choses, donne de pareils témoignages de sa force

» et de sa grandeur ! » Et le poète , échappant à ce mysticisme inerte où il avait cherché un refuge , retrouve , à la voix de la France rajeunie , son ardeur et son impétuosité d'autrefois. Wieland s'associe à Klopstock , et , au nom des lettres allemandes , il envoie une adresse à l'Assemblée Constituante. Le noble poète danois et allemand Jens Baggesen remercie Dieu chaque matin de l'avoir fait naître dans une si belle époque. Schiller , jeune encore , mais illustre déjà par le succès de *Fiesque* et de *Don Carlos* , prête l'oreille aux bruits qui viennent de France , et emplit son âme de ces généreuses ardeurs qu'avait déjà déployées le marquis de Posa et qui iront s'épurant de plus en plus chez l'auteur de *Jeanne d'Arc* et de *Guillaume Tell*. Les penseurs austères ne sont pas moins émus que les poètes enthousiastes. Voyez là-bas , dans cette solitaire maison de Koenigsberg , le plus grand philosophe de l'Europe ! Depuis vingt ans qu'il transforme la science métaphysique avec une hardiesse sans égale , rien n'a pu l'arracher à ses méditations silencieuses. D'où vient qu'il ne peut

plus demeurer en place dans son cabinet d'études? Pourquoi sort-il chaque soir de ce cloître philosophique dont il n'avait jamais franchi l'enceinte? Où va-t-il, le rigide maître, avec cet empressement juvénile? Il va au-devant du courrier de Paris pour avoir au plus tôt les nouvelles. Aux yeux de celui qui a écrit la *Critique de la raison*, la Révolution est l'accomplissement des plus hautes théories de la science, et Fichte, son disciple, en de hardis manifestes, expliquera au monde cette étonnante conformité des lois de la pensée pure et des élans instinctifs d'une nation qui se régénère. Poètes ou philosophes, doctrinaires ou libéraux, il n'est pas de cœur qui ne tressaille. Goethe lui-même sent fléchir un instant l'impassibilité superbe de son génie : « Mon émotion était si vive, écrit-il dans » ses *Annales*, que mes amis me croyaient devenu » fou. » Il a beau, dans le *Grand Cophte*, dans le *Citoyen général*, dans les *Récits des émigrés*, réduire à je ne sais quelles proportions mesquines l'immense mouvement de la Révolution et n'y voir qu'une explosion fortuite des passions humaines;

il gardera le souvenir de l'émotion qu'il a ressentie ,
et , sept ans plus tard , il tracera dans *Hermann et*
Dorothée le magnifique tableau des espérances de
l'Allemagne : « Qui niera , dit le grand poète , que
» son âme soit devenue plus haute , que son cœur
» plus libre ait battu d'une émotion plus pure ,
» lorsque se leva sur nous la première aube du
» jour nouveau , lorsqu'on entendit parler des droits
» de l'homme , oui , de droits communs à tous , et
» de la liberté qui exalte les mortels et de l'égalité
» qui les fait nobles ? Chacun , à dater de cette
» heure , espéra vivre enfin de sa vie véritable. Les
» chaînes que tenait en main l'oisiveté égoïste et
» qui enlaçaient tant de contrées , semblaient pour
» jamais détruites. Tous les peuples , en ces jours
» de tourmente , n'avaient-ils pas les regards tour-
» nés vers cette ville qui était depuis long-temps
» la capitale du monde , et qui alors , mieux que
» jamais , méritait ce titre magnifique ? Les noms
» des hommes qui , les premiers , proclamèrent
» cette nouvelle , n'étaient-ils pas égaux aux plus
» glorieux noms qu'il y ait sous les cieux ? Chacun

» ne sentait-il pas grandir son cœur et son esprit,
» et sa langue se délier? Pour nous, proches voi-
» sins de ce peuple, nous fûmes, tout d'abord, en-
» flammés d'enthousiasme. Bientôt la guerre éclata,
» les Français armés s'approchèrent; mais ils sem-
» blaient ne nous apporter que leur amitié, et c'est
» effectivement ce qu'ils firent. Ils avaient tous
» l'âme élevée; ils plantaient gaiement les beaux
» arbres de la liberté, promettant de laisser à cha-
» cun de nous ses biens, à chaque pays son gou-
» vernement. A leur vue, quelle joie chez les jeunes
» gens! Quelle joie aussi chez les vieillards! Et
» avec quel entrain se déroulaient les danses autour
» des nouveaux étendards ¹ ! »

Toutes les naïves espérances de l'Allemagne de
89 revivent dans ces beaux vers de Goethe. C'est
une fête, c'est un transport unanime! Si quelques
voix hostiles se font entendre; si le soldat-poète
de Frédéric-le-Grand, le vieux Gleim, dans ses

¹ Goethe, *Hermann und Dorothea*. *Clio*.

Zeitgedichte, persiffle l'enthousiasme de Klopstock ; si des esprits graves et circonspects , comme Rehberg et Brandès, partagent l'opinion d'Edmond Burke sur les évènements de la France, ces murmures sont couverts par les acclamations. Écoutez tous les esprits éminents, l'historien Schloezer, le philosophe Reinhold, le voyageur George Forster, la comtesse Joséphine de Pachta, le publiciste Oelsner, et les deux plus grands noms de ce groupe d'élite, Guillaume et Alexandre de Humboldt : on dirait un chœur harmonieux, un chœur de viriles pensées et de pieuses actions de grâces qui monte de toutes parts vers la Providence éternelle. Poètes et savants, hommes de pratique et hommes de théorie, esprits naturellement graves, âmes ardentes et passionnées, une même foi, un même amour, une même espérance les unissent : la lumière du droit éternel a brillé à leurs yeux ! Ceux-ci, du fond de l'Allemagne, n'ont de pensées que pour la France ; ceux-là, pleins d'impatience, et afin d'admirer de plus près l'aurore de l'ère nouvelle, vont se fixer au foyer même des évène-

ments. C'est George Forster, qui avait déjà raconté à ses compatriotes les luttes politiques de l'Angleterre et qui rapporte de ses voyages autour du monde une intelligence cosmopolite admirablement ouverte aux principes de 89. C'est George Kerner, jeune et vaillante nature, le frère aîné de celui qui sera un jour un des poétiques maîtres de l'école souabe. C'est le théologien Reinhardt, que l'on verra plus tard ministre d'état et diplomate au service de Napoléon. C'est le romanesque Adam Lux et l'intrépide comte Schlabrendorf. Jamais plus pures émotions n'ont animé les cœurs; jamais illusions plus confiantes n'ont paré le présent et l'avenir de leurs éblouissements magiques. Il y avait parmi ces hommes un écrivain misanthrope, esprit sombre et imagination désabusée, Maximilien Klinger. Poète, il imitait l'auteur d'*Hamlet* et du *Roi lear*; moraliste, il était le disciple passionné de Rousseau. Si quelqu'un devait se défier des promesses de 89, c'était bien cette intelligence aigrie, accoutumée à découvrir partout la secrète ironie du destin; mais non : le misanthrope est

ébloui comme les autres , et , déposant cette fois ce masque de Méphistophelès sous lequel il cache ses douleurs , il écrit cette phrase d'une bonhomie incomparable : « Les princes d'Allemagne le reconnaîtront , j'espère : si l'histoire universelle ne nous offre pas un seul événement qu'on puisse comparer à la Révolution française , elle ne nous montre pas non plus un seul peuple qui , dans une si grande détresse et au milieu de pareils entraînements , en ait si loyalement agi avec son droit , avec son devoir et avec ses souverains ! »

Que devint la confiance de tant de nobles cœurs , quand les œuvres *sataniques* succédèrent aux inspirations sublimes ? Klopstock commença par maudire en ses strophes indignées cette révolution qu'il avait placée au-dessus des plus grands faits de l'histoire. Il ne flétrissait pas seulement , comme les iambes d'André Chénier , les *bourreaux barbouilleurs de lois* ; c'était la France entière , c'était le génie même du peuple de 89 qui lui semblait

digne d'une malédiction éternelle, et il avait honte de s'être si grossièrement abusé. Wieland, saisi d'horreur devant les forfaits de 93, allait jusqu'à perdre sa foi dans l'humanité et reniait peu à peu cet esprit cosmopolite qui avait dirigé toute sa vie. Schiller avait eu un instant la pensée d'adresser à la Convention une défense de Louis XVI; mais déjà, comme Klopstock et Wieland, il ne voyait plus en France que des têtes sans principes et battues au hasard par tous les vents (*Richtungslose Köpfe*); il se réfugia dans la pratique de l'art, dans un patriotisme qu'il sentait s'affermir de jour en jour¹, et il écrivit ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (1795), afin de préparer les peuples germaniques à traverser dignement les révolutions de l'avenir. Goethe, après avoir célébré le candide enthousiasme de l'Allemagne, s'écrie dans *Hermann et Dorothée* : « Le ciel s'obscurcit » bientôt. Une race perverse, indigne de faire le » bien, se dispute la tyrannie. Ils s'égorgent les

¹ On trouve ces mots dans une de ses lettres, datée de 1793 :

Die Liebe zum Vaterland ist sehr lebhaft in mir geworden.

» uns les autres et oppriment ces voisins qu'ils
» avaient appelés des frères !.... Ah ! puissé-je ne
» jamais revoir les hommes en proie à ces affreux
» débordements ! La bête féroce est moins hideuse. »
Maximilien Klinger , malgré tout ce qu'il y a de
libéral dans sa pensée , se trouve d'accord avec
Joseph de Maistre pour dénoncer la Révolution
comme l'œuvre des puissances infernales : « Qu'il y
» ait quelque chose de diabolique dans l'homme » ,
écrit le disciple de Rousseau , « et que cet élément
» diabolique s'empare de la domination toutes
» les fois qu'il le peut , la Révolution française
» l'a clairement démontré. » Quant au généreux
Forster , envoyé auprès de la Convention par les
républicains de Mayence , il a beau étourdir son
esprit , il a beau se créer une philosophie de l'his-
toire pour excuser les crimes de la Révolution , la
vérité l'emporte , et la première année de la répu-
blique , quelques mois avant de mourir , il écrit à
sa femme ces mémorables paroles , où éclate toute
l'amertume de ses croyances trompées : « Je devrais
» faire , dis-tu , l'histoire de cet effroyable temps.

» C'est impossible ! Depuis que je sais qu'il n'y a
» nulle vertu dans cette révolution , elle me dé-
» goûte. Je pourrais bien , sans aucune illusion
» idéale , marcher vers un but avec des hommes
» imparfaits , tomber , me relever , marcher encore ;
» mais avec des démons sans cœur comme ceux
» que je vois ici , ce serait un outrage à l'huma-
» nité , un outrage à notre sainte mère la terre
» et à la lumière du soleil ! Fouiller les souter-
» rains , les égouts où se vautrent ces brutes im-
» mondes ; non , ce n'est pas la tâche de l'histo-
» rien ! » Tous ses compagnons de Paris pensent
de même. Subitement épris de cette *fille illustre*
si bien glorifiée par Chénier , Adam Lux voit dans
Charlotte Corday la dernière image de la vertu
parmi les hommes , et il monte sur l'échafaud
pour périr du même coup qui a tranché cette tête
adorée¹. Cette mort qu'a recherchée Adam Lux ,

¹ Ne dirait-on pas que le poète fait allusion à ces sanglantes fiançailles ?

Belle , jeune , brillante , aux bourreaux amenée ,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée.

(André Chénier, *Ode à Charlotte Corday.*)

George Kerner y échappe à force d'audace, et Schlabrendorf à force d'insouciance¹. Peu à peu la Révolution n'est plus pour l'Allemagne qu'un épouvantable objet d'horreur; toutes les illusions de 89 sont noyées dans un fleuve de sang.

II.

Tels furent les premiers rapports de l'Allemagne avec la Révolution française. A dater de ce moment, toutes les questions sont brouillées. Une réaction universelle s'opère. En vain quelques esprits d'élite, séparant le bien du mal, conservent-ils encore une invincible espérance; ils sont isolés dans la foule et leurs paroles n'éveillent plus d'échos. C'est le moment où Frédéric de Gentz,

¹ V. sur le rôle et la destinée du comte Schlabrendorf, l'intéressant portrait que M. Varnhagen d'Ense a tracé de ce rare et ferme esprit (*Vermischte Schriften*, erster Theil. Leipsick, 1843).

où Rehberg et Brandès élèvent plus haut la voix et multiplient sous maintes formes le pamphlet d'Edmond Burke. On n'attaque pas seulement la France ; on va jusqu'à maudire le libre essor des lettres allemandes depuis Lessing. Les journaux de Vienne profitent de la déroute des meilleurs esprits pour battre en brèche la philosophie et la littérature du Nord. Des libellistes intolérants et fougueux, Hofstatter, Haschka, Aloys Hoffmann, sont les chefs de cette ligue sans pitié ; et cette belle civilisation littéraire, qui, postérieure aux grands siècles de l'Italie, de l'Angleterre et de la France, venait de couronner en quelque sorte la maturité intellectuelle de l'Europe, ne pourra plus se développer qu'à travers mille obstacles. Comment ne pas admirer ce nouvel exemple de notre ascendant sur le monde ? L'élan de 89 avait électrisé l'Allemagne ; pendant bien des années, la défaite de nos principes, le hideux despotisme de la Convention et l'anarchie du Directoire vont livrer le pays de Lessing et de Kant à ces esprits de ténèbres que toute lumière irrite.

Les guerres de la République et de l'Empire semblaient devoir élever une barrière de plus entre la pensée allemande et ces principes de 89 souillés par tant de crimes. Ce fut cependant par la guerre que l'esprit de 89 pénétra de nouveau chez les nations germaniques. Admirable triomphe de la vérité et du droit ! La seconde période de cette histoire va nous montrer le génie de la Révolution invoqué et relevé par ceux-là même qui l'avaient le plus intrépidement méconnu. Il y avait longtemps que la Révolution française ne rappelait plus chez ces peuples que des souvenirs sinistres et des illusions évanouies, lorsque de hardis patriotes, afin de soulever les Allemands contre la domination de l'Empereur, entreprirent d'émanciper leur pays et de lui assurer tous les bienfaits dont la France avait tracé le programme. C'est un gentilhomme hautain, un intraitable adversaire de la France et de la Révolution, M. le baron de Stein, qui conçoit le premier cette pensée audacieuse ¹.

¹ V. sur le baron de Stein, la complète monographie de M. Pertz

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, est entouré de conseillers pusillanimes qui redoutent cette alliance de la monarchie et de l'esprit nouveau ; M. de Stein écartera impétueusement les obstacles et obligera le roi à lui donner le pouvoir. Alors, uniquement occupé de ses vengeances patriotiques, il emploiera toutes les ressources de son esprit à régénérer l'Allemagne pour l'armer contre nous. Il supprimera les privilèges féodaux, il travaillera à la fusion des classes, il rendra les charges, les fonctions civiles, les grades de l'armée, accessibles à tous ; il affranchira le sol et donnera à la propriété une constitution plus voisine des principes démocratiques. Ces réformes, dont il a puisé chez nous le modèle, ne suffisent pas encore à M. de Stein. Il ne craint pas d'accoutumer le peuple aux pratiques révolutionnaires. Il permet, il favorise l'établissement d'une immense société secrète qui embrasse toutes les contrées

(*Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*. 4 vol. Berlin, 1849-1851), et notre travail publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1852.

allemandes et y entretient le sombre feu des colères nationales. Par ses actes publics et ses instructions mystérieuses, le ministre de Frédéric-Guillaume III est l'âme du *Tugendbund* ! Napoléon, qui voit grandir contre nous l'enthousiasme terrible de la Révolution, publie, en 1809, un décret impérial daté du camp de Madrid, où M. le baron de Stein est déclaré ennemi de l'Empire. Il le fait chasser du ministère et exiler de la Prusse. Mais la persécution est vaine. S'il est facile de confisquer les biens du novateur et de le traquer partout comme une bête fauve, il n'est pas aussi facile d'éteindre en Allemagne les fureurs patriotiques associées désormais aux principes de la rénovation sociale. Malgré le génie de l'Empereur, l'élan révolutionnaire de l'Allemagne commence à ébranler notre fortune. Étrange guerre toutefois, où nous n'étions battus que par nos idées ! Après vingt ans de campagnes victorieuses, nous sommes vaincus à Kulm, à la Katzbach, à Leipsick ; mais dans chacune de ces journées ce sont nos principes qui triomphent ! Il y avait deux hommes dans

Napoléon , le conquérant et le législateur ; le conquérant tombe , le législateur grandit. Le législateur ! Il voit ses Codes , ses institutions , tout ce qu'il a fondé de sa main puissante d'après l'idéal de 89 , il voit toutes ses œuvres promises comme une récompense à ces hommes qu'on pousse contre lui ; et lorsque , de son rocher de Sainte-Hélène , il contemple avec une impartialité sublime le tableau des choses de son temps , il peut se rendre ce témoignage qu'il a transformé l'Europe et que sa pensée gouvernera l'avenir ¹.

Pendant cette seconde période que remplissent les noms de Stein et de ses amis , l'enthousiasme des réformes était trop mêlé aux intérêts du patrio-

¹ Un poète , qui connaît bien l'Allemagne , a traduit ainsi les pensées du glorieux captif :

*J'ai couronné le peuple en France , en Allemagne ;
Je l'ai fait gentilhomme autant que Charlemagne ;
J'ai donné des aïeux à la foule sans nom.
Des nations partout j'ai gravé le blason ;
Je leur ai fait veiller leurs longues veilles d'armes ,
Et j'ai sacré leurs fronts dans le sang et les larmes.
Voilà ce que j'ai fait ; je ne m'en repens pas.*

.....

(Edgar Quinet , *Napoléon* , XLIX , Longwood.)

tisme insulté, pour que le libéralisme allemand, au lendemain de la victoire, n'eût pas à subir de douloureux mécomptes. Après 1815, les princes et les ministres d'Allemagne se repentirent de leurs témérités. Les peuples s'étaient battus pour défendre leur patrie et conquérir leurs droits; l'ancien régime voulut profiter seul de leur victoire. Qu'importe? Les efforts des combattants ne seront pas perdus. La Révolution a pu dévoiler ses trésors à des esprits virils mûris par l'héroïsme et le malheur. A dater de la Restauration, une période nouvelle est ouverte. L'esprit de 89 brillera sur cette société et la transformera peu à peu. Un grand travail d'idées commence : poètes et publicistes, philosophes et hommes d'État, vont continuer l'étude de ces réformes dont le patriotisme du baron de Stein a donné le goût à l'Allemagne. Tous les problèmes seront discutés, toutes les conséquences seront tirées des principes. Puisse l'esprit allemand ne pas s'égarer dans ces périlleuses recherches! Puisse l'idéal de 89 conserver toujours son pur éclat et dissiper les utopies ténébreuses!

III.

L'étude du mouvement d'idées ouvert en 1815 est le sujet de cet ouvrage. Le premier volume traite de l'Allemagne avant 1848 ; le second est consacré aux tentatives hasardeuses qui suivirent la révolution de février. Un grand nombre des chapitres dont ces deux volumes se composent a paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes* ; réunis dans un ordre logique , reliés entre eux par des additions qui comblent les lacunes et reproduisent le cours des temps , ces tableaux acquerront peut-être un intérêt plus élevé et manifesteront mieux dans leur ensemble la pensée qui les anime. Toutefois , en retouchant son œuvre avec l'attention scrupuleuse d'un écrivain accoutumé à respecter le public , l'auteur n'a pas cru devoir supprimer certaines pages qui , sans rapport désormais avec la situation que les évènements nous ont faite ,

servent du moins à marquer l'origine de ce travail et à consacrer, si on l'ose dire, le souvenir du combat. Publiées souvent à des heures de crise, les études que je complète ici ont obtenu en Allemagne et en France de précieux encouragements ; il a paru convenable de ne pas en effacer le caractère. Dans un livre écrit en face même des évènements et sous la dictée de ce mobile XIX^e siècle, ce n'est pas une prétention vaine de mentionner les dates ; elles peuvent être quelquefois un titre, elles seront le plus souvent une explication ou une excuse.

Pendant les trente-cinq années dont ce livre donne un rapide tableau, de 1815 à 1850, l'ancien régime, encore solidement établi en Allemagne, va disparaissant de jour en jour devant la raison des peuples. D'abord, ce sont de spirituels humoristes, des publicistes généreux et aimables, — Louis Boerne est leur chef, — qui préludent par toutes les grâces et toutes les hardiesses de l'esprit aux combats plus sérieux des doctrines politiques. Éveillée par ces voix étincelantes, l'opinion ose

enfin se déclarer, et la lutte s'engage, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, autour du drapeau de 89. Il n'y a encore que deux partis en présence, le parti des réformes et le parti du passé; mais bientôt, au milieu des discussions qui s'enflamment, de nouveaux champions entrent dans la lice. Indifférents aux réformes partielles et aux progrès lentement conquis, enivrés d'enthousiasme au souvenir des grands siècles de l'Allemagne, ils veulent tout d'abord rassembler en un puissant faisceau les enfants dispersés de la famille germanique. Ce n'est pas assez pour eux de fonder dans les institutions politiques et dans les lois civiles les garanties du droit commun, ils veulent refaire toute leur histoire, et le rêve éblouissant de l'unité allemande introduit dans la lutte une confusion funeste.

Il n'en fallait pas tant pour détruire toute discipline et brouiller les questions les plus claires. Dans ce pays de rêveurs, on va vite aux extrêmes. A la faveur de cette confuse mêlée, les partisans de l'ancien régime font briller aux yeux des

peuples je ne sais quelle prestigieuse image des siècles théocratiques, tandis que leurs ennemis proclament la nécessité d'une révolution radicale où l'ancienne Allemagne disparaîtrait tout entière. Vainement de nobles esprits, nombreux encore, je ne veux pas le nier, mais dispersés et sans chefs, redoublent-ils d'efforts pour maintenir dans de justes limites le problème de la rénovation sociale; la parole n'est pas au plus sage, elle est au plus violent, et les illusions des deux partis laissent peu de place au sérieux travail des idées. Ici, on tourne le dos au présent et on va demander à un moyen-âge imaginaire le modèle d'une patriarcale et mystique monarchie; là, on brise d'une main impie la chaîne des traditions, on répudie les plus nobles souvenirs, on disperse les plus chers trésors des aïeux, on jette l'anathème à toute religion, à toute croyance idéale, à toute pensée spiritualiste, et il n'y a pas d'autre moyen d'affranchir l'Allemagne que de la précipiter dans l'inconnu!

Ce n'est pas tout : accoutumé à se payer de

formules et à vivre de chimères , le peuple allemand réagit avec une sorte de fureur contre les tendances naturelles de son esprit. Ce reproche d'idéalisme qu'on lui a tant de fois adressé , il est bien décidé à ne plus le mériter dans l'avenir ; il a soif de la terre et il appelle impatiemment l'heure féconde où il pourra enfin prendre sa place parmi les nations militantes. Contenues dans de justes bornes et dirigées à la lumière du bien , ces dispositions étaient un progrès légitime. Il ne faut pas craindre le reproche banal de socialisme , adressé aujourd'hui aux réformes les plus sages. « La vraie fin de la politique , dit Bossuet , est de rendre la vie commode et les peuples heureux ¹. » Mais n'est-ce pas le rôle de la démagogie de flétrir tout ce qu'elle approche ? Les partis extrêmes s'empressent d'exploiter à leur profit ces ardents désirs de la conscience publique. On voit se produire une émulation inouïe de matérialisme et de convoitises sauvages. C'est à qui dépassera dans cette voie le novateur qui le précède ; et bientôt les plus

¹ Bossuet , *Discours sur l'hist. universelle* , III^e part. , 3^e chap.

brutales doctrines vont porter l'épouvante dans ce généreux pays. L'athéisme, un athéisme dogmatique et hautain, avait prétendu placer le genre humain sur le trône même de Dieu. Est-ce assez? Non. La victoire de l'athéisme n'est qu'une victoire inutile tant qu'on n'a pas détrôné aussi l'humanité et proclamé le droit unique, le droit souverain de l'individu. Il faut déchaîner l'égoïsme; il faut apprendre à l'homme que le genre humain n'est qu'un mot, que l'individu est affranchi de toute chaîne, qu'il est seul dans l'univers, que chacun de ses désirs est sa loi, qu'il est le maître, enfin, le maître absolu de ce monde immense. Le monde périra peut-être; qu'importe la ruine du monde si le droit de l'individu est sauf? *Pereat mundus et fiat justitia!*

Quand la révolution de 1848 éclata au milieu de cette anarchie des intelligences, on crut un instant que l'urgence impérieuse des événements rendrait aux partis le goût de la discipline et le

sentiment du vrai. Ce furent, en effet, aux premiers jours, de belles heures d'enthousiasme et de candides espérances; mais l'anarchie ne tarda pas à reparaître, plus bruyante que jamais et plus désordonnée. Doctrinaires et libéraux, piétistes et constitutionnels, soldats des réformes possibles et chevaliers errants de l'unité, démagogues, athées, humanistes, *jeunes hégéliens*, tous les penseurs et tous les aventuriers, tous les systèmes sérieux et toutes les extravagances se donnèrent audacieusement carrière. Il y eut surtout une solennelle expérience qui, pendant plusieurs mois, tint l'Europe attentive. Une grande assemblée nationale fut élue; le parlement de Francfort se réunit, et la tribune de l'église Saint-Paul fut comme le Sinaï d'où tombaient les accents prophétiques et les commandements suprêmes. Au milieu des révolutions d'une sinistre année, on vit les doctrines, les désirs, les chimères de ce généreux pays discutées magistralement par des hommes qui se croyaient assez forts pour refaire en un instant l'œuvre séculaire de l'Allemagne et imposer aux événements leur

volonté souveraine. C'est là que l'unité allemande fut décrétée trois fois : la première, au profit d'une administration provisoire dont l'archiduc Jean était le dépositaire ; la seconde, au profit d'un empire démocratique imposé plutôt que confié à Frédéric-Guillaume IV ; la troisième, au profit d'une Convention ridicule qui se dispersa un matin devant la police de Stuttgart. Ces actes qui répondent à trois périodes bien distinctes de la révolution allemande et qui furent l'œuvre des principaux partis, tendaient tous à un même but proclamé d'avance avec orgueil. L'heure était venue, disaient les enthousiastes, où l'unité de la patrie allait éblouir l'Europe ; et les cloches sonnaient à pleines volées dans toutes les églises de la vieille cité des Empereurs. Le premier jour, hélas ! le Nord et le Midi de l'Allemagne commencèrent à s'observer avec défiance ; le second jour éclatèrent les hostilités diplomatiques qui faillirent amener la guerre de l'Autriche et de la Prusse ; le troisième jour, enfin, fut le signal des émeutes démagogiques et des déchirements de la mère-patrie !

Au milieu de ces batailles confuses , je me suis efforcé de peindre impartialement et les hommes et les choses. Il y a deux sortes d'évènements dans une telle histoire : les faits du monde réel et les faits du monde des esprits. J'ai suivi les transformations de l'Allemagne sur ce double théâtre. Mes sympathies étaient acquises à ce que j'appellerai le parti de 89 , aux libéraux constitutionnels , aux hommes qui voulaient introduire au-delà du Rhin ou y affermir par des garanties sérieuses les droits sacrés que nous ont conquis nos pères. Je n'ai pas cherché cependant à dissimuler les fautes , la timidité , les préjugés souvent vulgaires , l'indiscipline presque constante de ce parti qui pouvait seul sauver la cause de la liberté et du droit. C'était aussi mon devoir de rendre justice aux intentions élevées ou aux qualités supérieures des hommes que je combattais. L'école appelée romantique chez nos voisins a fait certainement beaucoup de mal ; elle a brouillé toutes les idées , elle a asservi

les arts, mutilé la science, défiguré la religion, elle a méconnu tous les droits de notre siècle et voulu ramener le genre humain au moyen-âge. Si j'ai été obligé de signaler et de poursuivre ce fatal esprit chez les plus éminentes personnes de l'Allemagne, j'ai éprouvé une joie sincère chaque fois que j'ai pu honorer dans les rangs du romantisme politique la distinction de l'intelligence et la grâce de la charité.

Quant à l'athéisme hégélien, comment parler de ses débauches sans les flétrir? Si ces études valent quelque chose, c'est sans doute parce que l'auteur a le premier révélé à la France l'exécrable foyer d'impiétés où la démagogie européenne allait forger ses armes.

La philosophie n'a pas besoin qu'on la défende. Nous savons que le christianisme, à toutes les grandes époques de son histoire, a favorisé le libre développement de la raison, et personne ne sympathise plus que nous à ces prodigieux efforts qu'a déployés l'esprit de l'homme pour pénétrer les mys-

tères de la vie. Hegel était un génie puissant et un parfait homme de bien. Sincèrement chrétien dans la pratique, attaché de cœur aux dogmes religieux de ses pères, l'illustre auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit* a pu se tromper comme Spinoza et Kant, comme Fichte et Schelling, comme se trompent, hélas ! tous ces grands cœurs possédés d'un immense désir de l'infini, tous ces héros de la pensée qui veulent embrasser la science entière et dérober les secrets du Créateur ! Au milieu des trésors sans nombre prodigués dans ses livres, au milieu de tant de vues ingénieuses et profondes sur l'esprit, sur les arts et les sciences, sur les religions, sur le christianisme, sur le travail progressif du genre humain, il a pu commettre et il a commis, en effet, des erreurs qui répugnent aux croyances naturelles et éternelles de l'âme ; mais il eût repoussé avec indignation les conséquences que de prétendus disciples ont tirées de ses doctrines. L'école qui s'est donné le nom de *jeune école hégélienne*, s'est glorifiée elle-même d'avoir opéré la dissolution complète de la philosophie de

Hegel ¹. Que cet aveu nous suffise : il ne faut pas confondre la *jeune école hégélienne* avec une philosophie sérieuse. La *jeune école hégélienne* est à la philosophie ce que la démagogie est aux idées de 89. La *jeune école hégélienne* est la ruine, non-seulement de toute religion, mais de toute philosophie ; de même que la démagogie, si elle venait jamais à triompher, serait la ruine de tous les principes pour lesquels s'est levée la France des États-généraux.

Encore une fois, j'ai dénoncé les fureurs de la *jeune école hégélienne*, et je les ai dénoncées sans ménagement, au nom de la philosophie comme au nom de la religion. J'ai montré par quelle pente cette dialectique effrontée était descendue de M. Bruno Bauer à M. Feuerbach, et de M. Feuerbach à M. Max Stirner, après quoi il n'y a plus que les abîmes du néant. J'ai dévoilé ce sauvage

¹ Es ist nun klar, dass die Hegelsche Logik durch unsere Erklärung, eben so wie in diesem Beweiss Feuerbachs die Theologie, völlig aufgelöst wird. — Arnold Ruge, Zwei Jahre in Paris. B. 11, s. 36.

et monstrueux égoïsme où elle devait fatalement aboutir. J'ai exposé au grand jour, — nulle réfutation n'eût mieux valu, — l'épouvantable doctrine de M. Stirner. Meure le peuple pourvu que je vive ! s'écriait le tribun de l'athéisme, et on le voyait établir son droit au bonheur sur la destruction universelle. Cette école, je l'ai poursuivie en France aussi bien qu'en Allemagne. Comment les réformateurs de la terre et du ciel n'eussent-ils pas songé aux socialistes parisiens ? C'étaient là leurs alliés naturels. M. Charles Grün, en effet, a été le missionnaire de la *jeune école hégélienne* auprès de nos démagogues, et il a raconté lui-même son ambassade avec un étrange luxe de détails. J'ai étudié ces rapports de l'athéisme allemand et du socialisme français. A une époque où un Gorgias en délire, profitant de la déroute universelle, s'efforçait d'introduire chez nous la sophistique allemande et épouvantait la conscience publique par ses blasphèmes, j'ai mis à nu la fausse originalité de ses extravagances, j'ai démasqué dans M. Proudhon le disciple des hégéliens ; en toute

occasion, enfin, j'ai manifesté l'horreur particulière que m'inspirait cette démagogie germanique, démagogie lettrée, savante, orgueilleuse, enivrée d'elle-même, enivrée des droits qu'elle prétend avoir conquis sur Dieu, centre et résumé de toutes les folies, foyer de toutes les concupiscences diaboliques de notre âge.

Je ne crois pas néanmoins avoir manqué aux devoirs de la charité intellectuelle; j'ai toujours souhaité que mes paroles produisissent quelque bien chez ceux-là même dont je flétrissais les erreurs, et quand j'ai vu M. Strauss se détourner avec dégoût de ces cyniques tribuns avec lesquels on l'avait souvent confondu, je l'ai encouragé d'une voix cordiale.

On m'a reproché d'avoir exagéré l'importance et les périls de ces systèmes. Ceux qui m'ont adressé ce reproche, ne connaissent ni l'Allemagne ni les *jeunes hégéliens*. Ils ont vu de nobles écoles théologiques, les disciples de Schleiermacher à Berlin et les savants catholiques de la Bavière,

poursuivre leurs belles méditations chrétiennes, et ils se sont persuadé que ces travaux, enfermés dans l'ombre des universités, exprimaient la situation véritable. Ils ne se sont pas mêlés au mouvement quotidien des esprits ; ils n'ont pas rencontré dans tous les domaines de la pensée l'influence de la démagogie hégélienne ; ils ne savent pas à quels excès de fureur s'est portée cette prédication, quel talent de dialectique elle a déployé, quelle propagande elle a exercée au loin, quels ravages elle a faits dans les rangs d'une jeunesse impatiente de se soustraire au joug de l'ancien régime ; ils n'ont pas vu s'étaler ces turpitudes ; ils n'ont pas entendu ces cris de rage, ces clameurs forcées, ces hennissements de la matière ; sinon, ils auraient entendu aussi retentir à leurs oreilles cette formidable invective de Bossuet, qui n'a jamais été mieux justifiée qu'ici : « Ah ! malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup malheur à la terre d'où sort continuellement une si épaisse fumée ! »

¹ Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. IV.

IV.

Que si l'on me demande au nom de quels principes j'ai pris la liberté de juger des évènements où tant de questions politiques et morales, tant d'intérêts sacrés et tant de noms propres sont en cause, je répondrai sans détour : Les deux sentiments qui m'ont guidé, les deux inspirations qui sont visibles, j'ose le croire, à chaque page de ce livre, c'est une vive sympathie pour l'Allemagne et une foi sincère dans le progrès que le christianisme spiritualiste peut seul donner au monde.

Il est permis, je pense, sans étonner personne, de prendre un intérêt passionné aux destinées politiques et morales d'une nation étrangère. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les barrières des peuples s'abaissent. Voltaire disait, il y a cent ans déjà, que les États de l'Europe forment entre

eux comme une grande république fédérative. On n'apportait jadis à l'examen de cette république européenne qu'une simple curiosité d'esprit; aujourd'hui, le sentiment d'une communauté universelle, sentiment dû au christianisme et que les travaux littéraires de notre siècle ont affermi en nous, imprime à cette étude un caractère plus noble. L'humanité tout entière est engagée dans les luttes intérieures de chaque peuple. S'il s'agit surtout de ces races qui sont au premier rang dans le travail de la civilisation, comment s'étonner que leur progrès ou leur déchéance nous intéressent comme nos propres destinées? Ce que la France aime en Allemagne, c'est précisément cet esprit traditionnel que certaines écoles prétendent rejeter avec colère, comme l'esclave révolté brise sa chaîne; je veux dire un esprit grave, aimant, religieux, mystique même, un esprit naturellement tourné vers l'idéal.

Le parti révolutionnaire voudrait faire croire à l'Allemagne du XIX^e siècle que les habitudes

spiritualistes de son génie sont un insurmontable obstacle aux progrès et aux transformations qu'elle appelle. Nous sommes d'un avis absolument contraire. Dans cette Europe régénérée où l'Allemagne tient à honneur d'occuper dignement sa place, quels triomphes peut-elle ambitionner, si elle renonce à ce qui est le fond de son être? Le spiritualisme est la vie même des nations germaniques. Cette vive lumière a pu s'obscurcir quelque temps, elle ne s'éteindra pas. Éclairée par l'expérience de ces dernières années, l'Allemagne se défiera de tout ce qui peut altérer son énergie morale. Elle ne sera plus, comme Fénelon le disait de ces esprits légers qui ne savent pas voir les trésors que Dieu a déposés dans leur âme, elle ne sera plus fugitive et errante hors d'elle-même. Qu'elle regarde en son cœur, elle retrouvera la vie!

Parmi les conseillers qui l'obsèdent, ceux-ci lui proposent de retourner à l'enfantine société du moyen-âge, ceux-là veulent la dépouiller de tous ses biens et lui offrent en échange les joies hon-

teuses du matérialisme. Les premiers semblent ignorer que si le moyen-âge a été véritablement grand à de certaines heures, c'est par les hardis efforts qu'il a faits pour rompre ses entraves; ils méconnaissent la libre ardeur de l'esprit germanique, comme leurs adversaires insultent à sa noblesse morale. L'Allemagne ne se livrera ni aux uns ni aux autres, et nous pourrons encore aimer en elle ce que nous aimions naguère. Fidèle aux devoirs de notre siècle, elle prendra sa part des laborieuses destinées de l'homme moderne, elle fera succéder les austères travaux de l'âge viril aux mystiques enchantements de la jeunesse, mais à travers toutes les transformations de l'avenir elle emportera toujours ce génie spiritualiste qui a été sa protection et sa gloire dans le passé!

La sympathie qu'éveillent en nous les destinées de l'Allemagne n'est pas la seule inspiration de ce livre. Nous avons besoin d'un guide au milieu des luttes philosophiques et morales dont ce pays est

le théâtre, et nous nous sommes fait un devoir de juger les évènements à la lumière du christianisme. Si attaché qu'on soit à la philosophie, c'est aux époques de crise que l'on sent mieux toute la sainte efficacité de la religion. La philosophie est la nourriture du petit nombre; elle s'adresse d'ailleurs à la pensée pure, plutôt qu'elle ne remue toutes les puissances de l'âme; elle éclaire plus qu'elle n'échauffe. On a pu reprocher à certaines écoles théologiques de sacrifier imprudemment la raison et d'ébranler par là les vraies bases de la vie religieuse; la philosophie s'attirerait un blâme semblable, la philosophie se trahirait elle-même si elle se privait des secours du christianisme qui est, en définitive, la suprême raison sous une forme à la fois populaire et sublime. Laissons faire les cœurs pusillanimes et les esprits étroits; ouvrons courageusement nos âmes à toutes les lumières. La religion et la philosophie, la foi et la raison se sont fortifiées l'une l'autre à toutes les grandes époques de l'histoire; c'est depuis leur divorce fatal qu'on a vu se succéder tour-à-tour la superstition et l'im-

piété. Un des hommes les plus religieux que je connaisse me disait dernièrement avec une profonde amertume : « Nous autres catholiques de France, nous allons toujours de la Sainte-Ampoule à la déesse Raison ! » Ces tristes paroles ne sont que trop vraies, et quand la Sainte-Ampoule triomphe, on doit craindre que la déesse Raison ne soit pas loin. Les excès d'une liberté sans frein ramènent aujourd'hui je ne sais quelle ténébreuse intolérance, et nous voyons la philosophie rejetée avec dédain ou dénoncée à l'animadversion publique. Une autre réaction se produira et la religion sera de nouveau livrée à l'insulte. Tâchons, du moins, esprits philosophiques et religieux, que notre pensée habite toujours ces purs domaines où toutes les vérités s'unissent ; au-dessus de ce mobile théâtre de l'opinion, au-dessus des passions et des coteries, tâchons de maintenir contre tous les périls le christianisme spiritualiste !

Ces réflexions devaient surtout se présenter à mon esprit dans un travail consacré à l'Alle-

tagne. L'Allemagne est une terre chrétienne, et, jusqu'à nos dernières révolutions, jamais l'habitude des spéculations philosophiques n'y avait affaibli le développement de la vie religieuse. Si le dégoût excité par les faux hégéliens devait amener une réaction suivie bientôt de plus furieux délires, on n'y marcherait plus, comme chez nous, que de violences en violences, et le peuple qui représente excellemment le travail spiritualiste et religieux de l'Europe serait frappé au cœur. Voilà pourquoi, joignant une voix désintéressée à maintes voix puissantes sorties du sein de l'Allemagne, je me suis efforcé de rappeler cette grande nation à ce qui est son originalité et son existence même.

Goethe a donné dans *Hermann et Dorothee* un bien poétique symbole : la Révolution parcourt le monde, la terre tremble ; or, le loyal Hermann est fiancé à Dorothee, et il lui adresse ces paroles : « Au milieu de l'ébranlement universel, que notre » union, ô Dorothee, soit d'autant plus solide !

» Tâchons de rester fermes dans l'orage , tâchons de
» résister et de vivre ! Gardons-nous énergiquement
» nous-mêmes ; énergiquement aussi défendons la
» possession de nos biens. L'homme dont le cœur
» vacille , à une époque où tout vacille et tombe ,
» aggrave encore le mal et le propage au loin ;
» l'homme résolu , au contraire , se crée un monde
» à son image. Il ne convient pas aux Allemands
» d'accélérer ce mouvement effroyable , et de flotter
» tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Voilà notre
» mission ! Sachons la proclamer et l'accomplir !....
» Tu es à moi , et tout ce qui est à moi , aujourd'hui ,
» est plus à moi que jamais ¹. » Le grand poète a
voulu représenter ici les sentiments primordiaux
du genre humain survivant à ces tempêtes qui
semblent devoir tout emporter. Au milieu des
ruines amoncelées de toutes parts , deux cœurs gé-
néreux s'unissent , et la vie , incertaine et troublée
tout à l'heure , se relève avec orgueil et reprend
son libre cours. L'homme sent en lui une force
invincible ; il a trouvé le refuge du sein duquel

¹ Goethe , *Hermann und Dorothea*. *Urania*.

il peut braver l'orage, et, l'âme pleine de courage et d'amour, il s'écrie : Tu es à moi !

Eh bien ! ce refuge, cette base puissante, ce bien si cher dont la défense peut rendre l'esprit allemand invulnérable à tous les coups ; sa vie, en un mot, c'est le spiritualisme chrétien. Au milieu de la confusion générale, au milieu des incertitudes et des angoisses d'un siècle si profondément ébranlé, je lui ai montré le fond de son âme pour qu'il pût s'écrier avec Hermann : « Tu es à moi, et tout ce qui est à moi, aujourd'hui, est plus à moi que jamais ! »

Du bist mein, und nun ist das Meine meiner als jemals !

Montpellier, Mai 1853.

ÉTUDES
SUR
LA RÉVOLUTION
EN ALLEMAGNE.

I.

LE LIBÉRALISME ALLEMAND SOUS LA RESTAURATION.

LOUIS BOERNE. — SA VIE, SES ÉCRITS, SON INFLUENCE. — RÔLE DE
LOUIS BOERNE APRÈS 1830.

Le 14 février 1837, un convoi funèbre sortit d'une maison de la rue Laffitte et se dirigea par les boulevards vers le cimetière du père Lachaise. Une foule recueillie suivait le deuil : c'étaient surtout des Allemands, écrivains et artistes, les uns venus librement à Paris, les autres entraînés par leur juvénile ardeur dans l'œuvre ténébreuse des conspirations et obligés de chercher un asile loin de la terre natale. A la fin de la promenade lugubre,

quand le cercueil fut descendu dans la fosse, un publiciste réfugié, M. Venedey, et un négociant de Francfort établi à Paris, M. Berly, prononcèrent d'une voix émue de courts et sincères adieux, qui répondaient bien à la douleur de tous; est-il rien de plus triste, en effet, que l'enterrement d'un compatriote illustre sur une terre étrangère, au milieu de l'indifférence publique? Cet homme qu'on venait de porter à sa dernière demeure était un des écrivains les plus éminents de l'Allemagne; et, parmi les exilés qui lui rendaient ce suprême devoir, qui donc eût pu rester insensible, en se rappelant toutes les qualités fortes et toutes les grâces brillantes de ce rare esprit, en se rappelant surtout, hélas! que les amis, les admirateurs, les consolateurs de Louis Boerne n'étaient représentés à cette pieuse cérémonie que par un petit groupe de fidèles perdus dans une foule banale? Ces pensées attristaient encore bien des cœurs, quand un des chefs du socialisme parisien, M. Raspail, prit la parole, et sembla tout prêt à transformer cette modeste tombe en une tribune démagogique. Je ne sais ce que pensèrent les vrais amis du publiciste de Francfort; mais le fait seul de cette déclamation dans un tel lieu est une violence qui me révolte. Quand je songe au tribun jouant son rôle auprès de cette fosse ouverte, je ne puis m'empêcher de lire dans ce rapprochement le tragique

symbole de la destinée de Louis Boerne ; je ne puis oublier combien cette âme passionnée a été flétrie par les tyrannies populaires , que de déceptions elle a subies , quels remords ont dû gronder sourdement dans cette loyale conscience.

Douze ans ont passé depuis ce jour. Il est bien temps de rendre un tardif hommage , mêlé de commisération et de reproches , à cette volontaire victime de la démagogie. Il est temps de faire la part du bien et du mal , des grands services rendus et des funestes erreurs , dans cette noble intelligence , trop délicate pour soutenir les chocs de la vie publique , trop généreuse pour subir le joug de l'absolutisme allemand. La véritable place de Louis Boerne dans le mouvement tumultueux qui transforme les peuples germaniques , ce n'est pas celle que les orateurs du socialisme lui ont si étrangement assignée. Louis Boerne représente surtout les aspirations et les luttes de l'esprit public pendant la période qui s'étend de la chute de l'Empire à l'établissement de la Monarchie de juillet. Voyons-le grandir au milieu des misères et des humiliations de son pays , feuilletons ses journaux , étudions ses ouvrages , suivons l'influence qu'il exerce ; c'est toute l'Allemagne de la Restauration qui passera sous nos yeux.

Loeb Baruch , qui devait illustrer le pseudonyme de Louis Boerne , naquit à Francfort-sur-le-Mein ,

le 22 mai 1786, de parents israélites. Il semblait destiné par sa naissance à une carrière bien différente de celle qu'il a suivie ; c'est au milieu des affaires et des négociations diplomatiques que fut jeté par l'ironie du sort l'humoriste le plus indépendant et le plus libéral esprit de la nouvelle Allemagne. Son grand-père, agent financier de l'ancienne cour de l'électeur de Cologne, fut souvent chargé de missions importantes qu'il remplit toujours avec succès. On rapporte que, le siège de l'électorat de Cologne étant devenu vacant, M. Baruch s'entremet avec beaucoup de zèle en faveur d'un archiduc de la maison d'Autriche, fils de l'impératrice Marie-Thérèse, et lui fit obtenir la majorité des voix. Reconnaisante d'un tel service, Marie-Thérèse promit à l'habile diplomate que ses enfants auraient toujours des protecteurs à Vienne. On sait que Louis Boerne ne profita guère des succès de son aïeul, et il est assez piquant de songer à la mauvaise humeur de sa famille, quand le futur chef du journalisme révolutionnaire refusait de frapper à la porte des chancelleries.

Un autre contraste, c'est le rigorisme de son père, homme rude, taciturne, et sévèrement attaché aux doctrines étroites de l'orthodoxie juive. L'éducation de Louis Boerne eût pu souffrir de cette sévérité, si le hasard n'eût amené près de lui un jeune israélite de Berlin, ardemment dévoué à

cette réforme du judaïsme que prêchaient les éloquentes écrits de Mendelssohn. M. Jacob Sachs, qui fut le premier précepteur du jeune Baruch, accoutuma son esprit aux libérales idées du sage et illustre ami de Lessing. Ne négligeons pas ce rapprochement ; c'est ainsi que ce jeune homme, sorti de la synagogue, s'éleva sans peine à cette haute et impartiale raison qui ne se dément presque jamais sous les caprices de sa fantaisie ou les emportements de sa colère. Les écrivains juifs de l'Allemagne moderne ont tous un caractère reconnaissable ; Louis Boerne n'appartient pas à leur phalange. Nul n'aurait mieux le droit de s'approprier la belle parole de Térence : *Homo sum*. S'il rappelle quelquefois son origine, c'est par la haine profonde de l'oppression ; mais ce n'est pas lui qui réclamerait la liberté dans un intérêt de race : il croirait rapetisser un grand dogme et renier cette large croyance philosophique dont les inspirations lui sont si chères. Encore une fois, il appartient, dès sa première adolescence, à cette noble tradition humaine dont Mendelssohn et Lessing ont été les sérieux interprètes. Plus tard, quand il commencera à écrire, quand les instincts affectueux de son âme, réprimés par la rigueur de la vie domestique, voudront se faire jour et s'exprimer librement, il choisira dans ce même groupe de penseurs un guide nouveau dont l'imagination aimante

conviendra plus intimement à son esprit : il sera le continuateur de Jean-Paul.

Le jeune Baruch avait quatorze ans quand il quitta la maison paternelle, en compagnie de M. Jacob Sachs, pour étudier à Giessen. Il y passa quelques années, confié aux soins du célèbre orientaliste Hetzel, et fut envoyé de là à Berlin, auprès d'un médecin israélite, M. Marcus Herz, qui se chargea d'initier le jeune étudiant aux premiers secrets de son art. C'est à la médecine, en effet, que le destinaient les vœux de sa famille. L'université de Berlin n'existait pas encore ; on sait qu'elle ne fut créée que plusieurs années plus tard, en 1810, quand la monarchie prussienne, après le coup terrible reçu à Iéna et à Auerstœdt, rassembla toutes ses forces pour relever ce peuple qui avait failli disparaître sous l'épée de Napoléon. L'enseignement des sciences médicales appartenait alors aux praticiens les plus renommés, qui formaient comme une sorte d'université libre, et réunissaient de nombreux élèves. Telle fut la position de Louis Boerne auprès de M. Marcus Herz. Le séjour de Berlin eut une influence décisive sur son esprit ; mais ce n'est pas la médecine qui en profita. Au contraire, sans démêler encore sa vocation véritable, il perdit insensiblement le peu de goût qu'il avait pour cette étude, et le brillant mouvement philosophique et littéraire qui animait

déjà la capitale de la Prusse donna comme le premier éveil à sa pensée. Les plus grands esprits de l'Allemagne étaient réunis à Berlin. L'austère et patriotique philosophie de Fichte, la dialectique aimable de Schleiermacher, les brillantes théories des deux Schlegel, formaient dans cette société d'élite maints contrastes charmants qui ne furent pas perdus pour la vive imagination de Louis Boerne. L'âme de cette réunion, sa muse aventureuse et *géniale*, comme disent nos voisins, c'était Rachel de Varnhagen, et ce nom suffit pour faire entrevoir qu'aucun de ces précieux éléments ne dut rester isolé ou inutile. Rachel a tracé dans ses lettres un admirable tableau de cette société berlinoise. Figurez-vous le jeune étudiant, après sa triste vie de Francfort, transporté tout-à-coup au sein de l'Athènes germanique. Ce fut, on peut le dire, toute une révélation. Ses biographes nous disent qu'il renonça au judaïsme et se fit baptiser en 1818; mais dès ce jour-là, dès 1804, il sort pour toujours de l'étroite enceinte de la communion juive, et prend place dans la belle assemblée philosophique de son pays. Aussi, plus tard, après bien des années et bien des luttes, il gardera dans sa fleur ce souvenir des printanières inspirations, il aimera Berlin comme le berceau de son intelligence, il y reviendra souvent, non plus obscur et perdu dans la foule, mais digne de siéger à côté

des maîtres, digne de continuer à sa manière les prédications libérales et l'audacieuse fantaisie de Rachel.

On sait quel est le charme des années studieuses pour la jeunesse allemande. La libre vie de l'étudiant le conduit de ville en ville; il va demander la science à toutes les chaires illustres et prendre sa part à toutes les fêtes de la pensée. Après ces belles années de Berlin, Louis Boerne se rendit à l'université de Halle. Toute parée de ses meilleures gloires, pleine de mouvement et d'éclat, cette noble école semblait protester déjà par ses triomphes contre le décret de Napoléon qui devait si tôt la condamner au silence. Plus de douze cents étudiants s'y étaient fait inscrire, et les maîtres répondaient bien à cette généreuse ardeur. Boerne y retrouva Schleiermacher, dont la finesse socratique l'attirait singulièrement : il y vit Steffens, Wolf, Reil; mais laissons-le parler lui-même, car c'est ici une des rares occasions où ses écrits fournissent des documents à l'histoire intime de sa pensée :

« Je me rappelle avec ravissement les années académiques que j'ai passées à Halle. Sans doute la jeunesse est belle pour tout le monde, dans quelque lieu et de quelque manière qu'elle se passe; mais elle est doublement belle pour l'étudiant. Travail et gaîté s'offrent à lui sur le même chemin; il est dispensé de cette dure obligation de choisir entre le plaisir et la peine, tandis que dans toute autre condition le jeune homme est placé beaucoup trop tôt à

l'entrée des deux chemins d'Hercule. La vie scientifique de Halle était dans toute sa fleur, pleine de mouvement et d'attrait. Göttingue était alors ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle est encore à l'heure qu'il est : le séjour d'une science vénérable et traditionnelle, une sorte d'aristocratie respectée, riche en domaines bien assis, en biens-fonds solides et inaliénables. A Halle, c'était le tiers-état, c'était l'activité du commerce, c'était le continuel échange de l'esprit; tous les résultats de la science y circulaient gaîment, rapidement, de bouche en bouche et de main en main. L'intelligente sollicitude du gouvernement prussien y avait formé une réunion de maîtres qui, sans renoncer aux trésors du passé, accueillaient avidement toutes les richesses nouvelles. Wolf, dont la réputation ne surpasse pas le mérite, nature pleine de vie et d'ardeur, nous fit faire une connaissance intime avec Anacréon et les présomptueux amants de Pénélope. Schleiermacher enseignait la théologie, comme l'eût enseignée Socrate, s'il avait été chrétien. Dans son cours de morale, il analysait la vie intérieure, puis la vie scientifique et politique de l'homme. Son auditoire ne réunissait pas seulement la jeunesse académique, mais aussi des hommes d'un âge mûr et de toutes les conditions. Il était en même temps prédicateur de l'université, et ses auditeurs devenaient plus recueillis à mesure qu'ils devenaient plus réfléchis. Armé, en effet, du compas de la science, Schleiermacher naviguait sur la mer de la foi dans une direction calculée, sûre et exempte de doute. Reil était remarquable comme homme, comme professeur de médecine et comme praticien. Son visage était noble et imposant; il avait les yeux du grand Frédéric. En le voyant enseigner au milieu de ses élèves, qui avaient pour lui autant d'affection que d'admiration, on pouvait aisément se croire à l'académie d'Athènes. Il

savait inspirer à ses malades et à leurs parents une confiance inébranlable, et ceux qu'il ne guérissait pas conservaient encore l'espérance en perdant la vie. Ses leçons sur la thérapeutique et l'ophthalmologie étaient sans cesse entremêlées de poétiques citations de Schiller et de Goethe, et les fruits précieux de ses recherches étaient ainsi cachés sous des fleurs. Celui qui n'aurait assisté qu'aux premières leçons de chaque semestre aurait pu croire entendre un professeur de morale ou d'esthétique. Parvenu déjà à la maturité de l'âge, arrivé à ce moment où le savoir gagne en étendue, mais non plus en profondeur, et où les épis fanés de l'esprit penchent leur tête affaiblie vers la terre, Reil songeait souvent à cette loi inévitable de la nature. Au milieu de ses épanchements intimes, dans un petit cercle choisi de disciples et d'amis, il manifestait une crainte naïve et toute charmante de perdre un jour la jeunesse de l'esprit. Pour se préserver du danger, il avait soin de s'entourer continuellement de jeunes gens studieux et de livres nouveaux. Horkel s'était approprié les doctrines de Cuvier et inspirait à ses élèves le goût de l'anatomie comparée et de la physiologie. Il nous faisait connaître d'une manière spirituelle tous nos frères inférieurs, et démontrait la perfection de l'organisation de l'homme par l'imperfection de celle des bêtes. C'était un homme tellement modeste, qu'il n'avait jusqu'alors publié aucun ouvrage; son désir d'apprendre était si vif, qu'il-en oubliait souvent ses devoirs de professeur, car, tout préoccupé du résultat de ses recherches, il négligeait de nous dire quelle méthode l'y avait conduit. Steffens, enfin, exaltait la jeunesse académique jusqu'à l'enthousiasme. Élève de Werner, il avait été appelé à Halle comme professeur de minéralogie; disciple de Schelling, il y apporta la philosophie de la nature..... Steffens est Danois, et, si je ne me trompe, il

ne possédait pas encore parfaitement la langue, ou du moins la prononciation allemande, quand il commença de professer à Halle. Cette circonstance prêtait à sa diction cette naïveté et cette grâce qui charmaient tant dans la personne d'Alcibiade. Steffens ne lisait jamais ses leçons; ses idées, puisées à la source vive, il nous les présentait à l'instant même dans leur limpide fraîcheur. Sa parole était comme un fleuve irrésistible; bon gré, mal gré, il fallait s'abandonner au courant, sans voiles, sans gouvernail et sans rames, et l'on ne commençait à réfléchir qu'après être arrivé au rivage.

» Animé par de tels maîtres, le sang de la jeunesse académique circulait plus vivement et plus ardemment dans toutes les veines de l'esprit. Il y avait à Halle douze cents étudiants dont la vie sociale était plus fougueuse et plus rude que jamais. Mœurs, langage, costume, tout y était gigantesquement bizarre. Ils portaient de grandes bottes appelées *canons* et des casques ornés de plumes rouges, blanches, vertes ou noires, selon l'association à laquelle ils s'étaient ralliés. Ainsi habillés, ils ressemblaient par en haut à des guerriers romains, et par en bas à des postillons allemands; mais l'enthousiasme de la science, perçant à travers cette enveloppe grossière, n'en était que plus touchant. Je me rappelle que, dans un banquet où l'on avait oublié d'inviter les Grâces, deux farouches compagnons se prirent de querelle à propos de la philosophie de Schelling..... Ainsi se passèrent trois années, une longue suite de lunes de mai. Ah! que la jeunesse est heureuse dans les universités allemandes! Puisse se dessécher la main qui attentera la première à cette vie fortunée! »¹

¹ *Gesammelte Schriften*, von Ludwig Börne. Stuttgart, 1840, zweiter theil. S. 12-16.

C'est bien certainement à cette époque, c'est au milieu de ces vives jouissances de la pensée que son intelligence, un peu indécise jusque-là, prit comme une physionomie distincte et contracta les signes reconnaissables qui ne se perdent plus. Un de ces traits décisifs, c'est sa prodigieuse lucidité d'esprit, c'est ce pouvoir si rare de rester calme au milieu des émotions publiques, ou plutôt de ne se livrer qu'en parfaite connaissance de cause et avec la ferme volonté de n'être jamais dupe. Passionné, aventureux, il l'était sans doute ; mais comme la finesse du jugement venait à propos rectifier les entraînements du cœur et lui défendait de s'égarer ! Voilà le fond même du caractère de Louis Boerne. Pourquoi faut-il que les dernières années de sa vie aient été infidèles à cette vocation de son âme ? Il est triste que les démagogues aient pu engager dans leurs voies tortueuses un esprit si fin et si défiant, une âme si sincère et si droite. Celui qui avait su démêler le vrai et le faux dans l'entraînement populaire contre la France, celui qui, jeune encore et malgré l'enthousiasme aveugle des universités, avait compris que la défense du pays n'exigeait pas la haine de la révolution et de ses idées, celui-là était bien digne assurément d'opposer, vingt ans plus tard, la même netteté d'esprit aux ridicules entreprises de la démagogie. L'Allemagne était alors sous le joug de Napoléon, et les

ressentiments terribles qui firent explosion en 1813 commençaient à gronder sourdement. On sait que les meilleurs esprits de cette époque se laissèrent prendre à un faux patriotisme dont les royautés de l'Allemagne firent leur profit ; on sait avec quel art toutes les questions furent brouillées et comme la haine de la France arrêta pour long-temps le légitime travail des libertés constitutionnelles. Que les poètes aient poussé des cris de guerre et soulevé les peuples contre nous, rien de mieux : Koerner est un adversaire loyal que nous honorons sans peine ; mais que des publicistes et des philosophes aient confondu à plaisir tous les termes du problème, qu'ils aient attaqué à la fois et l'esprit de 89 et l'ambition du conquérant, c'est là une faute énorme, une faute que l'Allemagne a chèrement payée. Louis Boerne vit plus clair dans ces questions confuses. Malgré son dévouement à son pays, et bien qu'il ait pris part, en 1813, à une ardente polémique contre Napoléon, il comprit que le patriotisme s'égarait. Au moment même où la main de l'Empereur pesait le plus violemment sur les peuples germaniques, il comprit que la France n'en était pas moins le foyer du monde nouveau et la sauvegarde de l'Allemagne contre l'absolutisme des cabinets du Nord. Cette idée le guidera toute sa vie ; son plus sérieux honneur est de l'avoir conçue en 1809. Ce n'est pas un médiocre mérite

de protester ainsi, jeune encore et sans nom, contre l'erreur d'un peuple entier qui s'enthousiasme à faux.

Cette ironie de la fortune, qui fit naître Louis Boerne d'une famille de diplomates subalternes, nous réserve encore d'autres surprises dans l'histoire de sa vie. Après quelques années d'études à Halle, voyant bien que tous les instincts de son esprit le portaient vers les sciences morales, Louis Boerne abandonna la médecine et se fit recevoir docteur en philosophie à l'université de Giessen. C'était renoncer à la vie régulière que sa famille désirait pour lui, et quand il revint à Francfort avec des titres littéraires brillants, mais sans but et sans occupation spéciale, il se sentit mal à l'aise au milieu des siens. Est-ce pour cela que nous le voyons peu de temps après chargé d'un emploi à la municipalité de Francfort? Singulier emploi, en vérité, pour celui qui devait créer la littérature politique et réveiller l'Allemagne par ses prédictions étincelantes! Louis Boerne était employé à la police! « Je donne à mon imagination une énigme à deviner, dit quelque part M. Gutzkow, quand je me représente l'auteur des *Lettres de Paris* attablé dans un obscur bureau de la maison de ville, examinant les livrets des ouvriers, visant les passeports, recevant des protocoles, ou bien, aux jours de cérémonie, représentant la dignité de

la police, vêtu de son uniforme et l'épée au côté. » On ne peut que soupçonner les motifs qui déterminèrent Louis Boerne à accepter une fonction de cette nature; ce qu'il y a de certain, c'est qu'une fois chargé de cet emploi, il s'en acquitta avec une candeur singulière. L'influence de l'administration napoléonienne était toute-puissante alors, même en Allemagne, et Louis Boerne comprenait militairement l'exactitude et le dévouement du fonctionnaire. Dans sa naïveté parfaite, dans sa candide ignorance de lui-même, il n'ambitionnait pas d'autre gloire; c'est là qu'il terminait tous ses vœux. Il fut, en effet, le plus zélé, le plus intelligent et même le plus courageux employé de cette administration. M. de La Thaunn, directeur de la police à cette époque, lui confiait tous les travaux importants, et l'on rapporte qu'en 1813, des soldats bavarois ayant voulu piller une maison de la ville, Louis Boerne mit l'épée à la main et paya bravement de sa personne.

C'est précisément à cette époque, de 1810 à 1813, que se rapportent ses débuts littéraires. Ses deux auteurs favoris, assurent ses biographes, étaient alors Jean de Müller et Voltaire. La concision laborieuse du grave historien et la netteté lumineuse, l'incomparable élégance de l'écrivain français, l'attiraient avec un charme égal. Ces études sur le style, cette préoccupation de la

forme, étaient déjà visibles, assure-t-on, dans les nombreux articles qu'il donnait alors au *Journal de Francfort*, et il était facile de soupçonner chez ce débutant timide un des maîtres de la littérature de l'avenir. Cependant son vrai style ne s'était pas encore produit, et sa pensée non plus n'avait pas toutes ses forces. La pensée et le style, l'inspiration et l'art, tout naîtra, tout s'enflammera en lui, au choc même des événements, avec une spontanéité merveilleuse.

Cette triste année de 1815, si désastreuse pour nous, ne le fut pas moins pour l'Allemagne. Les penseurs sérieux, en petit nombre il est vrai, s'aperçurent bientôt que la défaite de la France était un terrible coup porté aux nations germaniques. On n'avait pas seulement triomphé de l'Empereur, on avait abattu la révolution, c'est-à-dire désarmé le génie des réformes, arrêté la civilisation libérale, et ajourné pour long-temps les légitimes espérances des peuples. L'enthousiasme de 1813 continuait cependant à s'exalter encore. Les souvenirs du moyen-âge, les traditions du saint empire romain, qui avaient donné une excitation si vive aux esprits et réuni pour une cause sacrée tous les enfants divisés de la famille tudesque, étaient devenus comme une religion où le mysticisme puisait des voluptés enivrantes. Louis Boerne comprit un des premiers, avec une décision

courageuse, le rôle imposé désormais à ceux qui ne voulaient pas que la victoire de l'Allemagne fût la ruine de la liberté. Tandis que tout un peuple allait se passionnant pour la vieille unité du XIII^e siècle, pour les empereurs de la maison de Souabe, les gouvernements, on ne l'ignore pas, profitaient de ce bel enthousiasme archéologique et déchiraient sans plus de façon les séduisantes promesses de la veille. Dès ce jour-là, Louis Boerne eut un but, il eut une œuvre à accomplir; il entreprit de dissiper les ténèbres où s'emprisonnaient ses concitoyens et de mettre en fuite tous les songes menteurs. Nous n'avons plus affaire, après 1815, à l'étudiant de Halle et de Giessen, à l'honnête employé de la police de Francfort; nous allons voir grandir le chef de la croisade libérale, le missionnaire du bon sens qui, à force d'esprit et de vivacité railleuse, réveillera l'Allemagne endormie.

C'est par la presse que Louis Boerne résolut d'agir sur son pays. 1813 avait produit un journaliste du premier ordre, l'impétueux, l'irrésistible Goerres, qui, dans le *Mercur de Rhin*, soufflait à l'Allemagne le feu de sa colère avec une formidable éloquence. Louis Boerne voulut être le Goerres de la période nouvelle, et pour cela il savait bien qu'il ne devait ressembler en rien à son rival. Goerres était mystique et furieux à la fois; il unissait dans ses prédications grandioses la

religieuse exaltation du moyen-âge à la rage du patriotisme insulté. La tâche de Louis Boerne était bien différente. Il avait l'ambition de faire pénétrer partout la pure lumière de l'esprit moderne ; il voulait dissiper les fantômes et réveiller les somnambules. Comment parler efficacement à ces rêveurs aimables, à ces brillants illuminés, qui, dans l'art et la philosophie, dans la science et la politique, ne voyaient plus que le moyen-âge ? L'ironie de Voltaire les eût trop cruellement blessés, et la raison toute seule eût été impuissante. Ne craignez rien ; la pensée, quand elle est profonde, se crée toujours sa forme, et le style de Louis Boerne, ce style qu'il ignorait encore la veille, qu'il cherchait çà et là, chez Jean de Müller et chez Voltaire, ce style nouveau, primesautier, vraiment original, va s'épanouir tout-à-coup avec ses plus brillants trésors, comme sur un sol bien préparé les végétations printanières. L'ironie se cachera sous un enjouement capricieux, le bon sens sera plein d'imagination et de grâce. De-là cette forme toute jeune et ces contrastes d'une vivacité joyeuse ; de-là ces mélodies, ces brillants *allegro* qui éveilient si adroitement l'attention ; de-là enfin ces aventureuses fantaisies où brille toujours la droite raison, comme une lueur trop vive dans une lampe d'albâtre. Cette douce lumière qui n'effraie pas les yeux du songeur, on s'y accoutume

peu à peu ; puis tout-à-coup l'habile écrivain la démasque, et la clarté vous inonde. Louis Boerne excelle dans cette polémique, il est maître en ce jeu difficile que M. Henri Heine a renouvelé après lui avec une prestesse étincelante. Jamais on n'a mieux séduit le lecteur inoffensif, afin de le jeter tout-à-coup au beau milieu d'une prédication libérale ; jamais on n'a combiné un guet-apens avec une perfidie plus ingénieuse. Et cette prédication elle-même, comme elle se dissimule encore, comme elle se dérobe avec art, à l'endroit où elle semble près d'éclater ! Comme le motif sérieux est admirablement enveloppé dans les plus gracieuses variations ! Le publiciste était contraint à ces ruses par la surveillance de la censure ; mais ce qui devait lui être un obstacle est devenu une ressource, un moyen inattendu, un incomparable aiguillon. Cette pensée libérale, en effet, cette vive et généreuse espérance, quand on l'a vue briller subitement, puis s'enfuir, comment oublier désormais l'apparition charmante ?

*Malo me Galatæa petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.*

Telle est, dès le premier jour, dès les premiers numéros de son journal (*la Balance, die Wage*), la vraie physionomie du style de Louis Boerne. L'année même où il publiait *la Balance*, il comprit que sa qualité d'israélite nuirait à l'autorité de sa

parole, et, réalisant une conversion secrètement accomplie déjà au fond de sa pensée, il reçut le baptême des mains d'un pasteur luthérien. C'est le 5 juin 1818 que M. Bertuch, pasteur à Roedelheim, près Francfort, introduisit le jeune écrivain juif dans la communion chrétienne. Il prit le nom de Charles, qui lui fut donné à cette occasion, et renonça même au nom de sa famille; Loeb Baruch s'appellera désormais Louis-Charles Boerne. Il serait difficile de dire d'où lui venait ce dernier nom; lui-même, dans ses *Lettres de Paris*¹, il a dressé à ce sujet une généalogie fantasque dont les explications, on le pense bien, ne servent qu'à dépister les curieux. La conjecture la plus probable, c'est qu'il prenait plaisir à se renouveler tout entier; un pseudonyme devait sourire à ce spirituel tacticien, toujours occupé à dérober sa marche et à dissimuler ses coups. Sans doute, le langage du publiciste s'enhardira plus tard, sa voix sera plus ferme, le brillant artiste fera résonner souvent les touches les plus fières de son clavier. Quoi qu'il fasse pourtant, ce sera toujours un dilettante, et l'on se souviendra de ses paroles : « La musique, s'écrie-t-il dans l'introduction de son journal, est le seul art où les Allemands soient maîtres. S'ils pouvaient parler en musique, et si cette musique pouvait régler leurs actions, les

¹ *Briefe aus Paris, von L. Boerne. Paris, 1833, vierter Theil.*

Allemands seraient le premier de tous les peuples. » C'est pour avoir été fidèle à cette musicale inspiration, au milieu même de ses plus furieuses colères, c'est pour cette faculté divine que Louis Boerne a été certainement le premier publiciste de son pays, et que bien des fautes lui seront pardonnées.

Cette forme humoristique si nouvelle fut un enchantement pour les lecteurs d'élite. Un homme qui ne partageait guère les idées de Louis Boerne, un des plus charmants esprits de l'aristocratie allemande, Frédéric de Gentz, en fut ravi. C'est l'originalité de ce célèbre diplomate d'avoir gardé, au milieu des plus hautes fonctions politiques, la plus tendre sympathie pour toutes les choses de l'art. Il fut un des premiers à saluer le talent du journaliste. « Avez-vous lu, écrivait-il à Rachel de Varnhagen, avez-vous lu dans *la Balance* un article signé Louis Boerne ? Lisez-le ; je n'ai rien vu de si spirituel, rien de si parfait depuis Lessing. » Et Rachel, quelques semaines après, écrivait de son côté à un ami : « Le docteur Boerne rédige un journal intitulé *la Balance*. Gentz me le recommandait l'autre jour comme l'œuvre la plus ingénieuse qui eût jamais paru, il ne tarissait pas d'éloges enthousiastes ; — depuis Lessing, disait-il, et il faisait allusion ici à un certain article, on n'a pas écrit de critique théâtrale comparable à

celle-là. — Certes, j'avais toute confiance dans le jugement de Gentz ; cependant l'œuvre de Louis Boerne, par l'éclat de l'esprit et la beauté du langage, me parut supérieure encore à ce qu'il m'avait annoncé. C'est une forme incisive, profonde, essentiellement vraie et courageuse ; cela n'a pas la futile nouveauté de la mode ; c'est vraiment et sérieusement neuf. Et quel abandon négligé comme au bon vieux temps ! Et quels emportements légitimes contre tout ce qui est mauvais dans les arts ! Aussi vrai que je vis, voilà un parfait honnête homme. Si vous lisez ses critiques à propos d'une pièce que vous n'avez jamais vue, vous connaîtrez l'ouvrage aussi bien que si vous l'aviez devant les yeux. Lisez-le, lisez-le !... Gentz blâmait vivement ses opinions, mais il trouvait naturel qu'il les eût. » L'enthousiasme de Rachel de Varnhagen et de Frédéric de Gentz, c'est-à-dire des plus brillants esprits de l'Allemagne, indique parfaitement l'attitude de Louis Boerne dès ses premiers débuts. Nul pédantisme chez lui, rien de contraint et qui sente l'école ; les habitudes universitaires, qui sont visibles chez les plus grands penseurs de l'Allemagne et qui restreignent leur influence à une étroite enceinte, Louis Boerne ne les a jamais connues. Il se moquera plus tard des philosophes, et il en aura bien le droit. Le jargon des systèmes tudesques lui a toujours été particulièrement

odieux. Il écrit pour être lu, il parle pour agir, et c'est cette clarté, cette décision du langage, qui firent immédiatement toute sa force. Ce que Rachel et Frédéric de Gentz avaient si délicatement apprécié, des milliers de lecteurs le sentirent d'instinct, et Louis Boerne s'empara des générations nouvelles.

Une fois maître de cette forme habile, bien sûr qu'il saurait exprimer sa pensée la plus vive à l'abri de sa fantaisie capricieuse, Louis Boerne ne recula devant aucun sujet. Comment aurait-il craint le reproche de frivolité? Toute sa polémique, au contraire, avait pour but de réveiller la vieille Allemagne sous son bonnet de docteur. Il n'y avait que lui qui pût parler de politique à propos de M^{lle} Sonntag et qui fût capable d'inquiéter sérieusement la Diète de Francfort en décrivant les danses aériennes de Taglioni. C'est au théâtre, en effet, qu'il plaça d'abord ses batteries. Il n'y avait pas de tribune en Allemagne, la liberté de la presse n'existait pas : Louis Boerne pensa que les plus élégants travaux de l'esprit étaient dignes de suppléer aux institutions de l'avenir; il s'adressa aux arts libéraux, et leur demanda de rendre ce nouveau service à l'affranchissement de la pensée humaine. On a quelquefois reproché à Louis Boerne d'avoir mêlé ainsi la critique littéraire et la discussion politique : c'est lui reprocher son

originalité même. On le comprendrait bien mal, en effet, si l'on croyait que ses sympathies libérales aient jamais décidé de ses jugements, et que son esthétique fût l'humble servante de sa foi. Novateur en politique et en poésie, il mène de front sa double tâche. Loin de méconnaître l'indépendance de l'art, il voudrait qu'une littérature puissante et libre attestât la vie, la force, l'irrésistible développement de l'esprit national. C'est ainsi que la politique et l'art l'intéressent à la fois et s'unissent pour lui sans se confondre.

D'ailleurs, cette façon d'apprécier les choses de l'esprit lui semble un témoignage de la vraie et saine liberté démocratique. D'où vient, se demande-t-il, que les arts n'occupent pas la première place dans la vie de l'homme et dans les institutions sociales? Pourquoi n'en faire qu'un accessoire, un délassement, et un délassement, hélas! bien des fois condamné? Pourquoi cette triste opinion calviniste, janséniste, méthodiste, a-t-elle assombri le monde? Et il s'écrie: « Le plus heureux de tous les peuples, celui qui ressemble le plus à la Grèce, c'est le peuple français. Voyez-les, dans leurs journaux, apprécier à la même page le jeu de Talma sur la scène et l'attitude des ministres à la tribune, tout cela avec la même importance, avec la même sérénité d'esprit. Que nous sommes loin de cette civilisation aimable! Chez nous, le

temple des arts est bien clos et parfaitement chauffé; mais ne vous hasardez pas à sortir; l'atmosphère de notre société civile est si froide, qu'il y a de quoi gagner une fluxion de poitrine. » Louis Boerne en est sorti sans peur, et il est le premier qui ait poursuivi résolument ce que tenteront après lui les écrivains de la *jeune Allemagne*, la sécularisation de l'art, l'introduction de la poésie, de la philosophie, de la science, au sein de la réalité et de la vie.

Quand on étudie les critiques théâtrales de Louis Boerne, le nom de Lessing se présente aussitôt à la pensée. Lessing a été l'un des maîtres de Louis Boerne, et la *Dramaturgie de Hambourg* offre de piquantes ressemblances ou d'intéressants contrastes avec la spirituelle polémique de l'écrivain de Francfort. On peut dire que Louis Boerne, sur ce point, est le vrai continuateur de Lessing; il ne le reproduit pas, ce qui eût été déjà un sérieux service rendu aux lettres allemandes, il le continue, il achève son œuvre imparfaite. Ce grand problème de la rénovation du théâtre, Louis Boerne le reprend au point même où il a été laissé par l'illustre auteur de *Nathan-le-Sage*; il poursuit la discussion, la renouvelle, l'agrandit, et, instruit par les événements contemporains, il développe hardiment les conséquences entrevues de loin par Lessing. Quel avait été le but du critique éminent

à qui l'Allemagne doit la *Dramaturgie de Hambourg*? La scène allemande n'existait pas; des copies médiocres, de froides imitations françaises, point de vie, point d'invention, aucun effort même, aucune tentative nouvelle, telle était vers 1770 la situation du théâtre. Lessing voulut provoquer le génie de ses contemporains, il eut l'ambition de créer enfin une scène originale, et dans sa féconde ardeur il jeta éloquemment les plus énergiques appels. On sait par quels chefs-d'œuvre Goethe et Schiller lui répondirent. La *Dramaturgie de Hambourg* est surtout une croisade contre l'influence française. Les vrais dieux pour l'imagination germanique, ce ne sont pas, en effet, les maîtres de Rome et de la Grèce, ce sont les libres génies qui essaient de reproduire la vie moderne avec ses agitations confuses et ses dramatiques contrastes. L'auteur de *Macbeth* et d'*Hamlet* est le roi de la poésie du Nord, et il faut voir avec quel enthousiasme irrité Lessing renverse toutes nos idoles pour ne placer dans le sanctuaire de l'art que cette souveraine image de Shakspeare. Ne lui demandons pas l'impartialité; Lessing n'est pas libre d'examiner les époques et de faire à chacune sa part; il faut, de gré ou de force, qu'il entraîne l'art allemand dans les voies que Shakspeare a ouvertes. Mais Shakspeare était le produit d'une société puissante, et les libres développe-

ments de la vieille Angleterre, les souvenirs et les luttes sanglantes de la patrie, la pensée nationale enfin, fournissaient à ce mâle génie les plus fécondes inspirations. C'est ce sentiment social, c'est cette force de la vie commune qui manquait à l'Allemagne. Comment créer la poésie dramatique là où l'unité de la patrie n'existe pas? Comment faire pousser ce grand chêne sur un sol sans vigueur et sans sève? Emporté par ses généreuses espérances, Lessing n'avait pas tenu compte de ces obstacles; il se sentit bientôt arrêté, et cette *Dramaturgie* commencée avec un si juvénile enthousiasme se termine par des paroles de doute et de découragement. « Plaisante bonhomie! s'écrie amèrement le critique; singulière innocence, en vérité! vouloir donner aux Allemands un théâtre national, quand les Allemands ne sont pas encore une nation! » Ces paroles de Lessing sont le point de départ de Louis Boerne: il abandonne la cause de Shakspeare pour ne plus voir que cette seule question, bien autrement sérieuse en effet, les rapports de la poésie dramatique avec le sentiment national. Goethe et Schiller, par un miracle de leur génie, avaient créé pendant quelque temps cette unité de la patrie allemande; séparés dans le domaine des faits, divisés par des intérêts hostiles et des complications séculaires, les peuples germaniques avaient trouvé dans les inventions des

poètes une sorte d'unité idéale qui les consolait des misères de ce monde : consolation bien fugitive, hélas ! Cette communauté de sentiments, provoquée un instant par des chefs-d'œuvre, tendait sans cesse à se dissoudre, et, au lieu de seconder les poètes, elle n'existait que par eux. Après les drames de Goethe et de Schiller, la scène allemande redevint la proie des imitateurs, et ces grandes inspirations que le génie des deux maîtres avait puisées dans la conscience de la patrie firent place aux vulgaires influences des petites cours, à l'étroit esprit des résidences provinciales. C'est alors que parut Louis Boerne.

On voit comment l'ardent novateur put se résigner sans peine à la critique des théâtres ; il y poursuivait un but digne de lui. Ne vous étonnez pas de le trouver aux prises avec des milliers de compositions sans valeur, avec les drames et les vaudevilles des fournisseurs brevetés ; soyez sûr qu'il ne perd pas son temps, et que, s'il condamne sa ferme intelligence à ce métier de manœuvre, il sait bien quels sérieux services il va rendre. Il a indiqué lui-même, dans des pages d'une mélancolique gaiété, la signification profonde de ces feuilles légères :

« La nuit critique de l'Allemagne était venue, les gardes, assis auprès de son lit, secouaient tristement la tête, les vieilles tantes faisaient des grimaces lamentables, et l'on ne

mouchait plus les chandelles. Or, le malade se dressa tout-à-coup, se mit sur son séant, et, jetant les yeux autour de lui, il s'écria : Où suis-je ? — Dans votre ancienne demeure, auprès de vos chers parents, répondit le médecin, tout transporté, et l'orgueil du triomphe sur le visage. Une transpiration bienfaisante s'était déclarée, le délire de la fièvre avait cessé, le poulx était régulier comme autrefois, et la santé revenait plus rapidement qu'elle n'avait disparu. Le convalescent eut encore plusieurs jours de faiblesse, mais il souriait avec béatitude, tout le charmait, tout le rendait heureux. Bientôt le cousin Michel fut tout-à-fait sur pied, il se tailla douze douzaines de plumes neuves, et mangea le soir sa salade de pommes de terre. Quelque temps après, le testament qu'il avait écrit par crainte de la mort fut déchiré ; tout devait rester dans l'ancien état. Quelques jours encore s'étant écoulés, les gardes vinrent complimenter Michel en lui rappelant cette belle redingote bleue qu'il avait promis de leur donner, s'il recouvrait la vie ; mais il se moqua de ces bonnes gens : Il est bien possible, dit-il, que j'aie prononcé de sottes paroles pendant la fièvre et fait de ridicules promesses.....

« Ah ! c'était là le beau temps. Je n'ai pas pris part, je l'avoue, à la guerre de délivrance, — je n'avais pour cela ni la vigueur du corps ni la foi suffisante, — mais j'ai donné, moi aussi, quelques petites entorses aux Français. D'un emploi de police dans un état de la confédération du Rhin, j'étais passé, sans changer de siège et de plume, à un emploi de police dans un état de la confédération germanique. Autrefois, j'avais écrit des lettres soumises et empressées dans toutes les directions pour faire épier de pauvres jeunes Allemands poursuivis comme réfractaires et les livrer à l'administration française ;

maintenant, j'écrivais des lettres encore plus empressées et plus sounises pour faire saisir comme traîtres à la patrie de vieux Allemands qui témoignaient de l'amour et de l'admiration à Napoléon et les livrer à l'administration allemande. Un jour, on arrêta un de ces pauvres diables, et je dus le contraindre, sur l'ordre de mes chefs, à se mettre en chemise devant moi, afin d'examiner s'il ne s'était pas tatoué les trois couleurs. Je ne trouvai rien; je déclarai que tout allait pour lo mieux, et que l'Allemagne était réellement libre. Sur ce, l'on me signifia mon congé. Je fis alors du patriotisme privé, je publiai un journal que j'appelai *la Balance*. Par le ciel ! poids ni balance ne me manquaient, mais je n'avais rien à peser. Le peuple ne vendait plus, le marché était désert; quant au petit peuple d'en haut, il faisait le commerce du vent, de l'air, et autres choses impondérables. Mon embarras était grand. Le journal était annoncé, l'imprimerie fonctionnait, on avait déjà encaissé l'argent des souscripteurs, et je ne savais comment tenir ma promesse. Alors un enrôlé volontaire, qui avait bien gagné sa vie, et qui, pour ne pas mourir de faim, avait été obligé de se faire comédien, me conseilla d'écrire sur le théâtre. Le conseil était bon, je le suivis. Je m'affublai d'une vénérable perruque, et, comme un juré, je prononçai selon ma conscience. Pour les règles, je ne m'en souciais guère et ne les connaissais même pas. Ce qu'Aristote, Schlegel, Tieck, Müllner ont ordonné ou interdit à l'art dramatique, je l'ignorais absolument. J'étais un critique original, etc... »¹

Quelle tristesse dans cette plaisanterie! Cette balance vide, ce journal sans articles, cette plume taillée qui ne sait que dire, comme cela représente

¹ *Gesammelte Schriften, erster Theil, Vorrede, S. x-xv.*

bien l'Allemagne après ses désastreuses victoires de 1813 ! Cependant tout est prêt : le journal est annoncé, les abonnés attendent ; que faire ? Parlons du théâtre, s'il n'y a plus que cela qui vive encore chez les vainqueurs de Waterloo. Mais quoi ! le théâtre vivrait dans une société sans énergie ! Ce peuple qui ne connaît pas le présent, qui tourne le dos à l'avenir, ce peuple indifférent aux intérêts de la patrie et aux conquêtes de la liberté, produirait des poètes dramatiques ! N'est-ce pas blasphémer l'art de Sophocle ? C'est ainsi qu'au milieu du dilettantisme littéraire, en face des ingénieuses dissertations de Louis Tieck et de Guillaume de Schlegel, c'est ainsi que naît et s'élance, armée comme une Minerve, la vaillante esthétique de Louis Boerne. Écoutez sa profession de foi :

« Le théâtre classique des Français m'est bien plus antipathique que celui des Allemands, mais seulement quand je le lis, non pas quand je le vois représenter en France. Alors je m'aperçois bien vite que toutes les erreurs du drame français sont les erreurs des Français eux-mêmes, que ce sont des fautes imputables à leur nationalité. Au contraire, les fautes du drame allemand témoignent de l'absence de toute nationalité chez ce peuple..... un peuple qui ne se sent peuple que parce qu'il broute, comme un troupeau, dans un même parc ; un peuple qui craint le loup et honore le chien, et qui, au moment de l'orage, courbe patiemment la tête jusqu'à ce que le tonnerre ait passé ; un peuple qui n'est compté

pour rien à la fin de chaque année dans le grand livre de comptes de l'histoire, et qui ne sait pas lui-même se porter en compte quand il est chargé du travail; — un tel peuple peut être parfaitement doux, produire d'excellente laine et rendre de grands services dans le ménage, mais jamais il n'aura une poésie dramatique. Il sera le chœur dans tous les drames étrangers, le chœur qui fait entendre de sages réflexions; il ne sera jamais un héros !

» Tous nos poètes dramatiques, les mauvais, les bons, les excellents, tous ils ont pour type national l'absence de nationalité; pour caractère, l'absence de caractère. Notre silencieuse nature, si réservée et si timide, nos vertus d'intérieur et notre prétendue inaptitude à la vie publique, notre résignation d'enfants dans la société civile et notre emphatique orgueil quand nous avons une plume à la main, tout cela réuni oppose un invincible obstacle au développement de l'art dramatique. La sculpture se perdit dans les premiers temps du christianisme, parce qu'on avait renoncé à l'étude du nu; il n'y a pas de caractères francs en Allemagne, c'est pour cela que l'art dramatique n'existe pas.

» Avec le drame français, la critique a sans doute ses difficultés et ses ennuis, le spectateur jamais. Si ce n'est pas là une vraie tragédie, une comédie vraiment digne de ce nom, c'est tout au moins un journal des événements contemporains, et chacun s'y intéresse. On pleure ou on rit, on applaudit ou on siffle, on ne demeure pas indifférent. Dans le drame allemand, au contraire, s'il n'y a pas le mérite de l'art, il n'y a rien..... C'est à désespérer de ce peuple, quand on le voit toujours en contradiction avec la température des saisons de l'année. Pendant l'hiver son âme est toute nue; elle porte des fourrures pendant l'été. En temps de guerre, l'Allemand

fait de la politique; en temps de paix, il remanie la carte du globe. Il écrit des livres sur l'économie politique des Athéniens; quant à l'économie politique des Autrichiens, qui ont son argent dans les mains, il n'en sait pas le premier mot. Une académie de Berlin, pour fêter l'anniversaire de la naissance de Frédéric-le-Grand, fait une lecture sur le calcul infinitésimal; ne serait-il pas plus à propos, ne serait-ce pas une œuvre plus bienfaisante et plus patriotique de faire, pour un tel jour, une étude sur la confédération des souverains allemands? Les Anglais et les Français valsent avec la Muse du siècle; les Allemands ne peuvent que danser un menuet avec elle. Ils sont toujours à l'opposé l'un de l'autre, le cavalier en haut, la dame en bas; ils s'éloignent, se regardent de côté, et s'ils se tendent la main, c'est un signe d'adieu au lieu d'un signe de bienvenue. Si jamais un Allemand voulait baiser la main de la noble dame, il s'y prendrait si gauchement, que le monde entier éclaterait de rire.... Qu'y a-t-il à faire ici pour le poète dramatique? C'est au diable qu'il appartient d'écrire des comédies pour un tel peuple. »¹

On n'analyse pas un recueil de critiques. Les fragments que je viens de traduire indiquent assez le rôle actif de Louis Boerne dans la littérature de son pays. Le dramaturge de Francfort a fidèlement rempli son spirituel et hardi programme. Pourvu qu'il ait l'occasion de faire entendre de rudes vérités, rien ne le rebute, ni la sensiblerie vulgaire des drames à la mode, ni la platitude du style, ni la médiocrité des acteurs. C'est cette ferme et

¹ *Gesammelte Schriften, erster Theil, dramaturgische Blätter, Vorrede, S. XVIII-XXIX*

patriotique pensée qui assure une durée sérieuse à ces feuillets d'un jour. Ces drames, ces comédies, ces vaudevilles ont disparu depuis long-temps ; Kotzebue et Houwald sont condamnés aux limbes, pareils à ces hommes qui ne furent ni bons ni mauvais, et que Dante n'a jugés dignes ni du paradis ni de l'enfer ; qu'importe ? la critique de Louis Boerne est animée d'une radieuse jeunesse, et, quoique liée à ces choses mortes, elle vivra. D'ailleurs, au milieu de ces belles pages sur tant d'œuvres oubliées, il y a çà et là des chapitres de la plus haute morale ou de l'esthétique la plus ingénieuse à propos des sublimes modèles de l'art. L'article sur *Hamlet* est un chef-d'œuvre, et le *Guillaume Tell* de Schiller a inspiré à Louis Boerne un verdict d'une singulière audace. Il faut citer aussi le spirituel article intitulé : *Henriette Sonntag à Francfort*. Un vigoureux esprit qui, par son libéral et patriotique enthousiasme, a plus d'un rapport avec Louis Boerne, Édouard Gans, a écrit aussi sur M^{lle} Sonntag un article plein d'originalité et d'éclat. Édouard Gans était un profond jurisconsulte et un publiciste éloquent ; il rajournissait la philosophie comme Louis Boerne renouvelait la littérature : n'est-ce pas une piquante rencontre que celle de ces deux graves esprits, de ces deux chefs révolutionnaires, dans les élégantes régions du dilettantisme ?

La critique de Louis Boerne s'attaquait surtout au théâtre dégénéré, au drame sans caractère, aux indignes héritiers de Goethe et de Schiller. Il ne faut pas croire pour cela que Goethe soit son héros. Bien au contraire, la polémique de Boerne contre l'auteur de *Faust* est l'un des épisodes les plus importants de sa vie. Quand Boerne entreprit son audacieuse réforme de la poésie nationale, le grand artiste de Weimar jouissait en paix de sa gloire, et l'on sait avec quelle sérénité olympienne il cultivait, loin des luttes de ce monde, les calmes et magnifiques domaines de son inspiration. Cette superbe indifférence devait être odieuse à l'ardent esprit du novateur. Que Louis Boerne admirât les chefs-d'œuvre du poète, personne n'en saurait douter; mais, au moment où il fallait créer l'esprit public en Allemagne, comment eût-il vu de sang-froid la plus haute intelligence de son pays s'isoler orgueilleusement dans des régions inaccessibles et refuser à ses frères les consolations du génie? Consoler et éclairer les peuples, les relever de leur abaissement, n'est-ce pas le privilège des poètes? Tel est le sens de cette polémique irritée, de ces reproches cruels, injustes et formulés si amèrement. Je ne suis pas de ceux qui enveniment, par des interprétations fausses, cette lutte du publiciste et du poète. On n'ignore pas que M. Wolfgang Menzel, dans son teutonisme insensé,

fait un crime à Goethe de son impartialité cosmopolite et de l'élévation de son art ; Louis Boerne , nous le verrons tout-à-l'heure , ne combat pas sous l'étroite bannière de M. Menzel. Il ne perd pas son temps , comme le critique de Stuttgard , à disséquer perfidement toutes les œuvres du grand poète , à rechercher les emprunts , les imitations , à noter les influences secrètes auxquelles l'artiste le plus indépendant ne se soustrait jamais , et finalement à nier le génie du maître. Ce génie , ces facultés , il les reconnaît tout le premier , mais il lui en demande compte. « Moi t'honorer ! s'écrie-t-il en appliquant au poète les beaux vers de son *Prométhée* ; moi ! que je te rende hommage ! et pourquoi ? As-tu jamais adouci les souffrances des opprimés ? as-tu séché les larmes des malheureux ? »

Ich dich ehren ? wofür ?
 Hast du die Schmerzen gelindert
 Je des Beladenen ?
 Hast du die Thränen gestillet
 Je des Geängstigten ?

Ces beaux vers contiennent la véritable pensée de Louis Boerne dans ses rapports avec Goethe. Un des plus récents , un des plus ingénieux commentateurs de Goethe , M. Rosenkranz , a finement remarqué le caractère admiratif des accusations de Louis Boerne , et combien elles attestent chez le publiciste une foi sans bornes dans l'autorité du

poète. Ce ne sont pas des critiques dénigrantes comme les invectives de M. Menzel, ce sont des pétitions hautaines. Louis Boerne demande à Goethe le soulagement des maux de la patrie, les réformes promises, les institutions libérales. Prince de la poésie et de l'intelligence, c'est Goethe qui doit répondre pour les souverains de l'Allemagne. Goethe ne l'a pas voulu; il a détourné les yeux, il a craint que les maux de ses concitoyens ne troublassent la majesté souveraine de sa pensée, et il s'est réfugié dans un sanctuaire où les bruits du siècle n'arrivaient pas : c'est là que l'ont poursuivi les flèches rapides de Louis Boerne.

Quel est donc le poète préféré de l'éminent critique? Sans doute le généreux enthousiasme de Schiller convient mieux à Louis Boerne que la froideur de Goethe, mais tout ne lui plaît pas cependant chez l'auteur de *Don Carlos*, et, si les instincts de son cœur sont satisfaits, sa verve aventureuse, sa finesse humoristique ont maintes objections à soulever. N'y a-t-il pas dénoncé *Guillaume Tell* comme le héros des Philistins, comme un de ces vulgaires teutomanes de 1813, chez qui la juste haine de l'étranger épuise toutes les forces morales et supplée à toutes les idées? Il y a un écrivain qui, bien mieux que Schiller, devait attirer les sympathies de Louis Boerne : c'est le grand humoriste allemand, c'est ce rêveur inspiré qui a

répandu à profusion dans ses romans fantasques toutes les tendresses du cœur le plus aimant, tous les trésors de l'imagination la plus riche. Si Louis Boerne, en jugeant les œuvres du théâtre, est le continuateur de Lessing, dans ses articles de fantaisie, dans tous ses travaux de polémique ou de dilettantisme littéraire, il est le plus brillant disciple de Jean-Paul. Jean-Paul n'eût-il pas signé volontiers cette belle profession de foi ?

« Tout ce que j'ai dit, je le croyais ; ce que j'ai écrit, mon cœur me le dictait, et je n'aurais pu lui résister. En aimant mes ouvrages, c'est moi que l'on aime. On rirait vraiment si l'on savait combien je suis ému quand je mets la plume à la main. Mauvais signe, je le sais ; cela m'avertit que je ne suis pas un écrivain. Le véritable écrivain doit faire comme l'artiste ; ses pensées, ses sentiments, lorsqu'il leur a donné une forme, il ne faut pas qu'il y laisse son âme, il doit en faire une chose étrangère à lui-même. Ah ! cette maudite nécessité de se séparer de son âme, jamais je n'ai pu y réussir ! Je ne sais, après tout, si je dois m'en affliger sérieusement. Il se peut bien que l'art soit quelque chose de beau. L'art est aimé des princes, des grands seigneurs, des riches, des heureux du monde, des intelligences calmes et paisibles ; mais ils sont si impitoyables dans leur justice, ces fins connaisseurs, que souvent j'en frissonne. Ils se soucient bien de ce que l'art représente ! C'est l'art tout seul qui les touche. Une grenouille, un concombre, un gigot de mouton, un *Wilhelm Meister*, un Christ, tout cela a la même valeur : oui, en vérité, ils daignent même excuser la sainteté de la Vierge, pourvu que la peinture soit bonne ! Tel je ne suis pas, tel

je ne fus jamais. Dans la nature, je n'ai jamais cherché que Dieu ; dans l'art, je n'ai jamais cherché que la nature divine, et là où je n'ai pas trouvé Dieu, je n'ai vu que monstruosité ; là où je n'ai pas trouvé la nature divine, je n'ai vu, au lieu d'art, qu'un affreux bousillage. C'est ainsi que j'ai jugé les événements, les hommes, les livres, et il peut bien se faire que j'aie blâmé de bonnes et belles œuvres d'art, uniquement parce que l'ouvrier me semblait méchant et laid. »¹

Chez Jean-Paul, quelle que soit la distinction originale de ses œuvres, c'est l'ouvrier surtout qui est beau. Louis Boerne avait un culte pour Jean-Paul. Il ne se lassait pas d'admirer cette candeur inépuisable et cette généreuse prodigalité d'inspiration. Les génies sobres et contenus, les sévères artistes de la tradition grecque et latine apprécieront difficilement l'auteur de *Siebenkaes* et de la *Vallée de Campan* ; Boerne l'aimait pour cette négligence même, pour cette profusion irrégulière où se révèle avec tant de sincérité le poète le plus confiant qui fut jamais. Lorsque Jean-Paul se donne tout entier, lorsqu'il ouvre son cœur et en répand les richesses, il y a là, selon Boerne, de quoi nourrir des milliers de poètes ; c'est un grand fleuve qui roule de l'or.

A la mort de Jean-Paul, au mois de novembre 1825, Louis Boerne prononça son éloge funèbre dans un cercle littéraire de Francfort. Cet éloge est

¹ *Gesammelte Schriften, erster Theil, Vorrede, S. viii-viii.*

un hymne d'enthousiasme ; la douleur et la reconnaissance , les regrets et les actions de grâces , tout se croise , tout se mêle dans une langue éclatante et confuse qui semble vouloir reproduire la tumultueuse affliction de la foule. Ce sont des pleurs , puis des hymnes , puis des bouffées d'encens. Il serait difficile de donner une idée exacte de ce beau discours , car Louis Boerne , pour mieux louer son maître , lui emprunte son style , ce style dont la confusion grandiose est ce qu'il y a de plus antipathique au génie de notre langue. J'en traduirai seulement les passages les plus accessibles :

« Une étoile a disparu des cieux ! Une couronne est tombée de la tête d'un roi ! Une épée s'est brisée dans la main d'un général ! Un grand-prêtre vient de mourir ! — Ah ! pleurons cet homme qui nous avait été donné en compensation de nos misères et que rien désormais ne remplacera chez nous. En échange des biens qui lui manquent , chaque pays a reçu du Ciel une consolation précieuse. Le Nord , au cœur froid , possède la vigueur du fer ; le Midi énervé a son soleil d'or ; la sombre Espagne a sa croyance ; la France , épuisée de ressources , a des trésors d'esprit , et la liberté illumine les brumes de l'Angleterre. Nous , nous avons Jean-Paul et nous ne l'avons plus , et nous perdons avec lui ce que nous ne possédions que par lui seul , la force , la douceur , la foi , la gaieté charmante , l'éloquence qui ne tarit pas.

» Les siècles passent , les saisons se succèdent... Il n'y a de durable que le changement ; il n'y a de vivant que la mort. Chaque battement de nos cœurs marque une souf-

france, et la vie serait une blessure éternellement saignante, si Dieu ne nous avait donné la poésie. C'est elle qui nous prodigue ce que nous a refusé la nature, un âge d'or qui ne se flétrit pas, un printemps qui ne se fane jamais, un bonheur sans nuage, une jeunesse sans fin. Le poète est le consolateur de l'humanité; il est ce consolateur, oui, quand le Ciel lui-même lui a donné ses pouvoirs, quand Dieu lui a imprimé le signe sacré sur le front et qu'il ne porte pas son message pour un vil salaire. Tel fut Jean-Paul. Il ne chantait pas dans les palais des rois, il ne jouait pas de la lyre à la table des riches. Il était le poète des humbles, il était le chanteur des pauvres, et là où des affligés pleuraient, on entendait toujours les sons si doux de sa harpe. Honorons la cloche superbe qui retentit majestueusement aux jours de fête solennelle, mais réservons notre amour à l'horloge familière dont la voix accompagne chaque battement de nos cœurs, qui sonne à chaque quart d'heure pour nos joies, et qui, de minute en minute, nous distrait de nos chagrins.

» Dans un pays, on ne compte que les villes; dans les villes, on compte seulement les tours, les temples et les palais; dans les maisons, les maîtres; dans le peuple, les confréries, et, dans chaque confrérie, celui qui la préside; de toutes les saisons, le printemps seul est aimé; en voyage, on n'admire que les larges routes, les fleuves et les montagnes, et ce que la foule admire est célébré par les poètes complaisants. Jean-Paul n'était pas le flatteur de la foule, il n'était pas le complaisant de la vulgarité. Par de petits sentiers étroits, il allait visiter le village dédaigné du voyageur. Dans le peuple, il comptait les hommes, dans les villes les toits, et, sous chaque toit, chaque cœur l'intéressait. Toutes les saisons pour lui se paraient de fleurs, toutes lui donnaient des fruits. Le plus

pauvre de tous les poètes, n'eût-il qu'une seule corde à sa lyre, sait chanter la fête du premier amour. Jean-Paul veille sur la flamme sainte de l'amour jusqu'à l'heure où le souffle de la mort vient l'éteindre... A travers le brouillard et l'ouragan, au milieu des glaces de l'hiver, il pénétrait dans le misérable taudis d'un maître d'école de village, pour distribuer à ses enfants les joyeux présents de Noël. Il chantait à pleine poitrine la vie splendide des princes dans les îles enchantées du lac Majeur; mais combien sa voix était plus douce, combien son enthousiasme plus vrai, quand il chantait le modeste bonheur d'un bon vieillard allemand et les jours fortunés d'un pasteur suédois!

» Pour la liberté de la pensée, Jean-Paul a eu des compagnons de guerre; dans les luttes pour la liberté du sentiment, il était seul. Étranges natures que nous sommes! nous cherchons à dissimuler notre amour plus soigneusement encore que notre haine, et nous craignons de paraître bons autant que nous craindriions de paraître riches en présence des voleurs. Que de fois, dans le tumulte de la vie quotidienne, dans le va-et-vient des conversations banales, que de fois nous donnons aux choses sérieuses qui s'y font ou s'y disent une attention qui n'est que mensonge! Nous paraissions calmes, et nous sommes émus; nous paraissions graves, et nous serions près de pleurer; notre esprit semble très-éveillé, et nous sommes bercés par des songes; nous marchons à pas comptés, et notre cœur bondit de souvenir en souvenir; nous courons à travers les lits de fleurs de notre enfance, ou bien, sur les ailes de la fantaisie, nous nous élevons vers les derniers nuages enflammés, vers les derniers soleils couchants de notre jeunesse disparue. Avec quel embarras vous épiez autour de vous si aucun regard ne vous a

surpris, si aucune oreille n'a soupçonné vos silencieux soupirs ! C'est alors que Jean-Paul s'approche de vous, et souriant, et de sa voix la plus douce : « Je vous connais, dit-il. Vous cachez vos joies, elles vous semblent trop enfantines pour que des esprits sérieux s'y intéressent ; vous enfermez secrètement vos douleurs, trop petites, pensez-vous, pour qu'on y compatisse... Je viens me réjouir, je viens pleurer avec vous. »

» Jean-Paul était le poète de l'amour, en donnant à ce mot sa signification la plus belle et la plus sublime. Il avait fait dans sa jeunesse le serment que voici : « Grand génie de l'amour ! j'adore ton cœur sacré ; qu'il emploie une langue morte ou une langue vivante, qu'il parle avec des lèvres de feu, ou qu'il s'exprime péniblement, je l'adore ! Et partout, partout je te reconnaitrai, soit que tu habites dans une étroite vallée des Alpes, soit que tu te caches dans une cabane de l'Écosse, soit que tu brilles au sein de l'éclat du monde ! » Ce serment, il l'a tenu jusqu'à sa mort. Mais qu'est-ce que l'amour sans la justice ? C'est la générosité du bandit qui donne à l'un ce qu'il vient de prendre à l'autre. Jean-Paul était aussi un prêtre du droit. L'amour était pour lui une flamme sainte, et le droit était l'autel où cette flamme devait brûler. Jean-Paul est le poète de la morale. Jamais il ne para le vice des fleurs de sa parole, jamais l'or de son imagination ne couvrit des sentiments vils...

» Consoler ceux qui ont besoin de consolations, et rassasier les cœurs affamés, ce n'est pas là toute la mission du poète ; il doit être aussi le juge de l'humanité, il doit être la foudre et l'orage qui dissipent les miasmes et les corruptions de la terre. Jean-Paul était le dieu de la foudre, quand il s'irritait ; un fouet sanglant, quand il frappait. Ses railleries emportaient la pièce. Malheur à qui

attirait sur lui cette terrible ironie ! Il n'y avait plus qu'à fuir , car de lui résister en face , personne n'aurait eu ce courage. Si le géant de l'orgueil osait braver Jean-Paul , d'un coup de fronde il le jetait à bas. Si la ruse se cachait dans ses cavernes sombres , Jean-Paul y mettait le feu... » ⁴

Il est impossible de louer plus dignement ce grand esprit , d'apprécier avec plus de vérité et de vie tout ce qu'il y a de trésors divins , de merveilles incomparables , tout ce qu'il y a de sagement et de religieusement démocratique dans les gracieuses peintures de *Siebenkaes* , dans les sublimes fantaisies d'*Hespérus* et de *la Loge invisible*. Cet hymne enthousiaste à Jean - Paul forme comme un point de repos , comme un centre lumineux et grave au milieu de la carrière de Louis Boerne. C'était là qu'il devait se cantonner à jamais. Disciple de ce grand poète , il était digne de continuer son influence en la transformant. Quel écrivain sérieux n'a pas eu dans sa vie un éclair , une illumination subite pour lui marquer sa voie ! Le jour qu'il traçait avec une émotion si sincère cette poétique oraison funèbre de son glorieux modèle , Louis Boerne , j'en suis sûr , a entendu distinctement les conseils du maître intérieur. Son malheur , nous le verrons bientôt , est de les avoir si vite oubliés. Que de fois , lorsque l'explosion de 1830 l'eut jeté hors de sa route , l'ingénieux et libéral humoriste

⁴ *Gesammelte Schriften*, zweiter Theil , S. 259.

dut regretter cette poésie ravissante, abandonnée par lui pour les tumultueuses aventures de la place publique ! Que de fois le souvenir de Jean-Paul dut troubler ses insomnies et faire apparaître à ses yeux, comme un reproche, tous ces chastes fantômes, toutes ces créatures idéales qui peuplaient le paradis de sa jeunesse ! Hélas ! les embrassements du radicalisme ont aussi dévoré chez nous des intelligences d'élite et flétri des poètes adorés. *Carpe diem*, disait la Sagesse antique ; hâtons-nous, jouissons des heures rapides où le rêveur aimé nous appartient encore.

Le meilleur moyen, ce me semble, d'apprécier un critique, un brillant humoriste littéraire, c'est de chercher le caractère commun de ses travaux, c'est aussi de marquer les rapports qui l'unissent aux grands écrivains de son pays. J'ai dit ce qu'était Louis Boerne en face de Lessing, en face de Schiller et de Goethe ; j'ai dit son enthousiasme pour Jean-Paul : je me demande à présent ce qu'il pensa de Hegel et s'il se soumit, comme tant d'intelligences plus fortes et plus hardies que la sienne, au joug bizarre de ce formidable esprit. Il n'est guère possible, en Allemagne, d'échapper aux écoles philosophiques. Hegel particulièrement a exercé sur ses contemporains une fascination prodigieuse. Descartes, on ne l'ignore pas, a gouverné la société du XVII^e siècle, il a imprimé

aux poètes et aux orateurs , aux théologiens et aux savants , la marque reconnaissable de sa pensée ; c'est lui qui a enseigné aux plus glorieux maîtres cette rectitude hardie , cette fermeté élégante , toutes ces grâces chastes et sévères qui sont le charme incomparable de cette époque ; mais Descartes n'agit que sur la société d'élite : Hegel s'est emparé de toute l'Allemagne. Malgré la rudesse barbare de son langage , malgré les étranges hallucinations de son système , Hegel a pénétré partout. Il n'y a pas de critique , pas de poète , pas de *littérateur* , il n'y a pas d'écrivain si frivole et si sceptique qui ne porte superbement la livrée de ce singulier maître. Qu'on le comprenne ou non , peu importe ; on lui emprunte des lambeaux de son panthéisme pour en faire des drames et des romans. J'ai trouvé la *Phénoménologie* de Hegel dans je ne sais quel conte bleu , et l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* m'est apparue un jour au fond d'un sonnet printanier. Un des plus éminents écrivains de ce temps-ci , le Byron de la moderne Allemagne , M. Henri Heine , a donné l'exemple de ces raffinements alexandrins , et , grâce à sa verve moqueuse , grâce à l'art qu'il possède de se persiffler très-sincèrement lui-même , il y a déployé une incontestable originalité. Louis Boerne a-t-il puisé aussi à ce gouffre profond de la philosophie hégélienne ? Nullement , et c'est encore

par là qu'il est fidèle à Jean - Paul. On sait avec quel empressement furent accueillis dans cette mystique Allemagne les premiers systèmes de Schelling. Kant et Fichte lui-même avaient creusé un abîme entre l'homme et la divinité. Cet esprit incommunicable que le kantisme nous avait interdit de connaître et qu'il avait placé dans les inaccessibles mystères de l'infini , tout-à-coup Schelling le découvre et le montre vivant au sein de la nature ; il n'est plus seulement au-dessus de nos têtes , il nous porte et nous enveloppe. « L'âme avait perdu son dieu , s'écrie éloquemment Hegel ; comme Cérès à la poursuite de sa fille , elle alluma des signaux sur les montagnes et descendit dans les entrailles de la terre. » Contemporain de Fichte , de Schelling et de Hegel , témoin des premiers enivrements du panthéisme germanique , Jean-Paul ne se laissa pas prendre à ces séductions périlleuses. Malgré l'impétueux dévergondage de sa fantaisie , il avait le cœur trop simple pour ces subtilités de la science. Il a écrit gaîment que tout système de philosophie est un immense point d'interrogation. Des quatre métaphysiciens de l'Allemagne , Kant est le seul qui ait eu quelque influence sur son esprit , et encore la sècheresse de son langage devait-elle peu convenir à cette ardente imagination. Le vrai directeur de Jean-Paul , celui dont il acceptait le plus volontiers la confession

philosophique, c'était Herder ; il aimait ce caractère profondément humain et la sympathique sérénité de ses doctrines. Louis Boerne n'a jamais eu plus de goût que son maître pour les systèmes et les écoles ; il appartenait à cette philosophie sans formules , à cette science traditionnelle qui se compose de ce qu'il y a de meilleur dans le travail des siècles et qui ne s'adresse pas à un petit nombre d'initiés. Lessing et Mendelssohn , Herder et Jean-Paul étaient pour lui les chefs du vrai savoir. Il admirait la France pour cette haute place qu'elle accorde aux vulgarisateurs des idées , et il nous envoyait non-seulement Voltaire et Rousseau , mais cette belle famille de moralistes qui , de Montaigne à Pascal , de Pascal à La Bruyère et à Vauvenargues , ne s'interrompt pas dans notre littérature. Il a écrit dans ce genre des aphorismes , des fragments , une collection de maximes où la netteté française s'allie heureusement à l'*humour* germanique. Louis Boerne eût aimé passionnément le dernier venu de ce groupe illustre , l'ami de Chateaubriand et de M. Molé , — M. Joubert.

Ces systèmes de Schelling et de Hegel , qui se partageaient depuis plus de vingt ans toutes les intelligences de l'Allemagne , ont toujours rencontré une résistance invincible dans la pensée de Louis Boerne. On dirait un fils de Voltaire au milieu des Germains , tant son bon sens est

audacieux ! tant il ébranle, à force d'ironie et de sagesse, ces fières constructions métaphysiques ! Un jour, l'un de ses anciens maîtres à l'université de Halle, le Danois Steffens, paraît sur le point d'abandonner la philosophie de la nature et de se convertir au catholicisme. La colère est grande dans le cénacle. Qui osera prendre la défense de Steffens ? Un seul écrivain, le chef même du libéralisme, Louis Boerne, et cette défense de Steffens est l'attaque la plus spirituelle et la plus sensée contre l'intolérance philosophique. « On l'accuse, dit-il, d'avoir abjuré la philosophie de Schelling ; quant à moi, je le déclare, c'est cette philosophie qui m'a abjuré ; elle s'est détournée de moi ; un beau jour, je la cherchai dans ma mémoire et je ne la trouvai plus. »¹ Est-il possible d'indiquer plus gaîment ce qu'il y a d'artificiel dans certaines théories et comme elles jettent peu de racines dans le fond de notre nature ? Cela n'empêche pas M. de Schelling d'être un grand et vénérable esprit ; ce n'est pas moi qui amoindrirai jamais ces courageux chercheurs dont la vie s'est dévouée au plus sérieux emploi de l'intelligence humaine, à la solution du problème de nos destinées, à la poursuite de la grande énigme. Ce que Louis Boerne attaquait surtout ici, c'était l'intolérance. Vrai disciple de Lessing et de Voltaire, tout

¹ *Gesammelte Schriften, zweiter Theil, S. 19.*

fanatisme lui est odieux. En face de la tyrannie des écoles, il proclame sa théorie aimable, la tolérance universelle; non pas cette tolérance sceptique, cette indifférence paresseuse où s'endormait Montaigne, mais cette impartialité supérieure qui sait que tout âge a ses préférences, tout esprit ses penchants, et que l'éternelle vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle, enchante continuellement l'âme de l'homme par les aspects sans nombre de sa lumière infinie. On connaît la belle parabole de Lessing dans *Nathan-le-Sage*; Louis Boerne la traduit ainsi à sa manière: « Quelle est la vraie philosophie? quelle est la croyance orthodoxe? Je vais te le dire, lecteur. La vraie philosophie est celle qui, pour rester vraie, n'a pas besoin d'accuser de mensonge tout ce qui n'est pas elle. La vraie croyance est celle qui, pour rester orthodoxe, n'est pas forcée de condamner toute autre croyance comme hérétique. Tu demandes où est la vérité? Demande plutôt où est l'erreur. »¹ La vérité est partout, selon Boerne; il ne faut que la dégager par l'indulgence, par la sympathie de l'éclectisme, c'est-à-dire par le respect et l'amour du genre humain.

En même temps qu'il attaquait l'intolérance du dogmatisme, il invitait les philosophes à sortir de l'enceinte des écoles pour se mêler au monde. Le

¹ *Gesammelte Schriften, zweiter Theil, S. 23.*

pédantisme des systèmes est fatal, se disait-il; que d'intelligences perdues pour la vraie philosophie libérale, pour les conquêtes de la civilisation! Et il s'écriait avec sa gaité habituelle :

« Combien j'ai ri l'autre jour ! Une académie allemande avait résolu de supprimer sa classe de philosophie : elle disait que le lourd fardeau de la métaphysique l'empêchait de marcher. Un homme d'état, membre de cette académie, prit la philosophie sous sa protection. — Ce n'est pas de cela que j'ai ri; je trouvais, au contraire, la décision de l'académie parfaitement louable et la conduite de l'homme d'état parfaitement naturelle; mais voici ce qui causait ma gaité : — Un savant allemand, qui apprit cette circonstance et qui eut grand soin de l'imprimer, trouvait le zèle de l'homme d'état si merveilleux, qu'il ne se lassait pas de l'admirer. Ce savant n'est pas un rêveur, c'est un esprit net et éveillé, et pourtant il n'a pas compris ! L'homme d'état savait bien ce qu'il faisait; il savait bien qu'en Allemagne agrandir le domaine de la philosophie, c'est rétrécir le champ de la liberté, tandis que la liberté gagnerait tout l'espace qui serait enlevé à la philosophie. »¹

Bien différent de ce savant et de cet homme d'état, Louis Boerne eût écrit le panégyrique de cette académie allemande qui supprimait la classe de philosophie. Il fait du moins tous ses efforts pour entraîner loin des écoles tous ces graves docteurs et ces conseillers auliques. Ce qu'il reproche à la poésie allemande, nous l'avons remarqué, c'est l'isolement où elle s'enferme : nous voici au second

¹ *Gesammelte Schriften, zweiter Theil, S. 28.*

point du sermon, et les philosophes en feront les frais. Voyez quel bon sens sous ces fantaisies joyeuses :

« Unissez la science, l'art et la vie. Si vous les séparez, la science est pâle, l'art est maigre et la vie est malade. Voulez-vous éternellement faire la cuisine et ne jamais servir la table? Ne voulez-vous pas avoir, vous aussi, votre XVIII^e siècle, comme les savants français? Est-ce que d'Alembert et Duclos, Condorcet et Mably n'étaient pas de sérieux écrivains, parce qu'ils remplissaient leur verre avec les flacons, au lieu d'aller puiser aux sources? Est-ce que leurs écrits ne sont pas de l'or, parce qu'ils sont brillants, et que tout ce qui brille n'est pas or? Ne pouvez-vous être spirituels, parce que vous êtes profonds? Est-ce servir la science que de la rendre déplaisante? Si la pensée est pour vous un poids si lourd qu'il faille vous délasser ensuite, eh bien! ne pensez pas. Pour un esprit sain, c'est la vie qui est le travail, et la science le repos. Vous avez retourné tout cela. O conseillers auliques! tâchez d'être aimables.

» Ah! je pleurerais de bon cœur, quand je songe que le char de Jean-Paul, ce char aussi lumineux que celui du soleil, a été cahoté pendant cinquante ans sur le mauvais pavé, sur les tas de fumier des petites villes, et que, le soir, après que le soleil de son génie s'était couché, au lieu de se plonger dans la fraîcheur des vagues, il était enveloppé de la fumée de pipe des casinos! Jamais il ne lui a été possible d'atteindre à ces pures régions d'une société d'élite où l'on oublie les pesants soucis, et toutes les tristesses et toutes les misères de la vie commune. A qui la faute? A vous et à votre pédantisme. Dans votre morgue de savants, vous avez éloigné les heureux, ceux qui cherchent l'agrément en toute chose; vous les avez

rendus, comme vous, exclusifs et inaccessibles. Ils vous dédaignent comme vous les avez dédaignés. La vraie philosophie élève le travail à la dignité de l'art, — j'appelle ici travail la vie elle-même et toute espèce de fonction, — et l'art, elle l'élève jusqu'à soi. Voilà ce que vous êtes incapables de faire, vous ne réussissez qu'à alourdir le sang de vos lecteurs. Parmi les nombreux savants de Paris, je n'en ai vu qu'un seul qui fût hypocondriaque; il s'occupait de philosophie allemande! C'était l'homme le plus noble, le plus bienveillant et le plus réservé du monde. Un jour, il voyageait en Allemagne, — je ne puis m'empêcher de rire quand j'y pense, — on l'arrêta comme démagogue. Vous le voyez bien, votre philosophie conduit à l'hypocondrie, l'hypocondrie à la démagogie, et la démagogie à la prison.

» J'avais encore bien d'autres choses à vous dire; mais silence! silence! j'ai une idée. — Oh! quelle idée divine! Mon cœur éclate de joie quand je pense à mon idée. Les beaux-esprits se rencontrent partout; il n'y a que ceux d'Allemagne qui ne se rencontrent jamais. Eh bien! il faut nous rencontrer, il faut nous réunir, il faut apprendre à nous connaître, et nous réjouir de nous connaître, et nous embrasser, et nous serrer les mains. Nous inviterons aussi les Français, Benjamin Constant, Villemain, Thiers, Cousin, — celui-là aura la présidence, — Guizot, Mignet, Delavigne, Rémusat, tous gens de bonne compagnie. Ils se moqueront de nous; qu'importe? tout commencement est pénible. Venez, venez, philosophes, historiens, politiques, romanciers, humoristes, faiseurs d'esthétique, journalistes, critiques! Nous nous lirons nos ouvrages, ceux qu'on n'a pas encore imprimés et ceux qui n'ont pas été lus, — nouvelles et articles de fantaisie, traductions du français, tragédies, comédies, bouffon-

neries, poèmes dramatiques et critiques de théâtre. Chacun fera son rapport sur le théâtre de la ville qu'il habite et sur les progrès de l'art depuis la chute de Robespierre. Nous serons nombreux, et il est impossible que nous puissions tous achever notre lecture. Qu'à cela ne tienne! chacun ne lira que le commencement de son article : la suite à l'année prochaine. Connaissez-vous un projet plus charmant? Quant aux frais de route, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. Nous voyagerons, c'est vrai, mais nous écrirons la description de notre voyage. Malheur aux libraires!..... Ainsi, voilà qui est convenu, nous nous réunissons à la canicule et nous commençons par le Hanovre. Le Hanovre! vrai séjour de l'esprit, de la plaisanterie fine, de la joyeuse humeur! C'est là que nos admirateurs nous porteront sur leurs épaules et joncheront de fleurs notre chemin. Cela pourra bien nous coûter la vie : la noblesse nous donnera des festins à nous tuer, et elle nous étouffera de caresses; mais douce est la mort que cause l'amour. Voir le Hanovre et mourir! *Vedere Annovera e poi morire!*

» Mais que sert tout cela? J'ai parlé dans le désert. On va dire : un article humoristique! il n'y a rien à faire avec un tel homme. »¹

Ces conseils qu'il donnait si gaîment aux philosophes, Louis Boerne se les appliquait à lui-même. Ce n'était pas assez d'avoir fait une révolution dans le style, d'avoir ouvert la route à Henri Heine et à tous les écrivains de la *jeune Allemagne*; ce n'était pas assez d'avoir popularisé, à force d'ironie et de vivacité charmante, toutes les questions d'esthé-

¹ *Gesammelte Schriften, zweiter Theil, S. 32-40.*

tique, tous les problèmes de philosophie, toutes les théories libérales qui, jusque-là, ne se débattaient guère en dehors des universités et de leur littérature officielle; malgré une certaine humeur misanthropique dont il ne se débarrassa jamais, Louis Boerne renouvelait sans cesse, au sein de la société même, les inspirations de son esprit. Il n'alla pas sans doute jusqu'à obtempérer aux désirs de son père, qui voulait encore, après des publications si hardies, lui ouvrir la carrière diplomatique; il ne réclama pas, on le pense bien, les faveurs promises à son grand-père par l'impératrice Marie-Thérèse, et la destinée de Frédéric de Gentz, que sa famille entrevoyait déjà pour lui, ne l'éblouit pas un seul instant. Il aimait mieux s'inspirer selon son choix du commerce des hommes, gardant toujours la franchise de sa pensée et le libre mouvement de sa fantaisie. Il visita Berlin, il visita Munich, il passa à Paris les deux années 1822 et 1823. Les ébauches, les notes écrites par lui pendant ce séjour, forment tout un volume de ses œuvres et l'un des plus piquants. Quoique très-sympathique à la France, il ne l'est pas encore autant qu'il le sera plus tard, et il ne nous ménage pas les critiques. Ces critiques, d'ailleurs, parfaitement sensées, ne s'appliquent plus à la France d'aujourd'hui. C'était le temps où s'éteignait la triste littérature de l'Empire, et Louis Boerne, qui

ne la croyait pas si malade, lui faisait l'honneur de l'attaquer énergiquement. Il serait curieux de comparer la jeune critique du *Globe* à ces spirituelles notes de Louis Boerne; l'humoriste Allemand s'y montre déjà comme un ami, comme un collaborateur de cette génération d'élite qui allait bientôt inaugurer, dans la philosophie et dans la poésie, dans l'histoire et dans la critique, le véritable génie du XIX^e siècle. Il est aussi son auxiliaire dans les débats politiques. Les pages qu'il a écrites sur le ministère Villèle et sur l'entêtement des vieux partis, doivent être rangées parmi ses plus beaux titres. Quelques années après, encouragé par les leçons de Louis Boerne, un disciple de Hegel qui, le premier, fit sortir la science de l'ombre des écoles et corrigea maintes fois la doctrine de son maître par les inspirations de la vie pratique, le profond, l'éloquent Édouard Gans, vint aussi à Paris et s'associa, comme le publiciste de Francfort, au généreux enthousiasme de l'opposition libérale. La France agissait alors par les idées sur les peuples allemands, elle préparait par les travaux de l'esprit les futures victoires de la liberté constitutionnelle, et cette brillante phalange, que conduisaient Benjamin Constant et Casimir Périer, Laffitte et le général Foy, fut aussi féconde pour les progrès de l'Allemagne que notre démagogie de 1848 a été stérile ou désastreuse.

Les sept ou huit années qui s'écoulent entre ce premier séjour à Paris et la révolution de 1830 forment la période brillante de la vie de Louis Boerne. Les dispositions fécondes que nous analysons chez lui tout-à-l'heure, ce vrai talent de critique et de publiciste est désormais dans toute sa maturité, et l'enthousiasme qu'il a puisé à Paris multiplie ses forces. C'est l'époque de sa guerre avec la censure, de ses courageuses protestations contre les lois qui oppriment la presse, de ses luttes infatigables au nom de tous les droits méconnus. L'ironie, la finesse, la parfaite élégance de son style, lui assurent partout des lecteurs, et ces dons aristocratiques de l'esprit consacrés à la défense du droit commun ne font pas seulement l'originalité de l'écrivain, ils sont la meilleure tactique qu'on ait employée à la transformation de la vieille Allemagne. Henri Heine, inspiré par lui, entre avec éclat dans la lice; les *Reisebilder* paraissent en 1826. De mesquines circonstances, plusieurs de ces froissements, inévitables dans la vie littéraire, qui prennent souvent des proportions ridicules, ont séparé plus tard ces deux hommes; réunissons-les aujourd'hui. J'oublie tout ce qui s'est passé, je supprime toutes les traces de ces divisions funestes, je jette au feu le livre de M. Henri Heine sur son rival, sur son maître; encore une fois, j'oublie tout, et ne veux me rappeler que leur commu-

nauté de sentiments, leur vaillante fraternité sur les mêmes champs de bataille. Louis Boerne et Henri Heine sont les deux chefs de la génération littéraire qui occupe aujourd'hui la scène, et tous leurs disciples ne sont pas encore nés; en donnant à la littérature allemande les qualités françaises, la netteté et le bon sens, l'agilité et la gaieté, ils ont fait une révolution durable. Louis Boerne ne se contentait pas d'accroître chaque jour sa légitime influence sur son pays, il continuait de tenir ses yeux attachés sur la France; ses œuvres complètes renferment tout un volume sur les principaux ouvrages parus chez nous de 1825 à 1830. N'est-ce pas un intéressant spectacle de voir ce critique étranger qui, de Berlin ou de Francfort, s'associe à toutes nos luttes? La phalange du *Globe* n'a pas su qu'elle avait en Allemagne un auxiliaire si dévoué; elle n'a pas su qu'un disciple de Jean-Paul et de Lessing surveillait alors, au nom des mêmes idées, le travail intérieur de notre littérature, signalant avec joie les hardiesses de l'esprit nouveau et faisant une guerre sans pitié à toutes les tentatives illibérales. Dans ses articles sur Jouffroy et Farcy, sur M. de Rémusat et M. Magnin, M. Sainte-Beuve a tracé avec l'émotion pénétrante du souvenir personnel une suite de tableaux exquis sur cette vive époque de transformation et de rajeunissement : on dirait les chapitres d'un beau livre.

Quand l'histoire sera terminée, quand on fera le tableau complet de cette généreuse adolescence du XIX^e siècle, le disciple de Jean-Paul y tiendra dignement sa place.

Derniers moments de philosophie libérale, d'enthousiasme sans reproche, d'ardeur intelligente et féconde ! La révolution de 1830, en couronnant les efforts de cette France qu'il aimait, va ouvrir au publiciste allemand les abîmes révolutionnaires et lui donner le vertige. C'est en ces heures de crise que se fait l'épreuve des caractères. Louis Boerne avait plus d'ardeur que de force, plus d'esprit et d'imagination que de maturité pratique. L'ivresse de ces jours de flamme lui monta au cerveau.

Certes, un publiciste tel que lui avait un rôle sérieux à remplir après la révolution de 1830. S'il avait nettement interrogé la situation, il se serait dit que l'Allemagne ne pouvait pas encore profiter de la victoire de juillet, que la pensée publique n'était pas prête, et que les tentatives démagogiques, inévitables après une telle secousse, amèneraient infailliblement une répression excessive. Il aurait prévu enfin les nouveaux dangers du parti libéral. Que faire alors ? Rester à son poste, reprendre sa tâche, écarter toutes les embûches en mettant le frein aux folles passions révolutionnaires, et défendre par ces moyens pacifiques tout

le terrain que l'opinion publique avait gagné depuis quinze ans. Louis Boerne ne comprit pas son rôle de cette façon. La dernière période de sa vie est la condamnation de tous ses travaux antérieurs. Il quitte l'Allemagne, il court à Paris, il va se jeter, les yeux fermés, au milieu de ces émotions ardentes qui feront trébucher sa raison. Les *Lettres de Paris*, écrites au jour le jour, sous le feu des événements, sous le coup de chaque impression, donnent un tableau fidèle de la fiévreuse exaltation de son âme. L'esprit, assurément, n'y manque pas; le talent y est plein de vigueur. Si ce n'était là qu'une œuvre d'art, une poétique étude sur le lendemain de 1830, on admirerait volontiers la verve fougueuse des peintures et la hardiesse des commentaires; mais Louis Boerne, c'est lui-même qui l'a dit maintes fois, Louis Boerne n'écrit pas avec de l'encre, il écrit *avec le sang de son cœur*, et quand on voit dans ses lettres cette tumultueuse incohérence, cette agitation désordonnée, cet affligeant mélange de calme et de fureur, de finesse et de grossièreté, de sagacité ingénieuse et de caprices incendiaires, on comprend bien que ce n'est pas là un artifice du peintre, mais la maladie d'une intelligence déroutée qui ne trouve plus sa voie. Les premières lettres indiquent assez l'état de son âme au moment du départ, et ce qu'il va chercher loin de son pays. Elles sont écrites de

Carlsruhe et de Strasbourg à la date du 5 et du 7 septembre 1830.

« Carlsruhe , dimanche 5 septembre 1830.

» Je commence à sentir la bonne influence du voyage. J'avais en moi une légion de diables ; en voilà déjà quelques-uns de partis. Cependant , plus j'approche de la frontière de France , plus je deviens fou. Je sais bien ce que je ferai sur le pont de Kehl , quand j'aurai tourné le dos à la dernière sentinelle badoise ; mais , en vérité , je ne puis confier cela à une dame. »

« Strasbourg , mardi 7 septembre 1830.

» J'ai vu la première cocarde française au chapeau d'un paysan qui , venant de Strasbourg , passa près de moi dans une rue de Kehl. Elle m'apparut comme un arc-en-ciel après le déluge de nos jours , comme le signe de paix du Dieu apaisé. Et quand le drapeau tricolore flotta tout radieux au-devant de moi !..... je ne saurais décrire l'émotion que j'éprouvai. Le cœur me battait au point de me faire mal , et ce n'est qu'en pleurant que je soulageai ma poitrine oppressée. C'était un mélange indécié d'amour et de haine , de joie et de deuil , d'espérance et de crainte. Le courage ne pouvait vaincre dans mon sein la tristesse , ni la tristesse le courage. Je sentais en moi une lutte sans fin et sans relâche. Le drapeau était au milieu du pont , la hampe s'enfonçait dans la terre de France ; mais une partie de l'étoffe flottait dans l'air allemand. C'était la bande rouge qui se déployait toute seule dans notre mère-patrie. C'est aussi la seule couleur que nous demanderons à la liberté de la France. Rouge , sang , sang ! — Et ce sang ne coulera pas sur les champs de bataille. Dieu ! que ne puis-je une fois combattre sous ce drapeau , écrire un seul jour avec de l'encre rouge !..... » ¹

Il est évident que ce n'est pas là une émotion

¹ *Briefe aus Paris, von L. Boerne, erster Theil, Hamb., 1832.*

artificielle, mais une fureur vraie qui va s'enflammer encore. Tous les diables qui le possédaient ne se sont pas enfuis. Le style même, ordinairement si fin, se ressent de la fièvre démagogique de l'auteur. Les deux premiers volumes, tels qu'ils ont paru en français, avec des suppressions et des atténuations considérables, ne donnent qu'une idée affaiblie de l'original. Le traducteur a reculé, et je l'en félicite, devant certaines bouffonneries de sans-eulotte. Plût à Dieu que Louis Boerne eût montré le même respect de son nom ! Quand on lit tel ou tel passage de cette correspondance, on se demande, en vérité, si c'est bien là cet ingénieux esprit tant admiré de Rachel de Varnhagen et de Frédéric de Gentz. Est-ce bien lui qui promet à l'Allemagne de si étranges adieux sur le pont de Kehl ? Est-ce lui qui fait de si maussades plaisanteries sur la beauté ou la laideur des rois, et qui voit dans la forme de leur nez un suffisant motif de révolution ? Est-ce lui surtout qui prodigue les derniers outrages à sa patrie ? Singulière façon d'aimer la France et de propager au-delà du Rhin les bienfaisants principes de 89 ! Mais non, ce n'est plus de la véritable France, ce n'est plus de 89 qu'il s'inspire. Quand il combattait sous les drapeaux de Benjamin Constant, son style était le style d'un maître, et la généreuse ardeur de sa foi embellissait encore la grâce de ses discours. Il

prêchait gaiement ses concitoyens ; il les tenait éveillés par les mille surprises de l'*humour* ; affectueuse comme celle de Jean-Paul, son ironie semait au fond des cœurs maintes pensées libérales qui s'épanouissaient sans peine. Maintenant que la démagogie nous l'a pris, il n'a plus que l'injure à la bouche. *Les Allemands sont des lâches. L'Allemagne est le pays de la bassesse et de la stupidité. Dieu lui-même éclate de rire dans le ciel, quand il songe aux balourdises des peuples germaniques.* Voilà ce que lui dictent ses croyances nouvelles. L'Allemagne ne se demanda pas si c'étaient là les inspirations de la France, ou si Louis Boerne avait la fièvre chaude ; quand elle vit un publiciste formé à notre école, un missionnaire de 89, fouler aux pieds le sentiment sacré de la patrie, elle se détourna de nous avec fureur. La victoire de juillet avait porté l'enthousiasme au-delà du Rhin, et les deux peuples, oubliant le passé, entrevoyaient un fraternel avenir. L'histoire dira que les *Lettres* de Louis Boerne ont réveillé toutes les rancunes, ranimé toutes les haines et servi à souhait la Diète germanique et la Russie. Merveilleux résultat qui détruisait l'œuvre de sa vie entière ! L'influence démagogique ne remporte jamais d'autres victoires. Lourde et stupide ivresse qui déchaîne la brutalité des masses grossières et déshonore les plus charmants esprits !

C'est à peine si Louis Boerne fut dégrisé par la fête de Hambach. La leçon était rude pourtant. Le 27 mai 1832, jour de la fête de la constitution bavaroise, une manifestation populaire eut lieu dans la Bavière rhénane, au pied du vieux château de Hambach, sur l'une de ces pittoresques hauteurs qui dominent le Rheingau. Des journaux violents, le journal du docteur Wirth et de M. Siebenpfeiffer venaient d'être supprimés; mais une association fut aussitôt formée pour la défense de la liberté de la presse; les gazettes proscrites continuaient de paraître, et plusieurs des rédacteurs avaient été acquittés par les juges. La fête de Hambach avait pour but de fortifier cette association. Une foule immense se pressait au pied des ruines féodales. Les modérés et les violents, l'opposition constitutionnelle et le parti républicain y avaient fraternisé. On sait ce que c'est que la fraternité démagogique; M. Wirth et ses amis firent si bien, que les chefs de l'opposition furent forcés de se retirer en protestant. Louis Boerne avait quitté Paris depuis l'automne de 1834; il courut à Hambach. Là, il se mêla à tous les groupes, suivit toutes les bizarres cérémonies de la fête et s'enivra de passions révolutionnaires. Il eut beau se montrer cependant, le héros de la fête était le docteur Wirth. Des étudiants voulurent faire une ovation au publiciste de Francfort,

l'ovation fut maigre. Louis Boerne resta condamné à entendre les emphatiques, les interminables discours de cet honnête docteur qui, de sa plus grosse voix et de son style le plus lourd, renvoyait à la France tous les outrages dont les *Lettres de Paris* avaient chargé l'Allemagne. Louis Boerne au-dessous du docteur Wirth ! Un esprit de cette valeur sacrifié au Don Quichotte de la presse allemande ! C'est là, bien certainement, la plus cruelle punition qui pût être infligée au transfuge de la vérité et du bon droit. Louis Boerne parut ne pas le comprendre. Soit dissimulation de l'amour-propre blessé, soit obstination aveugle, il sembla content de cette fête, et raconta son triomphe dans le troisième volume des *Lettres*. Malheureusement le récit n'est pas complet. Hélas ! pourquoi l'ancien Louis Boerne avait-il disparu ? Quel tableau charmant, quelle peinture humoristique nous aurions de cette glorieuse fête de Hambach !

En se jetant ainsi au milieu des agitations révolutionnaires, Louis Boerne se manquait à lui-même ; il reniait la foi de toute sa vie. Que voulait-il, en effet ? Je suppose que cette fête de Hambach ne soit pas une manifestation ridicule ; je suppose que l'émeute de Francfort, arrivée l'année d'après, ne soit pas, comme l'a spirituellement remarqué M. Saint-Marc Girardin ¹, une

¹ *Notices polit. et littér. sur l'Allemagne*. Paris, 1835, p. 37.

émeute de pédants qui espèrent dominer l'Allemagne, parce qu'ils auront pris la salle où fut couronné Barberousse; je suppose une insurrection sérieuse dans un grand centre, une insurrection où la victoire puisse donner quelque force, et je me demande ce que voulait Louis Boerne. Changer le pouvoir par un coup de main et imposer à un pays mal préparé je ne sais quelle révolution sans racines? Ceux qui agissent ainsi sont de mauvais citoyens, car la situation qu'ils font à leur patrie est la plus fausse et la plus désastreuse qui se puisse imaginer; mais si ce sont des penseurs, si ce sont des philosophes et des publicistes, je dis qu'ils sont doublement coupables, et je les nomme des renégats.

Il y a deux sortes de révolutions, celles qui se font dans la rue et celles qui s'accomplissent dans les esprits : les unes précipitées et violentes, les autres progressives et cachées; les unes qui sont l'explosion d'une colère soudaine, les autres qui ne s'arrêtent pas et marchent sans bruit par des chemins sûrs. Ce ne sont pas les plus bruyantes qui sont les plus fécondes. Qu'est-ce que l'histoire entière du genre humain? Les anciens disaient de la pensée *continuus animi motus*; on peut dire la même chose de l'histoire, c'est une révolution continue. Ce *continuus motus*, cette lente et infatigable révolution, c'est aux philosophes, aux législateurs,

aux poètes même, c'est aux intelligences d'élite qu'il appartient de l'entretenir sans cesse et de la conduire patiemment vers des conquêtes nouvelles. Dans notre monde moderne, ces grands révolutionnaires pacifiques s'appellent Bacon et Shakspeare, Descartes et Molière, Leibnitz et Lessing, Montesquieu et Rousseau. Sans doute, quand les sociétés doivent se transformer violemment, Dieu suscite les hommes d'action ; mais il est rare qu'il les prenne dans cette chambre haute de l'intelligence. Philosophes et poètes, soit que vous ouvriez à la pensée des domaines inconnus, soit que vous borniez à propager les idées par les ressources de votre art, gardez-vous de l'oublier jamais, vous êtes les soldats de la révolution continue. N'abandonnez pas votre poste pour les aventures et les coups de main. A chacun suffit sa tâche. Si la révolution soudaine est le résultat légitime de la marche des idées, elle réussira sans vous ; et si c'est une fièvre impatiente qui vous pousse, prenez garde de ne vous associer qu'à une œuvre de ténèbres, à une surprise du hasard, à une révolution sans idéal : c'est alors que vous seriez des renégats, car vous auriez retardé les progrès de la vraie civilisation libérale. La fête de Hambach, si on sait en profiter, disait M. de Metternich, sera *la fête des honnêtes gens*. Dès le lendemain, en effet, les principes de 89 perdaient tout le terrain conquis

pendant quinze années de lutttes sérieuses et de discussions pacifiques.

Louis Boerne revint bientôt à Paris; il y publia deux nouveaux volumes de *Lettres*, puis deux autres encore. La pensée y est plus calme. Le socialisme naissant est jugé par le disciple de Jean-Paul avec cette même raison qui se révoltait dix ans auparavant contre les théories hégéliennes. Ce sont les saint-simoniens qui ont commencé la guérison de Louis Boerne. Il se dégrise en effet; les derniers volumes de ses *Lettres* contiennent des pages dignes de ses meilleurs jours. On verra désormais chez lui deux inspirations très-différentes. Tantôt il traduit avec enthousiasme les *Paroles d'un croyant* et se mêle encore aux sociétés secrètes; tantôt il revient à ses études chéries, et publie en français de spirituels articles sur M. Henri Heine, sur M. Gutzkow, sur les *Chants du crépuscule*, et surtout une brillante et ingénieuse comparaison de Béranger et d'Uhland. Pour réparer ses fautes envers l'Allemagne et la France, pour renouer, s'il est possible, entre les deux pays cette sympathique union que ses premières lettres avaient tant contribué à détruire, il publie un journal français destiné à entretenir les relations des deux peuples. L'Introduction est un excellent manifeste, plein de finesse et de profondeur. On n'a jamais rien dit de plus ingénieux, de plus

sensé, sur l'alliance intellectuelle et politique de la France et de l'Allemagne, et sur les conditions de cette alliance.¹ Ai-je tort enfin de remarquer que ce journal était intitulé *la Balance*, comme celui qu'il fondait à Francfort en 1818, et qui commença sa réputation ? Retour volontaire, je veux le croire, à ces belles années où sa conscience ne lui reprochait rien ! Témoignage de repentir et de regret !

Cette alliance de la France et de l'Allemagne le préoccupait sans cesse. Quelques mois avant sa mort, dans l'automne de 1836, il écrivit, à ce sujet, un manifeste qui est certainement son chef-d'œuvre. Louis Boerne comprenait plus clairement chaque jour le mal qu'il avait causé en s'abandonnant contre son pays à d'injurieuses colères. Il voulut mettre sa conscience en règle et analyser une dernière fois, avec toute la netteté qui dépendait de lui, ce grave problème des rapports réciproques de l'Allemagne et de la France. Boerne était le chef de l'école libérale qui sympathisait avec la France et proclamait les principes dont nous avons le dépôt ; en face de cette école, dont M. Henri Heine est aussi l'un des plus charmants interprètes, l'Allemagne avait vu se former le parti teutonique, issu des fantaisies réactionnaires qui

¹ Les articles que je viens de citer et l'Introduction de *la Balance* ont été recueillis dans une édition populaire : *Fragments politiques et littéraires de Ludwig Boerne, précédés d'une note par M. de Cormenin*. Paris, 1842, chez Pagnerre.

suivirent l'explosion de 1813, et reconstitué après 1830, grâce aux imprudences de Louis Boerne. Ce parti jaloux avait suscité un écrivain d'un fanatisme implacable, M. Wolfgang Menzel, esprit étroit et véhément, qui possède au plus haut degré le génie de la rancune et l'éloquence de la haine. C'est à M. Menzel que s'attaque Louis Boerne. *Menzel le mangeur de Français* (*Menzel der Franzosen fresser*), tel est le titre de ce vigoureux écrit que les Allemands appellent le testament de Louis Boerne; admirable testament, où les plus sages conseils sont donnés à l'Allemagne avec la hardiesse du vrai patriotisme. Assez d'historiens et de publicistes ont flatté les peuples germaniques et entretenu chez eux des sentiments de défiance et d'envie indignes d'une grande nation : Louis Boerne oppose aux sophistes une logique formidable. Non-seulement M. Menzel, mais tous ses aides-de-camp, M. le prince de Puckler-Muskau, M. de Raumer, sont victorieusement réfutés, tantôt avec cette ironie pénétrante dont il avait le secret, tantôt avec une vigueur, avec une sûreté de coups, avec une puissance magistrale qu'on ne lui soupçonnait pas. Entre les flatteries de M. Menzel et les rudes explications de Louis Boerne, les esprits sérieux de l'Allemagne n'ont pas hésité; ils ont compris de quel côté était l'amour du pays, de quel côté l'intelligence de son présent et de son

avenir. Le parti teutonique a diminué de jour en jour, et le parti libéral s'est accru. Si les prétentions exclusives des teutomanes ont reparu dernièrement à l'assemblée de Francfort, elles ont trouvé peu d'écho chez les esprits qui ne confondent plus le patriotisme avec la haine de la France. Quoi qu'il arrive enfin, les paroles de Louis Boerne ne seront pas perdues, ses conseils seront entendus tôt ou tard des intelligences les plus rebelles, et les *managers de Français*, voués au ridicule par l'éloquent publiciste, ne se relèveront pas de cette défaite.

Celui qui écrivait de telles pages, celui qui réparait si magnifiquement ses erreurs, serait revenu tout-à-fait, on peut le croire, à la tâche pacifique et féconde qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Ah ! s'il avait pu voir tout ce qui a suivi, s'il avait pu assister aux conséquences et aux transformations du radicalisme, comme il se serait détourné avec dégoût, ou plutôt avec quelle impétuosité il aurait marché droit à l'ennemi ! Comme il aurait maudit les indignes héritiers de l'école hégélienne, lui qui déjà, il y a vingt ans, résistait au puissant Hegel ! La mort ne lui a pas permis de faire ce travail sur lui-même. Tout bien pesé cependant, et tel qu'il se présente à la postérité dans sa vie et dans ses écrits, il est bien de ce grand parti constitutionnel, de cette noble société libérale qui se rattache à l'affranchissement de 89, et

qui , malgré ses fautes et ses malheurs , réussira , nous l'espérons , à se constituer sur une base solide. La démagogie a prononcé , il y a douze ans , l'oraison funèbre de Louis Boerne ; nous reprenons aujourd'hui le droit qu'elle usurpa. Écrivain et artiste , Louis Boerne occupe une place glorieuse dans la littérature de son pays ; il a rajeuni le style , il a réveillé l'imagination , il a indiqué des routes nouvelles où les générations survenantes sont entrées avec éclat. Il a conquis enfin à l'art , à la poésie , à la philosophie , à tous les travaux de la pensée , la place qu'ils doivent tenir , non pas dans le silence des écoles , mais au sein même de la vie sociale. Publiciste , il a été l'infatigable adversaire des abus , le propagateur des idées de réforme , le vigilant gardien de l'opinion. Éprouvé long-temps au service de cette révolution continue qui est la force des sociétés et l'impérieuse condition de leur existence , s'il a abandonné son poste dans une heure de crise pour se jeter dans les entreprises coupables , il a effacé ses fautes par ses regrets , il les a réparées par ses écrits. Il aimait la France et l'Allemagne comme les deux patries de son âme : l'Allemagne et la France n'oublieront pas son nom.

Février 1849.

II.

DU LIBÉRALISME ALLEMAND APRÈS 1830.

RÉVOLUTIONS DE BRUNSWICK, DE HESSE, DE Saxe ET DE HANOVRE. —
MOUVEMENTS DÉMAGOGIQUES. — LA JEUNE ALLEMAGNE : COMMENCE-
MENTS DE LA JEUNE ÉCOLE HÉGÉLIENNE. — AFFAIRES DE HANOVRE,
COUP D'ÉTAT DU ROI ERNEST-AUGUSTE. — IRRITATION ET DÉROUTE
DE L'ESPRIT LIBÉRAL.

La période qui s'étend de la révolution de juillet à l'avènement de Frédéric-Guillaume IV (1830 - 1840) n'est, certes, ni la moins curieuse, ni la moins féconde, dans le tableau des transformations de l'Allemagne au XIX^e siècle. Après quelques années d'agitation tumultueuse, contre-coup inévitable des événements de Paris, l'esprit révolutionnaire semble vaincu et une phase nouvelle est ouverte, une phase pacifique et sérieuse que ne troubleront plus ni les cris de guerre ni le bruit des émeutes. Ce n'est pas

cependant le repos de la mort ou du découragement. Jamais peut-être on n'a vu, sous un plus grand calme à la surface, une activité plus ardente et des ambitions plus altières. Seulement, cette activité est confuse; ces ambitions, symptôme d'une énergie si vivace, ne révèlent pas encore, dans la grande nation qu'elles agitent, la claire et virile intelligence de ses devoirs. C'est le moment où s'accomplit la première émancipation des peuples germaniques. Comment ne seraient-ils pas sollicités par maintes excitations contraires? De 1815 à 1830, ils attendaient, en frémissant, l'exécution des engagements solennels contractés par les souverains à l'heure des périls suprêmes; ils se rappelaient ces promesses déployées comme une bannière sur les champs de bataille de Dresde et de Leipsick; ils invoquaient ces libertés et ces garanties deux fois saintes, qui étaient le juste prix du sang versé, et partout où un souverain loyal payait sa dette, dans le duché de Bade, dans la Bavière, dans le Wurtemberg, ils montraient qu'ils étaient dignes de pratiquer ces droits si noblement conquis. Après 1830, l'impatience se changea en une légitime exaltation. Aussitôt le parti révolutionnaire s'empara des ressentiments publics, et portant le trouble au sein des partis sérieux, il retarda ou embarrassa long-temps la libre éducation du pays.

I.

Deux mouvements distincts se produisent en Allemagne dès le lendemain de juillet 1830. Ici ce sont des révolutions libérales, des révolutions trop justifiées par le triste état de certains pays et les fautes sans nombre des gouvernants; là ce sont de folles équipées démagogiques.

Au mois de septembre 1830, le plus hautain et le plus inintelligent des princes allemands, le duc Charles de Brunswick, après avoir lassé par des exactions impudentes et une tyrannie odieuse la longanimité de ses sujets, est renversé de son trône en quelques heures par une population loyale qui remet la couronne au duc Guillaume, son frère. Tout cela s'était fait avec une rapidité d'exécution et un sentiment d'ordre public qui attestaient chez cette petite nation des qualités viriles. Déjà, avant 1830, les États avaient porté plainte devant la Diète et protesté contre l'anéantissement de la constitution. Après les événements de Paris, des réclamations nouvelles ayant été adressées au pouvoir dans la forme la plus respectueuse, le duc Charles les repoussa avec son arrogance accoutumée. Si Charles X n'a pas défendu sa couronne, disait-il avec un risible dédain, le duc de Brunswick saura garder la sienne. Il déploya, en effet,

toutes ses forces militaires; des canons furent braqués sur les places; un joug plus lourd et plus intolérable que jamais allait peser sur un peuple qui avait su souffrir et protester dignement. L'irritation sourde qui grondait dans les âmes éclata subitement pour relever cet insolent défi. Le 6 septembre, le duc fut assailli à coups de pierre au moment où il sortait du théâtre et faillit être mis en pièces. Le lendemain, son château fut envahi et brûlé. La bourgeoisie arrêta l'effusion du sang, en prenant la direction de ce mouvement tumultueux. Le duc Guillaume, frère du souverain si justement chassé, fut salué par les acclamations d'une foule généreuse à qui cette victoire suffisait. Il reconnut les États et promit une constitution, qui fut préparée avec soin et accordée au mois d'octobre 1832. La cause des libéraux de Brunswick était si juste, leur victoire avait été un résultat si heureux, que la Diète elle-même, dans sa séance du 2 décembre 1830, ratifia la déchéance du duc Charles et approuva les actes du duc Guillaume.

Le même mois, l'esprit libéral remporte le même triomphe sur l'électeur de Hesse-Cassel. L'électeur de Hesse Guillaume II était, comme son cousin de Brunswick, le type le plus complet de ces tyrans insolents qui déshonoraient l'Allemagne. Une femme, qu'il avait faite d'abord comtesse de

Reichenbach, puis, d'après le nom d'un domaine acheté pour elle en Moravie, comtesse de Lessonitz, disposait à son gré de la fortune et des emplois de l'état. Les esprits les plus éminents, les hommes les plus dévoués à l'ordre général ne pouvaient se résigner à cette domination honteuse. Sept ans auparavant, M. de Radowitz, jeune encore et pourvu déjà de fonctions considérables, avait quitté la Hesse pour ne pas subir l'opprobre d'un gouvernement livré aux courtisanes. Deux insurrections éclatent, l'une à Cassel le 6 septembre, l'autre à Hanau le 24. Le grand-duc, effrayé, accorde tout ce qu'on lui demande : les États seront convoqués, les réformes exigées par l'opinion seront accomplies, et la favorite, l'indigne comtesse de Lessonitz, quittera immédiatement l'électorat. Les États s'assemblent, en effet, quelques semaines après ces événements, et rédigeant une constitution nouvelle. Mais tout-à-coup on apprend le retour secret de la favorite ; il est aisé de prévoir que toutes les concessions de l'électeur seront retirées, toutes ses promesses violées, dès qu'il jugera le moment favorable. Une colère soudaine transporte la fière et loyale population de la Hesse. Les armes sont chargées, l'insurrection est prête... Or, la lutte ne pouvait être douteuse, et l'armée ne se fût pas décidée facilement à rétablir dans le sang des citoyens

un pouvoir déjà renversé par le mépris public. La comtesse de Lessonitz prend la fuite, suivie bientôt par l'électeur, qui se voit obligé, après un an d'absence (septembre 1831), d'abandonner le gouvernement à son fils.

En Saxe, même agitation et même victoire, amenées seulement par des causes différentes. Un souverain respectable, celui-là même qui avait été fidèle jusqu'au dernier jour à la cause de Napoléon, celui que le baron de Stein traitait si rudement en 1814 et dont la déposition fut discutée au Congrès de Vienne, le vieux roi Antoine n'avait pas l'énergie nécessaire pour transformer ses états selon les besoins nouveaux. Ce n'est pas à soixante-quinze ans qu'un prince souverain peut se faire le promoteur d'une révolution régulière. L'aristocratie avait conservé maints privilèges du XVIII^e siècle; de plus, le roi était catholique au milieu d'une population protestante; on savait combien sa piété était profonde, et de serviles fonctionnaires, pour signaler leur zèle, n'avaient pas craint de froisser en maintes rencontres les convictions énergiques du pays qui fut le berceau de Luther. Deux émeutes éclatèrent à Dresde et à Leipsick, au moment où grondaient les insurrections de Brunswick et de la Hesse-électorale. La bourgeoisie fit son devoir; elle prit la direction du mouvement populaire, afin de le contenir dans les

limites du droit. Le vieux roi comprit que son abdication était le seul moyen de frayer la route à des innovations nécessaires et de détourner la tempête. Il n'avait pas d'enfants : son frère, le duc Maximilien, ayant renoncé à la couronne par un acte du 13 septembre 1830, il appela au trône, avec le titre de co-régent, son neveu le prince Frédéric-Auguste, qui promit une nouvelle constitution, une nouvelle loi municipale, une diminution des impôts, et tint loyalement sa parole.

Quelques mois après les événements de Brunswick, de la Hesse et de la Saxe, une vive agitation se manifestait aussi dans le Hanovre. Guillaume IV, roi d'Angleterre et de Hanovre, avait succédé, en 1830, à son frère Georges IV. Ce changement de personnes, coïncidant avec les excitations d'une grande année, avait offert une occasion toute naturelle aux réclamations des parlementaires. Qu'étaient devenus les engagements de 1813? Les libéraux demandaient, là comme ailleurs, les institutions tant de fois promises, car la constitution de 1819, à Hanovre ainsi qu'à Berlin, n'avait établi que des états provinciaux. L'émeute n'éclata cependant qu'au mois de janvier 1831. Osterode et Göttingue se soulevèrent. Ce fut, dans cette dernière ville surtout, un mouvement libéral et pur de toute influence démagogique. Des professeurs et des étudiants, l'élite de cette ville d'uni-

versité, la plus docte et la plus illustre de l'Allemagne, portaient le drapeau de l'insurrection. L'émeute fut réprimée ; mais le gouvernement sentit bien qu'il y avait là un parti respectable, et qu'il avait affaire au cœur même du pays. Le roi Guillaume IV, d'ailleurs, était tolérant et bon ; loin de tyranniser le Hanovre, il montra bientôt qu'il voulait marquer son règne par des bienfaits. Le premier ministre du royaume, le comte Munster, dont l'entêtement hautain avait révolté les meilleurs esprits, fut remplacé par un ministre plus populaire. Un frère de Guillaume IV, un fils du roi d'Angleterre Georges III, le duc de Cambridge, reçut le titre de vice-roi, et deux ans plus tard, conformément aux promesses du nouveau pouvoir, d'importantes réformes étaient introduites dans la constitution de 1819. La loi de 1833 instituait des chambres investies de droits sérieux ; le Hanovre prenait place parmi les états constitutionnels de l'Allemagne.

Toutes ces révolutions étaient les filles légitimes de la révolution de juillet ; elles étaient, comme leur modèle, le triomphe du droit sur la violence, et elles avaient su ne pas dépasser leur but. Malheureusement l'esprit démagogique, si bien dominé dans ces périlleuses rencontres par la sagesse du tiers-état, aspira bientôt à d'éclatantes revanches. Un parti factieux réveilla le souvenir des

guerres de 1830, en les unissant, par un mélange inouï, à des déclamations révolutionnaires. On arborait le drapeau rouge, noir et or, et on invoquait la république allemande, une république, disait-on, qui ne devait rien à la France, une république où je ne sais quelles tendances communistes et panthéistiques s'annonçaient déjà confusément et faisaient pressentir les folies de 1848. C'est ce qu'on vit à la fête de Hambach (1832), lorsque le docteur Wirth et le docteur Siebenpfeiffer haranguèrent au pied d'un château féodal une multitude enivrée d'espérances patriotiques et de passions subversives. C'est ce qu'on vit encore dans les conciliabules de la *Burschenschaft*; les ardents patriotes de 1813, les hommes qui voulaient à tout prix la ruine de Napoléon, n'avaient pas craint d'organiser, sous le nom de *Tugend bund*, une association gigantesque dont l'unique pensée était l'affranchissement de l'Allemagne; la *Burschenschaft* de 1832 fut comme l'héritière du *Tugend bund*. Seulement, elle agissait à l'intérieur; l'ennemi, pour elle, ce n'était pas une domination étrangère et justement haïe, c'étaient les monarchies allemandes, c'était l'ordre éternel, c'était la société elle-même. Le drapeau national, le drapeau des Othon et des Barberousse, hypocritement déployé dans les airs, attirait de toutes parts une jeunesse enthousiaste à qui le sens de l'expédition était

soigneusement caché. Effrayée du péril, la Diète redoublait de vigilance, et le parti absolutiste, exploitant ces alarmes, s'efforçait de reprendre ce qu'on avait légitimement gagné. On enchainait la presse, on établissait la censure, on opposait mille entraves à la marche régulière des constitutions. Les choses allèrent si loin, la lutte de l'absolutisme et de la démagogie devint si vive, qu'un jour, le 3 avril 1833, une poignée de conspirateurs, presque tous sortis de la *Burschenschaft*, les uns n'obéissant qu'au génie de la destruction, les autres emportés en aveugles par le rêve d'une grande république nationale, allèrent attaquer la Diète à Francfort. Émeute de pédants! dit très-bien un publiciste plein de sens et d'esprit; ils tentent une entreprise sur Francfort, « parce que c'est là » que siège la Diète, c'est-à-dire l'ombre du fan- » tôme de l'empire germanique..... Figurez-vous » le parti du peuple en 89, s'emparant de Reims, » la ville où l'on couronnait les rois, afin de faire » la révolution, et prenant la sainte-ampoule pour » le pouvoir: tel est le genre de méprise de » l'insurrection de Francfort. »¹ — Émeute de fous! faut-il ajouter; émeute de mauvais citoyens! L'esprit nouveau qui luttait si vaillamment en Hanovre, en Bade et en Bavière, ne résista pas au

¹ Saint-Marc Girardin, *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*. Paris, 1835, pag. 37.

coup que lui portait cette niaise démagogie affublée des couleurs du moyen-âge. L'équipée de 1833 eut le sort qu'elle méritait ; les chefs furent jetés en prison , et une foule de naïfs jeunes gens durent chercher un asile en France. La véritable victime , ce fut le parti constitutionnel. L'attentat de Francfort est une date funeste ; de ce moment la réaction l'emporte , et l'ordre est rétabli sur les ruines de la liberté.

II.

Ici , une période nouvelle commence. Réduit aux domaines de la pensée , l'esprit allemand va y porter l'inquiète ardeur et le besoin d'innovations qui l'agite. La révolution se continuera dans ces calmes royaumes où la poésie et la philosophie , sans souci jusque-là des épreuves de la terre , déployaient leurs merveilleux trésors.

Il y avait une poésie éprise de l'infini , une poésie idéale et sublime , qui tantôt , avec Goethe , construisait le temple de l'art et y glorifiait tous les produits de l'imagination humaine ; tantôt , avec Schiller , faisait battre les cœurs pour tous les sentiments généreux et inaugurait le culte des héros ; tantôt , avec les chanteurs romantiques , éveillait les échos du moyen-âge , ou disait les harmonies enfantines d'une nature pleine d'incantations et de

mystères. Il y avait une philosophie qui, de Kant à Hegel, s'était emparée de tous les royaumes invisibles; une philosophie à la fois sévère et éblouissante, à la fois rigoureuse et mystique; une philosophie qui multipliait les pédantesques formules autour de ses arcanes et qui emportait ses initiés dans les splendeurs du septième ciel; il y avait une philosophie audacieuse qui avait retrouvé au fond des âmes les sources de ce spiritualisme tari par le XVIII^e siècle, et qui, finalement, dans le délire de son extase, allait placer l'homme sur le trône même de Dieu. Cette poésie et cette philosophie étaient trop au-dessus de la foule. On leur fit parler le langage de tous, on leur ordonna de distribuer à la multitude les richesses qu'elles avaient amassées. Or, comme les peuples allemands, en ce moment-là, étaient en proie à une fébrile agitation et appelaient une rénovation sociale, on vit soudain la poésie et la philosophie transformées en instruments de combat. Le temps des contemplations sublimes était passé; l'Allemagne voulait vivre enfin de la vie active. Les Muses de la solitude et du recueillement, la tunique relevée et la chevelure flottante, descendirent au premier appel sur les places tumultueuses.

Une révolution si grave dans les habitudes intellectuelles d'une grande nation devait être conduite avec une scrupuleuse prudence; on s'y précipita

violemment, on ne craignit pas d'offenser le génie même de ce peuple qu'on voulait retremper en de mâles épreuves, on ne craignit pas de dissiper au vent la meilleure partie de son patrimoine. Déjà Louis Boerne dans la critique, Henri Heine dans la poésie, Édouard Gans dans les sérieuses études philosophiques avaient donné le signal. Mais quelle finesse humoristique chez Louis Boerne ! Quel sentiment de l'art chez l'auteur du *Livre des Chants* ! Et chez le disciple de Hegel, quelle générosité d'émotions, quelle vive et charmante éloquence ! Après les équipées de 1833 et les répressions de la Diète, les hommes qui prétendaient continuer l'exemple de ces éminents esprits se jetèrent du premier coup dans les extrêmes. Avec Louis Boerne et Henri Heine, le style nouveau était vif et alerte ; on voulut une littérature prétentieusement frivole. Avec Édouard Gans, la philosophie, renonçant aux froides abstractions, se montrait sympathique et humaine ; on voulut une philosophie armée de la torche incendiaire, et le puissant système de Hegel devint l'arsenal de la démagogie.

Ce fut la poésie qui entra la première en campagne ; les lettrés précédèrent les sophistes. Un écrivain sérieux et convaincu, un jeune *privat docent* de l'université de Kiel, M. Ludolph Wienbarg, avait très-bien compris la nécessité d'une rénovation littéraire ; il avait l'ambition de reprendre

et de mener à bonne fin l'œuvre si ingénieusement commencée par Louis Boerne. M. Wienbarg publiait, en 1833, un livre qu'il intitulait assez bizarrement *Batailles esthétiques*, et il le dédiait à la jeune Allemagne :

« C'est à toi, jeune Allemagne, que je dédie ces discours, et non pas à l'ancienne. Chaque écrivain devrait ainsi déclarer d'avance à qui il destine son livre. Libéral, anti-libéral, ce sont là des désignations trop vagues. Tous ceux qui écrivent aujourd'hui pour la vieille Allemagne, — que ce soit pour la vieille aristocratie, pour les vieilles universités ou les vieux Philistins, car ce sont là, comme on sait, les trois parties qui la composent, — tous ceux-là ne portaient-ils pas sur leurs armes la devise de la liberté? Au contraire, celui qui écrit pour la jeune Allemagne proclame, par cela même, qu'il ne reconnaît pas l'aristocratie des anciens jours, qu'il voudrait voir l'érudition décrépète de la vieille Allemagne ensevelie dans les souterrains des Pyramides d'Égypte, qu'il déclare la guerre aux Philistins et qu'il est décidé à les poursuivre sans relâche jusque sous la mèche de leur classique bonnet de nuit.

» C'est à toi, jeune Allemagne, que je dédie ces discours, épanchements passagers d'une âme inquiète; ils sont tous sortis du désir qui remplit mon cœur et qui me fait souhaiter pour mon pays une vie meilleure et plus belle. Je les ai prononcés en chaire dans une académie de l'Allemagne du nord; mais j'espère qu'ils ne vous porteront pas avec eux l'atmosphère des quatre facultés, laquelle n'est pas précisément ce qu'il y a de plus pur et de plus frais. Je recevais encore les bouffées de l'air extérieur, et l'été de 1833 a été le premier et le dernier semestre de mon enseignement.

« C'est à toi, jeune Allemagne, que je dédie ces discours, à l'Allemagne brune comme à l'Allemagne blonde. C'était cette dernière qui m'entourait alors; elle était la Muse qui, deux fois par semaine, inspirait mon esprit. Non, rien n'enivre le cœur comme l'aspect de cette ardente jeunesse; mais la colère et le découragement se mêlent à l'enthousiasme, quand on a devant soi ces prisonniers de nos universités pédantes. L'esclavage est leur étude. Ils sont forcés de tresser eux-mêmes les liens qui garrotteront leurs mains et leurs pieds. Les malheureux! comme ils m'ont recherché, comme ils m'ont aimé, quand je leur montrais, en image du moins, la liberté sainte! »¹

Ces vives paroles résumaient bien la situation. Oui, la vieille Allemagne n'était plus, et il fallait qu'une Allemagne plus jeune, plus alerte, plus intrépide, quittât la rêverie pour l'action. M. Wienbarg aurait bien voulu fonder une école qui représentât cet esprit nouveau; pourquoi n'a-t-il pas su lui donner autre chose qu'une étiquette? Le groupe d'écrivains connu sous le nom de *Jeune Allemagne* a excité vivement l'attention par la légèreté capricieuse de ces allures. Quels principes ont-ils soutenus? Quelles vérités ont-ils fait triompher? C'étaient des *dilettanti*, c'étaient M. Charles Gutzkow, M. Henri Laube, M. Théodore Mundt, M. Gustave Kühne. Plus d'un parmi eux s'est réformé depuis et a rendu de vrais services; mais alors il n'y en avait pas un seul qui

¹ *Ästhetische Feldzüge, dem jungen Deutschland gewidmet*, von L. Wienbarg. Hambourg, 1834, pag. v-vii.

fût assez vigoureusement armé pour diriger l'essor des esprits. Rien de plus étrange que le contraste de leurs prétentions et de leurs œuvres. Tribuns littéraires et réformateurs sociaux, — tel était du moins le titre qu'ils s'attribuaient, — leur audace fut d'écrire des romans, des nouvelles, des drames, des récits de voyage, dans un style cavalièrement fantasque. Le style ! la fantaisie ! la légèreté humoristique ! ils n'avaient pas d'autre programme. Voulez-vous savoir ce qu'il y avait sous cette prétentieuse enveloppe ? Cherchez attentivement, vous ne trouverez que les doctrines les plus incohérentes : un certain cynisme saint-simonien dans les romans de M. Gutzkow, un épicurisme banal chez M. Laube, une exaltation à la fois mystique et sensuelle chez M. Théodore Mundt. Une seule inspiration leur était commune à tous : ces jeunes réformateurs d'un grand pays se sentaient une répugnance profonde pour tout ce qui avait été l'orgueil et la joie de leurs ancêtres. Le spiritualisme était bafoué ; la moralité allemande était reléguée parini les vieilleries d'un autre âge, et les chastes héroïnes des maîtres cherchaient vainement un refuge dans le ciel insulté de la poésie.

Il était évident que cette *jeune Allemagne* n'était ni jeune ni allemande. Si la Diète n'avait saisi leurs livres, si elle n'avait fait subir à M. Gutzkow

quelques mois de prison et forcé M. Wienbarg à se réfugier en Danemarck, il est probable que les écrits de la *jeune Allemagne*, après avoir excité d'abord quelque intérêt, fussent morts bientôt et tout naturellement au milieu de l'indifférence publique. Cette vivacité de langage, qui semblait aux jeunes tribuns une si précieuse conquête, avait pu séduire un instant les esprits; elle ne répondait plus aux ardeurs impétueuses et confuses qui s'accroissaient chaque jour. C'était l'époque où M. Henri Heine, dans un livre adressé à la France, écrivait ces effrayantes paroles :

« Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point la brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la Croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la féroce des anciens combattants, l'exaltation frénétique des Berserkers que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de ce que nous ferons chez nous; il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de l'éteindre; vous pourriez facilement vous y brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de Kantistes, de Fichtéens, de philosophes de la nature; ne riez pas du poète fantasque qui attend

dans le monde des faits la même révolution opérée déjà dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action, comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre d'Allemagne est allemand, à la vérité; il n'est pas très-lesté et roule avec lenteur; mais il viendra, et, quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs; les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle!... »¹

Les sinistres menaces que proférait ainsi l'auteur des *Reisebilder*, n'étaient pas une vaine fantasmagorie dans la bouche du brillant humoriste. M. Heine avait deviné avec un merveilleux instinct les théories et les projets qu'une certaine école préparait déjà dans l'ombre. On sait avec quelle circonspection le grand et puissant Hegel avait exposé sa doctrine. Luthérien orthodoxe en religion, conservateur en politique, il paraissait persuadé que sa philosophie était une interprétation idéale du christianisme et pouvait devenir la base d'une société bien assise. En vain, après sa mort, les plus fidèles et les plus autorisés de ses disciples redoublèrent-ils d'efforts pour défendre la pensée du maître; le même esprit qui bouleversait les

¹ *Der Salon, zweiter Theil — Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland*, von Heinrich Heine. Hamb., 1834.

lettres pénétra bientôt dans la métaphysique. Ces *temples des doctrines sereines*, dont parle si bien Lucrèce, s'écoulaient l'un après l'autre. Ce ne furent plus cette fois des *dilettanti* qui prétendirent transformer l'esprit national, ce furent de vrais tribuns, des révolutionnaires, des girondins et des montagnards. Ils se donnaient eux-mêmes ces noms avec une joie lugubre. Bientôt, en effet, éclata avec fureur une sorte de 10 août philosophique. On vit la majesté divine outragée, les dogmes éternels tournés en dérision, les croyances séculaires du genre humain citées à la barre d'un tribunal impie. Les métaphores du poète ne disaient rien de trop : le marteau des dieux barbares commençait à démolir l'Église universelle.

Il faut l'avouer pourtant, la *jeune école hégélienne*, qui reprenait ainsi à sa façon la tentative avortée de la *jeune Allemagne*, avait eu des commencements moins odieux. Les *Annales de Halle*, fondées en 1838 (c'était le principal organe des novateurs), ont rendu des services. M. Arnold Ruge, qui devait être plus tard un des chefs les plus ardents du panthéisme démagogique, avait alors pour collaborateur un homme grave, un esprit sérieux, M. Echtermeyer, qui maintint long-temps leur entreprise dans les limites de la vérité et du devoir. M. Echtermeyer était attaché de cœur à la première école hégélienne, à celle qui comptait

dans ses rangs des penseurs austères comme Marheinecke, des esprits généreux comme Édouard Gans, et même des âmes mystiques et pieuses comme l'affectueux Goeschel. Il voulait seulement que la philosophie ne restât pas à jamais dans des sanctuaires inaccessibles; il voulait que les arcanes de Hegel devinssent une propriété commune, et que la nation allemande, jusque-là trop séparée de ces maîtres, connût aussi les viriles jouissances de la pensée. Surtout il aimait le XIX^e siècle, il avait foi dans la mission de son temps, et si des rêveurs pusillanimes voulaient nous ramener au moyen-âge, sa plume de critique était impitoyable. C'est ainsi que les *Annales de Halle*, soumises alors à l'influence de ce ferme esprit, s'annoncèrent tout d'abord par une vive et brillante expédition contre les coryphées du romantisme.

M. Echtermeyer nous apparaît au début de la *jeune école hégélienne*, comme M. Ludolph Wienbarg au début de la *jeune Allemagne* : tous deux semblent avoir compris leur rôle, mais tous deux restèrent isolés. M. Wienbarg se découragea de bonne heure, et ses amis, privés de son mâle exemple, se perdirent bientôt comme à plaisir dans toutes les frivolités du dilettantisme. M. Echtermeyer mourut; aussitôt la *jeune école hégélienne* se sentit émancipée et les saturnales commencèrent.

III.

Au milieu de ces divagations, comment les esprits troublés et enivrés pouvaient-ils s'intéresser encore aux discussions des parlements? On leur annonçait des bouleversements formidables. Ce n'était pas seulement la société qui était changée, c'était l'ordre général du monde. Dieu était détrôné et le genre humain prenait sa place. Les hommes même que révoltaient ces doctrines insensées, n'en gardaient-ils pas au fond de leur âme je ne sais quelle exaltation secrète? Ils rêvaient confusément d'un avenir mystérieux réservé à la race germanique. C'était cette grande race qui, à des époques décisives, avait renouvelé le monde; au moment où l'empire romain s'écroulait, les Barbares étaient accourus du fond de l'Orient à travers les glaces du Nord, et, s'unissant au christianisme, ils avaient constitué l'Europe du moyen-âge; à l'heure où le moyen-âge se voilait des ombres de la mort, les fils d'Hermann et d'Alaric avaient accompli la révolution religieuse et inauguré l'esprit moderne; n'était-ce pas aussi à un tel peuple qu'il appartenait de créer définitivement cette société meilleure appelée depuis cinquante ans au milieu des révolutions et des ruines? Formulées

d'une manière précise ou vaguement aperçues dans les brouillards des songes, ces espérances bizarres hantaient bien des cerveaux : singulière évocation des fantômes du passé, au moment où l'on se vantait si fort d'avoir façonné enfin la vieille Allemagne à l'exercice des vertus pratiques ! Que de fois n'ai-je pas entendu vers cette époque des politiques de tout rang rabaisser les travaux de la France et rejeter son esprit avec dédain ! Je m'expliquais alors pourquoi les chambres de Bavière, de Wurtemberg et de Bade éveillaient une attention si médiocre. Ni le patriotisme ni le talent ne leur manquaient. Des assemblées où siégeaient des orateurs comme Welcker et d'Itztein, d'intègres historiens comme Rotteck, des jurisconsultes vénérés comme Mittermaier, des publicistes comme Paul Pfizer, des hommes d'état comme Roemer et Stuve, méritaient assurément la sympathique assistance de l'Allemagne. Peu à peu, le concours de tous leur faisant défaut, le zèle des députés se ralentit et la vie parlementaire s'effaça.

C'est à peine si la résistance de quelques hommes de cœur aux violences d'un pouvoir infatué provoqua un instant des sympathies ardentes : je parle des affaires de Hanovre, et de cette réaction insensée qui supprima, au milieu de la situation la plus calme, la loi fondamentale du pays.

Guillaume IV, roi d'Angleterre et de Hanovre,

étant mort sans enfants le 20 juin 1837, sa nièce la princesse Victoria, fille du prince Édouard duc de Kent et petite-fille de Georges III, lui succéda sur le trône de la Grande-Bretagne. Le Hanovre, fief masculin, ne pouvait faire partie des états de la jeune reine; il échut au prince Ernest-Auguste, duc de Cumberland, cinquième fils de Georges III d'Angleterre et frère cadet de Guillaume IV. Le duc de Cumberland avait été le chef du parti tory en Angleterre; le roi Ernest Auguste fut, dès le premier jour, l'adversaire déclaré des libertés du Hanovre. En prenant possession de la couronne, il annonça hautement, dans sa proclamation du 7 juillet 1837, qu'il ne se considérait pas comme lié par la constitution de 1833. Il ajoutait que cette constitution ne répondait pas à ce qu'il croyait être l'intérêt essentiel du pays. Quel était cet intérêt, objet d'une sollicitude si empressée? Quel régime serait substitué au régime ainsi condamné d'avance? Le roi ne le disait pas en termes exprès; il faisait seulement pressentir un retour à la loi de 1819. Cette incroyable déclaration produisit une stupeur profonde. Quelles que fussent les divisions du parti constitutionnel, quelle que fût l'indifférence des esprits, occupés alors de chimériques ambitions et façonnés de plus en plus au mépris des idées françaises, on sentit pourtant qu'une telle audace était comme un défi à l'Alle-

magne et au XIX^e siècle. L'Allemagne entière s'émut. Dans tous les états constitutionnels, les chambres vinrent en aide à leur sœur menacée. En Bavière, en Saxe, en Wurtemberg, dans la Hesse électorale, dans les duchés de Brunswick et de Hesse-Darmstadt, les députés de la seconde chambre exprimèrent le vœu que le Gouvernement employât tous les moyens en son pouvoir, afin de sauver et de rétablir la loi fondamentale du Hanovre. Les feuilles libérales de Paris et de Londres prêtèrent une vigoureuse assistance à ce soulèvement de l'opinion. En Angleterre, l'acte du roi Ernest-Auguste parut une illégalité si odieuse, qu'aucun journal tory n'osa le justifier; les anciens organes du duc de Cumberland s'appliquèrent plutôt à établir que le parti tory était complètement étranger aux affaires du Hanovre.

On crut un instant que ce vif et subit élan de l'opinion indignée arrêterait le roi Ernest-Auguste. Deux mois après devait être célébrée la grande fête de l'université de Goettingue. Fondée en 1737 par le roi d'Angleterre Georges II, l'université de Goettingue, la docte et illustre *Georgia-Augusta*, s'appêtait à fêter l'anniversaire séculaire d'une date justement chère au pays. De toutes parts, l'école des Heyne, des Heeren, des Blumenbach, des Grimm, des Otfried Müller, appelait à elle les représentants des autres grandes écoles de l'Allemagne.

La fête commença le 17 septembre ; toutes les illustrations de la science et des lettres y étaient rassemblées. Au premier rang brillait M. Alexandre de Humboldt ; on voyait auprès de lui des théologiens comme Gésénius et Wegscheider, des historiens comme Frédéric Hurter et Wachsmuth, des philologues comme Thiersch, Welcker et Lachmann. Un diplomate célèbre, un ami de Goethe et de Schiller, le comte Reinhard, n'avait pas voulu manquer à ces nobles fêtes de l'esprit. Autour de ces hommes qui représentaient toutes les conquêtes scientifiques de notre âge, combien de noms moins connus et inscrits déjà cependant sur le livre de la pensée militante ! Quelle réunion d'élite ! Quelle jeunesse enthousiaste ! Aucune préoccupation étrangère n'aurait dû troubler ces joies de l'intelligence ; mais comment écarter ce qui occupait tous les esprits ? On s'était réuni pour honorer le souvenir du passé, et l'on ne pouvait songer qu'à l'avenir. Au milieu des discours, au milieu des hymnes de fête et des *vivat*, la menace du péril public était toujours présente. Si Ottfried Müller, dans une mémorable harangue, racontait les périodes diverses de *Georgia-Augusta* durant le siècle qu'elle avait si glorieusement rempli, les belles paroles de l'auteur éveillaient plus de réflexions attristées que de magnifiques souvenirs. Si l'on découvrait la statue colossale du roi Guillaume IV, les braves qui

accueillaient l'auguste protecteur de Goettingue n'empêchaient pas les observations inquiètes ; on remarquait le mouvement de la main tendue , de cette main , disait-on , qui devait , d'après la pensée du statuaire , présenter au peuple la loi fondamentale de 1833 ; mais le précieux symbole avait été enlevé par ordre et la main était vide. Et puis , que de rapprochements douloureux ! On devait fêter l'anniversaire de la fondation de l'université sous un prince qui avait été , avec Georges II , le plus dévoué de ses bienfaiteurs ; Georges II avait inauguré le premier siècle de l'illustre école , Guillaume IV devait inaugurer le second ; vain espoir ! La mort de Guillaume changeait tout. La période des rois d'Angleterre était close , et une période nouvelle commençait , la période des rois de Hanovre , qui s'annonçait par un insolent mépris de la loi et de l'esprit national. C'est au milieu de ces préoccupations que furent célébrées , du 17 au 20 septembre 1837 , les fêtes séculaires de l'université de Goettingue. Peu à peu cependant les espérances publiques se relevèrent. Ce déploiement même des forces morales du pays parut une heureuse rencontre. Était-ce en face de cette pacifique armée de l'intelligence qu'un souverain , encore étranger la veille , oserait porter une si profonde atteinte aux droits du pays qu'il venait gouverner ? Le jour où se terminaient les fêtes , plus d'un sérieux esprit se

félicitait déjà de la victoire et annonçait que l'orage était passé.

On se trompait : la crise était imminente , et le danger grandissait dans l'ombre. Six semaines après le jubilé de Goettingue , le 30 octobre , les chambres furent dissoutes , et le surlendemain , 1^{er} novembre , un décret royal supprimait la constitution de 1833. En même temps , la loi de 1819 était remise en vigueur ; on rétrogradait du régime constitutionnel au régime des états provinciaux.¹

Quelle résistance opposer au coup d'état du roi Ernest ? Point de centre de réunion , point de journaux libres , et des partis depuis long-temps divisés : telle était la situation du Hanovre. Les libéraux commençaient à comprendre tout le tort qu'ils avaient fait à leur cause ; ces grandes prétentions germaniques , ce dédain des institutions françaises , toutes ces vanités puériles auxquelles les meilleurs esprits s'étaient laissé prendre , leur pesaient maintenant comme un remords. La conduite du roi excitait sans doute une vive indignation ; mais l'indifférence publique pour la constitution de 1833 , indifférence entretenue par les libéraux eux-mêmes , enlevait d'avance à l'opinion les seules armes qui eussent pu la servir. Une voie était ouverte : de nouvelles élections allaient avoir

¹ Foy., sur la question de droit , un intéressant ouvrage , publié avec une préface de M. Dahlmann : *Vertheidigung des Staatsgrundgesetzes für das Königreich Hanover*. Iéna , 1838.

lieu, conformément à la loi de 1819 : en s'abstenant de prendre part au vote, le pays protestait dignement, et condamnait à l'impuissance les hommes qui voulaient le ramener en arrière. Mieux valait se résigner à la perte du régime constitutionnel que de consacrer par une adhésion le régime hypocrite des États provinciaux. Sept hommes seulement comprirent ainsi leur devoir ; ce n'étaient pas, certes, des esprits avides de scandale, ce n'étaient pas des tribuns, des démagogues exploitant les colères nationales ; c'étaient tous des hommes graves et quelques-uns des hommes vénérés ; c'étaient les plus savants maîtres de l'université de Goettingue. Nommons-les ; de tels noms n'appartiennent pas seulement aux annales de la science, une belle place leur est due dans l'histoire politique de l'Allemagne. Il y avait d'abord les deux frères Grimm, Jacob et Wilhelm, les patriarches de la philologie germanique ; il y avait l'historien et publiciste Dahlmann, célèbre déjà par ses travaux sur les premiers siècles des Germains,¹ par des publications importantes dans les *Monumenta* de M. Pertz et par de graves écrits pleins de modération et de savoir sur les principes de gouvernement applicables à notre XIX^e siècle.² Les quatre

¹ *Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte*. 2 b. Altona, 1822-23. — *Chronik von Dithmarsen*. 2 b. Kiel, 1827.

² *Politik auf den Grund und das Mass der gegebenen Zustände zurückgeführt*. Göttingen, 1835.

autres, plus jeunes et moins illustres, étaient déjà cependant des personnages considérables. Quand on voyait un jurisconsulte comme Albrecht nier hardiment la légalité d'un décret du roi, les plus insoucians devaient être émus. Laborieux disciple de Eichhorn, juriste scrupuleux et intègre, Albrecht avait consacré toutes ses forces à l'étude historique du droit allemand; si un tel homme protestait contre un acte du souverain, ce n'était pas, on pouvait en être sûr, le rationalisme libéral qui parlait par sa voix, c'était la tradition même et le génie national. L'historien littéraire Gervinus, l'orientaliste Ewald, le physicien Weber avaient aussi, comme leurs collègues, le droit de parler haut et de donner des exemples. Le 18 novembre, ils adressèrent tous les sept au *Curateur* de l'université une calme et vigoureuse protestation; appelés, disaient-ils, comme membres de l'université à nommer des députés aux États, suivant le régime aboli de 1819, il ne leur était pas possible de contribuer au vote sans souscrire à la violation de la loi fondamentale; leur devoir, au contraire, était de protester contre cette violation, de maintenir leur propre serment et de défendre le terrain du droit. Cette protestation, bientôt publiée dans les journaux et portée d'un bout de l'Allemagne à l'autre, attira sur les signataires les rigueurs qu'ils avaient prévues. On ne croyait pas cependant

que le mépris de la légalité pût être poussé si loin. Sans instruction, sans débats, sans jugement, les sept professeurs furent destitués de leurs fonctions inamovibles, et trois d'entre eux, Dahlmann, Jacob Grimm et Gervinus, reçurent l'ordre de quitter le Hanovre.

La brutalité de cette mesure dévoilait tout le système du nouveau gouvernement. En frappant ainsi de tels hommes, en brisant la couronne scientifique d'une si illustre université, le roi Ernest-Auguste annonçait à tous qu'il ne reculerait pas, et que son coup d'état triompherait au besoin par la terreur.

IV.

Cette terreur, je suis heureux de le dire, rallia un instant les forces dispersées des libéraux; si quelque chose avait pu donner au parti de la légalité les vertus politiques si nécessaires en de pareilles conjonctures, c'eût été assurément l'outrage infligé à des maîtres comme Jacob Grimm. Mais l'indignation suffisait-elle? Ne fallait-il pas ici l'esprit de suite, la discipline des partis, la communauté d'une conviction forte? Les divisions du parti constitutionnel, le mépris qu'on avait affiché si long-temps pour des institutions empreintes de l'esprit français, toutes ces causes et d'autres

encore servaient merveilleusement la réaction absolutiste. Je sais quelle a été sur bien des points la résistance légale, je sais tout ce que l'opinion a tenté pour assurer le triomphe du droit; bien des hommes, dans ces affaires de Hanovre, ont mérité l'estime et la reconnaissance de l'Allemagne; ils ont échoué cependant.

Un publiciste distingué, M. Hinrichs, a très-bien mis en lumière les fautes commises par la population du Hanovre; il est trop disposé seulement à ne voir là que faiblesse et inexpérience politique.¹ Regardons plus haut et plus loin; n'accusons pas l'inexpérience des Hanovriens, accusons les tendances secrètes ou déclarées de l'Allemagne entière pendant la période qui suit les excès démagogiques de 1833. Ces tendances étaient contraires aux lentes réformes. Humiliés comme nation, impatients d'agir et réduits sans cesse à l'impuissance, les peuples allemands étouffaient dans leurs catégories étroites. Pour se consoler, ils invoquaient l'avenir et s'enivraient de chimères. A quoi bon ces constitutions importées de l'étranger? A quoi bon ces travaux, ces discours, ces débats des parlements, tant que l'Allemagne n'avait pas concentré toutes ses forces? L'unité allemande était le premier des biens; la liberté viendrait ensuite.

¹ *Hinrichs politische Vorlesungen*. Halle, 1843, zweiter Band, S. 60-63.

Ainsi parlaient les modérés ; ainsi parlait , entre autres , à la chambre des députés du Wurtemberg , le mâle publiciste Paul Pfizer , tandis que les tribuns , plus exaltés chaque jour , opposaient aux chartes constitutionnelles les promesses de la révolution germanique : avec l'unité de la patrie , c'était la société future qui sortait du chaos. Je ne m'étonne pas après cela que le Hanovre ait accepté si aisément les conditions du roi Ernest ; je m'étonne bien plutôt que la question du Hanovre ait passionné l'Allemagne pendant deux ans. Il faut bien le reconnaître : si l'Allemagne s'est émue pour la constitution du Hanovre , si le sort des sept professeurs a excité des sympathies unanimes , si les chambres de Bade , du Wurtemberg , de Brunswick , de Hesse-Cassel ont fait entendre des réclamations courageuses , c'est la probité allemande qui était en jeu , non pas la foi parlementaire. On était indigné des violences du roi Ernest , on ne s'enthousiasmait pas pour la charte déchirée. Froissés déjà sur tant de points , les esprits généreux puisaient dans ces événements de nouveaux griefs contre les ennemis de la liberté ; les démagogues y trouvaient l'occasion d'exploiter habilement les émotions publiques ; il restait à peine un petit groupe de fermes esprits qui défendaient pied à pied le terrain du droit , également éloignés du découragement et de la colère. Cette crise , enfin ,

qui aurait pu être si utile à la cause libérale et attirer les sympathies publiques sur les efforts de tant de vaillants lutteurs , ne fit qu'accroître la ténébreuse propagande des factieux. C'est le moment où se fondent les *Annales de Halle* ; c'est le moment où la *jeune école hégélienne* va substituer peu à peu ses passions subversives au génie régulier du progrès. Faiblement soutenu dans le Hanovre , compromis ailleurs par des auxiliaires dont il n'a pas encore appris à se défier , le parti libéral traverse une crise profonde ; son irritation n'a fait que préparer sa déroute.

Est-ce à dire qu'on doive désespérer ? A Dieu ne plaise. Malgré son inconstance , malgré son manque de netteté et de décision , le libéralisme allemand a des ressources vivaces. Comment l'arracher aux séductions des rêveurs ou aux entraînements des tribuns ? Que faudrait-il pour lui rendre le sentiment des choses possibles , pour lui donner la claire et complète intelligence de ses devoirs ? Il faudrait qu'une voie régulière fût tracée ; il faudrait qu'un rayon de soleil vînt éclairer sa marche. Il s'épuise dans le cercle étroit où il agit , il doute de lui-même , il est frappé de langueur ; le jour où un grand théâtre lui serait ouvert , soyez sûr qu'il retrouverait la foi , et que les vaines chimères s'évanouiraient bien vite. Un instant , après les affaires de Hanovre , le libéralisme a eu ,

comme dans un éclair, le sentiment lumineux de ce qui lui manque ; une heure , un jour , toutes les chambres constitutionnelles de l'Allemagne ont été associées dans un même intérêt ; une même pensée a fait battre tous les cœurs. Brillante espérance rapidement disparue ! La lumière s'est bientôt voilée , et le découragement s'est glissé de nouveau dans les âmes pour les livrer sans défense à maintes séductions pernicieuses. Le mal du libéralisme , le mal profond d'où proviennent toutes ses fautes , le mal qui explique ses défaillances ou ses emportements , quelqu'un l'a nommé d'un nom spirituel et hardi : c'est « le mal de la petitesse et de la dislocation. » ¹

¹ Saint-Marco Girardin, *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*. Paris, 1835, pag. 19.

III.

L'ALLEMAGNE A L'AVÈNEMENT DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV.

SITUATION INTELLECTUELLE ET POLITIQUE. — LES TROIS CENTRES
DE L'ESPRIT ALLEMAND: VIENNE, MUNICH, BERLIN.

L'avènement de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse a relevé les espérances et rectifié la marche du parti libéral. De 1815 à 1830, et de 1830 à 1840, les orateurs ou les publicistes des états constitutionnels avaient déployé en vain toutes les ressources du talent et du patriotisme ; resserrés sur un étroit théâtre, ils étaient découragés sans cesse par le sentiment de leur impuissance. Un nouveau théâtre, et le plus propice de tous, va désormais s'ouvrir aux efforts des esprits généreux. S'il y a un pays qui soit préparé par sa culture intellectuelle à devenir le vrai champ de bataille des idées et l'espoir définitif des peuples allemands,

c'est le pays que le grand Frédéric a marqué d'une empreinte ineffaçable. Cette Prusse accoutumée à toutes les hardiesses de l'esprit, et dont le sort, qu'elle le reconnaisse ou non, est lié à la destinée même de la pensée moderne, l'heure a sonné où elle pourra jouer son rôle. Jusque-là, un instinct de haute convenance arrêtait les plus pressantes réclamations. Frédéric-Guillaume III avait partagé, aux jours de deuil, toutes les douleurs et toutes les humiliations de la patrie; à Iéna et à Auerstaedt, il avait vu son royaume sur le point d'être rayé de la carte, et il n'avait pas désespéré de la Prusse; faible et irrésolu avant le péril, il s'était relevé sous l'épée du vainqueur. Qui donc aurait voulu attrister sa vieillesse? Qui n'eût craint de réveiller chez lui de douloureux souvenirs et de troubler un repos si cruellement acheté? Les partis semblaient s'être entendus pour s'accorder une trêve; on se taisait, on attendait; les questions les plus vives étaient patiemment ajournées. Une fois le nouveau règne commencé, l'esprit public reprit aussitôt tous ses droits, et c'est ainsi que 1840 a été une date si importante dans l'histoire contemporaine de l'Allemagne.

Or, au moment où se réveillait la Prusse, le libéralisme, découragé ou furieux, semblait près de se dissoudre. On voyait se former je ne sais quelle démocratie prétentieuse, nourrie de chimères in-

cohérentes et remplie de dédain pour le sage et laborieux génie des réformes. L'espoir de triompher enfin sur un terrain fécond rallia bientôt le parti constitutionnel, et tous les regards se tournèrent vers Berlin. A ces espérances se mêlait toujours la constante préoccupation des peuples allemands, l'invincible désir de l'unité. Depuis Napoléon et le soulèvement de 1813, cette unité, personne ne l'ignore, est le sublime idéal que poursuit le patriotisme. Pour que ce sentiment des peuples se traduise dans le monde des faits, de grands évènements sont nécessaires; on n'atteindra le but qu'à travers une guerre européenne ou une révolution intérieure. En 1813, quand tous les Germains se soulevaient de la Baltique au Tyrol, quand les étudiants de Berlin et de Vienne marchaient sous le même drapeau en chantant les strophes terribles de Théodore Koerner, l'Allemagne avait cru un instant que ces grandes luttes nationales seraient le berceau glorieux de l'unité. Trompés par les évènements, bien des esprits, depuis cette époque, avaient changé d'espoir et demandaient secrètement à une révolution sociale ce que les guerres patriotiques n'avaient pu leur donner. Voilà où en était ce périlleux problème, lorsque l'avènement de Frédéric-Guillaume IV fit espérer tout-à-coup une solution inattendue. Sans le déclarer expressément, et peut-être sans se

l'avouer à elle-même, l'opinion publique parut renoncer pour un temps à cette unité politique si impatientement désirée; l'unité intellectuelle et morale lui suffisait. Et où trouvait-on le foyer de cette lumière? Où était le mouvement qui devait attirer à lui toutes les forces? Dans la ville qui s'enrichissait chaque jour des dépouilles des autres pays, dans ce Berlin si justement fier de ses gloires scientifiques. Le gouvernement qui venait de venger les deux Grimm des rigueurs du roi Ernest, appelait sans cesse à lui les artistes illustres et les esprits supérieurs; il flattait ainsi l'orgueil national, et entretenait chez tous cette pensée que de grands devoirs envers la patrie commune lui étaient impérieusement prescrits. Ainsi, en même temps qu'elle ranimait le libéralisme, la Prusse, par son patriotisme, par son dévouement à la pensée, par ces fortes qualités germaniques, la Prusse de Frédéric-le-Grand et du baron de Stein inspirait aux partisans de l'unité une subite affection, mêlée, on le pense bien, de reproches amers et d'exigences hautaines. Elle était le centre, elle était le but; un mouvement invisible, présage certain d'une fortune à laquelle un Frédéric II n'eût pas manqué, lui décernait déjà la couronne impériale.

Si l'on compare les principaux centres de l'activité germanique vers cette époque, on aura le secret de cette direction des esprits. Quel pays de

l'Allemagne pouvait prétendre à l'empire? Où était la capitale future? Il y a trois groupes d'intérêts distincts au-delà du Rhin, la Prusse, l'Autriche et les États constitutionnels du midi; il y a aussi trois villes qui représentent très-bien ces groupes, trois villes qui sont les capitales des Allemagnes d'aujourd'hui et qui peuvent seules se disputer l'Allemagne future. « La liberté moderne, dit M. Saint-Marc Girardin, aime les grandes capitales; car ce sont de puissants instruments de civilisation. C'est au sein de ces foules immenses que les idées se développent et s'animent; c'est là que se décident les destinées des pays; c'est là que les mouvements ont de la grandeur et de la portée. Dans les villes médiocres, le gouvernement est aisément plus fort que le peuple. Dans les grandes capitales, c'est le contraire: le peuple y est plus fort que le gouvernement, en temps de paix par la masse des idées, en temps de révolution par la masse du nombre. Chose remarquable! c'est le despotisme et la conquête qui font les grands états et les grandes villes, et c'est la liberté qui en hérite. »¹ L'instinct du libéralisme allemand en 1840 a justifié ces profondes paroles: il a recherché les centres féconds où peut se décider la destinée d'un peuple. Que lui importaient les antiques souvenirs? Que lui importait même la liberté sur

¹ *Notices polit. et litt. sur l'Allemagne*, pag. 20.

un théâtre médiocre ? Vienne avait pour elle la majesté des traditions, mais son insouciance lui interdisait un rôle efficace dans les transformations de la patrie. Munich, illustrée par les arts, était aussi un des principaux centres des états constitutionnels de l'Allemagne; pourquoi était-elle en même temps la ville des mystiques rêveries, la retraite naturelle des esprits découragés ? Point de liberté politique à Berlin, point de chambres, point de tribune; le despotisme y régnait, mais c'était le despotisme de Frédéric II, un despotisme hardiment appuyé sur le sentiment national et propice aux travaux de la pensée. Ce despotisme tout moderne avait fondé à Berlin une de ces cités souveraines dont c'est la liberté qui hérite. L'Allemagne le comprit bien en 1840. Mais il faut revenir sur tout ceci avec plus de détails; pour embrasser du regard toute l'Allemagne, pour expliquer ce mouvement des esprits vers l'unité intellectuelle, il faut placer, l'une en face de l'autre, les villes que je nommais tout-à-l'heure, et montrer ce que signifient ces trois noms.

I.

Le 12 juillet 1806 fut un jour néfaste pour Vienne. Ce jour-là, l'antique couronne du Saint-Empire, qu'elle portait depuis tant d'années, tomba

de sa tête caduque. Il y avait long-temps, il est vrai, que l'héritage des Habsbourg s'était appauvri dans ses mains, et depuis qu'en 1763 un capitaine intrépide avait achevé de transformer l'héritage des chevaliers teutoniques en une monarchie puissante, le Saint-Empire, inquiété au-dedans par ce voisinage redoutable, surpris au-dehors par des évènements inattendus et terribles, frappé par l'épée de la Révolution française, tout étourdi par cette politique audacieuse du Premier Consul, qui, créant à son gré de nouveaux électeurs, troublait la vieille constitution et s'essayait déjà à manier souverainement l'Allemagne, le saint-empire des Othons n'était guère plus qu'une ombre. Qui sait cependant combien de temps encore l'Autriche eût pu garder son sceptre? Sans la rapidité des évènements qui remplissent ces années épiques, qui sait si elle n'aurait pu rallier autour de cette ombre respectée une partie considérable des peuples allemands? Tandis que la Prusse se séparait chaque jour de l'empire, pourquoi l'esprit patriotique, habilement réveillé par une diplomatie résolue, n'aurait-il pas réuni les princes et les peuples du midi autour du trône impérial? Mais les coups des évènements contemporains étaient trop brusques, trop pressants; on ne pouvait se jeter dans une place impossible à défendre pour se faire écraser sous ses ruines, et ce furent précisément ces princes

de l'Allemagne méridionale qui signèrent à Paris, six mois après le traité de Presbourg, ce traité de la confédération du Rhin où ils déclarent que la constitution germanique est impuissante désormais à protéger l'Allemagne. Vaincu à Austerlitz et abandonné des princes qui pouvaient seuls relever sa fortune, que devait faire l'empereur François II ? Il devait descendre de ce trône condamné et déposer la couronne de Charlemagne. C'est ce qu'il fit, et, avec simplicité, dans un langage triste et digne, il annonça aux peuples allemands que les destinées de l'empire étaient finies. Le même jour, la ville de Vienne se démit aussi de sa souveraineté et cessa de rien représenter de grand en Allemagne ; car qu'avait-elle représenté jusque-là, si ce n'est la majesté impériale qu'une longue possession semblait lui avoir inféodée ? Le traité qui fit disparaître le saint-empire condamna Vienne à n'être plus que la ville des souvenirs et des regrets, la ville des traditions et du passé : il lui enleva le présent et l'avenir.

Je ne tomberai pas dans des lieux communs, je ne répèterai pas les accusations qu'on élève sans cesse contre l'Autriche ; je ne craindrai même pas d'affronter bien des préjugés qu'on a répandus en France sur ce pays, je reconnaitrai de grand cœur tout ce qu'il y a de paternel dans son gouvernement : j'admirerai, si l'on veut, la science, l'ha-

bileté, la régularité de son administration ; mais il sera toujours permis de demander à l'Autriche comment elle pourrait représenter l'Allemagne. Le problème peut être posé très-nettement. L'Allemagne du moyen-âge était tout entière dans la puissance impériale, dans l'empire d'Othon et de Barberousse. Mais le moyen-âge a succombé en Allemagne comme en France. Or, comment l'Allemagne s'est-elle fait connaître au monde moderne ? Comment est-elle entrée dans le cortège des nations nouvelles ? Quel caractère y a-t-elle apporté ? Ce qui l'a distinguée dès l'origine, c'est la vie de l'intelligence, c'est cette puissance de contemplation, de réflexion, de pensée, qui a semblé son privilège. Voilà ce qu'elle a apporté dans l'œuvre commune des nations européennes, voilà sur quel signe souverain elle y a été saluée, *in hoc signo vinces*. Si donc l'ancienne Allemagne était représentée par le pays qui possédait la dignité impériale, le peuple qui présidera aux destinées de l'Allemagne moderne sera celui qui osera prendre en main ce sceptre des idées, plus précieux et plus sacré que l'autre, et fonder chez lui le saint-empire de l'intelligence et de la pensée. Mais si l'on voit des états se transformer volontairement selon certaines circonstances, on ne les voit pas changer tout-à-coup de nature, et recommencer de nouvelles destinées en un sens opposé au génie qui

leur est propre. Quand l'Autriche aurait voulu s'associer aux tentatives nouvelles de l'esprit allemand, elle n'y aurait pas réussi ; mais elle ne pouvait même concevoir une telle ambition. Elle est liée irrévocablement à des traditions toutes différentes. Peu importe qu'il y ait chez elle un peuple honnête, heureux, et que toute l'organisation matérielle de la société y laisse, dit-on, peu à désirer : comme elle est une terre ingrate pour les semences de la pensée, et que le fruit divin de la science ne pousse pas dans ses sillons, peu à peu les étrangers qui étudient l'Allemagne se sont habitués à ne plus compter avec ce pays ; ils le négligent, ils l'oublient. Et remarquez que cette condamnation, si dure qu'elle puisse paraître, est parfaitement équitable. Les étrangers ne peuvent avoir, comme les Allemands, la religion des souvenirs. Ce qu'ils cherchent en Allemagne, c'est son esprit, son génie vivant, sa force vivante ; et le pays qui ne peut servir le monde moderne, qui ne sait pas s'associer à ses efforts, à ses luttes, quel que soit d'ailleurs son nom, empire ou royaume, finira toujours par n'être plus considéré que comme une province, paisible et heureuse, je le crois, mais trop dépourvue de ce qui fait la vie.

Toutes les universités d'Allemagne, faibles et obscures à l'origine, ont eu leur période de gloire et d'éclat à la fin du dernier siècle et au commen-

cement de celui-ci. Fondées presque toutes vers l'époque de la renaissance, et honorées alors par des hommes pleins d'ardeur, elles ont produit, depuis soixante ans, de véritables héros de science et de génie qui ont laissé bien loin leurs ancêtres. Conrad Celtès, Reuchlin, Dalberg, Rodolphe Agricola ont eu pour héritiers les plus vaillants esprits : Schleiermacher, Creuzer, Niebuhr, Otfried Müller, Kant, Fichte, Schelling, Hegel. A Vienne, tout au contraire, l'université n'a brillé que dans les vieux siècles, et depuis elle est morte. Sa période la plus belle est toujours celle qui a été vue et racontée par Sylvius Æneas. Aujourd'hui, on n'y cultive plus que les sciences physiques ; car pour les sciences de la pensée, si hautes, si périlleuses, il faut des pontifes hardis et libres que le pouvoir temporel ne gêne point dans leur sacerdoce. Cette religion austère, qui est la gloire de la véritable Allemagne, est opprimée ici. Vienne peut nommer avec honneur un illustre astronome, M. Littrow ; un géologue distingué, M. Fladung ; un savant orientaliste, M. de Hammer ; mais, à côté d'eux, quels autres noms citerai-je ? Si M. Gunther a pu renouveler la théologie catholique avec une science réelle et un mysticisme extrêmement libre et ingénieux, c'est là une exception unique qui ne détruit pas ce que j'ai affirmé.

Je remarque que l'étude de la nature, empreinte

d'un certain caractère de douceur et de mysticité, a fleuri plusieurs fois en Autriche, et ceci m'explique encore les sympathies involontaires que ressentent pour ce pays bien des hommes de l'Allemagne méridionale. C'est aussi un trait particulier aux habitants de la Souabe, de la Franconie, de la Thuringe, que ce doux enchantement qui assoupit leur âme au milieu des études de la nature et les berce de mille songes. N'est-ce pas à Vienne qu'est enterré le grand chimiste Paracelse? Et un siècle après ce maître de la science occulte, son illustre disciple, Van-Helmont, n'est-il pas venu y mourir? Enfin, le vénérable M. Littrow n'avait-il pas pour ancêtres à l'université de Vienne deux des plus beaux noms de l'Allemagne, ce Georges Peurbach, qui, au XV^e siècle, restaura l'astronomie à l'aide d'une mauvaise traduction de Ptolémée et des auteurs arabes, et son digne élève, Jean Müller, qui alla chercher en Italie toutes les œuvres des astronomes d'Alexandrie, les copia, les imprima, les répandit en Allemagne, y ajouta des commentaires, des résultats nouveaux, et fut le fondateur, le héros de la littérature scientifique dans son pays?

La poésie n'a jamais brillé en Autriche; elle n'y a eu qu'une seule époque, le règne de Joseph II. C'est tout dire. Tandis que Frédéric courtoisait Voltaire, tandis que la poésie française du XVIII^e

siècle, si élégante, si moqueuse, si impie, si contraire enfin à l'esprit allemand, était accueillie et fêtée par ce roi philosophe, Joseph II voulut rendre à l'Allemagne sa poésie nationale. Mais Alxinger, Blumauer, Michel Denis, Joseph de Sonnenfels, tous ces honnêtes écrivains, si justement oubliés, étaient, malgré leurs patriotiques intentions, les esprits les plus médiocres, et il ne leur appartenait pas de donner à l'Allemagne le sentiment de son originalité. Heureusement, en face de Frédéric lui-même, et malgré ses dédains, Lessing et Klopstock allaient consacrer le berceau de la Muse germanique. On a peine à comprendre que Klopstock ait eu un instant l'idée de fonder à Vienne une sorte d'académie centrale; il sut bientôt que ce sol était stérile. Ce fut bien pis quand Joseph II mourut et sa politique avec lui. La Prusse s'étant emparée du réveil de l'esprit allemand, l'Autriche s'isola de plus en plus du mouvement de la littérature. Au moment où Goethe, où Schiller, où tout le chœur des poètes enchante l'Allemagne et lui rend la conscience de ses forces, je cherche vainement du côté du Danube un écho qui leur réponde. Je n'entends rien, car elle ne se mêle pas à des voix si puissantes, cette hymne étouffée qui sort du cloître, l'hymne de ce moine extatique, Fessler, qui est allé, son extase finie, prêcher le protestantisme en Russie et y mourir. Dans ces

derniers temps , la régularité savante de Grillparzer , l'imagination éclatante et mélancolique de Nicolas Lenau , l'élégance trop affectée de Zedlitz , le talent ferme et gracieux et la libre pensée d'Anastasius Grün , ne constituent pas une école distincte qui appartiendrait vraiment à l'Autriche : c'est le reflet d'une poésie qui a grandi ailleurs.

L'aspect moral de Vienne est donc singulièrement inanimé. Serait-on injuste envers ce pays , si on se le représentait comme une ancienne famille noble de Bretagne ou d'Anjou , restée fidèle , par impuissance autant que par tradition , aux errements des temps passés ? Elle s'est retirée dans ses riches domaines , et elle les administre avec une rare sagesse ; son existence est toute patriarcale ; le père est grave et débonnaire ; les enfants , heureux et insoucians , ignorent le siècle et la société où les a placés le hasard. J'ai vu en Allemagne bien des personnes qui ne voulaient pas reconnaître cet abaissement de l'Autriche , cette démission forcée qu'elle donne. C'était surtout chez eux un sentiment de piété filiale. Ils auraient dit volontiers ce que disait Fénélon aux réformateurs de l'Église : « C'est notre mère , il ne faut pas la traiter trop rudement. » Mais aujourd'hui , du milieu même de l'Autriche , qui n'était pas accoutumée à tant de hardiesse , des voix s'élèvent pour reprocher au gouvernement son incurie , et

montrer à tous le mal qu'elle vient de produire. C'est qu'en effet la question a été tout-à-coup éclairée d'une lueur singulière, et le doute n'est plus permis. Ce n'est plus seulement la couronne de l'empire qui tombe de sa tête ; il s'agit de savoir si l'Autriche appartient encore à la société des nations germaniques.

Je ne dis rien de trop. Que se passe-t-il aujourd'hui chez les peuples slaves qu'elle gouverne ? Qu'est-ce que ce mouvement qui vient d'éclater du côté de la Bohême et de la Hongrie ? Et l'insuffisance de l'Autriche pouvait-elle être plus manifestement révélée ? Ces populations, qui ont semblé long-temps toutes prêtes à suivre la direction de l'Allemagne, à parler sa langue, à s'associer à toutes ses idées, entreprennent de réveiller leurs antiques souvenirs, éteints depuis des siècles. Elles redemandent leur idiome national, elles recherchent les traces à demi effacées de leur littérature, elles veulent la relever et lui rendre la vie. Les Slaves de Bohême se reprennent avec un amour filial à leurs traditions passées : ce ne sont plus seulement des chants nationaux qu'une érudition curieuse s'empresse de recueillir ; non, c'est d'une chose plus grave qu'il s'agit, c'est l'esprit même de leur race que les Slaves bohémiens veulent retrouver sous ses ruines. Pourquoi cela, pourquoi ce mouvement si tardif ? Pourquoi,

après tant d'années, ce réveil inattendu? Parce qu'ils cherchent à quoi se rattacher dans l'abandon où les a laissés l'Autriche. Qu'est-ce à dire? Voilà des pays entiers que l'on croyait entrés pour toujours dans les destinées de l'Allemagne, et tout-à-coup on les voit, dans le dénuement le plus complet, se chercher eux-mêmes à travers les siècles et se décider à faire leur chemin tout seuls, puisque l'empire dont ils avaient suivi la fortune les a conduits dans le désert. On avouera que c'est là un fait étrange. Ce débat est tout pacifique; point d'oppression, point de servitude; ces peuples ne se plaignent d'aucune violence, et ce n'est pas à l'Irlande qu'on pourrait les comparer. Leur situation est sans exemple. Ces Slaves de Bohême et de Hongrie avaient cru long-temps, et l'Europe avait pensé comme eux, qu'ils prendraient leur rang, sous l'influence de l'Allemagne, dans le mouvement des nations européennes; mais non, il n'en était rien. Après avoir patiemment attendu, un jour, fatigués et poussés à bout, ils ont été forcés de reconnaître que la vie n'était pas dans cet empire, qui avait charge de les diriger, et n'y trouvant pas à satisfaire ces besoins intellectuels qui travaillent aujourd'hui la famille slave, ils ont décidé sans colère, mais avec le calme le plus résolu, qu'ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes.

Voilà ce qui se passe dans ces contrées ; mais , chose singulière ! ce n'est pas l'Autriche qui s'en est émue , et son insouciance sur ce point n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans le débat. L'Autriche n'a rien répondu , elle n'a pas eu un seul écrivain pour rappeler ces peuples qui s'éloignaient. Pourtant les publicistes slaves , M. Kollar , M. le comte de Thun , avaient publié franchement leur pensée. Lorsqu'ils rejetaient dans leurs écrits toute influence allemande , lorsqu'ils annonçaient leur intention de retrouver dans l'esprit seul de leur race leur règle et leur but , ils avaient parlé , ce semble , assez haut. Or , ce qu'ils disaient à l'Autriche pouvait se traduire ainsi : « Depuis tant de siècles que la Bohême est réunie à vous , elle avait quitté la voie des peuples slaves , et elle était prête à entrer par vous dans le travail des nations germaniques. Nos pères vous ont suivis long-temps , mais que leur avez-vous donné , et maintenant que nous apportez-vous ? Où est la vie , où est le mouvement des esprits , où est l'énergie de l'intelligence ? Nous ne vous suivrons pas plus loin. » Certes , jamais injure plus grave n'avait été faite à l'Allemagne tout entière , et c'était l'incurie de l'Autriche qui en était coupable. Pourtant , je le répète , elle ne s'en est pas émue ; elle subit les nécessités de la situation qu'elle s'est faite , elle se résigne à ne pouvoir attirer à elle et à l'Allemagne ces peuples

qui lui échappent. Elle laissera s'enfuir l'âme et gardera le corps. Elle les retiendra par les liens matériels, par les avantages qu'ils trouveront à faire partie d'un grand peuple; mais, pendant ce temps-là, un autre esprit se sera formé dans les provinces slaves, et l'unité, que l'on croira atteindre, sera toujours une apparence et un mensonge.

Il y a plus encore : non-seulement ce n'est pas l'Autriche qui répond, mais elle laisse ce soin à un autre peuple engagé comme elle dans la question, et dont les intérêts ne sont pas les siens. Elle permet que le débat s'établisse entre les Slaves et les Hongrois, sans que le nom de l'Autriche soit seulement prononcé, et comme si elle n'était pas en cause dans cette lutte singulière. C'est la Bohême, on le sait, qui est en Allemagne le foyer de la race slave : c'est elle qui essaie de régénérer cette race et de lui rendre, avec sa langue nationale, son esprit, son caractère, ses espérances. Elle a dit tout haut ses projets, sans que l'Autriche parût s'en effrayer; mais tout-à-coup, voilà qu'elle rencontre une vigoureuse opposition en Hongrie! La Hongrie ne veut pas que les Slaves hongrois, les Esclavons, se constituent d'une manière distincte; elle ne veut pas qu'ils puissent parler la langue de leurs ancêtres. Quand la langue latine était la langue officielle du pays, les idiomes particuliers pouvaient se développer en liberté: cette

situation devenait dangereuse pour la Hongrie, en face de ce mouvement universel. La Hongrie remplace donc la langue latine par la langue des magnats, la langue magyare, et elle s'apprête à faire disparaître tout ce qui reste encore de ces traditions qu'on invoque.

L'Autriche assiste, sans y prendre part, à cette lutte qui dure encore. Les deux pays, la Bohême et la Hongrie, y sont dignement représentés, et ce débat a déjà produit plusieurs écrits remarquables. Il faut citer au premier rang le curieux travail que M. le comte de Thun a publié l'année dernière sous ce titre : *De l'état actuel de la littérature en Bohême, et de son importance.*¹ M. le comte de Thun est un des chefs de ce mouvement de la race esclavonne ; c'est lui surtout qui semble donner l'élan à ces idées qui apparaissent sur différents points de la Bohême et de la Hongrie. Au grave enthousiasme de ses espérances, à l'ardeur sévère de ses efforts, on dirait non pas un tribun qui soulève les passions, mais un législateur qui veut créer un peuple. Ce peuple existe, il est nombreux ; il faut seulement lui apprendre ce qu'il est, il faut lui donner la conscience de lui-même. C'est à cette tâche que s'emploie M. le comte de Thun. Son livre est une rapide histoire des lettres en Bohême, un tableau

¹ *Ueber den gegenwaertigen Zustand der Boehmischen Literatur und ihre Bedeutung.* Prague, 1842.

clair, animé, destiné à devenir populaire. L'auteur raconte avec beaucoup d'intérêt l'époque où la langue nationale fleurissait dans sa première beauté, vers le XV^e et le XVI^e siècle, au milieu des querelles religieuses qui donnèrent un prompt développement à la pensée. Sous la plume hardie de Jean Huss et de Jérôme de Prague cette langue était arrivée à sa maturité, et tandis que d'autres langues, la française et l'allemande, travaillaient encore à se constituer définitivement, celle-là, comme l'italienne, était arrivée plus tôt à une formation complète. En Bohême, comme plus tard en Allemagne, c'étaient les réformateurs qui avaient fixé l'idiome, et Jean Huss avait rendu à la littérature de son pays le service que Luther rendit un siècle après à la littérature allemande. Mais le mouvement des querelles religieuses reprit bientôt à la Bohême ce qu'il lui avait donné. La guerre de trente ans amena l'entière extinction de cette littérature originale, et la langue allemande envahit le pays conquis. Depuis cette époque, M. de Thun suit avec une pieuse sollicitude les rares tentatives faites, à de longs intervalles, pour l'étude de cette langue disparue. Il nomme avec un touchant respect tous ces grammairiens, ces auteurs de dictionnaires qui, de loin, ont préparé le mouvement actuel; malgré l'insuffisance de ces premiers travaux, il ne parle qu'avec émotion de ces hommes

dévoués, car plus d'un parmi eux a consacré sa vie à un labeur dont il devait ignorer l'issue, à une cause dont il lui était impossible de pressentir le triomphe. C'est Dobrowsky écrivant une grammaire avec une piété patriotique qui élève et sanctifie son œuvre; c'est Pelzel qui donne la première histoire de Bohême; c'est Faustin Prochazka qui étudie et publie les anciens documents, les monuments primitifs de la langue nationale. Puis, arrivant jusqu'à nos jours, l'auteur signale avec orgueil ce mouvement devenu si considérable; il nomme avec fierté les poètes, les écrivains, Kollar, Jungmann, Palacky, Safarick, Louis Gai; il compte les recueils périodiques, il salue enfin toute une littérature. Son adversaire, je l'ai dit, ce n'est pas l'Autriche, c'est la Hongrie, ce sont les Magyars. Cette race fière, hautaine; bien que formée à la civilisation allemande, refuse toute sympathie à l'Allemagne et prétend se maintenir toujours dans sa pureté native. Or, la lutte silencieuse qu'ils ont long-temps soutenue contre l'esprit allemand pour conserver leur caractère et leur génie propre, les Magyars la recommencent contre ce nouvel ennemi. Ils sont effrayés de ce mouvement qui agite aujourd'hui la famille slave depuis l'Adriatique jusqu'à l'Elbe; ils sentent bien que, si la Bohême devient pour ces peuples le centre d'une renaissance qui s'annonce déjà d'une manière bruyante, leur

nationalité sera peu à peu envahie et couverte. Ils veulent donc étouffer toute espèce de vie chez leurs sujets croates et esclavons ; ils imposent aux écoles une éducation qui tuera l'esprit national , ils leur interdisent la langue de leurs pères , ils persécutent les journaux écrits dans cette langue rivale , ils les suppriment ; et , tandis que l'Autriche se tait devant cet incroyable mouvement d'un pays entier qui veut se séparer d'elle , on voit quatre millions de Magyars s'efforcer d'étouffer par la violence ce réveil de tout un peuple.

En publiant ses travaux sur la Bohême , M. le comte de Thun offrait aux écrivains hongrois une discussion publique ; M. de Pulszky a accepté la lutte. Tous deux viennent d'échanger une série de lettres qui ont vivement excité l'attention de l'Allemagne. Ces lettres ont été réunies par M. de Thun dans un nouvel écrit publié sous ce titre : *La situation des Slaves en Hongrie*.¹ M. de Thun est plein d'amour pour ses frères ; il est impossible d'avoir un sentiment plus vif , plus sincère , plus éloquent , de la mission qu'il s'est donnée. M. de Pulszky a quelque chose de véhément et d'emporté dans sa colère ; avec la hauteur vindicative du patricien hongrois , avec la dure fierté du magnat , il maintient , sans fléchir , la proscription dont il voudrait frapper l'esprit slave dans son pays. Ce qu'il craint

¹ *Die Stellung der Slowaken in Ungarn beleuchtet*. Prague , 1843.

surtout, dit-il, c'est que le monde slave, en s'accroissant ainsi dans les états autrichiens, en se formant comme une race distincte, n'amène un jour la Russie au cœur même de l'Autriche. La Hongrie ne doit-elle être autre chose qu'une demeure commune à quatre populations différentes, Allemands, Slaves, Magyars, Valaques, lesquelles auraient chacune des intérêts propres ? M. de Pulszky rejette cette idée avec colère. Il rappelle fièrement comment s'est constituée sa patrie depuis le jour où les Magyars, sous la conduite d'Arpad, ont passé les monts Crapacks et soumis par l'épée les Valaques et les Bulgares. C'est un dialogue altier entre le vainqueur et le vaincu, entre la noblesse hongroise et le peuple slave. — Vous êtes les vaincus, dit M. de Pulszky ; nos droits nous viennent de l'épée, et nous saurons les maintenir. — M. le comte de Thun en appelle à cet esprit puissant qui agite et soulève toute sa race ; il repousse, comme M. de Pulszky, l'idée de voir la Russie mettre à profit ce légitime mouvement ; comme les Slaves du monde grec, comme les Serbes et les Bulgares, qui s'attachent à l'empire turc et le défendraient contre la Russie sans sacrifier pour cela leur caractère original, les Slaves de Bohême resteront attachés politiquement à la patrie allemande, mais ils veulent retrouver en eux-mêmes cette vie de l'esprit que l'Autriche leur

a refusée. « Il y a , s'écrie M. le comte de Thun , il y a un esprit ami qui flotte sur nos campagnes depuis les forêts de Bohême jusqu'aux monts tartares. Ah ! que de désirs sérieux il éveille dans nos âmes ! A quelle activité il nous provoque ! Comme il nous excite à l'étude de notre langue et de notre histoire nationales ! Laissez nos frères marcher paisiblement dans cette direction si inoffensive et si féconde , c'est tout ce qu'ils demandent de vous. Que de changements se feraient en peu d'années ! Mais vous venez à la traverse avec vos passions grossières. Ceux qui ne demandaient que la paix pour faire porter au sol de la patrie les fruits les plus glorieux , vous les provoquez à une lutte barbare. Slaves ! prenez garde de tomber dans le piège. Si vous êtes forcés de défendre vos biens les plus sacrés , que rien au monde ne puisse vous entraîner à franchir seulement de l'épaisseur d'un cheveu les limites d'une défense légitime , ou à considérer comme des ennemis tous ceux qui parlent la langue qu'on veut vous imposer. Évitez ces inutiles combats , ils consumeraient vainement le meilleur de vos forces. Celui d'entre vous qui combattra victorieusement le parti insolent des **Magyars** rendra un service à ses frères ; mais ce service serait bien plus grand si , par ses écrits ou ses paroles , il éveille le sens de son peuple et donne à son esprit une saine nourriture. A quoi

servirait de défendre contre l'étranger un sol ingrat qui ne donnerait point de fruits ? Mais si vous fortifiez votre intelligence par une mâle culture, si vous avez à montrer des œuvres que l'Humanité reconnaîtra, soyez sûrs que le nombre de ceux qui respecteront vos droits ira toujours croissant parmi vos compatriotes de Hongrie. »

Ce sont là de belles paroles. M. de Thun, je le répète, a montré dans ces débats une noble élévation de pensée et un immense amour de son peuple. Malheureusement, tous les écrivains de la Bohême n'y apportent pas le même calme, la même gravité attentive et passionnée. Il y en a chez qui la rancune ne peut se contenir. Kollar est un de ces écrivains irrités dont la colère est singulièrement éloquente ¹. En 1824, Kollar s'annonça à la Bohême comme son poète national, et depuis vingt ans il n'a pas cessé de communiquer à ses frères l'enthousiasme de son ardente imagination et de sa poésie souvent grandiose. Tout récemment il vient de publier un

¹ Kollar est né en 1795. En 1819, il fut nommé prédicateur à Pesth. Ses premières poésies *Basne*, Prague, 1821, et son premier manifeste en prose *Dobre wolastnosti narodu slowonskeho* (de l'excellence du peuple slave), Pesth, 1822, n'avaient pas produit une grande impression. Le recueil de poésies intitulé *Slawey Dcera*, Ofen, 1824, donna tout-à-coup à l'auteur l'importance d'un chef de parti. C'est une série de pièces consacrées à un chaste amour, et entremêlées de brûlants appels aux Slaves ; l'amant et le patriote y confondent éloquemment leurs plaintes.

Voyage en Hongrie ; c'est un cri de douleur poussé avec une énergie sauvage. Kollar voudrait être un tribun, un agitateur, et c'est peut-être à lui que M. de Thun fait allusion dans les lignes que j'ai citées plus haut. Il ne s'attaque pas seulement aux Hongrois, à ceux qui veulent imposer la langue magyare aux Esclavons et aux Croates et étouffer leurs traditions ; il n'est pas moins véhément contre la race allemande. Il a hâte de voir se reformer l'esprit national chez son peuple, et il frappe tout ce qui lui fait obstacle. Il faut le suivre dans ce douloureux pèlerinage de Hongrie ; quelles sombres colères, quels longs ressentiments il amasse dans son cœur, lorsqu'il voit, comme il dit, le pied impie du Magyar ou de l'Allemand écraser ces germes de vie qui lèvent librement, en Bohême, dans les sillons de la plaine et parmi les bruyères de la montagne ! Mais tout-à-coup, dans une cabane, au détour d'un chemin, s'il entend une chanson esclavonne, son cœur tressaille ; il va frapper sur l'épaule du montagnard : « Dieu merci, mon brave homme, vous n'avez pas oublié la langue de vos pères ! » Et il reprend sa route, toujours plein d'espoir et de haine.

Comment finira cette lutte ? Comment se dénoueront ces difficultés ? Par l'épée, ou pacifiquement, par l'influence toujours croissante des Slaves autrichiens ? On ne saurait le dire. Les

Magyars ont contre eux ces secrètes inspirations qui s'emparcent des peuples à de certaines heures, et qui poussent aujourd'hui les Slaves d'Allemagne à se constituer comme une race distincte; ils ont pour eux, avec la possession du pouvoir, leur courage, leur fierté hautaine, toutes les qualités d'une aristocratie victorieuse. S'ils devront un jour mettre l'épée à la main, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer ou de nier. Tout est possible, tout peut arriver dans les changements qu'amèneront tôt ou tard les affaires de Turquie. Ce qui est certain, c'est que leurs adversaires iront toujours s'organisant, et que déjà leur ambition est assez grande pour qu'ils espèrent amener l'Autriche à former un jour un empire slave.

On voit par ce seul mot quel chemin l'Autriche a déjà fait dans cette direction qu'elle suit loin de l'Allemagne. Quoi! elle était chargée de soumettre à l'influence germanique ces populations étrangères réunies à son empire, et ce sont ces populations, ce sont les Slaves qui vont l'attirer vers eux-mêmes! Ils l'espèrent du moins, et le disent assez haut. Espérances chimériques! pensera-t-on. Je le veux bien; mais qu'on sache cependant que l'Allemagne commence à s'en effrayer, et que plus d'un avertissement a déjà été adressé à l'Autriche. Tout récemment encore un publiciste allemand, l'auteur anonyme de deux écrits remarquables sur

l'Autriche et sur l'Allemagne, a exprimé avec éclat ces reproches de l'opinion publique. Dans le premier de ces écrits, intitulé *l'Autriche et son avenir*¹, l'auteur déclare, dès les premières pages, que c'est l'incurie de l'état et son dédain des choses intellectuelles qui a laissé l'Autriche s'éloigner tous les jours du mouvement de l'Allemagne. « Mais le mal est trop grave, dit-il, le danger est trop pressant pour que les plus endormis ne se réveillent pas. Il ne faut plus parler de l'apathie de l'Autriche, de l'indifférence de l'esprit public; en présence de semblables résultats, comment resterait-on indifférent, à moins que de cesser d'être? Ce bonheur du peuple autrichien qu'on vantait si haut, cette idylle qu'on chantait sur notre félicité sans mélange, tout cela va finir. La décomposition de l'esprit public a été menée aussi loin qu'il était possible; — c'est toujours l'auteur qui parle, et certes on n'était guère habitué, en Autriche, à cette liberté de langage; — peut-être, ajoute-t-il, est-il temps encore d'y remédier; si l'on néglige l'occasion, bientôt il n'y aura plus d'Autriche, mais quatre nations ennemies qui se disputeront ses dépouilles. » Je n'ai pas à suivre l'auteur dans les conseils politiques qu'il donne à son pays, lorsqu'il passe en revue toutes les classes de l'état, la noblesse, l'administration, la bourgeoisie, et

¹ *Oesterreich und dessen Zukunft. Hambourg, 1843.*

qu'il propose avec une intention droite et sincère les moyens de réformer la monarchie des Habsbourg; mais les avertissements qu'il fait entendre, chaque fois qu'il est question des provinces slaves, confirment tout ce que j'ai dit plus haut sur la situation étrange de l'Autriche à leur égard. Quand l'auteur examine avec inquiétude ce que tous les états de l'Europe ont fait depuis trente années pour mettre la paix à profit; quand il calcule tout ce que la Prusse a gagné depuis cette époque; quand il voit partout, avec les forces intellectuelles, l'autorité politique s'accroître; quand il ajoute, enfin, que rester en place au milieu de ce mouvement universel, c'est reculer et tomber au second rang, ne nous donne-t-il pas le secret de cette étrange insurrection de la Bohême?

Dans un écrit plus récent, publié encore sans nom d'auteur, mais que je crois être de la même plume, le publiciste continue d'avertir son pays. Cette fois il discute sérieusement cette question de savoir si l'Autriche peut devenir un empire slave, si elle gagnera à se séparer de l'Allemagne, et il lui montre que cette politique la ruinera. Il intitule son livre *Paroles allemandes d'un Autrichien*¹, indiquant par là qu'il ne veut pas suivre la direction où la politique autrichienne est peu à peu entraînée. Il souffre de la condition qui est faite à

¹ *Deutsche Worte eines Oesterreichers*. Hambourg, 1843.

son pays, il est honteux de voir l'Autriche manquer ainsi à sa mission, il la supplie de rentrer dans les voies de la grande patrie germanique. Il est persuadé qu'il n'est qu'un seul moyen de reprendre l'influence et de ramener ces peuples : c'est de réveiller chez soi la vie, au lieu d'endormir l'esprit public. Il demande si ces nouveaux événements ne montrent pas tout ce qu'il y a de dangereux dans une telle apathie, et si la Prusse aurait perdu l'occasion de s'assimiler la famille esclavonne.

N'y a-t-il pas là de bien graves symptômes? Les Slaves refusent de s'associer désormais aux destinées intellectuelles du monde germanique; les Allemands effrayés avertissent l'Autriche qu'elle se perd. Est-ce que tout cela ne parle pas assez haut? Les Slaves de Bohême et de Hongrie affirment que tout marche vers ce but, que tout prépare cette fondation d'un royaume slave placé entre les mains de l'Autriche, et destiné à défendre l'Allemagne contre la Russie; ils disent que l'empereur François II, en déposant la couronne du saint-empire, a servi déjà cette marche nécessaire des choses, et que le jour n'est pas loin où ces événements se réaliseront. Les publicistes autrichiens, réveillés cette fois par un péril si imminent, se sont enfin occupés de ces intérêts redoutables, et l'activité à laquelle l'importance de ces querelles a forcé tout-à-coup leur indolence n'est pas le moins

grave de ces symptômes que je recueille. Encore une fois, comment méconnaître dans tout ce mouvement la confirmation évidente de ce que j'ai dit ? Et que va-t-il arriver ?

Sans entrer plus avant dans la politique, sans se livrer à des conjectures que déjouerait l'avenir de ces questions si compliquées, ce qui est clair aujourd'hui pour tout le monde, c'est que l'Autriche abandonne tous les jours davantage les destinées des peuples allemands. En même temps qu'elle se tourne vers le midi, et qu'elle cherche à opposer à l'union douanière, dont la Prusse s'est emparée, une autre union qui la rattacherait aux puissances italiennes, elle scra, dans ses propres états, entraînée toujours vers ses provinces slaves. Que son importance politique puisse y gagner, cela est possible sans doute, et j'accorderai volontiers qu'il lui reste encore, dans cette direction, de grandes choses à accomplir ; mais, il faut bien le dire, ce qui résulte surtout pour elle de ces mouvements extraordinaires, ce que ces choses ont mis en lumière avec une évidence accablante, c'est son insuffisance à représenter la fortune intellectuelle de l'Allemagne, c'est l'impuissance où elle a été de soumettre à l'élément germanique le monde slave qu'elle régit. Sur ce champ de bataille de l'intelligence, l'esprit allemand est battu, en ce moment même, par l'esprit slave : or, c'est

l'Autriche, comme un général inhabile, qui a compromis et qui va perdre bientôt cette partie si sérieuse; c'est elle qui en est responsable devant l'Allemagne.

II.

Maintes choses nous appellent à Munich. Il y a là une illustre assemblée de savants, de vieillards à l'âme poétique, d'hellénistes qui vont étudier la Grèce à Athènes, leur seconde patrie, et qui sont les dignes gardiens des marbres d'Égine. Il y a aussi l'art allemand, dont Munich est le sanctuaire.

Si l'art pouvait être, en Allemagne, le véritable représentant de la pensée, Munich serait sans doute la capitale intellectuelle de ce pays. Si, comme en Italie, comme à Venise, dans l'abaissement de la philosophie, les arts muets du dessin avaient dû remplacer les arts de la parole, ce serait en Bavière qu'il faudrait chercher l'expression du génie germanique. Mais, outre que le caractère de l'école allemande convenait peu à cette fonction, on peut affirmer qu'elle a reçu, sans le savoir, une tâche toute différente. Oui, il faut oser le dire, l'art a été chargé à Munich d'une mission mauvaise. Loin de se placer au foyer même de la vie, au centre de la pensée allemande, loin de s'inspirer d'elle, il a

été chargé d'enlever les esprits aux nobles préoccupations de la science ; au lieu d'élever les âmes, il a été chargé de leur cacher le monde des idées. On a vu une école de peintres et de sculpteurs érudits occupés à distraire d'une manière frivole l'attention de tout un peuple. Satisfaite d'une activité d'ailleurs incontestable, toute fière de ces temples, de ces églises, de ces musées qui s'élevaient partout à la fois, cette ville se laissa prendre à ce déploiement de richesses extérieures ; elle se crut l'Athènes de l'Allemagne. Elle oubliait la signification tout autrement sérieuse de l'art athénien, et qu'auprès de Phidias il y avait Sophocle et Platon.

Tandis que cette école érudite, tandis que M. Cornélius et M. Hess, M. Schnorr et M. Schwanthaler s'appliquaient à reproduire les types des différentes époques de l'art, sans poursuivre eux-mêmes un idéal qui pût leur appartenir, c'étaient aussi les doctrines et la science du passé qui semblaient de plus en plus s'établir à Munich. La Bavière ne voulait pas, comme l'Autriche, se séparer sans retour des intérêts de la pensée ; mais elle craignait, comme elle, ces luttes de l'esprit ; elle ne se sentait pas assez forte pour supporter ces combats de l'intelligence, elle préféra ouvrir un asile aux blessés, et n'accueillir les systèmes et les penseurs que le jour où, fatigués et chancelants, ils quitteraient le champ de bataille et aspireraient au

repos. C'est là le caractère de Munich ; c'est là , si l'on veut , son charme et son originalité. Quand vous aurez parcouru ces bâtiments inachevés , ces cathédrales , ces basiliques qui s'élèvent , quand vous aurez vu dans ce laborieux atelier le mélange de toutes les traditions réunies , la grâce embarrassée des peintres de Nuremberg , l'élégance italienne , la sublime inexpérience de l'art grec chez le statuaire inconnu qui tailla les marbres d'Égine , allez à l'université , allez interroger les maîtres de la science. Quels sont les représentants de la philosophie ? Des hommes qui ont donné ailleurs tout ce qu'ils avaient d'énergie vivace , et qui , le soir du combat , sont venus se reposer dans le mysticisme. Qui donc ? Hier , M. de Schelling ; aujourd'hui , M. Goerres.

Que ce fougueux écrivain , si ardent , si dévoué aux idées , que Goerres , après la vie la plus passionnée qui fût jamais , soit venu chercher le repos à Munich et s'y éteindre doucement dans un catholicisme poétiquement rajeuni , c'est là un fait qui indique très-clairement le caractère particulier de cette ville. Certes , on n'eût pas pensé , il y a trente ans , que le rédacteur du *Mercure du Rhin* pourrait être admis un jour dans cette calme université , et qu'il y aurait une place pour lui à côté de M. Franz Baader. Il était mystique déjà , mais son extase avait quelque chose de gigantesque et de

révolutionnaire comme ses passions politiques. Dans son imagination orientale, il avait été surtout frappé des rapports du christianisme avec les religions de l'Asie, et, unissant toutes ces relations secrètes, il se composait un mysticisme, non pas chrétien seulement, mais universel. Tous les élans de l'âme, toutes les aspirations véhémentes de l'amour, toutes les extases, depuis la contemplation si solennelle de Valmiki jusqu'aux visions enflammées de Ste. Thérèse, il les recueillait pour en faire je ne sais quelle symphonie impossible. Jamais les empressements du génie cosmopolite de l'Allemagne, jamais son spiritualisme insatiable n'avait paru d'une façon si extraordinaire. En même temps, il s'était formé un idiome inconnu jusque-là, souple, sinueux, puissant, formidable. Son *Histoire des Mythes de l'Asie*, qu'il serait si difficile de traduire en français à cause des bonds et des caprices de cette langue indisciplinée, restera comme le monument le plus étrange et le plus grand peut-être des ferveurs spiritualistes de l'Allemagne. Entraîné par l'ardeur de cet idéalisme avide, Goerres transportait dans la politique l'enthousiasme de ses théories. Non-seulement il fut un des premiers à désirer l'unité de l'Allemagne, mais à cette unité, une fois obtenue, il promettait des miracles : c'était le renouvellement, non pas de l'Allemagne toute seule, mais du monde. Toutes

ces idées étaient exposées avec une sorte d'inspiration dans le *Mercur du Rhin*, qu'il fonda au mois de février 1814. Ce journal est l'œuvre la plus complète de Goerres; c'est là qu'il est tout entier. Mais là aussi commence pour lui l'épreuve nouvelle qui va diviser, si cela peut se dire, l'unité de cette grande âme et y introduire une contradiction qui la brisera. Quand Goerres vit le *Mercur du Rhin* supprimé, quand il fut obligé de se défier du pouvoir politique sur lequel il avait compté pour régénérer l'Allemagne, son esprit impatient s'adressa à la puissance religieuse. Il avait voulu mener la société civile vers les destinées que son imagination grandiose lui construisait, et, l'esprit de la révolution l'ayant saisi, il était parti déjà; mais le monde avait refusé de le suivre. Alors il prit en aversion cette Europe dont l'enthousiasme se lassait si vite, et il se persuada qu'il s'était trompé jusqu'alors, en croyant, avec l'histoire, à la grandeur du monde moderne. Voilà le combat qui s'élevait dans son âme, voilà les contradictions qui l'agitaient, et bientôt, se rejetant en arrière avec la même force qui l'avait poussé en avant, il revint à l'Europe du moyen-âge, à la théocratie, à Grégoire VII. C'est surtout dans son livre sur l'Allemagne et la Révolution qu'on voit se déclarer ce brusque changement. Dans un livre publié en 1821 sous ce titre : *l'Europe et*

la Révolution, il s'enfoncé encore plus dans le passé, et, formulant mieux ses haines nouvelles, il écrit, à la face de l'Allemagne, que la réforme est la seconde chute de l'homme, le second péché originel. La réforme, et sans parler même de l'entreprise de Luther, tout ce mouvement du XV^e et du XVI^e siècle qui sécularise la pensée et donne au monde entier ce qui avait été la propriété exclusive de l'Église, tout ce mouvement que nous croyions providentiel, ce sera pour Goerres le nouveau péché d'Adam, lequel nous ferme le Paradis du moyen-âge et bouleverse la constitution véritable de la société. Esprit vraiment généreux, tout meurtri dans ces luttes redoutables de la pensée! S'il a quitté la voie où le plaçait son génie, s'il a condamné les œuvres du monde moderne après avoir été un de ses plus fervents serviteurs, c'est son ardeur même qui l'a égaré. C'est pour avoir trop saintement aimé les idées qu'il les a maudites, le jour où, dans son impatience, il a cru qu'il comptait vainement sur elles. Il s'est étourdi lui-même par l'impétuosité trop vive de son enthousiasme. Il s'est frappé, comme Achille, en se jetant sur ses armes. Aujourd'hui, entré de plus en plus dans cette voie où il est seul, vieilli et souffrant, ce grand blessé se repose dans le catholicisme du XII^e siècle; il y a porté quelque chose de ses inspirations d'autrefois, il a essayé de le renouveler à sa

manière et d'approprier à la grandeur de son amour ces formules qui ne lui suffisaient pas. Malgré cela, si l'on compare le dernier livre important qu'il ait publié, *la Mystique chrétienne*, avec cette *Histoire des Mythes asiatiques* dont j'ai parlé plus haut, on verra combien il est loin aujourd'hui de l'époque où il écrivait pour l'Allemagne entière, et non pas seulement pour Munich.

Ce fut, en effet, une des intentions de Goerres, au commencement de son séjour à Munich, d'écrire surtout pour cette ville, de s'emparer de son esprit et de la soulever contre la Prusse. Goerres a toujours eu besoin de luttes; il lui a toujours fallu une puissance à qui il essayât de communiquer ses passions; d'abord ce fut l'Europe, puis l'Allemagne, puis, quand il se défia de la société civile, ce fut l'Église. L'Allemagne du midi devint alors pour lui le foyer de la sainte ligue qu'il devait armer contre les impiétés de la Prusse, contre les hardiesses du protestantisme et de la philosophie du Nord. Mais ces belliqueuses ardeurs convenaient peu à la Bavière, et, trompé cette fois encore dans son désir, il fallut bien qu'il se résignât au repos mystique où s'endort aujourd'hui, non sans murmurer, le démon de son cœur. C'est là ce que peut donner Munich, c'est là ce que M. de Schelling y trouva lorsqu'il perdit l'empire de la philosophie; médiatisé par un souverain plus puissant, M. de Schelling

dut venir à Munich, tandis que Hegel gouvernait la science de l'Allemagne.

L'université de Munich est donc surtout un asile pour ces lutteurs de la pensée. Toutefois, elle devrait être plus que cela. Le mysticisme qui y fleurit volontiers pourrait lui donner une originalité plus vive. Sans entreprendre une tâche impossible, sans vouloir étouffer le mouvement philosophique de la Prusse, son devoir serait de le rectifier avec les qualités qui lui sont propres. Que de fois n'a-t-on pas vu la science du nord, dans sa dialectique audacieuse, aller se perdre bien loin du monde réel ! Uniquement appuyée sur la raison, elle arrivait à des conséquences intolérables, par exemple à un dieu sans liberté, sans conscience, au dieu vague et indéterminé de Spinoza. Que de fois aussi des penseurs moins grands sans doute que Kant ou Hegel, mais plus tendrement inspirés, en réclamant au nom des forces du cœur, contre l'emploi exclusif de la raison, n'ont-ils pas donné à cette philosophie de salutaires avertissements ! C'est ce qu'avait fait le mysticisme du moyen-âge dans ses relations avec la scholastique. En Allemagne, ce furent surtout les écrivains moins rigoureux et plus facilement mystiques du midi qui corrigeaient les systèmes de Berlin ou de Koenigsberg. Herder et Jacobi avaient protesté contre l'oppression des formules de Kant. Baader, le plus ingénieux, le

mieux illuminé de tous ces profonds rêveurs, combattit long-temps la dialectique de Hegel, dont l'inflexible rigueur le révoltait. Enfin, il y a deux ans, ce ne fut pas seulement une réclamation de l'Allemagne du midi contre les penseurs de Berlin; ce fut la Prusse elle-même qui vint demander à Munich M. de Schelling pour opposer une parole respectée à l'intolérance de l'école hégélienne. Telle pourrait être l'originalité véritable de Munich. Ces hommes du midi sont pleins de ressources : s'ils n'ont pas l'enthousiasme sévère et l'indomptable hardiesse de la science du nord, ils ont plus d'invention assurément. N'est-ce pas de la Souabe et de la Franconie que sont venus, dans ces derniers temps, non-seulement les poètes, mais les métaphysiciens, non-seulement Uhland et Rückert, mais Schelling et Hegel?

L'école catholique de Munich aurait aussi un rôle considérable à jouer en Allemagne, si elle était plus confiante dans ses forces ou moins gênée dans son action. Depuis le commencement de ce siècle les hommes éminents ne lui ont pas manqué. Elle a de laborieux érudits et des penseurs d'élite; une école qui possède des théologiens comme Moehler, des controversistes comme Doellinger, des écrivains comme Guido Goerres et Philipps, devrait exercer une influence plus efficace dans les luttes et les transformations de la conscience

publique. J'ai toujours été frappé du caractère hardi et de la vivante liberté du catholicisme allemand. Soit que cette liberté d'allures appartienne naturellement aux intelligences, chez un peuple qui, n'étant pas comme nous de race romane, ne porte pas dans son sang même la tradition de la discipline antique; soit qu'une lutte de tous les jours contre le protestantisme ait accoutumé les catholiques les plus sévères à emprunter les armes de leurs ennemis, il y a, chez les théologiens du midi de l'Allemagne, une spontanéité audacieuse qui serait impossible ailleurs. Quand le vénérable Jean-Adam Moehler écrivait son beau livre : *l'Unité dans l'Église ou le principe du Catholicisme*¹, il rappelait souvent ces libres théologiens des premiers siècles qu'il allait peindre avec tant de savoir et de talent dans son *Athanase*² et sa *Patrologie*³. C'est un honneur pour l'université de Munich d'avoir possédé un homme qui sera à jamais le représentant et le modèle de la théologie catholique dans les contrées allemandes. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas suscité des disciples? Entouré de théologiens savants et d'écri-

¹ *Die Einheit in der Kirche oder das Princip des Katholicismus* von J.-A. Moehler. Tübingen, 1825.

² *Athanasius der Grosse und die Kirche seiner Zeit im Kampfe mit dem Arianismus*. Mayence, 1827.

³ *Patrologie oder christliche Literargeschichte*, ouvrage posthume de Moehler publié par Reithmayr. Ratisbonne, 1839.

vains habiles , pourquoi n'a-t-il pas su fonder un mouvement durable ? A la fois audacieux et modeste , plein d'originalité et de réserve , Moehler a toujours craint de devenir un chef d'école. Il avait rencontré des adversaires dans une certaine partie du clergé , et son âme , si intrépidement armée contre les docteurs du protestantisme , évitait avec une fermeté douce toutes ces dissensions intestines. Tel est aussi le caractère du brillant groupe catholique dont je parle ; gênés trop souvent dans leur action , ces éminents esprits ont été conduits à se déficier d'eux-mêmes. Munich , depuis 1835 surtout , est devenu le poste le plus avancé de la politique ultramontaine , et c'est là qu'un certain esprit tour-à-tour pusillanime ou intolérant surveille les hardiesses du catholicisme germanique. Pour moi , persuadé qu'il est possible à une âme philosophique et chrétienne de servir la religion sans nier la philosophie , et d'aimer la philosophie sans méconnaître la religion , j'oserais demander pour les écrivains de Munich , pour les confrères de Baader et de Goerres , pour les continuateurs de Moehler , un peu de cette liberté intelligente qui est si belle à contempler dans le tableau des premiers siècles. Cette *grâce de l'ancien peuple* dont parle si bien Bossuet ¹ , c'est en Allemagne surtout qu'elle me semble nécessaire. L'unité du

¹ *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

catholicisme ne peut-elle être assez souple et assez puissante à la fois pour admettre certaines variétés selon le différent génie de chaque peuple? L'église de France est restée attachée pendant des siècles aux libertés gallicanes; pendant long-temps encore il faudra à l'église catholique d'Allemagne une certaine liberté philosophique. Pourquoi contrarier l'esprit particulier de chaque nation? N'est-ce pas toucher à l'esprit de Dieu? Et la diversité dans l'unité, ne serait-ce pas la suprême beauté de l'église universelle?

Quoi qu'il en arrive néanmoins, Munich ne saurait prétendre au sceptre des idées. Décorée du prestige des arts, justement chère à l'Allemagne pour les savantes et mystiques écoles qu'elle a vu naître, cette curieuse ville restera le centre du midi; elle ouvrira un refuge à de nobles lutteurs fatigués ou bien à de doux penseurs qui rectifieront paisiblement les théories du nord. Quant à gouverner la pensée germanique, c'est un rôle qui ne lui appartient pas. Les maîtres qui auront l'ambition de régner sur l'Allemagne abandonneront toujours le midi pour ces universités du nord, plus hardies, plus vivantes, qui aiment et sollicitent le complet épanouissement de la pensée. Lorsque Schelling et Hegel quittèrent cette petite chambre, désormais consacrée, où ils étudiaient ensemble à Tubingue; lorsque, maîtres de leurs forces, ils voulurent

gouverner la science de leur pays, c'est dans le nord, c'est à Iéna, c'est à Berlin qu'ils *purent* parler librement. J'ai hâte de les y suivre.

III.

Un grand mérite de la Prusse, c'est de n'avoir pas craint les idées. Soit habileté politique, soit véritable sympathie, la Prusse s'est associée à toutes les espérances, à tous les efforts de l'esprit allemand. Loin de redouter la philosophie, elle a fondé sa puissance sur le développement des forces intellectuelles. Elle a encouragé, elle a provoqué la pensée, elle lui a donné des libertés inouïes et des occasions éclatantes. Elle a voulu, à force de respect pour les droits de la science, expier le scepticisme de Frédéric-le-Grand et ce dédain injurieux dont il avait frappé la langue et la littérature de son pays. Enfin, comme elle prétendait agir, elle devait se placer résolument au milieu de tout ce qui fait la vie; elle devait relever le génie de l'Allemagne pour se faire couronner *par* ses mains.

L'université de Berlin, qui n'a que trente ans d'existence, est déjà une souveraine légitime à qui toutes ses sœurs rendent hommage. Son histoire a quelque chose de hardi et de courageux qui lui sied et qui la rend bien digne de représenter cette

science teutonne. Elle est née dans les larmes , au milieu de l'abaissement de la Prusse , quatre ans après la bataille d'Iéna. Ce fut à l'époque où ce pays pouvait être rayé de la carte , qu'il se réfugia sous la protection de l'esprit. Cette noble foi ne l'a point perdu , ce semble. Cette monarchie militaire , abattue à Iéna et à Auerstaedt , et mise à deux doigts de sa perte , ne suspend pas la vie intellectuelle dans son peuple. Elle ne relève pas seulement les casernes , elle consacre le temple des idées. Elle ne se confie pas au seul droit du sabre , elle invoque la pensée immortelle. Il y a là une sorte de vertu romaine qu'on ne peut s'empêcher d'admirer : ce sont , sous l'épée de Brennus , les sénateurs immobiles dans leurs chaises curules. Ce qu'il y a eu de nouveau dans la fondation de l'université de Berlin , c'est que , dès l'origine , elle a été le centre des idées , non pas d'une ville seulement ou d'un pays , mais de l'Allemagne tout entière. Chacune des universités allemandes avait presque toujours eu un mouvement qui lui était propre , chacune d'elles avait représenté une direction particulière ; souvent c'était une science spéciale qui y fleurissait , marquée du caractère et du génie de la contrée. Ici , rien de semblable. Ce qui fut représenté à Berlin dès le commencement , ce fut l'Allemagne. Il s'agissait , on peut le dire , de rendre à ce pays la conscience de lui-même

qu'il semblait avoir perdue, et ce fut l'enthousiasme des systèmes philosophiques qui produisit surtout ce résultat. La chaire de philosophie de Berlin fut long-temps comme une tribune nationale, d'où tombaient les accents prophétiques qui redressaient les âmes et les courages. Celui qui allait monter le premier dans cette chaire fondée au milieu des baïonnettes, devait être un héros autant qu'un penseur, et il fallait que sa doctrine fût de force à créer des âmes d'airain. C'était la mission de Fichte. Comment il la remplit, nous ne le savons que trop, et quel noble et implacable ennemi nous avons eu là, quels longs ressentiments, quelles colères, quelles haines cette mâle parole arnait déjà et allait précipiter contre nous. Ces prédications, comme celles de Jahn et de Goerres, ayant abouti au grand mouvement de 1813, il sembla que Fichte eût accompli son œuvre, et, l'année suivante, il mourut. Enfin, après la période de la guerre, vint celle du triomphe. Quelques années, en effet, après la mort de Fichte, il y avait à Berlin, dans cette même chaire de philosophie, il y avait un homme qui célébrait avec enthousiasme les destinées des peuples germaniques : on sait que je veux parler de Hegel. Tout-à-l'heure, il s'agissait de ressusciter l'Allemagne, de réveiller sa conscience, de rassembler sa pensée évanouie et dispersée à tous

les vents. Du fond de l'abîme où il avait disparu , ce peuple entier remonta bientôt , ranimé par la voix de Fichte ; et certes , quand on lit les discours de ce grand citoyen à la nation allemande , on comprend qu'à cet appel tout-puissant les morts eux-mêmes aient dû soulever la pierre de leurs tombes. Maintenant que les peuples allemands s'étaient enfin retrouvés , un métaphysicien dont le système semblait le dernier mot de la science , leur expliquait en termes magnifiques la grandeur de leurs destinées. Il les appelait *les pontifes du monde nouveau* ; il leur disait qu'ils *ressemblaient à la Judée , et que du milieu d'eux se lèverait un jour le dieu de l'avenir* : il les comparait aussi aux habitants de l'île de Samothrace , lesquels étaient investis du sacerdoce suprême , ou à la famille des Eumolpides , qui avait la garde des mystères d'Éleusis ; il leur répétait sans cesse qu'ils *avaient paru dans l'histoire , afin que l'esprit divin pût se développer par eux et se révéler au monde*¹. Ce fut long-temps comme une fête. Sous son langage barbare , mais ferme , sous ces formules d'une métaphysique si peu accessible , on eût cru entendre la voix des oracles tudesques chantant l'hymne des races du Nord. Il leur présentait leur œuvre transformée , expliquée par la science , afin

¹ *Hegel's Werke. B. XIII. Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie. Antrittsvorlesung, S. 4-5.*

qu'ils pussent s'y reconnaître et s'y admirer : il les enivrait d'eux-mêmes. L'Allemagne, qui avait presque senti le froid de la mort sous l'épée de Napoléon, et qui, bientôt après, à la voix de ses penseurs et de ses poètes, avait retrouvé toute sa vieille foi nationale, ne devait-elle pas se passionner pour une métaphysique si étroitement attachée au cœur même de la patrie ? C'est là, en effet, un point de vue qui, indépendamment de leur valeur scientifique, ne doit pas être oublié dans l'histoire de ces systèmes.

Il est permis de le dire, la métaphysique de Hegel a fondé à Berlin plus qu'une école. Il y a quelque chose d'une religion dans les proportions immenses, dans l'autorité impérieuse, intolérante, de cette philosophie. Voilà douze ans qu'il est mort, mais l'inspiration qui animait ce grand homme ne s'est pas éteinte; elle porte encore ses disciples, et il faut croire qu'il y avait en lui des forces merveilleuses pour qu'avec ses dures formules il ait enflammé tous ces graves jeunes gens, qu'il en ait fait des âmes presque fanatiques, et qu'il leur ait donné à ce point la vaillance de la pensée. Des quatre héros de la philosophie allemande, Hegel est le seul qui n'ait pas survécu à son œuvre, qui n'ait pas vu se lever son successeur. Tant que les systèmes s'étaient rapidement succédé, cette variété, tout en attestant un

mouvement fécond , pouvait affaiblir la confiance dans les résultats :

Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

Mais quand une doctrine se fut établie , qui parut à quelques égards le produit et le couronnement de celles qu'elle remplaçait , sa fortune dut s'accroître de jour en jour : propagée dans les universités du nord par des hommes de talent , elle ne tarda pas à s'emparer des esprits , en même temps qu'elle embrassait dans ses larges développements le monde entier , la science entière. Déjà Hegel avait élevé un monument à chaque partie de la connaissance humaine : dans la théologie , dans l'histoire , dans la jurisprudence , partout il avait imposé sa doctrine , que rien ne faisait fléchir. A sa mort , ses disciples , se partageant son empire , continuèrent ce travail immense , en sorte qu'aucun côté de la science ne leur échappa et que l'univers des idées leur appartint.

Ce n'est pas tout : cette philosophie , depuis son apparition à Berlin , avait été acceptée , protégée , proclamée par l'État : elle s'alliait et se confondait avec lui ; elle semblait en être , si cela peut se dire , une apothéose , une transfiguration idéale. Hegel , qui saluait dans les peuples germaniques une race privilégiée , prédestinée au développement de l'idée divine , et , dans l'État , le

plus haut terme de ce développement, avait servi à inspirer un patriotisme orgueilleux et convaincu qui entraît profondément au cœur de la Prusse. En 1817, le ministre de l'instruction publique, M. le baron d'Altenstein, avait appelé à Berlin Hegel, qui professait sans éclat à Heidelberg, et il était lui-même un de ses plus grands admirateurs. Frédéric-Guillaume III eût désiré que Hegel, par l'ascendant de son génie, devint comme le chef d'un protestantisme supérieur, sa philosophie étant née de la réforme et s'y appuyant : il voyait avec orgueil s'établir dans ses états ce pontificat philosophique qui couronnait à la fois la libre science et la libre théologie de l'Allemagne du nord, mais qui devait bientôt ouvrir à cette théologie sa période la plus agitée et la jeter dans des entreprises inouïes. Hegel était donc tout-puissant à Berlin : ses amis siégeaient au conseil de l'instruction publique, ses élèves occupaient des chaires à ses côtés, et, dans toute la Prusse, à Breslau, à Halle, à Königsberg, de jeunes docteurs s'établissaient fièrement comme en un pays conquis. Jamais philosophie n'avait eu, avec l'empire des âmes et de l'infini, une plus large part dans les biens temporels.

C'était là le spectacle que présentait la Prusse sous le règne de Frédéric-Guillaume III. La fierté hautaine de la philosophie de Hegel, sa calme

et imposante grandeur, dominaient cette société ; l'alliance de l'État et de la science , solennellement accomplie , avait été un véritable évènement. Bien que tous les penseurs ne se fussent pas soumis à l'autorité de la doctrine hégélienne , comme on n'avait pas encore découvert ce qu'il y avait de dangereux dans ce système , tant de puissance , tant de majesté satisfaisait les esprits , et dans ce grand édifice l'Allemagne voyait avec orgueil un témoignage de sa force. A côté de Hegel , il y avait de nobles écrivains qui , sans accepter ses doctrines , ne les combattaient pas encore. Il y avait Hengstenberg , qui défendait avec une vigueur tranquille la vieille orthodoxie luthérienne ; il y avait Schleiermacher , cet esprit si vraiment chrétien et si dévoué à la science , toujours occupé à réconcilier les deux mondes de la foi et de la raison , et qui fut dévoré par cette lutte intérieure ; il y avait Steffens , qui revenait au contraire de la spéculation à la simplicité de la foi. C'était une ardente et studieuse assemblée où se débattaient les plus grands intérêts de l'intelligence ; et la Prusse , qui protégeait ce vigoureux développement , semblait de plus en plus marcher à la suprématie de l'Allemagne. Elle avait noblement compté sur la libre pensée , et l'esprit allemand , dans sa reconnaissance , lui donnait la couronne et l'empire.

La mort de Hegel, arrivée en 1834, changea promptement la situation des choses, et tout ce qui se passe aujourd'hui en Prusse, ces directions diverses et hostiles qui se sont établies dans la pensée publique, ces mouvements en sens contraires, chez les uns ce retour à un méthodisme inquiet, chez les autres ce passage violent à une théologie insensée, tout cela date de cette époque. Tant que le maître avait gouverné lui-même sa doctrine, il l'avait maintenue dans les limites qui lui convenaient, il avait donné à ses obscures formules le sens qu'il avait choisi. Hegel était-il parfaitement convaincu de ce qu'il annonçait avec orgueil? Croyait-il bien, comme l'espérait Frédéric-Guillaume III, qu'il avait réconcilié la philosophie et la religion, et que le christianisme était tout à la fois le fond et le résultat de ses spéculations métaphysiques? Ou bien, faudrait-il voir dans ces promesses une grande habileté, dans l'obscurité de son langage une précaution habile? Aurait-il mérité, enfin, d'attirer sur lui cette juste et terrible pensée de Vauvenargues : « La clarté est la bonne foi des philosophes »? Ne posons pas une telle question, Hegel, je n'en veux pas douter, s'est fait illusion à lui-même, Hegel a cru sincèrement à son œuvre; mais, après sa mort, quand ses disciples voulurent continuer sa pensée, ils l'expliquèrent d'abord chacun selon

ses vues propres, et l'on s'aperçut que sous les mêmes mots chacun avait trouvé le sens qui convenait le mieux aux penchants de son esprit. L'école se divisa : on vit un côté droit et un côté gauche dans cette chambre des représentants de l'intelligence. C'étaient eux-mêmes qui se désignaient de cette manière. Les *Annales de Berlin*, fondées par Hegel et Édouard Gans, exprimaient la pensée du centre, c'était l'organe de l'orthodoxie hégélienne. La gauche, dont les chefs étaient surtout M. Michelet et M. Marheinecke, poursuivait inflexiblement les conséquences de la doctrine du maître, et, sans le savoir, ouvrait la route à une école toute nouvelle dont je parlerai tout-à-l'heure. Sur les premiers rangs de la droite s'était placé un homme d'un vrai talent, d'une âme ardente et poétique, M. Goeschel. Cet esprit enthousiaste voulait, dans ses religieuses tendresses, réunir les choses les plus hostiles. Il admettait tout pour tout purifier, car il couvrait ses mille contradictions de la lumière égale et continue de son pieux mysticisme.

Cette première division n'avait rien de bien inquiétant encore ; mais bientôt les discussions qui s'établirent entre les différents partis, amenèrent les penseurs à s'expliquer nettement sur les principaux points de la doctrine, et laissèrent apercevoir ce qu'il y avait d'effrayant derrière l'appareil magnifique de ce grand système. Il faut

bien répéter les accusations qui se firent entendre d'un bout à l'autre de l'Allemagne, et que les événements ont trop justifiées. Qu'y avait-il au fond de cette doctrine ? Je ne parle pas seulement de sa valeur scientifique, je l'examine ici dans ses rapports avec l'esprit allemand. Qu'y a-t-il donc au fond de ce système, et pouvait-il tenir toutes ses promesses ? Il avait promis de donner à l'Allemagne ce qu'elle cherchait depuis long-temps, la conscience complète, la complète possession d'elle-même ; il s'annonçait comme le résultat le plus légitime de toutes ses œuvres, et ce résultat, quand la clarté se fit, ce fut le dernier terme d'un panthéisme qui convenait sans doute au génie contemplatif de l'Allemagne, mais qui, poussé à de telles extrémités, la frappa d'épouvante. On oublia la grandeur incontestable de ces constructions métaphysiques, on n'en vit plus que les conséquences mises tout-à-coup en lumière, et peu à peu cette protestation presque universelle alla toujours croissant. Une plainte douloureuse s'éleva et monta de toutes parts comme ces rumeurs sourdes qui précèdent les révolutions. Du milieu de cette immobilité à laquelle elle était condamnée par le système de Hegel, il fallut que l'Allemagne rentrât dans la vie pratique. Ce fut le moment de la crise. Les uns se rejetèrent vers le passé ; les autres, les plus ardents, voulant introduire la doctrine nouvelle

dans le domaine de l'action , et en traduire l'esprit en signes visibles , arrivèrent bientôt à cette philosophie politique qui va se répandant de jour en jour, et qui est un des plus frappants caractères de la situation actuelle de ce pays.

L'évènement qui contribua le plus à faire éclater cette séparation et à mettre aux prises les différentes directions qui se formaient , ce fut , on le sait , l'application des théories de Hegel à la théologie , ce fut le livre de M. Strauss sur la vie de Jésus. Depuis ce jour , la question , jusque-là confuse et obscure , devint claire pour tout le monde. Les partis se rangèrent en bataille avec un ordre qu'on n'avait pas encore vu , et , tous les nuages étant dissipés , il fut plus facile de suivre les mouvements de la lutte. L'ancienne école de Hegel , représentée par les *Annales de Berlin* , prétendait en vain avoir fidèlement gardé le véritable sens des paroles du maître. Placée entre les adversaires de la philosophie hégélienne et ces nouveaux disciples qui venaient de se jeter dans la mêlée avec tant de bruit et d'audace , elle perdait chaque jour du terrain. Les *jeunes Hégéliens* avaient fondé un journal , les *Annales de Halle* , qui exprimait avec beaucoup d'esprit , de verve , de hardiesse et d'insolence toute l'ardeur de leurs ambitions. Là , plus de formules abstraites , plus d'obscurité métaphysique , mais le système de Hegel

enseigné à l'usage des tribuns. Enfin, peu de temps après, en 1844, M. de Schelling fut appelé à Berlin par Frédéric-Guillaume IV. C'était tout un événement et des plus graves. L'ancienne école de Hegel sembla se ranimer devant le péril; soutenue cette fois par les *Annales de Halle*, qui combattaient aussi ce retour à des doctrines que l'on croyait épuisées, elle montra dans cette résistance une vivacité singulière. Déjà, au mois de novembre 1840, un élève de M. Schelling, M. Stahl, avait précédé son maître à Berlin. Il remplaçait M. Édouard Gans. On pense quel coup ce dut être pour l'école hégélienne. La mort de M. Gans était déjà une perte irréparable, et dont le regret a été rendu plus vif chaque jour par les événements qui l'ont suivie. M. Gans était le véritable chef depuis la mort de Hegel. Cet esprit à la fois si ardent et si ferme, si idéaliste et si rigoureux, cette riche et abondante nature qu'on a comparée à Diderot et qui avait aussi la netteté de Montesquieu, ce caractère si français dont M. Saint-Marc Girardin nous a peint vivement la ressemblante image ¹, c'était là le guide dont l'école avait besoin; il lui eût donné sans doute une direction plus heureuse; ami et défenseur des idées libérales, il eût sauvé la liberté, que celui-ci anéantissait; il eût transformé les principes de Hegel, bien loin de les pousser

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1839.

dans les excès par où ils périssent. La mort de M. Gans les privait donc d'un chef spirituel. En même temps leur fortune temporelle s'écroulait, M. d'Altenstein allait mourir, et au roi leur protecteur succédait un prince beaucoup moins bien disposé que son père pour cette philosophie. Ainsi tout leur manquait à la fois, mais non pas l'ardeur pour défendre vaillamment leur maître. Le mauvais accueil qui attendait M. Stahl à Berlin, la promesse qu'il fit de n'attaquer jamais la doctrine de Hegel, tout cela prouvait que, s'ils ne devaient plus compter sur la protection du pouvoir, ils n'avaient pas perdu la sympathie d'un auditoire dévoué. La lutte s'engagea vivement. Dans les cérémonies publiques qui sont encore en vigueur dans les universités allemandes, à chaque *Fackelzug*, les apostrophes éloquentes ne firent point faute, non plus que les plaisants épisodes. En voici un entre mille : c'est un mot très-vif qui, prononcé par un homme grave, par un illustre théologien, donnera peut-être une idée de ces curieux débats. Dans une de ces fêtes d'université, au milieu des *vivat* que portaient autour de lui les élèves, M. Neander s'écria tout-à-coup : « Je porte un *pereat* au dieu de Hegel ! » Bien que cette parole vienne d'un homme si justement vénéré, ou, si l'on veut, par cela même, il est difficile de n'en pas sourire. Rien n'eût empêché M. Marheinecke, M. Hinrichs,

M. Rosenkranz, de porter le même toast au dieu de M. Neander : c'eût été une guerre des dieux comme dans l'*Iliade*. A quelque temps de là, M. Werder fit une réponse éloquente. M. Werder est le plus jeune de tous ces jeunes docteurs, il est aussi le plus fervent et le plus brillant ; il sait introduire dans les formules nues de Hegel le souffle poétique qui l'anime, et, bien mieux que la froideur impassible de M. Marheinecke ou de M. Gabler, c'est sa parole qui ranimerait l'attention de la foule, si elle manquait à ces débats. Il disait donc à ses élèves, qui lui donnaient une fête aux flambeaux : « Je ne porterai point de *pereat*, ce qui est mauvais contient son *pereat* en lui-même ; mais un *vivat*, je porterai un *vivat* à l'Esprit, à Dieu, à Dieu en nous, à l'Amour, à la libre Pensée..... Schelling va venir parmi nous : réjouissons-nous des honneurs accordés à ce grand homme ; il faut qu'il soit reçu ici comme un roi, car c'est une tête sacrée par Dieu (*Denn er ist ein gottgeweihtes Haupt*). C'est lui qui le premier a atteint les sommets de l'intuition : la grande œuvre de Hegel a été de faire de ces idées sublimes une propriété pour la nation, une propriété éternelle, inaliénable. C'est là le côté démocratique de sa philosophie. Schelling a agi d'une manière mesquine et misérable quand il a parlé de Hegel avec dédain. Je ne sais s'il y a de l'imprudence à m'exprimer

ainsi, mais je défends les droits du mort contre l'injustice du vivant : c'est l'ombre de mon maître qui me fait parler ! » L'entendez-vous ? Quelle vivacité ! quelle passion ! Et représentez-vous le jeune orateur entouré de ses élèves, avec leurs costumes bizarres, leurs torches à la main. Il s'arrête de temps en temps, et professeur et étudiants entonnent ensemble le chant de l'université, le *Gaudeamus* ; puis il reprend : « La peur, c'est le diable ; mais l'espoir, la force, le cœur, le hardi courage, c'est là Dieu en nous. » Voilà une fête allemande, voilà une de ces émeutes philosophiques ; on comprend que M. de Schelling ait hésité si long-temps à aller prendre possession de ce trône de science fondé à Berlin par Hegel, et si vivement défendu par ses amis.

J'ai vu M. de Schelling à Munich, au moment même où il se disposait à partir pour cette périlleuse campagne. Il était décidé alors, et le doute avait fait place à cette naturelle inspiration dont son âme est si riche. Je l'ai vu tout animé, sous ses cheveux blancs, d'une ardeur juvénile. Il parlait avec enthousiasme, il nous disait ses projets, il comptait ses ennemis ; et comme l'aspect d'un maître nous remplit le cœur d'émotion et de foi, comme celui-là est dans sa personne supérieur encore à ses écrits, je m'imaginais aisément qu'il allait ouvrir à la pensée des routes nouvelles, et

que les religieuses ferveurs de la science allaient renaître en Allemagne. Mais non, c'en est fait : l'inspiration désintéressée, l'amour infini de contemplation que nous admirions dans ce pays, tout cela a disparu pour long-temps. Un esprit nouveau s'est levé; la vieille Allemagne n'est plus. L'éclat n'a pas manqué à l'enseignement de M. de Schelling; on y a remarqué ces ressources d'une pensée toujours prête, ces inventions brillantes dans les détails, ce rajeunissement d'une philosophie qu'on avait dépassée; mais un nouvel ensemble, un nouveau système complet, e'était là ce qu'on ne pouvait attendre. On a écouté avidement ses paroles; mais, encore une fois, y a-t-on vu autre chose que l'effort impossible d'un esprit supérieur, lequel a déjà donné toutes ses richesses? M. de Schelling a protesté par son nom et par sa présence, bien plutôt que par des doctrines nouvelles, contre les égarements de la philosophie; ce n'est pas assez pour ramener l'Allemagne dans les voies qu'elle abandonne.

Le mal qui tourmente aujourd'hui les peuples allemands, c'est la satiété de l'infini. Ce dégoût de la vie contemplative, cet ennui du désert dont parle Cassien, ils l'ont éprouvé à la fin de leur extase, et voilà qu'ils se jettent bruyamment dans l'action. Les nobles sciences qui se rencontraient auparavant sur les cimes pacifiques de l'infini, se

heurtent aujourd'hui dans les routes vulgaires de la vie commune. La philosophie, la poésie, l'art, la théologie, toutes les œuvres de la pensée ont abdiqué leur sainte indépendance. Elles ne sont plus que les servantes de la politique.

Le gouvernement prussien n'a pas tardé à s'inquiéter de ces hardiesses. Tant que la science n'avait pas cherché à sortir de ses théories, on lui laissait toute liberté : l'infini lui appartenait ; mais dès qu'elle mit le pied sur la terre, la défiance a commencé. Il faut bien le dire, la direction grossière où était entré le journalisme hégélien, l'impression pénible qu'il avait faite sur la pensée publique, semblaient autoriser les rigueurs qui le frappèrent. Jamais on n'avait vu plus d'intolérance dans les doctrines, plus de cynisme dans les paroles. Cette opposition avait, du reste, un caractère particulier à l'Allemagne, et qui n'eût pas été compris ailleurs. Ce n'est que dans ce pays qu'une telle alliance est possible entre la métaphysique la plus haute et le scepticisme le plus desséché. Le matérialisme s'autorisant des systèmes spiritualistes, l'incrédulité fondée sur une sorte de mysticisme, La Mettrie appuyé non sur Bolingbroke, mais sur Schelling et Hegel, c'était l'incroyable spectacle que présentait cette théologie républicaine.

Était-ce donc pour recueillir de tels fruits que l'Allemagne remuait depuis cinquante ans le champ

de l'intelligence? Qu'auraient dit ces nobles combattants de l'idéalisme, depuis Kant jusqu'à Hegel? Lorsque Schelling commença à mettre au jour sa philosophie de la nature, Fichte s'indignait : il lui reprochait de *rabaisser sur la terre, de ramener dans la boue d'où il l'avait tirée*, cette philosophie qu'il avait fondée dans la lumière de l'esprit. Mais que serait-ce aujourd'hui, et tous, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, comment ont-ils pu tomber aux mains de ces héritiers indignes?

Il eût été désirable que l'autorité de quelque grand nom, de quelque système souverain, fit rentrer de tels écrits dans le néant : cela eût mieux valu sans doute que la persécution ; mais la science ne produisait rien de sérieux qui pût la défendre, et les *Annales de Halle* furent supprimées. Exilée de la Prusse, la *jeune école hégélienne* se retira en Saxe. Son journal se constitua à Leipsick sous un titre différent : ce furent désormais les *Annales allemandes*. Il faut lire dans les premiers numéros les menaces adressées à la Prusse. Voici, en effet, une des crises les plus importantes que j'aie à signaler dans cette rapide histoire de l'influence de Berlin sur l'Allemagne. La Prusse avait voulu représenter les intérêts de la pensée, elle avait long-temps aidé au développement de la philosophie ; mais, parce qu'elle repousse cette science indigne, elle va paraître interrompre son œuvre,

et on la menacera de perdre cette suprématie qu'elle atteignait déjà. Les deux premiers numéros du nouveau journal (2 et 3 juillet 1844) contenaient une Introduction de M. Arnold Ruge , écrite de ce style parfois brillant , plus souvent hautain et dédaigneux , qui est propre à cette école. « Nous acceptons , disait M. Ruge , l'exil qu'on nous fait , et nous vous remercions. L'exilé , le voyageur , ne voit-il pas le soleil se lever sur des horizons nouveaux ? Ainsi partons-nous gaîment ; vous nous poussez plus vite vers cet avenir qui est le but de nos efforts. D'ailleurs , ajoutait-il , la philosophie doit toujours aller du particulier au général ; c'est là son progrès naturel , c'est là la vie de la pensée. L'idée naît sur un point donné , puis elle grandit , elle s'étend , elle couvre le monde. De même aussi nous quittons Berlin pour l'Allemagne. Un reproche qu'on faisait souvent à la philosophie de Hegel , c'était d'être exclusivement prussienne. Ce reproche était absurde. Pourtant il semblait justifié par l'ancienne école de Hegel , qui mettait la philosophie au service de l'orthodoxie politique et religieuse : tel était l'esprit des *Annales de Berlin*. Dès-lors il fallut quitter Berlin , et nous fondâmes les *Annales de Halle* , qui furent l'organe de la délivrance. Ce n'était pas assez , et aujourd'hui ce n'est pas seulement Berlin que nous abandonnons , c'est la Prusse ; nous quittons la Prusse pour la

patrie allemande. » Ainsi parlait M. Arnold Ruge, et il terminait en adressant à l'université de Berlin cette menaçante prédiction : « Berlin deviendra semblable à Goettingue : ce sera désormais la ville du passé. Qu'est-ce que Goettingue, sinon l'érudition et l'art sans la philosophie, c'est-à-dire l'étude sans ce qui lui donne la vie ? Tel sera le sort de Berlin, puisque Berlin proscriit la science. » Malgré l'outrecuidance de ces paroles, il y avait, en effet, dans la situation de la Prusse, quelque chose qui frappait vivement les esprits ; et pour qui comparait les commencements du nouveau règne avec la Prusse du vieux roi qui venait de mourir, la différence était réellement grave. Sous Frédéric-Guillaume III, ce vivace épanouissement de la pensée dont j'ai parlé plus haut, l'état protégeant la philosophie, s'unissant à elle, et assistant avec sollicitude à ses productions de chaque jour, en un mot la science présente, actuelle, et, pour tout dire, la vie. Sous son successeur, au contraire, c'est le passé qui est honoré ; Berlin semble prendre la place de Munich ; M. de Schelling, M. Cornélius viennent y rejoindre M. Tieck, les frères Grimm, M. Rückert. Voilà une glorieuse assemblée, mais les hommes qui la composent ont donné déjà tout ce qu'ils doivent produire, et ce n'est pas l'avenir qu'ils portent dans leur âme. Quant aux esprits plus ardents et plus jeunes qui, placés à la tête du

mouvement, prétendent continuer l'œuvre de Hegel, la Prusse les exile. Il y a là sans doute un contraste fâcheux ; mais cette situation dont on se fait une arme contre le nouveau règne, à qui l'imputer ? A l'Allemagne elle-même, au chaos de la science actuelle. Il faut bien honorer la philosophie chez les représentants du passé, puisqu'on la chercherait en vain parmi les hommes nouveaux.

Comment les études théologiques, si élevées, si fécondes jadis en Allemagne, ont-elles pu tomber dans cette confusion ? Je sais bien qu'il reste encore de sérieux travaux, mais ce sont des travaux de critique et d'érudition, non pas de dogme et de pensée. Si M. Neander continue d'exercer sur les recherches historiques sa studieuse influence, on n'a pas remplacé Schleiermacher. La vérité est que les bons esprits, dégoûtés de tant de dérèglements, ont eu peur des idées et se sont réfugiés dans l'histoire. Le domaine de l'érudition théologique a produit récemment des monographies du premier ordre ; mais parmi les études plus hautes de métaphysique religieuse, que pourrait-on citer avec honneur ? La *jeune école hégélienne* a jeté partout une sorte de terreur panique, et, dans cette déroute universelle, on lui a laissé le champ libre.

Voici cependant un livre publié récemment, qui a mérité l'attention publique : c'est un court

travail de M. Strauss. Pendant la guerre bruyante qu'il a soulevée, M. Strauss écrivait ce paisible ouvrage. Ce sont deux articles publiés dans un recueil littéraire et réunis sous ce titre : *Deux Feuilles pacifiques*.

Le premier morceau est le récit d'un pèlerinage auprès de son compatriote Justinus Kerner. Il va voir le charmant poète à Weinsberg, et, chemin faisant, il conte à l'ami qui l'accompagne ses premières relations avec Kerner ; il rappelle l'époque où il commençait ses études de théologie ; il dit combien il était plongé dans le mysticisme, lui, le destructeur de mythes, comme il se nourrissait des écrits de Jacob Boehme, et ne comprenait rien à Kant, à Fichte, à Schelling. Tous ces souvenirs sont évoqués avec une grâce parfaite. Il raconte ensuite sa visite à la visionnaire de Prävorst, qui demeurait chez Kerner¹, et le pieux et mystique effroi qui le saisit : quoi ! ce qu'il a de plus cher et de plus caché, son être, sa conscience, le fond le plus intime de sa personne, tout cela va être livré au regard pénétrant de la visionnaire ! Il n'a plus rien qui lui appartienne en propre ! N'est-ce pas le sol qui manque sous ses pas ? Et comme il attend, plein de terreur, la fatale

¹ On sait que l'illustre poète Kerner s'est beaucoup occupé du magnétisme et de l'extase. Il a écrit tout un livre sur la visionnaire dont parle ici M. Strauss. V. *Die Seherin von Prävorst*.

sentence, quand tout-à-coup la visionnaire lui dit qu'il ne sera jamais un incrédule! Cependant Strauss et ses amis continuaient leurs études d'université; Hegel était mort, mais Schleiermacher agissait vivement sur leurs esprits; le charme singulier de son exposition, l'aimable sagacité de sa dialectique, les remplissaient de joie et peu à peu les attiraient du mysticisme à la science. C'est au milieu de ces souvenirs doucement évoqués que le voyageur arrive chez son hôte. Puis, après une gracieuse description de la maison du poète, de son intérieur, de sa famille, il analyse avec finesse l'imagination de Kerner, il étudie le jeu de cet esprit charmant, et on voit qu'il y voudrait surprendre la naissance de la légende et du mythe.

Cette ingénieuse critique, où se cachent, non sans grâce, les intentions les plus sérieuses, nous amène assez naturellement à la seconde partie du livre qui porte ce titre : *De ce qu'il y a d'éternel et de ce qu'il y a de passager dans le Christianisme*. Ce petit traité est comme un résumé très-clair, un catéchisme très-intelligible des étranges doctrines de Strauss: or, ce système peut se réduire à ceci, que, toute l'histoire positive de l'Évangile et toutes les formes du christianisme étant renversées par la critique, il reste toujours quelque chose de supérieur à ces formes; quoi donc? L'idée qu'elles contenaient, l'idée de Jésus. Jésus a atteint le plus

haut point religieux, attachons-nous à cette idée, unissons-nous à Jésus, faisons qu'il soit présent en nous; là est le christianisme, tout le reste n'est que formes vaines.

Ce système, qui proclame, en terminant, le culte du génie, et qui ne voit guère plus que cela dans le christianisme, ne renferme pas assurément de très-précieuses consolations; mais comme on y trouve plusieurs pages d'une intention tout-à-fait religieuse, et que l'auteur s'efforce, quoique vainement, de réparer les ruines qu'il a faites, il arracha aux écrivains des *Annales allemandes* de véritables cris de fureur. Il n'en fallait plus douter, Strauss était atteint et convaincu d'orthodoxie; son livre sur la vie de Jésus, qui avait commencé, il y a huit ans, le bouleversement de la théologie, mille plumes empressées le signalèrent comme une œuvre timide, et, ce qui est pour ce jeune journalisme la plus sanglante des injures, l'auteur fut traité de girondin. Les montagnards, ce sont M. Arnold Ruge, M. Bruno Bauer, M. Louis Feuerbach. Qu'est-ce à dire? M. Bruno Bauer était, il y a huit années à peine, un des champions les plus ardents des doctrines opposées; il attaquait les impiétés de Strauss avec une colère passionnée, et maintenant le voilà qui laisse Strauss bien loin derrière lui et qui lui reproche amèrement sa circonspection, tant la pensée publique est ébranlée

dans ce pays ! tant les chutes sont rapides sur ce sol miné de toutes parts ! Aujourd'hui , où en sont-ils ? à quel degré sont-ils descendus ? et comment signaler l'état de la pensée allemande ? comment espérer seulement de le faire comprendre ? Je ne l'essaierai pas. Je ne sais point de termes pour décrire ce mélange de matérialisme repoussant et de mysticisme raffiné , de lourd pédantisme et de ridicule infatuation , de prétentions scholastiques et de frivolité impertinente. Je ne sais pas non plus expliquer un si grand bruit dans un si grand vide. Il y a quelques années , M. Quinet disait de l'Allemagne qu'elle s'avancait scientifiquement dans le doute et processionnellement dans le néant ; arrivée aujourd'hui au terme du voyage , la procession s'est mise tout-à-coup en branle avec une frénésie sans nom.

Pourquoi ai-je insisté sur cette situation de la théologie allemande ? C'est qu'en Allemagne tout dépend de là ; c'est que l'esprit de l'Allemagne nouvelle , ce besoin de politique , cette soif du monde réel qui la travaille , tout cela vient des révolutions théologiques accomplies depuis un demi-siècle. L'Allemagne est , au fond , plus chrétienne qu'elle ne pense , et elle apprendra par cette épreuve combien son esprit est inséparablement lié aux croyances religieuses. Je sais un pays où ces croyances peuvent disparaître pendant un certain

nombre d'années ; malgré l'ébranlement profond qui en résulte , le peuple trouvera en lui certaines ressources , la fermeté , la netteté d'esprit , le bon-sens , et jamais les encyclopédistes , dans leurs œuvres les plus impies , n'auraient pu perdre autant que les *jeunes Hégéliens* le sentiment de la réalité. En Allemagne , si la théologie s'écroule , tout s'écroule avec elle ; si elle est frappée au cœur , c'en est fait , n'espérez pas la remplacer quelque temps par la force de l'esprit , par la fermeté d'une intelligence droite ; non , la pensée publique chancelle , et c'est assez d'un tel abandon pour lui renverser le sens.

Aussi , voyez quel résultat ils obtiennent aujourd'hui ! Ils ont fait cette révolution pour sortir de l'infini et prendre possession du monde réel , mais leur sacrifice est inutile. Ils n'ont pas eu le dédommagement qu'ils attendaient , car c'est précisément la réalité qui leur échappe le plus. Le principal caractère , en effet , de ce journalisme né des emportements de la théologie nouvelle , c'est son ignorance complète de la vie , son impuissance à être quelque chose de grave , son agitation dans le vide. Dans l'absence de toute idée sérieuse , le journalisme allemand s'est d'abord appliqué à répandre partout la haine de la France ; et de même que les théologiens de la *jeune école hégélienne* ne nous ont offert qu'une triste parodie des

doctrines de Schelling et de Hegel, il est arrivé aussi que ses publicistes, depuis quelques années, n'ont fait que travestir misérablement les luttes de Goerres et de Fichte contre la France de l'Empire. J'ai sous les yeux ce *Mercure du Rhin*, que Goerres rédigeait un an après la bataille de Leipsick; voilà vraiment une œuvre grandiose; c'est le journalisme dans des proportions épiques. Au lieu d'une polémique vulgaire, tout est transformé par la fantaisie de ce poète irrité. On assiste à de formidables dialogues entre l'Europe et Napoléon, un des artifices de l'écrivain étant de mettre en scène son glorieux adversaire et de lui faire publier ses plus secrètes pensées. L'épilogue de ce drame, écrit avec toutes les passions du moment, ce sera, si l'on veut, ce discours étrange que Goerres met dans la bouche de l'Empereur, et que le grand Exilé adresse à la France du fond de son île : « O peuple que j'ai conduit jusqu'ici! la puissance qui m'a envoyé t'avait choisi pour être mon instrument. Comme tu n'avais ni caractère ni forme propre, je t'ai donné la mienne et je te la laisse en héritage. Ils m'ont chassé de ton sein, mais tu es à moi, et ils ne m'auront pas détruit tant qu'ils ne seront pas parvenus à t'anéantir toi-même. J'ai vaincu la Révolution, mais maintenant je te la souffle dans l'âme. Le feu qui me brûlait, je te l'ai versé dans la poitrine, et bien que sa fureur soit toute

comprimée en toi, bien qu'il ne jette qu'une faible lueur, il éclatera un jour en gerbes de flammes. La discorde est devenue le fond même de ton être, et la haine empoisonne ton sang. Un démon sauvage et insensé a pris possession de ton cœur; les vieilles chansons de ton berceau ne le conjureront pas. Je t'ai fait un besoin de la guerre.... »

C'est ainsi que Goerres voulait armer l'Europe entière contre nous. Au milieu de ces luttes gigantesques, je comprends cette polémique, et je sais que je puis honorer, dans ce fougueux pamphlétaire, un noble et sérieux ennemi; mais, trente ans après la bataille, ressusciter les vieilles haines, essayer de rajeunir les plus absurdes préjugés, et, par une basse jalousie de la France, descendre contre elle à de ridicules colères, était-ce là le devoir de cette presse nouvelle? Était-ce pour cela qu'il était si urgent d'interrompre les destinées de l'Allemagne, et de quitter si brusquement les spéculations de la pensée?

Depuis quelque temps, les affaires intérieures de l'Allemagne ont fait un peu cesser les invectives de la presse contre nous. Les événements dont je parlais tout-à-l'heure, l'exil des *jeunes hégéliens*, la destitution de M. Bruno Bauer, prononcée la même année, la résistance enfin que la Prusse opposait aux violences des doctrines nouvelles, attiraient naturellement toute l'atten-

tion de la presse allemande. Les gouvernements qui avaient vu avec plaisir s'enraciner dans l'esprit du peuple cette haine du nom français, furent attaqués à leur tour; et, comme cela arrive nécessairement, dès qu'il a fallu réclamer quelques libertés, on s'est souvenu que ce peuple de France n'était pas tout-à-fait inutile au monde, et qu'il représentait une certaine somme de vérités et de croyances qu'on pouvait invoquer. *Nihil sine Gallis*, c'était l'opinion de l'Europe au moyen-âge, et M. Arnold Ruge reprend aujourd'hui cette vieille et sainte devise. Nous ne nous sommes ni effrayés ni affligés des injures de la presse allemande, nous ne devons pas plus nous enorgueillir de ses hommages. Assistons avec sympathie au développement de l'Allemagne, en souhaitant surtout à ce pays de retrouver le génie idéaliste qui nous le faisait aimer.

Jusqu'à présent, en effet, il ne semble pas que ce besoin de la vie pratique, que ces préoccupations d'une politique étroite, si peu conformes à l'esprit allemand, puissent profiter beaucoup à sa gloire. La politique, qui envahit tout dans ce pays, a déjà produit plus d'une œuvre, et on peut apprécier aujourd'hui ses résultats. Un esprit mesquin s'empare, hélas! de la poésie et lui retranche l'idéal. Personne n'y a plus contribué que les écrivains des *Annales de Halle*. Les deux

fondateurs de ce recueil, MM. Ruge et Echtermeyer, avant de se jeter dans la polémique, étaient connus par des études assez sérieuses sur l'art et la poésie; mais bientôt, appliquant à ces études les principes dont ils s'étaient faits les apôtres, ils furent amenés à prêcher une polémique toute grossière. Une religion sans dieu, un art sans idéal, c'était là le bien absolu qu'on avait enfin réalisé. M. Ruge attaquait d'abord l'école romantique, mais bientôt on vit que sous ce nom c'était l'essence même de toute poésie qui était condamnée. Rückert, le dernier des maîtres chanteurs, fut attaqué avec cynisme. Et pourquoi tous ces affronts à la vraie poésie nationale? Pour introduire sur ses ruines on ne sait quels écrivains obscurs et médiocres. Quoi de plus? On avait purifié le ciel, selon M. Bruno Bauer, en rejetant Dieu; il restait à purifier les horizons de l'Allemagne, à chasser, comme les fantômes d'une superstition surannée, toutes les filles des maîtres, toutes les créations d'un art trop spiritualiste. Les chastes héroïnes de Goethe, de Schiller, de Jean-Paul, de Klopstock, Thécla, Clara, Liane, Linda, Marguerite, Abbadona, s'évanouirent dans le vide, et les poètes politiques purent commencer leur sabbat.

Toutefois, la crise où les peuples allemands sont engagés était inévitable, et je ne voudrais pas qu'on

se méprit sur la sévérité nécessaire de mes paroles. Dans ce travail qu'ils font pour atteindre leur unité, comment n'y aurait-il pas des heures douloureuses? Au moment où l'Allemagne était le plus divisée, et lorsque le Nord et le Midi, séparés par l'épée de Napoléon, se combattaient, on vit l'unité se fonder d'abord dans l'esprit, dans la pensée, dans la poésie; les poèmes de Goethe, les drames de Schiller, les systèmes des philosophes, de quelque pays qu'ils vinssent, furent comme la patrie véritable où des milliers d'hommes, ennemis dans le monde d'ici-bas, se reconnurent et se saluèrent. Sans doute cette union première était plus grande, il y avait là une beauté toute sainte; mais cela ne suffisait pas, et l'on comprend qu'il ait été nécessaire d'accomplir dans le monde réel ce qui avait été obtenu par les idées. Ce travail est rude et périlleux. Que l'Allemagne ne s'y montre pas aussi belle qu'autrefois, c'est la condition, après tout; de cette tâche nouvelle. Mais si on la voit renoncer complètement à ce qui faisait sa force et se livrer en proie au vertige qui l'a frappée, il ne faut pas cesser de la rappeler à elle-même et à son génie.

Que résulte-t-il de ce qui précède? Je disais, en commençant, que tout se porte en Allemagne vers l'unité, vers un mouvement commun d'idées, et

que cette tendance doit établir quelque part un centre actif qui dominera le reste de l'Allemagne. Les universités secondaires, qui autrefois représentaient chacune un esprit particulier, s'effacent de plus en plus; trois villes seulement, les trois capitales de l'Allemagne, ont conservé une physiologie distincte, et, parmi ces trois villes, il y en a une qui chaque jour attire à elle le mouvement de l'esprit et devient le foyer unique des travaux de la pensée. Bien que la Prusse n'ait plus aujourd'hui, comme sous Frédéric-Guillaume III, la direction calme et régulière de la science, elle est toujours le centre de la vie. C'est dans son sein que se passent les agitations dont je viens de parler. On l'attaque, on lui adresse les reproches les plus amers; mais ces mécontentements attestent encore le haut rang qu'elle a conquis. Pourquoi, parmi tant d'écrivains, n'en est-il pas un seul qui, dans les questions générales, s'adresse à l'Autriche ou à la Bavière? Parce que c'est la Prusse toute seule, ils le savent bien, qui est chargée désormais des destinées de l'Allemagne. Tandis que l'Autriche se retire de plus en plus de la société germanique; tandis que, tournée vers le Midi, elle ne peut empêcher ses provinces slaves de parler plus haut qu'elle et de chercher dans leurs traditions une vie qu'elle n'a pas; tandis que Munich s'habitue chaque jour davantage à ne plus être qu'un lieu de

repos, une paisible assemblée de vieillards lassés de la vie, la Prusse, au contraire, demeurera toujours le champ de bataille des idées allemandes. Pour tout dire, enfin, les états du midi possèdent des constitutions; mais qu'est-ce que ces fictions vaines tant que la Prusse n'aura pas tenu ses promesses sur ce point? Une constitution sérieuse, la liberté de la presse, la publicité des tribunaux, pour que toutes ces choses, depuis si long-temps espérées, aient une valeur réelle, il faut, c'est la ferme pensée de l'Allemagne, il faut que ce soit la Prusse elle-même qui les accorde. Il est vrai que, troublé par ce mouvement de la politique, surpris et jeté hors de ses voies, l'esprit allemand a paru abandonner sa grandeur, et le tableau que nous avons présenté est triste et pénible; mais ce n'est là, nous l'espérons, qu'une crise passagère, et le génie de l'Allemagne en sortira victorieux. Quant à ce besoin d'unité, marque certaine de la maturité des peuples, fera-t-il plus encore? Faudra-t-il croire qu'il doit mettre un jour entre les mains de la Prusse le gouvernement politique, comme il lui a donné déjà le gouvernement intellectuel? Telle est, je le sais bien, la secrète ambition de l'Allemagne du nord; mais cela ne saurait arriver sans une révolution considérable et qu'il est impossible de prévoir. Toutefois, ce gouvernement littéraire conduit certainement à l'autre, et à moins que

l'Autriche et la Bavière ne lui enlèvent un jour cette supériorité, il est certain que la Prusse peut attendre les événements avec confiance; car, si l'antique unité du moyen-âge allemand devait se reconstituer, si le trône de Barberousse, brisé par la Réforme, devait se relever un jour, celui-là n'y aurait-il pas des droits qui se serait chargé des destinées de la pensée? Ne serait-il pas nécessaire, enfin, que, parmi les successeurs de l'empire, le sceptre appartînt au plus digne?

Septembre 1843.

IV.

HISTOIRE DE L'AGITATION RELIGIEUSE DE 1844.

ÉTAT DE L'ÉGLISE PROTESTANTE. — JEAN RONGE ET LES CATHOLIQUES ALLEMANDS. — CONTROVERSES DES PARTIS. — LES AMIS DES LUMIÈRES. — ÉMEUTES DE POSEN ET DE LEIPSIC. — OPPOSITION DE LA PRUSSE ET DE L'AUTRICHE.

Il importe d'examiner l'agitation religieuse qui se prolonge au-delà du Rhin, et d'en marquer l'importance. Si nous eussions entrepris cette étude quelques mois plus tôt, nous courrions le risque de mal voir, et de diminuer la gravité de ces faits si considérables. La faiblesse des deux hommes qui se sont placés à la tête de ce mouvement, le vide de leurs idées, l'absence complète de vues et de doctrines, pour tout dire enfin, le caractère ridicule, la marche vulgaire de leur tentative, tout cela nous aurait certainement trompé; nous aurions pu ne voir qu'une émeute puérile dans une

révolution sérieuse. Non, il ne s'agit plus de Ronge et de Czerski ; le chapelain de Laurahütte et le curé de Schneidemühl disparaissent : ce qui est grave, c'est le travail immense qui s'est fait, en des sens si divers, à l'abri de ces deux noms. Quand on regarde ces choses d'un peu haut, on est étonné d'y apercevoir tant d'intérêts contraires et si résolument armés. La situation est toute hérissée de difficultés infinies, et si Ronge et Czerski méritent en quelque manière l'attention qu'on leur a donnée, c'est pour avoir mis à nu, sans le savoir, ces discordes secrètes qui déchireront longtemps encore toutes les communions religieuses de l'Allemagne.

Je voudrais raconter nettement cette confuse histoire ; je voudrais être bref dans un sujet plein de détails sans nombre ; clair dans une matière obscure, mal connue, difficile à connaître. La chose, d'ailleurs, vaut bien la peine qu'on l'examine de près et d'un œil attentif. Tous les problèmes qui s'agitent derrière ces événements sont immenses ; il s'agit de reconstituer l'église évangélique et de réformer la Réforme ; il s'agit de réviser, après trois cents ans, le pacte qui unit l'Église et l'État, et d'approprier au progrès des mœurs et des lumières une église aussi malade, aussi menacée, que l'était l'église romaine au temps de Luther ; il s'agit de connaître la situation

réci-proque des communions catholique et protestante, les causes de discorde et de ruine peut-être qui fermentent dans leur sein, en un mot ce qu'est aujourd'hui le christianisme sur cette terre classique des débats religieux. Une autre question, tout aussi sacrée, est engagée dans cette lutte, c'est celle de la liberté de la pensée; on veut savoir si elle en sortira triomphante ou vaincue. Ce grand principe a presque toujours été respecté jusqu'ici dans l'Allemagne du nord; il est inquiété en ce moment. Que va-t-il arriver? Commettra-t-on la faute de pousser à bout les fils de Luther, les fils de Kant et de Hegel? Leur fera-t-on si beau jeu? Les amènera-t-on à allumer une guerre religieuse pour défendre plus facilement, sous le masque d'une communion nouvelle, ces libertés de l'esprit qu'on veut anéantir? Il y a plus: ces désirs d'unité religieuse, qui se sont manifestés au milieu de ces troubles, ne sont que l'expression du désir bien autrement vif encore qui pousse l'Allemagne à chercher son unité politique. Qu'on ne s'y trompe pas: c'est la politique surtout qui est intéressée dans ces débats. L'esprit de ce pays continue à s'éveiller si vivement, que ses libres espérances doivent se faire jour par toutes les issues. Est-il encore temps de lutter contre ce flot de l'opinion publique? Ne vaut-il pas mieux le diriger en le contenant, et lui tracer son lit, de peur que,

rompant les digues, il n'emporte tout ? Ce serait un curieux spectacle, mais très-possible en Allemagne, que celui d'une révolution politique introduite sous le déguisement d'une réforme religieuse, des conciles transformés en assemblées populaires, et l'office divin devenu le symbole d'une Convention. Que de problèmes, on le voit, que de difficultés ! Et comme tout cela vient d'éclater subitement !

Oui, d'un côté, l'église protestante déchirée par ses divisions intestines, par la lutte des piétistes et des rationalistes ; de l'autre, l'église catholique travaillée depuis long-temps aussi par des besoins de réforme, et voyant naître tout-à-coup la secte bizarre de deux prêtres plus ridicules que terribles, mais devenus un instrument redoutable aux mains des partis ; enfin, en dehors des deux communions, bien que se rattachant plutôt au protestantisme, une école philosophique très-audacieuse, très-résolue, les *amis des lumières*, qui déclarent franchement ne point accepter les dogmes chrétiens et prétendent se soustraire à leur empire dans tous les actes civils, dans toutes les relations de la vie : tel est l'état religieux de l'Allemagne. Maintenant, que ces deux hommes, que ces deux prêtres, chefs d'une secte nouvelle, soient tour-à-tour employés par tous les partis ; que les piétistes d'abord, et ensuite les *amis des lumières*, favorisent cette

insurrection sortie de l'église catholique; que le communisme aussi s'efforce de faire alliance avec les sectaires et veuille, en se déguisant, pénétrer en Allemagne sous une bannière qui n'est pas la sienne; en un mot, que ces événements éclatent à une époque où mille espérances de liberté agitent déjà la nation : en voilà assez pour faire comprendre toute la gravité de ces périlleux problèmes. Tâchons de ne pas l'oublier; rappelons-nous surtout quels scrupules sont commandés à l'écrivain qui expose et juge une situation si difficile, et où sont engagés tant de questions si hautes, tant d'intérêts si sacrés.

On a beaucoup écrit en Allemagne sur les événements de ces dix derniers mois; mais l'impartialité, avouons-le, n'était guère possible au milieu des ardeurs de la lutte. Ne l'exigeons pas des journaux protestants, encore moins des feuilles catholiques; ne la cherchons ni à Munich ni à Berlin. Les faits sont là : interrogeons-les. Ils s'éclairciront surtout et deviendront plus instructifs si nous remontons d'abord aux origines de la question présente. J'ai sous les yeux tous les livres, tous les pamphlets un peu importants inspirés par cette controverse; je leur demanderai des documents sur la situation des différents partis; considérés ainsi, les livres sont aussi des faits. Spectateur désintéressé, nous ne voulons qu'assister à ces luttes et les bien comprendre. Nous ne venons pas indiquer

aux cabinets allemands la solution efficace des difficultés sans nombre qui les harcèlent ; de si hautes prétentions ne nous conviennent pas , et ce sera déjà beaucoup que d'avoir fait connaître ces difficultés mêmes. Tel est notre but , et si , en dégageant avec netteté le tableau exact de l'agitation religieuse , nous maintenons certains principes immortels dont la violation serait fatale à toute l'Allemagne , notre tâche , à coup sûr , sera suffisamment remplie.

I.

État de l'église protestante : les vieux luthériens , les piétistes , les rationalistes , les amis des lumières. — État de l'église catholique ; essai d'église catholique allemande en 1815. — Situation des partis.

C'est de la Prusse qu'est sortie la secte des dissidents catholiques ; c'est en Prusse qu'il faut d'abord étudier l'état des questions religieuses. Aussi bien , cette Allemagne du nord est décidément le foyer le plus actif de la pensée germanique ; allons à Berlin , à Halle , à Breslau , si nous voulons savoir où en sont les affaires théologiques chez nos voisins et ce qu'est devenu le protestantisme. Or , deux faits bien curieux résultent de tout ce qui s'est passé sur ce terrain depuis trente ans ; d'abord , on a désiré ardemment l'unité religieuse , et ce but a été poursuivi de différents côtés , dans l'église protestante par ceux qui ont voulu

réconcilier les diverses communions, dans l'église catholique par quelques tentatives faites vers 1815 pour soustraire l'église à l'obéissance complète de Rome et l'attacher plus fortement au sol de la patrie. Tel est le premier fait que nous devons signaler. Le second n'est pas moins grave, et le voici : ces tentatives échouèrent presque partout ; en voulant constituer l'unité des symboles, on ne réussit qu'à irriter les partis, à envenimer les opinions contraires et à les mettre aux prises. Ainsi, le but de l'unité religieuse ardemment poursuivi, et, au lieu de cela, des divisions nouvelles produites par ces tentatives mêmes, voilà le double fait qu'il est impossible de méconnaître dans la situation de l'Allemagne, et qui tout-à-l'heure nous expliquera bien des choses.

Tout le monde sait qu'il existe deux communions dans l'église protestante : les luthériens et les réformés. Or, ce n'est pas le dernier roi, comme on le pense communément, qui eut le premier l'idée de les fondre ensemble et de réaliser l'unité du protestantisme ; ce projet date de plus loin. Parmi ceux qui s'en préoccupèrent activement, on rencontre un grand esprit, un génie conciliateur, Leibnitz. Celui qui avait espéré rendre au monde chrétien tout entier le précieux trésor de l'unité, devait concevoir aussi cette pensée. Quand il dut renoncer à ses négociations avec Bossuet, il voulut

au moins accomplir au sein de l'église protestante la tâche trop difficile qu'il avait entreprise dans l'intérêt de toute la famille chrétienne, et ce n'est pas la faute de cette noble intelligence si le succès n'a pas répondu à ses efforts. On peut remonter encore plus haut : avant Leibnitz, les princes souverains de la Prusse, électeurs et rois, avaient eu confusément cette espérance, Lorsque Jean Sigismond renonça au luthéranisme pour suivre le culte des réformés, c'était un motif politique qui le déterminait, et la nation était restée luthérienne ; peu de temps après, l'accroissement de la maison de Brandebourg ayant introduit dans ses états un nombre égal de réformés et de luthériens, il fallut bien s'occuper plus sérieusement de l'union des deux cultes. Le grand électeur y songeait sans cesse. Que faire pourtant ? L'hostilité des deux églises était encore trop récente, trop vive, pour qu'il fût sage de précipiter ce dénouement. On attendait, on appelait l'occasion propice. Ce fut aussi un des constants désirs de Frédéric-Guillaume I^{er} ; mais quand son fils monta sur le trône, cette politique, qui semblait une tradition de famille, fut bien vite abandonnée, comme on pense. Ces questions de théologie étaient trop indifférentes à l'ami de Voltaire, au sceptique et glorieux capitaine de la guerre de sept ans. Après le grand Frédéric, ces traditions sont si bien

rompues, que Frédéric-Guillaume II, loin de chercher à conclure cette union, s'efforce au contraire de maintenir l'opposition des deux symboles. On ne cessa d'être indifférent sur ce point qu'après les rudes évènements de 1806. Quand la Prusse, sous le gouvernement du feu roi, rassembla toutes ses forces pour se relever après Iéna, le sentiment de l'unité qui se développait avec tant de vigueur par la philosophie et par les guerres de 1813, dut s'appliquer aussi à la solution des problèmes religieux. Il fut possible de songer de nouveau à établir en Prusse une seule église, une seule communion, dans laquelle disparaîtrait la vieille dissidence des réformés et des luthériens. Ainsi, ce projet, vaguement entrevu par Sigismond, désiré et poursuivi par le grand électeur, par Leibnitz, par Frédéric-Guillaume I^{er}, abandonné par le scepticisme de Frédéric-le-Grand, combattu même par Frédéric-Guillaume II, ce projet put être enfin réalisé par le père du roi actuel, par Frédéric-Guillaume III.

Il ne le fut pas sans de graves difficultés et sans d'énergiques résistances. Le 27 septembre 1847, à l'occasion des fêtes du troisième anniversaire séculaire de la Réforme, le roi publia une proclamation qui invitait les deux églises à fraterniser. Les églises obéirent; on assista à une sorte d'union amicale faite dans un moment d'enthousiasme; il

s'agissait maintenant de donner à cette union un caractère régulier, une forme durable. En 1822, un rituel nouveau fut rédigé; ce rituel était fait, disait-on, pour le service de la cour, et on se bornait à le recommander aux différentes paroisses du royaume; trois ans plus tard, en 1825, on le leur imposa; il n'y eut plus dès-lors qu'une seule église, qui prit le nom d'église évangélique. C'est à ce moment que se forma un parti nouveau, très-actif et très-résolu, le parti des *vieux luthériens*, *die Altlutheraner*. Tous ceux qui demeuraient attachés, malgré les recommandations officielles, au vieil esprit de Luther, à la vieille religion saxonne, se réunirent et se disposèrent à combattre. L'université de Breslau fut le plus ardent foyer de cette opposition des *vieux luthériens*, et trois hommes surtout y prirent une part énergique : MM. Scheibel, Steffens et Huschke. Le gouvernement eut recours tout aussitôt aux mesures violentes. M. Scheibel, professeur à l'université et prédicateur, perdit en 1832 ce double emploi. M. Guerike, prédicateur à Halle, fut destitué presque en même temps. La persécution n'intimida pas les *vieux luthériens*; ils continuèrent de protester, et on les vit, en 1835, tenir un synode à Breslau, bravant ainsi l'autorité temporelle, et déclarant que rien ne pouvait les arracher à leur foi. Quand la persécution devenait trop inquié-

tante, ils s'exilaient ; des communes entières , hommes , femmes , enfants , avec le pasteur à leur tête , émigrèrent pour l'Amérique du nord. Que cette opposition des *vieux luthériens* fût , au fond , bien importante , il est permis d'en douter ; peut-être , dans les circonstances présentes , l'union des deux églises devait-elle être considérée comme un précieux avantage ; bien loin de s'attacher avec tant de raideur aux coutumes du passé , peut-être était-ce une conduite plus conforme au véritable génie protestant de chercher cette unité dans les progrès de la pensée , et d'accommoder l'église nouvelle à l'esprit de notre époque. Cependant , il faut le reconnaître , tout en repoussant les tendances libérales , les *vieux luthériens* semblaient combattre pour un principe sacré ; ils ne voulaient pas que l'autorité civile pût modifier le rituel et enlever une seule lettre au symbole ; aux yeux d'un grand nombre , ils défendaient la liberté religieuse. L'apparence de la liberté était pour eux ; ce n'est pas tout : ils avaient aussi le droit strict. L'article 7 du traité de Westphalie , l'article 16 de la Diète fédérale leur assurent le libre exercice de leur culte ; ce ne sont pas eux qui se séparent de la religion nationale ; les dissidents , les sectaires , ce sont les fondateurs de l'église évangélique. Voilà quelles difficultés rencontrait et rencontre encore cette union des deux églises. En ce moment , le

nombre des *vieux luthériens* s'élève environ à huit mille. Il n'y a rien là d'inquiétant; soit ! ce qui est grave, c'est l'adhésion donnée par des milliers de plumes au principe de résistance que représente ce parti. Chaque jour ces protestations se renouvellent; je lisais récemment cette plainte douloureuse dans le livre d'un théologien ¹, M. Bernhard König :

« J'ai été baptisé, enfant, dans la communion luthérienne; cependant ce nom de luthérien, on me défend de le porter, et ici je me résigne sans trop de peine. Dans les nobles années de la jeunesse, j'étais fier d'être un protestant; eh bien ! ce nom de protestant a été aussi frappé d'interdit; il a fallu me soumettre, mais cette fois en grondant. A présent, l'on me donne (jusques à quand ? je l'ignore) le nom de chrétien évangélique. Je suis donc un chrétien évangélique jusqu'à nouvel ordre. »

Or, ce n'est pas seulement M. König qui parle de la sorte; cette phrase, je l'ai lue partout, dans tous les livres, dans tous les journaux de la Prusse. Eh bien ! si une secte nouvelle se forme, de quelcôté qu'elle vienne, du catholicisme ou des églises protestantes; si cette secte attire l'attention publique, si elle grossit et devient assez forte

¹ *Die Neueste Zeit in der evangelischen Kirche des Preussischen Staats*, von Bernhard König. Brunswick, 1843.

pour exiger qu'on la reconnaisse, soyez bien sûr que tous ceux qui repoussent l'envahissement du pouvoir temporel profiteront aussitôt de ces orages, et que les chefs du mouvement nouveau, amis ou ennemis d'ailleurs, trouveront là une vigoureuse assistance.

Voilà déjà un appui tout prêt pour nos réformateurs; je poursuis ce tableau des différents partis qui divisent le protestantisme. Un de ces partis, le plus embarrassant, sinon le plus redoutable, c'est celui des piétistes. Ne nous exprimons pas durement sur leur compte, comme on le fait trop souvent en Allemagne; il faut savoir respecter, même dans leurs excès, les ardentes convictions de ces docteurs, il faut honorer surtout cette pieuse douleur que leur cause le spectacle de l'humaine misère, cette tristesse profonde qui s'est emparée d'eux, et qui les pousse en théologie aux dernières extrémités. J'ai lu dans bien des pamphlets que les piétistes étaient les jésuites de l'église protestante; laissons là ces injures; rien n'est plus faux qu'un tel rapprochement, et une erreur si grave témoigne d'une légèreté singulière. Non, si l'on cherche dans le catholicisme une école qui leur ressemble, c'est aux jansénistes qu'il faut les comparer. Comme l'évêque d'Ypres, comme l'abbé de Saint-Cyran, ils exagèrent et le dogme de la chute et le principe de la grâce. Le

monde est mauvais, corrompu, fatal ; la nature, déchue et viciée jusqu'en son dernier fond, est incapable du bien ; il faut que l'homme se jette entre les bras de la grâce, et, renonçant à son action propre, s'abandonne tout entier à Dieu. Outre ces analogies de doctrines, il y a dans l'histoire du jansénisme et dans celle du piétisme plus d'une ressemblance frappante qui les rapproche encore. Rien n'est plus beau que le commencement du jansénisme, rien n'est plus triste que sa fin ; c'est aussi, en deux mots, l'histoire du piétisme allemand. Quand il se forme, vers le milieu du XVII^e siècle, entre les mains de Spener, le piétisme est un sublime réveil de la vie religieuse, comme l'avait été trente années auparavant la réforme de Port-Royal par la grande M^{me} Angélique et par M. de Saint-Cyran. Depuis cette première et glorieuse période, le piétisme, persécuté et persécuteur à son tour, maudissant et maudit, finit par tomber dans tous les excès qui ont déshonoré le jansénisme au XVIII^e siècle. On sait comment va se perdre, dans un esprit de secte hargneux et jaloux, cette forte doctrine qui avait suscité de si grands caractères : les mémorables scènes de la famille Arnauld remplacées par les folies des convulsionnaires, Pascal remplacé par Abraham Chaumeix, est-il rien de plus triste qu'un tel spectacle ? La même chose est arrivée aux pié-

tistes. Qu'il y a loin du zèle évangélique de Spener et de sa pieuse réforme à la politique étroite, à l'intolérance mesquine et tracassière des piétistes contemporains ! Aigris par tout ce qui arrive, irrités par la marche de l'esprit philosophique qui s'éloigne d'eux chaque jour davantage et les condamne, ils sont en hostilité permanente avec la pensée publique. Obstinément attachés, du reste, à la religion de Luther, ils ne sont pas moins opposés aux catholiques qu'aux libres penseurs. Plusieurs, parmi eux, rêvent pour leur église une organisation nouvelle, une hiérarchie plus forte, plus rigoureuse. Le progrès du puseyisme anglais les a frappés, et leur ambition serait d'établir chez eux quelque chose de semblable, malgré les vives répugnances de l'Allemagne. Cette entreprise, ils l'ont tentée il y a quelques mois, ils la tenteront encore, mais on peut affirmer d'avance qu'ils ne réussiront pas. Avides, insatiables, armés du pouvoir que donne un fanatisme jaloux, ces hommes seront souvent un immense embarras au milieu des complications présentes. L'appui qu'ils ont trouvé dans le règne actuel les a enhardis de nouveau, et nous les rencontrerons tout-à-l'heure, dans des circonstances diverses, tantôt favorables, tantôt hostiles, selon l'intérêt de leur cause, à l'agitation qui se répand chaque jour.

En présence des piétistes, on comprend que le

rationalisme, animé par la lutte, ait dû se développer avec force. Appuyé sur des traditions déjà anciennes, excité sans cesse par les travaux des philosophes, le rationalisme protestant a acquis dans l'Allemagne du nord une autorité presque invincible; on peut dire qu'il est la véritable religion de ce pays. Personne n'ignore, du reste, qu'il y a bien des nuances dans le rationalisme, qu'il y a mille manières de l'entendre: *In domo patris mei mansiones multæ sunt*. Du rationalisme tel que le XVIII^e siècle l'avait emprunté à Wolf, à ce rationalisme presque mystique, nourri de Schelling et de Hegel, la distance est grande; entre le sens commun trop vulgaire de ceux-ci et la science spéculative, la gnose raffinée de ceux-là, il y a bien des places intermédiaires. Ce n'est pas à nous, on le pense bien, de déterminer toutes ces nuances; indiquons seulement les principales écoles, les véritables partis. Or, dans cette armée si nombreuse, il y a un groupe très-distingué qui repousse à la fois et le ténébreux esprit des piétistes, et les excès du rationalisme radical; son chef, c'était ce noble Schleiermacher, dont la perte est chaque jour sentie plus amèrement. L'excellente revue publiée par MM. Ulmann et Umbreit (*Theologische Studien und Critiken*) est l'organe le plus accrédité de cette sérieuse école. Dans les questions politiques, et c'est ce côté surtout qui nous occupe,

les différences se traduisent par des systèmes très-opposés aussi. Le problème si agité en ce moment des rapports de l'Église et de l'État, la question si compliquée d'une constitution nouvelle pour l'église protestante n'est pas résolue de même par tous; les plus avancés, comme on dit, les radicaux, rêvent l'organisation presbytérienne dans sa simplicité démocratique; les modérés, au contraire, voudraient une combinaison habile de la commune presbytérienne et du système synodial. Les rationalistes modérés ont donc à lutter aussi, et ce terrain n'est pas plus sûr que tous les autres dans cette Allemagne si tourmentée. Enfin, au-delà de ces radicaux eux-mêmes, nous trouverons un nouveau groupe, une secte bien moins religieuse que politique, malgré les apparences théologiques dont elle se couvre, un parti fougueux qui attend en frémissant l'occasion de déployer son drapeau. Ce sont ces rationalistes extrêmes, enfants perdus de la philosophie hégélienne, disciples de Feuerbach et de Bruno Bauer, ce sont eux qui tout-à-l'heure, sous le nom d'*amis des lumières*, rejetteront délibérément toute espèce d'autorité religieuse.

Telles sont, dans l'Allemagne du nord, les vives discordes de l'église protestante. On a vu combien d'éléments actifs doit y trouver l'opposition politique dans une circonstance donnée. Ce

n'est pas tout; l'église catholique elle-même n'est pas à l'abri de ce travail intérieur. L'agitation sans doute n'y est pas aussi visible que dans les communions protestantes; mais elle existe, et là aussi, quand le schisme éclatera, il y aura pour les novateurs, et surtout pour les partis qui marcheront derrière eux, des chances sérieuses de succès. Voici un fait bien curieux et qui n'a pas été remarqué: il y a trente ans, après les guerres de 1813 et 1815, lorsque ce grand mouvement eut rapproché les peuples d'Allemagne, lorsqu'il eut éveillé les premières espérances d'unité, ces idées pénétrèrent rapidement dans le clergé catholique, et peu s'en fallut que ce clergé ne rompit avec Rome pour constituer une *église catholique allemande*. Le nom, comme on voit, n'est pas nouveau. Et ne comparons pas cette tentative de 1815 avec la bizarre et pauvre entreprise que nous aurons bientôt à juger: rien n'était plus sérieux; ce n'était pas un prêtre vulgaire qui dirigeait ce mouvement, c'étaient les théologiens les plus vénéérés de l'église catholique, et, parmi eux, un homme, un évêque, qu'on a pu appeler le Fénelon de l'Allemagne. Je traduis une page des *Mémoires* de M. Varnhagen d'Ense: « L'église catholique allemande était alors dans les meilleures conditions pour s'organiser d'une manière vraiment chrétienne, d'une manière conforme aux idées et

aux besoins du pays. Les chefs de cette bonne entreprise étaient sortis du sein même du clergé : c'étaient des hommes comme Wessenberg et Spiegel, entourés de toute la confiance de l'église et du peuple, et qui auraient satisfait aux légitimes exigences de l'état; Wessenberg, si admirable par la pureté et l'onction de son âme, par ses sentiments tout populaires, par sa loyauté, par la noblesse de sa haute intelligence! Wessenberg, qu'on a bien justement comparé à Fénelon! Où trouver un meilleur gage de l'union intérieure de la nouvelle église et de ses rapides progrès? Mais les gouvernements, et surtout les gouvernements protestants, qui avaient un si grand intérêt à entretenir ces généreux efforts d'où allait sortir une église catholique vraiment allemande, ne montrèrent en cette occasion que du mauvais vouloir. Les petits états, qui désiraient continuer cette tentative, reconnurent bientôt que, sans le concours des grandes puissances, ils prenaient une peine inutile. Le pape, pour conjurer le péril, envoya le nonce Zéa à Carlsruhe. Il paraît bien que le chef du cabinet badois, M. d'Hacke, montra envers Wessenberg plus que de la duplicité, et qu'il prêta une oreille trop complaisante à toutes les insinuations du nonce. Wessenberg résolut d'aller à Rome, où on le détestait; le danger ne l'arrêta pas, il regardait comme son devoir de

défendre jusqu'à la fin une entreprise qu'il croyait bonne ; il revint, mais tout était fini et ses espérances perdues : c'est alors qu'il renonça volontairement à cette dignité épiscopale dont nul n'était plus digne que lui. » Ces traditions, attestées ici par M. Varnhagen, n'ont pas complètement disparu depuis 1815 ; malgré les gouvernements, malgré le nonce, il est certain que plus d'un cœur demeura fidèle à ses espérances. Une sorte de résistance secrète, mais obstinée, se perpétua sourdement. De loin en loin, quelque rumeur éclatait, surtout dans les universités, dans les facultés de théologie, et l'on apprenait tout-à-coup avec surprise que des réclamations très-audacieuses venaient de se faire entendre, que des pétitions se signaient, que des docteurs, des maîtres vénérés essayaient de se soustraire à la discipline du moyen-âge et de secouer le joug de Rome. Cela était remarquable surtout dans le duché de Bade ; il y a bien peu d'années que, parcourant ce pays, je fus singulièrement frappé d'y rencontrer presque à chaque pas ces indices d'une révolution considérable et très-prochaine, me disais-je. A l'université de Fribourg en Brisgau, la faculté de théologie est catholique ; mais, par le libre esprit qui l'anime, elle est bien peu éloignée de sa sœur protestante de Heidelberg. C'est là surtout que des maîtres célèbres caressaient ce rêve d'une église affranchie

et tout-à-fait nationale. M. Schreiber était un de ceux-là; il est aujourd'hui dans le camp des novateurs.

D'après ce qui précède, il est clair qu'il suffira d'une occasion, si frivole qu'elle soit, pour décider un grand soulèvement. Tout est prêt : catholiques, protestants, tous les partis s'agitent et frémissent; qu'un homme paraisse, et la révolution éclate! Il n'en faut pas tant; j'ai demandé un homme, c'est trop; donnez-leur seulement un masque. Que ce soit un esprit commun, un personnage vaniteux et nul, une pauvre cervelle; prenez-le aussi vulgaire qu'il vous plaira, cela suffit. S'il est vain, on aura moins de peine à le pousser en avant; s'il est nul, ses doctrines ne nuiront pas aux doctrines plus hardies qui voudront se produire sous son ombre. Tour-à-tour, selon l'occurrence, les partis agiront sous ce déguisement; tour-à-tour piétistes, rationalistes, démocrates n'auront que ce même costume, et il arrivera que le gouvernement prussien, par exemple, déconcerté dans sa politique, n'osera résister d'abord, de peur de frapper un ami, et s'abandonnera ensuite à une violente réaction. Singuliers jeux de scène, alternatives bizarres, dont le secret, difficile à débrouiller, demande une étude exacte et attentive!

II.

La tunique de Trèves. — Le pèlerinage. — Le chapelain Ronge. — Le curé Gerschl et la paroisse de Schnaidemühl.

L'occasion qu'on désirait si vivement ne se fit pas attendre : les faits sont connus, mais ils ne le sont pas tous ; il importe de les rappeler en peu de mots.

Depuis le IV^e siècle, suivant une tradition plus qu'incertaine, la cathédrale de Trèves possède une robe, un vêtement, qui aurait été donné à la ville par Hélène, mère de Constantin, et que les fidèles croient être la robe de Jésus-Christ. Que cette relique ait été, en effet, donnée par Hélène, rien n'est moins prouvé. Les bollandistes eux-mêmes ont soulevé des doutes auxquels on n'a pas répondu. Le fait admis d'ailleurs, il reste encore bien des points à éclaircir : Cette robe donnée par la mère de Constantin, d'où lui venait-elle ? De son voyage en Palestine, répond la tradition. Mais les objections naissent d'elles-mêmes (je ne fais que citer les Allemands, je donne le ton de la controverse au début de la querelle). N'avait-on pas trompé la princesse ? Avait-elle bien reçu le vêtement du Christ ? Un professeur de l'université de Bonn, érudit et antiquaire, affirme très-gravement que cette robe est la robe des prêtres de Baal.

Que de conjectures , que de difficultés sur ce seul point ! Admettez-le cependant , les objections vont continuer toujours plus fortes. Voilà la robe du Christ gardée jusqu'au IV^e siècle, comment ! par qui ? on n'en sait rien. La voilà remise à Hélène ; la voilà enfin déposée à Trèves : que deviendra-t-elle ? Oubliez-vous les Barbares ? oubliez-vous ces guerres terribles et la ville prise , reprise , incendiée , et toutes ces dévastations effroyables qui font frémir la plume de Salvien quand il montre aux chrétiens de son temps, dans ces catastrophes continuelles, le châtimement de la colère divine ? Encore une fois, ce n'est pas moi qui parle ; je rapporte quelques-unes des objections soulevées en Allemagne. Cette discussion appartient à mon sujet, si ce sont les faits surtout que je recherche : n'en est-ce pas un fort grave que cette exposition de la tunique de Trèves, au milieu de cette Allemagne si exercée aux enquêtes les plus scrupuleuses de la critique ? De telles contestations, en vérité, semblent faites pour réveiller Voltaire ; chez nous, certainement, elles le pousseraient hors du tombeau. En Allemagne, c'est bien pis encore ; il y a des hommes vénérés, il y a des théologiens en cheveux blancs, aux yeux desquels toutes les polémiques de Voltaire ne sont que les espiègleries d'un enfant. Ils ont atteint, souvent avec une piété fervente, toujours avec une incroyable tranquillité,

les dernières limites de l'audace. En présence d'une telle assemblée, dans un pays où l'on ne sait plus très-précisément ce qui reste de la partie historique du christianisme, dans un pays où l'exégèse, depuis cinquante années, a accompli au sein de la théologie, des bouleversements extraordinaires, comment venait-on proposer à l'adoration du monde chrétien je ne sais quelle relique suspecte? N'était-ce pas porter un défi à l'esprit de l'Allemagne, et fournir aux partis inquiets une occasion impatientement attendue?

La tunique de Trèves avait déjà été offerte plus d'une fois à l'adoration des croyants. Perdue après les invasions des Barbares, on crut la retrouver en 1196, et elle fut exposée cette année même. Elle le fut au temps de Luther, cinq années seulement avant la réforme, sur la demande de Maximilien I^{er}, et trois ou quatre fois encore pendant le XVI^e siècle. A l'époque de la Révolution française, il fallut la soustraire aux armées victorieuses de la République; on la transporta dans l'intérieur de l'Allemagne, et elle ne fut rendue à Trèves qu'en 1810. C'est aussi en 1810, et à l'occasion de ce retour, qu'elle fut exposée pour la dernière fois. L'évêque de Trèves, M. Arnoldi, avait depuis long-temps le projet de donner ce spectacle à son église. Une relique, un clou de la vraie croix, qui avait jadis appartenu à la cathédrale de Trèves,

avait passé (il serait trop long de dire comment) dans les mains du prince de Metternich. Le prince avait promis de restituer le précieux objet à l'église de Trèves, et M. Arnoldi avait le dessein d'exposer à cette occasion, et en même temps, les deux reliques. Cependant M. de Metternich tardait bien à tenir sa promesse; on était las d'attendre: il fut décidé que l'exposition de la tunique commencerait le 18 août, jour de la fête de Sainte-Hélène, et qu'elle aurait lieu six semaines durant.

Au jour indiqué, le 18 août 1844, la cérémonie commença. La procession des pèlerins fut immense. La Belgique, les provinces du Rhin, l'Allemagne du sud, la France même, l'Alsace et la Lorraine en envoyaient par troupes; M. Marx, professeur au séminaire de Trèves et l'historiographe un peu emphatique de la fête, en compte un million cinquante mille huit cent quatre-vingt-trois. Peu importe que le chiffre soit exact, il est certain que l'affluence des voyageurs était extraordinaire. La présence de onze évêques, allemands ou étrangers, ajoutait encore à la solennité. Le plus grand ordre, tout le monde l'a reconnu, régnait dans les processions; on eût dit qu'il n'y avait partout qu'une piété fervente, un sincère désir d'édification religieuse. L'Allemagne cependant considérait tout cela avec curiosité, sans paraître s'émouvoir; ce christianisme si extérieur pouvait

sembler à beaucoup d'âmes pieuses une cérémonie païenne, à beaucoup d'esprits éclairés une provocation imprudente, mais l'ordre n'était pas troublé, et, pendant les premières semaines, toutes les passions, sérieuses ou frivoles, toutes les réclamations, bonnes ou mauvaises, se turent. Cependant cette fête d'un autre siècle se prolongeait bien long-temps; jamais, dans les expositions précédentes, on n'avait ainsi abusé de ces bizarres cérémonies, toujours dangereuses pour le bon sens public; les plus importantes, celles de 1545 et de 1810, avaient duré à peine une huitaine de jours; celle-là durait depuis un mois et allait se prolonger deux semaines encore. Tout ce bruit, tout ce faste parut, à la longue, quelque chose de bien contraire à l'esprit chrétien. Puis vinrent, comme toujours, les miracles. Une nièce de l'archevêque de Cologne et de l'évêque de Münster, la comtesse Jeanne de Droste-Vischering, était infirme depuis trois ans, elle boitait; elle obtint la permission de toucher la sainte tunique, et, dès qu'elle l'eut touchée, elle fut, dit-on, complètement guérie. L'exemple de la comtesse attira la foule; pourquoi chaque malade n'eût-il pas été, comme elle, l'objet d'une grâce spéciale? La tentation était grande; les aveugles, les sourds, les boiteux arrivèrent de tous côtés; il y eut trente guérisons, trente miracles, pas un de moins, c'est M. Marx qui l'affirme. Je n'ai pas

besoin de signaler les protestations qui éclatèrent aussitôt ; la comtesse de Droste-Vischering était revenue dans sa ville , à Elberfeld , et les journaux du pays firent bientôt savoir à toute l'Allemagne que la malade boitait comme devant. Laissons de côté ces tristes détails, ne poussons pas loin ces enquêtes trop humiliantes pour l'humanité. Ce qui est certain, ce qu'il faut dire, c'est que la patience de l'Allemagne était à bout, et que tous les journaux, piétistes, rationalistes, constitutionnels, démocrates, ne poussèrent qu'un seul cri. La *Gazette de Mannheim*, la *Gazette d'Elberfeld*, la *Gazette de Leipsick*, surtout les *Feuilles patriotiques de Saxe*, commencèrent hardiment l'attaque. Des brochures, des livres, parurent coup sur coup ; les ouvrages de M. Marx étaient vivement et savamment réfutés ; deux professeurs de l'université de Bonn, M. Gildermeister et M. de Sybel, dans un volume sur la tunique de Trèves, suivaient l'histoire de la tunique avec une érudition très-précise, et mettaient en pièces le système de leur adversaire. Il était évident que la lutte pouvait désormais s'engager, et que, si les partis politiques attendaient une occasion pour agir à l'ombre, cette occasion était venue.

Il y avait alors en Silésie, à Laurahütte, un prêtre, jeune encore, et déjà engagé dans de sérieuses querelles avec ses chefs. M. Jean Ronge

était entré dans les ordres depuis 1841. S'il faut ajouter foi aux confessions bien prétentieuses qu'il a publiées récemment, il était bien mal préparé à des fonctions si hautes. Il n'avait souffert qu'en frémissant le joug de l'éducation ecclésiastique, le séminaire lui était odieux, il n'y voyait qu'hypocrisie et abrutissement. Pourquoi donc persistait-il ? Pourquoi recevait-il, quelques années après, la consécration définitive ? Était-ce simplement faiblesse, crainte du scandale ? Était-ce, comme chez Jocelyn, dévouement envers sa pauvre famille ? Je regrette d'écrire ici ce noble nom de Jocelyn ; mais M. Ronge voudrait nous faire entendre qu'il a été victime à la manière de ce poétique modèle, et il faut bien connaître le rôle prétentieux qu'il se donne. Faiblesse ou dévouement, la vérité est qu'il fut ordonné prêtre, et qu'il n'était guère capable des héroïques sacrifices du sacerdoce. Écoutez ce qu'il pensait au moment de son ordination. « O Rome ! (c'est M. Ronge qui parle ainsi dans sa *Justification*) ô Rome ! tu mêles à l'huile sainte qui consacre le prêtre un poison terrible qui tue en lui la dignité de l'homme. On ne me regardait plus qu'en tremblant, comme si j'étais devenu tout-à-coup une créature plus qu'humaine. Et comment étais-je ainsi transfiguré ? Parce que le pape m'avait exclu de la société de mes semblables ! Oh ! non, je n'étais pas une créature meilleure :

je n'étais qu'un esclave condamné à tromper ses frères par de pieuses jongleries. Telles étaient mes pensées, tel était le sombre abattement de mon âme, tandis que, paré comme une victime, on m'introduisait dans l'église avec tout le cérémonial de Rome. Le souvenir de mon père, de mes frères, de mes sœurs, les préjugés du monde catholique, qui est obligé de croire à l'éternité de la servitude romaine, énervaient mon esprit et mon cœur..... Mais, au moment même où l'on rivait ma chaîne, je ne sais quel pressentiment me disait qu'un jour ces fers seraient brisés : c'était comme un faible rayon dans la nuit de mon cachot. » Le style de M. Ronge ne vaut pas mieux que sa conduite, et sa *Justification* ne justifie absolument rien : c'est la sotte emphase d'un personnage sans caractère, jeté en avant par les partis, et qui s'obstine à se prendre au sérieux avec une satisfaction par trop naïve. A coup sûr, M. Ronge sera abandonné demain; les intérêts sérieux qui s'agitent ici sauront bien à la fin se montrer à visage découvert : M. Ronge ne paraît pas s'en apercevoir, il n'est question que de lui, c'est lui qui a tout fait, c'est lui qui a soulevé l'Allemagne entière. Voilà un Luther nouveau, aussi grand, aussi puissant que le docteur de Wittemberg ! Sa mission est si haute, qu'il a jugé convenable de l'expliquer au monde. M. Ronge se raconte et s'étudie

lui-même avec une complaisance sans égale. Nous possédons déjà ses Mémoires ; les plus secrètes pensées du révélateur nous sont exposées dans un langage moitié romanesque et moitié biblique : pêcheurs , laissons-là nos filets , et suivons-le.

Mais n'anticipons pas sur ce qui va se passer tout-à-l'heure. Voilà donc M. Ronge engagé dans les ordres ; on l'envoie dans la petite ville de Grottkau avec le titre de chapelain. L'année d'après , en 1842 , une polémique s'élève dans le diocèse de Breslau : l'abbé Knauer avait été élu évêque par le chapitre de la cathédrale , selon l'usage allemand ; mais le nouvel élu avait des ennemis qui le combattirent à Rome , et le pape hésitait à confirmer l'élection. Cela durait depuis un an déjà , et il y avait deux ans que l'ancien évêque était mort. Ces lenteurs du Saint-Siège excitèrent dans le bas clergé de vifs mécontentements. M. Ronge cherchait depuis long-temps un prétexte de révolte ; celui-là était trop favorable pour qu'il ne le saisisse pas. Un journal protestant , les *Feuilles patriotiques de Saxe* , publièrent bientôt un violent article intitulé : *Rome et le Chapitre de Breslau* , et signé : *un Chapelain*. C'était le chapelain de Grottkau , M. Jean Ronge. Quelques mois après , M. Ronge , suspendu et forcé de quitter Grottkau , était relégué dans un petit village de la haute Silésie , à Laurahütte , où il devait s'occuper de l'éducation des enfants .

C'est là qu'il vivait depuis plus d'un an , irrité, comme on pense bien , et méditant peut-être une vengeance éclatante , quand les fêtes de Trèves vinrent lui en donner l'occasion. Est-ce lui seul qui répondit librement à l'appel des circonstances ? Ne fut-il pas poussé à la révolte par des conseils intéressés ? Ces doutes sont permis. M. Ronge n'était pas assez armé pour entreprendre si résolument une telle lutte. Depuis quelques mois , il était fort lié avec un homme audacieux , énergique , M. le comte de Reichenbach ; il avait demeuré chez lui , il était son ami , son confident. Or , la nullité de M. Ronge , et , au contraire , le mérite incontestable , la vigueur entreprenante de M. de Reichenbach , autorisent naturellement des conjectures qui , en Allemagne , ne sont plus douteuses pour personne. Rien n'était plus facile que de pousser au schisme cet esprit vaniteux ; il est évident qu'on a exploité ses passions. Tout le monde sait quel fut le signal : le 1^{er} octobre 1844, M. Ronge écrivait de Laurahütte sa fameuse lettre , qui paraissait le surlendemain dans les *Feuilles patriotiques de Saxe*, avec ce titre : *Jugement d'un prêtre catholique sur la sainte tunique de Trèves*. Aussitôt tous les journaux protestants , libéraux , philosophiques , poussèrent des cris de joie. La protestation de M. Ronge fut immédiatement reproduite dans les gazettes et envoyée aux

quatre coins de l'Allemagne. On en vendit plusieurs milliers en quelques jours ; adresses , proclamations , souscriptions , rien ne manqua au succès de M. Ronge. Cependant le symbole nouveau n'était pas arrêté ; M. Ronge allait prêchant de ville en ville , il attirait beaucoup d'auditeurs , beaucoup de curieux , des amis çà et là , mais point de disciples encore : l'église n'existait pas. Deux mois après , il fut excommunié et dégradé ; c'est alors qu'on lui suggéra l'idée d'établir une confession indépendante et de rompre ouvertement avec Rome. Vers le même temps , un curé de Schneidemühl , Czerski , se maria et fut dégradé comme Ronge. Ses paroissiens ne voulant pas se séparer de lui , il rédigea en commun avec eux une profession de foi. Ce symbole contenait cinq articles principaux : 1° le refus de se soumettre à l'autorité de Rome ; 2° l'abolition du célibat des prêtres ; 3° l'abolition de la confession ; 4° la communion sous les deux espèces ; 5° l'office divin célébré dans la langue nationale. Au reste , des différences graves devaient éclater bientôt entre Ronge et Czerski. Czerski , tourné vers la Prusse polonaise , vers les Slaves , si attachés aux traditions catholiques , s'efforçait de rompre le moins possible avec ces traditions. Ronge , au contraire , qui s'adressait aux Allemands , allait être poussé et absorbé bientôt tout entier par le rationalisme germanique. Le concile de Leipsick , comme ils

l'appellent, nous révélera ces divisions. En attendant, les deux cultes se valaient bien; il n'y avait ni dans l'un ni dans l'autre un grand effort d'invention, un sérieux caractère de réforme religieuse. Czerski donnait à son église le nom d'église catholique apostolique; Ronge avait choisi celui d'église catholique allemande. Des deux côtés, le titre est faux; ce qu'ils venaient d'inventer, c'était le protestantisme, moins ces vigoureuses ressources que contenait l'œuvre de Luther, moins cette originalité puissante qui explique sa durée. Mais qu'importe la faiblesse de l'entreprise? Nous ne sommes plus au XVI^e siècle, et, je l'ai dit plus haut, il s'agissait bien plus de politique ici que de religion. Le culte nouveau, si insignifiant qu'il pût être, suffisait bien à l'emploi qu'on lui destinait.

III.

Le synode de Brandebourg. — Attitude de la Prusse. — Le conseil de Leipsick.
— Le cabinet de Berlin et le cabinet de Munich.

J'ai dit que tous les partis avaient tour-à-tour, et selon l'occurrence, appuyé la révolte des *catholiques allemands*; il est curieux que ce soient les piétistes qui aient commencé. A l'époque où se passaient les événements que nous venons de rappeler, les piétistes étaient sur le point de livrer une

bataille qui devait décider de leur fortune; soutenus par un très-haut patronage, ils ne voulaient pas moins que le gouvernement absolu de l'église évangélique. Cette grande affaire allait se régler au synode général de Brandebourg, dont la session annuelle venait de s'ouvrir. L'épisode que je signale ici se rattache trop directement à mon sujet pour que je m'abstienne d'en parler; aussi bien, si l'on veut connaître l'état des églises protestantes dans l'Allemagne du nord, ce tableau du synode général est un document précieux qu'aucune réflexion ne remplacerait.

Le synode ouvert, le gouvernement prussien lui soumit onze propositions, résultat des délibérations qui avaient eu lieu dans le courant de l'année au sein des synodes d'arrondissement. Il suffit de parcourir rapidement ces onze propositions pour voir qu'elles sont le programme même des piétistes. Ce programme avait été élaboré par de nombreux synodes; il était appuyé, il était présenté par le ministère des cultes; c'étaient là sans doute de puissants auxiliaires. Eh bien! malgré tout cela, malgré cet appui si fort, on demeure stupéfait en lisant ce manifeste, on n'ose croire à cette incompréhensible audace, à cet absurde aveuglement de tout un parti. Le texte de ce programme vraiment extraordinaire mériterait d'être connu en entier, mais la citation serait bien

longue : j'extraierai seulement deux ou trois articles qui en indiqueront assez l'esprit général. Ainsi, dès le commencement, dès l'article II, on demande qu'un tribunal de conscience soit institué pour les ecclésiastiques entre eux. Voilà la confession introduite dans l'église protestante : rien de mieux. Ce qui suit est plus grave ; on demande, en outre, que les ecclésiastiques soient soumis à une inspection réciproque : cette fois, c'est bel et bien l'espionnage ; nous voici loin du jansénisme, le plagiat de Saint Ignace est flagrant. Tout cela pourtant n'est rien encore, c'est l'article IV qu'il faut surtout consulter : le voici. Je donne d'abord le titre : *Mesures à prendre pour faciliter l'exercice des soins spirituels*. Maintenant, sous ce titre, deux propositions ont été faites ; je traduis : « 1° Pour faciliter aux autorités ecclésiastiques la connaissance individuelle de leurs ouailles, il sera institué des registres spirituels, qui seront d'abord dressés par les autorités civiles, puis continués par les autorités ecclésiastiques, et qui contiendront des notes sur chaque individu. 2° Pour faciliter les rapports des ecclésiastiques avec leurs ouailles, les ministres auront le droit de mander chez eux les fidèles ; il sera institué des visites domiciliaires qui auront lieu régulièrement, et la confession auriculaire sera rétablie. » Le septième article et le dixième reprennent avec plus de détails les mêmes

prétentions monstrueuses, afin qu'il n'y ait pas de doute, et que le joug odieux qu'on prépare soit bien connu de ceux qui l'accepteront. En cela du moins, le piétisme a montré une franchise qu'on ne lui contestera pas.

La lutte s'engagea avec vivacité; les piétistes avaient trop compté sur l'influence du gouvernement et sur la terreur que devait inspirer à leurs adversaires le déploiement de toutes leurs forces. La résistance fut opiniâtre, invincible. L'assemblée, à une majorité considérable, commença par écarter les incroyables propositions que je signalais tout-à-l'heure; elle ne permit pas qu'on les discutât, et il fut décidé qu'on délibérerait seulement sur l'article IX, lequel traitait de la constitution générale de l'église. L'audace des piétistes irrita l'extrémité opposée du synode, l'extrême gauche, si je puis ainsi parler, le côté démocratique, qui se montra bientôt et réclama l'organisation presbytérienne. Cette opinion, bien que soutenue avec un vrai talent, fut repoussée; l'assemblée s'appliqua à suivre une ligne droite entre les deux partis extrêmes, et l'on exprima le désir que les deux organisations, presbytérienne et synodiale, fussent sagement combinées. Mais il s'agissait surtout de frapper le piétisme: or, il fut déclaré en même temps que toute constitution non empruntée aux traditions de l'Allemagne

serait rejetée obstinément. C'était écarter à jamais l'anglicanisme, le puseyisme, et arrêter dans ses folles entreprises une secte de plus en plus menaçante. Ce n'est pas tout : les piétistes, appliquant immédiatement le système contenu dans les onze articles, avaient demandé à l'assemblée l'excommunication des *amis des lumières*, qui venaient de se constituer en Saxe et de se répandre par toute la Prusse ; ils revenaient ainsi, par une voie détournée, à la discussion qui avait été interdite dès le commencement des débats. Le bon sens de l'assemblée ne s'y trompa pas, et un membre rédigea une déclaration qui fut tout aussitôt votée : il y était dit que cette secte des *amis des lumières* ne devait sa naissance et son développement qu'aux fautes mêmes de l'église, et que l'église, en se surveillant, était assez forte pour vaincre ses ennemis sans recourir aux moyens extrêmes. Les piétistes étaient donc battus sur tous les points, et les rationalistes modérés avaient tous les honneurs de cette brillante campagne.

Arrêtés dans leurs ambitieux projets par la ferme opposition du synode général, les piétistes avaient aussi à lutter sans cesse contre l'église romaine. Depuis quelque temps, les retours au catholicisme devenaient très-fréquents ; à Berlin, où les catholiques forment à peine le sixième de la population, on comptait environ cent cinquante

conversions chaque année. Il paraît bien que les piétistes étaient les auteurs du mal; les protestants abandonnaient leur église pour échapper à cette odieuse et mesquine tyrannie; s'il fallait reprendre le joug, s'il fallait se courber de nouveau devant l'autorité, on préférerait l'autorité catholique, plus indulgente, plus facile, et entourée d'ailleurs de ces merveilleuses séductions qui manquent trop aux églises réformées. Les piétistes causaient donc le plus grand dommage au protestantisme, et on n'oubliait pas de publier très-haut ces reproches accablants. Battus partout, au-dedans et au-dehors, battus par les protestants et par les catholiques, qu'allaient-ils devenir? C'est alors qu'ils mirent si bien à profit la révolte de Laurahütte et de Schneidemühl; ces étranges sectaires, qui prêchaient des doctrines si différentes des leurs, ils commencèrent à les prôner avec enthousiasme, et l'on vit pendant quelque temps les plus rigides théologiens de la terre prendre sous leur protection deux hommes dont les paroles, prononcées dans un synode, les eussent fait reculer d'horreur! L'orgueil, chez certaines sectes, est plus fort que le fanatisme; le dépit fait taire les scrupules de la foi, et arrache aux plus intolérants des concessions inouïes.

Puisque les piétistes avaient appuyé les novateurs, le gouvernement prussien, si dévoué aux

piétistes , devait se montrer bienveillant pour leur tentative. C'est ce qui arriva en effet ; pendant deux ou trois mois , la politique prussienne fut très-favorable à Ronge et à Czerski. On ne pouvait sans doute les protéger directement , les opposer au catholicisme , mais on les tolérait , on les accueillait avec indulgence , et cette conduite , en face des cabinets de Vienne et de Munich , prenait une signification expressive. L'Autriche et la Bavière se plaignirent amèrement ; les ambassadeurs catholiques agirent avec force auprès du ministère prussien : vaines tentatives ! on était décidé à ne point inquiéter les dissidents. Un des principaux membres du cabinet , M. de Bulow , répondait gaiment à toutes les plaintes ; il affectait de traiter la question avec légèreté , et reprochait aux puissances méridionales d'attacher beaucoup trop d'importance à ces petites colères. On insistait , on lui disait au nom du roi Louis et du prince Metternich : « Vous pouvez du moins empêcher Ronge de donner à sa secte le nom d'église catholique ; c'est une usurpation. » A cela , le Cabinet de Berlin répondait avec assurance : « L'église catholique est romaine ; ce n'est pas à nous qu'il appartient de lui maintenir ce titre d'église catholique , qui lui est disputé aussi par l'église grecque. D'ailleurs , la Prusse n'a pas eu assez à se louer du Saint-Siège dans l'affaire de

Cologne, pour qu'elle doive être si empressée aujourd'hui à défendre les intérêts de Rome. » C'était là surtout l'opinion du roi, et il l'exposait avec cette vivacité fantasque qui lui est familière. Il était facile de voir que le gouvernement prussien ne soupçonnait guère la gravité de la situation nouvelle. Si la liberté accordée aux dissidents eût été l'effet d'un système conforme aux traditions du pays, ce n'est pas nous qui le blâmerions ; nous blâmons les caprices et les incertitudes d'une pensée étourdie. Après avoir favorisé ou toléré le développement du culte nouveau, le roi de Prusse sera conduit tout-à-l'heure à le poursuivre et à menacer toutes les libertés intellectuelles. Une politique prévoyante et ferme eût épargné au cabinet de Berlin ces changements, ces retours subits, ces agitations de chaque jour. Par malheur, on ne s'était guère inquiété des principes ; les discussions scholastiques remplaçaient, au sein même du conseil, l'étude attentive des faits ; on avait affaire à un roi savant, érudit, théologien, et trop souvent, malgré les efforts des conseillers de la couronne, Frédéric-Guillaume tranchait toutes les délibérations par un texte de Mélancthon ou des Pères de l'église.

Ce n'était pas cependant chez les Pères de l'église qu'il était possible de trouver une réponse à ces difficiles problèmes plus compliqués d'heure

en heure. La secte des *amis des lumières* commençait à se mettre en mouvement. Le prétexte de leurs réunions , c'était le besoin de repousser les attaques des piétistes ; quant au but sérieux , le voici : d'abord l'affranchissement de toute autorité religieuse , et , dans le domaine des choses politiques , un radicalisme tout aussi résolu. Il est difficile , je le sais bien , de connaître exactement ce que veulent les *amis des lumières*. Ce parti est composé de mille éléments bizarres ; je l'ai entendu comparer à cette secte des *indépendants* qui se forma , sous Cromwel , à côté des *presbytériens* , et qui n'était guère qu'une association de libertins et d'esprits forts. Il y a des hommes graves parmi les *amis des lumières* , il y a des théologiens rationalistes , comme leur chef , le pasteur Uhlich ; mais il y a aussi les matérialistes ardents , les fanatiques disciples de Feuerbach , les hommes qui prennent aujourd'hui le titre de philosophes et qui seront demain les chefs d'une démagogie hideuse. A dire vrai , ce n'est pas un parti , c'est une foule. Tous ces hommes sont réunis par l'instinct confus des haines qui divisent l'Allemagne , par le besoin fébrile de mouvement politique , par des ambitions de toutes sortes dont ils ne se rendent pas compte ; le jour où ils voudront convenir d'un programme , leur société se rompra. En attendant , ils devaient mettre à profit la

révolte des dissidents catholiques, et ils n'y ont pas manqué.

Les *amis des lumières*, et, parmi eux, les communistes, avaient depuis long-temps de secrètes et actives influences dans la Silésie; l'affreuse détresse de ce pauvre peuple préparait si aisément les voies aux menées des agitateurs! C'est là que Ronge et Czerski dirigèrent leurs efforts. Le mouvement était sorti de la Silésie; c'est en Silésie qu'il se développa avec le plus de force. Ces relations des *amis des lumières* avec les nouveaux catholiques, avec Ronge particulièrement, devinrent bientôt plus évidentes, lorsque les deux réformateurs, au mois de mars dernier, dans leur prétendu concile de Leipsick, voulurent établir les principes de la nouvelle église et organiser une constitution. Nous avons indiqué plus haut les dissidences qui se manifestaient déjà au sein du schisme naissant, d'un côté les tendances plus religieuses de Czerski, de l'autre la direction rationaliste et protestante de Ronge. Le concile de Leipsick allait décider entre l'apôtre des Slaves et l'apôtre des Allemands, ou plutôt, pour employer des termes mieux appropriés, Ronge et Czerski allaient discuter aussi gravement que possible dans un conciliabule. Mais Czerski avait grand tort de s'aventurer à Leipsick; il n'était plus sur son terrain; les tempéraments à moitié

catholiques qu'il admettait encore, pour ne pas choquer les Slaves, ne convenaient guère ici, en Saxe, sur le sol natal du protestantisme; Czerski fut battu et devait l'être. Le symbole voté par le concile de Leipsick est un symbole rationaliste, bien plus, un symbole sans croyances et qui serait repoussé à cause de sa sècheresse par la majorité des partis protestants. Czerski résista, mais vainement, et, jetant l'anathème à des hommes qui cessaient d'être chrétiens, il retourna en Silésie. Or, parmi les articles de ce contrat que les *amis des lumières* avaient fait triompher, le plus important était celui-ci : que chaque commune élirait tous les ans son officiant, et que le prêtre ainsi désigné par le choix de la majorité pourrait se passer de l'ordination. C'était là une décision bien grave. Qu'on veuille se rappeler ce que nous avons indiqué tout-à-l'heure, l'union des catholiques dissidents avec les *amis des lumières*, par conséquent les questions politiques devenues peu à peu l'objet véritable des débats et substituées secrètement aux questions religieuses ; qu'on se rappelle aussi dans quel pays tout cela se passe, dans un pays où les actes qui constituent la famille, actes de naissance, actes de mariage, sont délivrés par l'autorité ecclésiastique ; maintenant, que cette église nouvelle soit reconnue avec les institutions démocratiques qu'elle s'est

*données, voilà le radicalisme absolu introduit par ruse au milieu de l'État !

Le gouvernement prussien ne pouvait rester plus long-temps dans cette quiétude parfaite où il se complaisait. Le réveil fut terrible, et, comme on avait poussé l'imprévoyance aussi loin que possible, on se prépara à être violent pour regagner le terrain perdu. C'était croire qu'on répare une faute par une faute plus sérieuse encore; c'était s'engager dans une voie pleine de périls. On ne s'y engagea pas cependant aussi vite qu'on l'aurait désiré; une objection très-juste, très-sensée et tout-à-fait inattendue, ajourna la politique nouvelle que l'imagination pétulante du roi voulait substituer si brusquement à sa politique de la veille. C'est un détail curieux que je ne dois pas omettre. Le roi venait de porter au conseil l'affaire des *catholiques allemands*; il demandait une décision immédiate; il est bien entendu que les sectaires n'auraient pas été reconnus et qu'on les aurait chassés de la Prusse. Toutefois la question n'était pas si simple, et M. Eichhorn, ministre des cultes, en exposa franchement les difficultés. « Nous n'avons pas à statuer seulement, disait-il, sur une secte, sur une église particulière; il y a en Prusse plus d'une église non reconnue; ce qui sera décidé pour l'une sera décidé pour l'autre; l'attention de tous les esprits est tournée vers ces

matières , et , à moins de nous couvrir de ridicule , nous ne pouvons agir là et reculer ici. Nous n'avons qu'une seule décision à prendre , et cette décision devra être appliquée à toutes les sectes dissidentes , à toutes les églises non reconnues par l'État. » M. Eichhorn avait raison ; mais ce grand travail , cette tâche si compliquée effrayait le roi. Ce n'est pas tout : l'objection allait plus haut ; elle serrait de plus près les difficultés au milieu desquelles on se trouvait pris ; parmi les sectes dissidentes dont parlait M. Eichhorn , la principale était celle des *vieux luthériens*. Or , de quel côté étaient les dissidents ? Était-ce dans l'église de Luther , dans la vieille église protestante , établie si glorieusement par le traité de Westphalie , et reconnue , en 1815 , dans le pacte fédéral de l'Allemagne moderne ? N'était-ce pas plutôt dans l'église évangélique , constituée à grand'peine , il y a une vingtaine d'années , et fort mal constituée , à ce qu'il paraît , puisque tous les partis religieux s'accordent à vouloir réviser ses lois ? M. Eichhorn prouvait très-clairement au roi que , dans la querelle de l'État et des *vieux luthériens* , le dissident , l'hérétique , c'était l'État et l'église officielle : or , ce qui allait être statué sur les dissidents catholiques serait applicable par la même raison aux dissidents protestants , et ces dissidents , c'étaient les pasteurs et les fidèles du culte évangélique.

Pour un roi théologien , l'objection était invincible. Le roi fut surpris, mécontent, comme un docteur qu'un argument imprévu vient de désarçonner ; il leva la séance, et demanda à ses ministres un nouveau travail sur la question.

Que devenait cependant l'agitation religieuse dans les autres parties de l'Allemagne ? Le concile, le conciliabule de Leipsick s'est ouvert au mois de mars ; que se passait-il, vers cette époque, dans les contrées du centre et du midi ? La politique de l'Autriche et de la Bavière sera tout opposée, on le pense bien, à la politique de la Prusse. A Vienne et à Munich, il n'y aura aucun motif d'incertitude ; on sera très-décidé, très-irrité même. Si les uns ont péché par irrésolution, ceux-ci, par violence, commettront plus d'une faute sérieuse, et les relations des cabinets catholiques avec les cabinets protestants, les relations du Nord et du Midi, déjà compromises, s'aigriront d'heure en heure.

On comprend sans peine que la situation religieuse de l'Allemagne, telle que je l'ai rapidement exposée, dut se prêter beaucoup au développement de la secte nouvelle. Dans ce pays que divisent mille factions théologiques, chacune d'elles avait un intérêt propre à soutenir le mouvement qui venait de se déclarer en Prusse. Les piétistes d'abord, nous l'avons vu, s'étaient servis de Ronge contre

les catholiques ; quand ils virent les *amis des lumières* s'avancer derrière ce drapeau qu'ils venaient de bénir, ils comprirent leur faute et reculèrent d'épouvante. Avec les *amis des lumières*, presque tous les protestants s'intéressaient aux novateurs, les uns en haine de Rome, les autres par des motifs sérieux, tout-à-fait chrétiens, et parce qu'ils croyaient découvrir dans cette tentative un véritable essor de l'esprit religieux. Ajoutez à cela les libéraux, les jurisconsultes, moins confiants que les théologiens, et qui voyaient là surtout un fait politique, un mouvement utile à l'unité future de l'Allemagne. Si l'on réfléchit à tant de causes de succès, on ne s'étonnera plus de la marche rapide des dissidents.

La Saxe d'abord, ce vieux foyer du luthéranisme, les attendait et les appelait. C'est là qu'étaient leurs défenseurs : les journaux de Dresde et de Leipsick, la *Gazette universelle allemande* et les *Feuilles patriotiques de Saxe*, s'étaient constitués l'organe officiel, le moniteur de la révolution religieuse. Dans leur ferveur, ces Saxons exagéraient tout et croyaient assister de bonne foi à une conclusion glorieuse de l'œuvre de Luther. Le concile de Leipsick fut l'occasion de fêtes sans nombre. L'université de Halle, toute voisine de Leipsick, envoya ses députés aux membres du concile pour les inviter à un banquet solennel : la Saxe et la

Prusse fraternisaient. Un grand nombre de professeurs, M. Germar, M. Niemeyer, M. Eckstein, M. Schwarz, prirent la parole. Cedernier, docteur en théologie, ne craignit pas de déclarer que la révolution présente lui paraissait très-supérieure à la réforme. Un philosophe, un des plus anciens disciples de Hegel, M. Hinrichs, professeur à Halle, lut quelques fragments d'un livre qu'il préparait sur les évènements de Laurahütte et de Scheidmühl. La classe ouvrière était aussi représentée à cette fête; les compagnons brasseurs, les boulangers coudoyaient les docteurs en droit, les licenciés en théologie, les graves philosophes hégéliens. La philosophie de Hegel n'avait jamais été si accessible. Les esprits étaient sous le charme des plus folles illusions, illusions naïves chez les uns, factices chez les autres; mais, enfin, tout ce mouvement contribuait à accroître au loin le bruit de l'église nouvelle. On publiait avec emphase les relations de ces fêtes; les discours de M. Schwarz, de M. Hinrichs, étaient jetés à tous les échos, et M. Ronge devenait décidément un personnage. La constitution saxonne, il est vrai, ne reconnaît que trois cultes: la religion catholique et les religions luthérienne et réformée; le culte nouveau ne fut pas autorisé, et les dissidents ne purent, comme en Prusse, former des paroisses. Ce qui était grave toutefois, c'était l'assentiment du peuple et les

adhésions confuses, diverses, qui arrivaient de mille côtés.

La secte se répandait toujours; elle pénétra bientôt dans la Hesse-Électorale, dans le duché de Hesse-Darmstadt, dans le royaume de Wurtemberg. Déjà, au mois de février, les cours de Darmstadt et de Stuttgart avaient demandé à Berlin, à Vienne et à Munich, s'il n'était pas urgent de saisir la Diète de cette question religieuse. On sait la réponse de Berlin; la Prusse favorisait alors les dissidents catholiques; M. de Bulow et M. Eichhorn niaient l'importance de cette émeute. Quant au cabinet de Vienne, au lieu de répondre, il récrimina vivement; il rejeta toute la responsabilité des troubles sur la conduite des états protestants, il se plaignit avec amertume des gazettes de la Prusse et de la Saxe, et de la tolérance impie de la censure. Les plaintes étaient plus vives encore à Munich. Là, les querelles étaient envenimées par les discussions du protestantisme bavarois avec l'État; une ordonnance de 1836 oblige les protestants eux-mêmes à s'agenouiller quand passe la procession du Saint-Sacrement; le synode d'Ansbach s'adressa au roi pour obtenir la suppression de cette mesure et réclamer la liberté de conscience. Le roi Louis rassembla deux fois son conseil; ses fils, le prince royal et le prince Luitpold, assistaient aux séances: l'affaire fut renvoyée devant

le conseil d'état, lequel choisit pour rapporteur M. le baron de Freyberg, membre de la chambre des députés et l'un des chefs les plus exaltés du parti catholique. M. de Freyberg, quelques mois auparavant, avait déjà prononcé à la Chambre un discours très-remarqué, et qui ne laissait pas de doute sur le parti qu'il allait prendre. Il vit dans la pétition du synode d'Ansbach un crime de lèse-majesté, et conclut à la mise en jugement de tous les signataires. Cette opinion absurde fut heureusement repoussée par le conseil des ministres, et il paraît bien que la modération du cabinet est due à l'influence conciliante du prince Luitpold, qui s'efforce toujours d'introduire dans les conseils de son père un sage esprit de tolérance et de liberté. La pétition du synode d'Ansbach fut seulement renvoyée au synode général, auquel, disait-on, elle aurait dû être communiquée d'abord. On refusait ainsi de punir les pétitionnaires; c'était beaucoup sans doute pour le cabinet bavaïse, mais rien n'avancé cependant; la question écartée pour un défaut de procédure, les griefs des protestants subsistaient toujours. L'affaire des dissidents catholiques vint augmenter ces embarras. Les légations protestantes de Saxe, de Prusse, de Wurtemberg, étaient continuellement aigries à Munich par le ton violent des journaux officiels, qui signalaient les pays luthériens comme des foyers d'impiété. Dans

des circonstances où il eût fallu tant de calme, c'étaient des hommes de parti qui se trouvaient à la tête des affaires. Le ministre de l'intérieur en Bavière est M. d'Abel, chef des ultracatholiques ; les jeunes princes, et surtout le prince Luitpold, sont occupés sans cesse à contenir ce caractère emporté, et, quand cela est possible, à réparer ses fautes. De son côté, la Prusse choisissait pour représentants auprès du roi Louis des hommes pleins d'ardeur. M. de Küster, ministre de Prusse à Munich, fut rappelé au mois d'avril dernier, parce qu'on le jugeait trop peu énergique pour lutter contre l'esprit ultramontain. M. de Rochow, qui fut désigné d'abord pour lui succéder, est un homme habile, actif, entreprenant, un caractère résolu ; M. de Rochow n'alla pas en Bavière, il fut envoyé peu de temps après à Saint-Petersbourg, mais sa nomination et le rappel de M. de Küster avaient déjà été considérés comme une menace. Il y avait donc, on peut le dire, une sorte d'hostilité ouverte entre le cabinet de Munich et celui de Berlin.

Malgré cette hostilité, malgré les rancunes qu'il gardait à la Bavière, le gouvernement prussien commençait à regretter sa tolérance. A la peur qu'inspirait le communisme, venaient se joindre chaque jour des symptômes inquiétants : les dissidents n'avaient pu établir une paroisse à Berlin ; ils y étaient venus après le concile de

Leipsick, mais ils avaient attiré plus de curieux que de prosélytes. De hautes protections pourtant ne leur avaient pas manqué ; des professeurs de l'université, et des plus illustres, avaient fait des efforts extraordinaires pour organiser une paroisse de *catholiques allemands* ; plusieurs d'entre eux voulurent entraîner un des vicaires de la paroisse catholique dans la révolte de Ronge et de Czerski, et lui offrirent la direction de l'église nouvelle à Berlin. Des noms justement célèbres, M. de Raumer et M. Ranke, avaient signé cette incroyable lettre. Le digne prêtre répondit qu'il trouvait la proposition abominable, et qu'il la déclarerait telle en chaire : c'est ce qu'il fit au prône le dimanche qui suivit. Les luttes, les attaques directes, les personnalités violentes, étaient donc introduites à Berlin même. Tandis que des hommes comme Raumer et Ranke s'employaient si activement pour les sectaires, le danger grossissait ailleurs ; on était envahi de tous côtés ; après tant d'hésitations, il était bien temps de se décider enfin. C'est le 30 avril que fut signé en conseil le premier arrêté sérieux concernant l'église *catholique allemande*. Le culte nouveau n'était pas reconnu ; ses ministres, par conséquent, n'avaient aucune relation avec la puissance temporelle, et le droit de tenir des registres d'état civil leur était formellement dénié :

les dissidents, sur ce point-là, étaient renvoyés à l'autorité protestante ; tous les actes civils devaient leur être livrés par les ministres du culte évangélique.

IV.

Controverse philosophique et religieuse. — MM. Gourres, Hinrichs, Menzel, Rauwerck, Staudenmaier, Ullmann.

Tandis que l'arrêté du 30 avril détermine pour quelque temps la situation des néo-catholiques, et avant que de nouveaux embarras se déclarent avec plus de force, je voudrais voir ce qui se passe dans le champ de la controverse philosophique et religieuse. Nous venons d'interroger le monde politique, la diplomatie, les arrêtés des cabinets allemands ; sachons maintenant où en est la conscience du pays. La bataille sur ce terrain n'est ni moins ardente, ni moins instructive. Il importe de connaître ce que pensent les organes les plus accrédités de l'opinion, et, peut-être, au milieu de ces apostrophes passionnées, au milieu de ces attaques haineuses et de ces ridicules enthousiasmes, peut-être entendrons-nous une bonne parole qui éclairera pour nous le caractère véritable de l'agitation religieuse.

Le nombre des productions dictées par cette controverse est effrayant. Chacun a voulu donner

son avis. Ce ne sont pas seulement les capitales , les universités, les facultés de théologie qui ont pris la parole ; il n'y a pas de petite ville qui n'ait publié une douzaine de brochures. Cette préoccupation universelle est sans doute un fait considérable : je le signale en passant , mais je n'ai pas à m'occuper de tous ces écrivains de hasard. Je cherche les livres sérieux ou qui devraient l'être. D'ailleurs, pour chaque parti , il y a toujours un manifeste plus éclatant qui dispense des autres. C'est ainsi que Goerres me dédommagera très-amplement des pamphlets ultramontains sortis des ateliers de Munich. L'ouvrage de Goerres a été publié tout au commencement de la lutte , il a engagé la bataille : c'est le premier document à consulter. Aussi bien le nom de l'auteur m'attire ; Goerres est un puissant écrivain, un controversiste redoutable et qui représente toute une partie de l'école catholique du Midi ; nous allons savoir l'opinion de Munich sur ces singuliers événements.

Non ; j'aurais dû m'y attendre et fermer ce livre. Non , je n'aurais pas dû demander à ce noble vieillard si malade, si irrité, une opinion élevée , sérieuse , intelligente. Ce n'est plus Goerres, ce n'est plus ce grand publiciste, celui qui rédigeait le *Mercure du Rhin* ; ce n'est plus même le révolutionnaire converti qui porta dans son catholicisme une fougue si sincère et souvent

si féconde. L'école étroite qui s'est emparée de lui a étouffé les vigoureux élans de cette riche nature. Au lieu de cet enthousiasme spontané qui illuminait sa plume, nous ne trouvons qu'une déclamation froide, une raillerie gauche et pesante. L'auteur commence par une dissertation fort alambiquée sur les reliques; il y est dit très-gravement que le corps est *le revers de l'esprit* (*die Kehrseite des Geistes*), et le vêtement le revers du corps; voilà pourquoi la robe de Trèves est sainte et adorable. Le mysticisme de Goerres, avouons-le, était plus élevé autrefois et ne se serait pas contenté de ces explications douteuses; c'étaient des théories bizarres, mais jamais grossières, et l'on n'y aurait découvert aucune trace de matérialisme. Après ce préambule, le pèlerinage de Trèves est tout aussitôt comparé aux expéditions de Saint Louis, et l'auteur, charbonnant une noire peinture de l'iniquité présente, nous raconte fort longuement une vaste conspiration de démons qui se liguent pour empêcher la croisade. Certes, personne ne l'ignore, M. Goerres a toujours été possédé par une imagination fougueuse, il a toujours eu une manière hardie de considérer les choses et de grossir outre mesure ce qu'il voulait peindre; mais ici on ne peut signaler vraiment que sa bonne volonté; sa riche fantaisie l'abandonne; il copie pauvrement *le Paradis perdu* et

les Martyrs. Vous ne devineriez jamais le stratagème employé par les conseillers de Satan; ils répandent le bruit que le choléra est aux portes de Trèves! Vains efforts! les croisés bravent le choléra, ils courent au-devant du martyr, et arrivent sains et saufs dans la Jérusalem allemande. Cette invention n'est-elle pas d'un goût vraiment épique? Puis tout-à-coup voici venir, dans une parenthèse, l'université de France, que M. Goerres connaît si bien, et dont il parle avec une finesse très-ingénieuse. L'auteur vient de citer je ne sais quel article de journal où l'on dénonce les enfantillages et les dangers d'une dévotion niaise; y a-t-il des parents qui croient les enfants devenus impeccables si on les revêt d'une tunique pareille à la tunique de Trèves? Le gazetier l'affirme. Piqué au jeu par ces railleries médiocres, M. Goerres répond avec une légèreté prétentieuse : « Oui, en vérité! lorsque tous ces petits enfants, tous ces petits vermisseaux seront revêtus de la tunique du Christ, lorsqu'ils porteront de leur main gauche des branches de lis, de leur main droite, en guise de bouclier, une autre tunique de Trèves en pain d'épice, et lorsque, guidés par les bacheliers, les licenciés et les docteurs de l'université napoléonienne, sous le commandement en chef de Villemain, ils s'avanceront en chantant, alors, sans doute, Sion sera ébranlée

jusqu'en ses fondements, et la ville sainte sera perdue. » Comprenne qui pourra le sens de cette bouffonnerie; nos pamphlétaires d'une certaine école ne brillent guère par l'élégance de l'esprit et la délicatesse du goût, mais vraiment ils valent mieux que cela. Tout le manifeste est écrit du même style. Comment l'illustre auteur de l'*Histoire des Mythes asiatiques* a-t-il pu s'abaisser à cette littérature sans vergogne ?

Il faut se souvenir que celui qui plaisante sur ce ton était, il y a trente ans, l'un des plus grands écrivains de son pays. Lui-même, de temps en temps, il voudrait se le rappeler, il se cherche péniblement, il s'efforce de retrouver cette verve puissante qui était son génie. Pauvre vieux lutteur, épuisé aujourd'hui par l'âge; épuisé surtout par les mesquines passions qu'il s'est données ! il ne lui reste plus que la déclamation sonore. Qu'est devenu le sentiment vivace qui frémissait jadis sous ce langage diffus et retentissant ? où est le nerf et l'aiguillon ? Je rencontre, vers la fin de son livre, au milieu d'un flot de paroles, quelques pages sur la Révolution française, sur Napoléon, sur notre XIX^e siècle ; on voit qu'il a ramassé ici toutes ses forces pour frapper un grand coup : eh bien ! c'est encore un plagiat, un mauvais pastiche de la Bible et de l'Apocalypse. Voici d'abord une peinture du Déluge, puis paraît le roi des eaux,

Napoléon ; il conduit son armée de vagues monstrueuses depuis les Pyramides jusqu'au Kremlin ; enfin, les eaux s'abaissent, et les peuples se rassemblent sur le sommet des montagnes pour maudire 89. Cette malédiction jetée sur le monde moderne est plus bizarre que vigoureuse ; elle attriste plutôt qu'elle n'irrite ; on oublie volontiers l'injure, et on se surprend à écouter avec douleur ce pauvre vieillard qui déraisonne. D'ailleurs, ce grand appareil de déclamation ne dure pas ; l'auteur retombe bien vite dans ses tristes facéties, et termine son livre par une scène de carnaval dont le sujet est le mariage de M. Ronge. Folies, charivari, détails scabreux, le sel et le poivre, rien n'y manque ; qu'on me dispense de raconter ces burlesques récits : c'est déjà trop de les avoir lus. Je remarque seulement que M. Goerres donne un singulier rôle au *Cantique des Cantiques*, quand il le fait chanter par Ronge et sa fiancée d'une façon bien irrévérencieuse. « Ce mariage, dit M. Goerres en terminant, est le symbole du prochain mariage de l'église catholique allemande avec l'église évangélique ; vivent le pape germanique et la papesse Jeanne ! »

Tel est ce livre qu'il faut se hâter de fermer. L'écrivain a raillé MM. Ronge et Czerski le moins mal qu'il a pu : c'était son droit, et ce n'est pas moi qui défendrai les deux réformateurs. Ce qui nous

afflige, ce qui est un triste spectacle, c'est de voir chez un vieillard si vénérable encore une haine si inintelligente de la société moderne, chez un écrivain jadis si original tant de lieux communs dérobés aux plus mauvaises gazettes de France et d'Allemagne. L'homme qui a écrit ce fâcheux pamphlet a eu la plus loyale et la plus vaillante jeunesse; c'était l'élève du Centaure; il meurt aujourd'hui dans les rangs ennemis, lançant d'une main tremblante, comme le vieux Priam, un fer énervé qui ne frappe pas, *telum imbellè sine ictu*.

Les défenseurs de M. Ronge ne seront guère moins ridicules que ses adversaires; les dithyrambes des uns vaudront bien les malédictions des autres. Il semble même que les fantaisies du vieux Goerres aient donné le ton à la polémique. Je ne parle pas seulement des écrits de M. Ronge lui-même, de ses proclamations à *mes coreligionnaires*, à *mes concitoyens*, aux *prêtres catholiques*, au *bas clergé*, discours vulgaires, où le vide des idées se dissimule mal sous l'emphase du langage : « *Frères et amis, la lumière nouvelle est descendue sur vous...*, etc. » De part et d'autre, on a recours à la déclamation, et ce qui prouve bien que ce débat est beaucoup plus politique que religieux, c'est la pauvreté de tous ces manifestes théologiques, c'est l'absence de doctrines qui y est trop visible. Parmi ces niaiseries, il y en a de plai-

santes ; je signalerai un de ces écrits , le plus bizarre de tous assurément , et qui nous épargnera la peine de citer les autres. Voici le titre : *L'union des catholiques et des protestants ; écrit biblique , destiné à toute la chrétienté , et dédié à Jean Ronge*. L'auteur tient toutes ses promesses ; c'est un écrit biblique , si l'on peut appeler biblique une parodie de l'Ancien Testament , un pastiche ridicule des formes naïves et solennelles du grand livre hébreu. Il suffit d'en citer quelques passages ; on aura le ton de ces apologies vraiment singulières.

1.

1. Or, il arriva de nos jours que l'évêque de Trèves exposa une tunique et annonça au monde que cette tunique était précisément celle qu'avait portée le Christ , notre Sauveur.

2. Et il se fit aussitôt un grand concours de peuple pour voir la sainte tunique du Christ.

3. Et ils rendirent à ce morceau de toile des honneurs qu'on ne doit qu'à Dieu lui-même.

4. Et il y en avait qui s'écriaient : Sainte tunique , je m'approche de toi ! Sainte tunique , prie pour moi ! Sainte tunique , je t'adore !

5. Et il y en avait aussi qui croyaient que la tunique avait la vertu de rendre l'ouïe aux sourds , la vue aux aveugles , de redresser les boiteux et de guérir tous les malades.

6. Mais cela n'arriva pas , car les infirmes conservèrent leurs infirmités et les malades leurs maladies.

7. Et l'on donna beaucoup d'argent à la tunique, et l'on accorda des indulgences pour les péchés commis.

8. Et les amis de la superstition poussaient des cris d'allégresse et levaient haut la tête.

9. Et ils se disaient les uns aux autres : « Voyez, le jour est venu de ramener le peuple à l'ignorance. De majeur qu'il était, il redeviendra mineur.

10. » Et dorénavant, bien mieux qu'autrefois, nous le mènerons encore à la lisière. »

11. Et les sages, étonnés de tant de folie, gardaient gravement le silence.

II.

1. Or, parmi les prêtres catholiques, il y en avait un qui était doué d'un sens net et d'une grande vigueur d'esprit : il s'appelait Ronge.

2. Il se leva, et prêcha avec force devant le peuple.

3. Et il appela fausseté ce qui était fausseté, folie ce qui était folie.

4. Il dit encore au peuple :

5. « Je vous le dis, c'est une impiété d'adorer une tunique, un ouvrage fait de la main des hommes ;

6. » Car Jésus, notre Sauveur, a laissé à ses disciples et à ses fidèles, non pas sa tunique, mais son esprit. »

7. Or, quand les ennemis de la lumière virent et entendirent ces choses, leur cœur fut troublé, et, furieux contre les apôtres de la vérité, ils grincèrent des dents.

8. Et ils tinrent conseil, et ils prirent les armes des ténèbres pour combattre les armes de la lumière.

9. Et ils amoncelèrent les insultes et les calomnies contre l'homme suscité par Dieu pour la défense de la foi.

10. Et, comme ils l'avaient fait jadis pour Luther, ils

lui reprochèrent des péchés dont l'idée était bien loin de lui, et l'accusèrent de fautes dont son cœur ne savait rien.

.....

III.

4. Et il y avait encore un autre prêtre catholique, nommé Czerski, lequel, inspiré par l'Esprit saint,

2. Prêcha la pure doctrine de Jésus, telle que Jésus l'avait prêchée.

3. Et ses chefs devinrent ses ennemis et l'arrachèrent à ses fonctions.

.....

Ce nouvel Évangile continue long-temps dans la même forme, et l'évangéliste, à son dernier chapitre, invite tous les chrétiens, catholiques, nouveaux catholiques, catholiques grecs, luthériens, réformés, à une réunion définitive sous les auspices de M. Ronge, doué d'un sens si net et d'une si grande vigueur d'esprit! Il y est dit qu'on fera la Pâque, non pas avec le levain de la méchanceté et de la ruse, mais avec le pur froment de la franchise et de la vérité. Tout cela est très-biblique en effet, mais on avouera que la légende commence un peu tôt pour M. Ronge. Incurable faiblesse de l'Humanité! Ce grand ennemi de la superstition et du fanatisme a déjà ses partisans fanatiques et superstitieux.

Il y a pourtant des écrits plus sérieux dans cette

polémique; ce sont ceux-là surtout qui, s'inquiétant peu de Ronge et de Czerski, étudient les questions soulevées tout-à-coup dans la société, dans le droit, dans la politique, par les troubles religieux de l'Allemagne. M. Wilhelm Schneegans a publié un travail fait avec soin sur les rapports de l'église nouvelle avec l'État, et sur les réformes qu'exige impérieusement la situation actuelle du culte évangélique. J'ai lu de M. Hinrics, professeur à Halle, une brochure curieuse intitulée : *Trèves, Ronge, Schneidemühl, considérés par rapport à l'État et au droit public*. M. Hinrichs reprend ici les idées exprimées par lui, il y a trois ans, dans sa chaire, et qu'il a exprimées dans ses *Politische Vorlesungen*; il est un de ceux qui ont toujours désiré ardemment la double réforme du protestantisme et du catholicisme, et leur union dans une forme supérieure; il a cru voir dans les événements de Laurahütte et de Scheneidemühl sa chimère tout-à-coup réalisée, et il s'est intéressé au succès de M. Ronge avec une ardeur toute juvénile. Cette partie est la plus faible de son travail; mais quand l'auteur arrive aux problèmes politiques, l'ouvrage est instructif et mérite d'être consulté.

J'espérais trouver quelque mérite de pensée dans l'écrit de M. Wolfgang Menzel, sur les affaires de l'Église. Je n'y ai rien trouvé qu'un long réquisitoire contre la presse en général, et une série

d'injures adressées à la France, à la corruption française, à l'athéisme parisien, à cette infâme Babylone dont l'esprit empoisonne l'Europe; tout cela à propos de Ronge et de Czerski. Demandez à M. Menzel ce qu'il pense des protestants et des catholiques, s'il appuie les luthériens ou les calvinistes, s'il tient pour la politique de Berlin ou pour la politique de Vienne : à toutes ces questions, M. Menzel n'a qu'une réponse, il est contre la France, *censeo Carthaginem esse delendam*. L'ironie irritée de Louis Boerne avait déjà fouetté ce maniaque; au lieu de le guérir, on a aigri son mal; raillé, renié dans son pays, abandonné de tous, laissons-le marmotter, pauvre fou, son éternelle injure.

Un écrivain anonyme qui signe *un homme d'état* a publié un travail étendu sous ce titre : *Les nouveaux troubles de l'Église jugés au point de vue du droit public et de la politique*. L'auteur pourrait bien être un protestant, quoiqu'il se montre très-opposé à la secte des dissidents catholiques et très-favorable à la politique ultramontaine, à la conduite de Rome dans ses conflits avec la Prusse. Je le prendrais volontiers pour un piétiste très-décidé, mais étranger, par sa qualité de laïque, aux rancunes qui sont si vives chez les ministres de sa communion. Il est frappé surtout du caractère irréligieux que présente la révolte des dissidents ;

dans l'appui que les protestants leur accordent, il voit l'indifférence publique et la haine du christianisme. Les piétistes eux-mêmes ont appuyé M. Ronge ; mais lui, il n'est pas dupe, il dénonce la conspiration anti-chrétienne qui s'accroît et va envahir bientôt toute l'Allemagne. Aussi ses conclusions sont-elles bien simples : point de réforme ; si vous touchez à l'église évangélique, si vous déplacez une seule pierre, vous ouvrez une issue à cet esprit rusé qui vous assiège sous mille déguisements. Ce livre est curieux, l'auteur est seul de son avis contre l'Allemagne entière ; au moment où tous les partis n'ont qu'une voix pour réclamer cette révision des lois fondamentales de l'église protestante, *l'homme d'état* piétiste jette un cri d'épouvante et supplie le pouvoir de barricader les portes.

A côté de ce manifeste si résolu, en regard de cette dénonciation si nette, viennent se placer naturellement les écrits des radicaux. La *jeune école hégélienne* devait prendre part à ces débats et prêter son appui aux *amis des lumières*. Un des plus fougueux écrivains qui aient concouru à la rédaction des *Annales de Halle*, M. Charles Nauwerck, expose dans une série de brochures l'histoire de l'église romaine. Le sujet n'est pas neuf, et M. Nauwerck n'a rien fait pour se l'approprier : les réflexions qu'il imprime sont depuis long-temps

dans le domaine commun des *Annales de Halle*. On ne voit pas qu'il fût si urgent de publier, après tant de pamphlets, un pamphlet nouveau, tristement pensé, lourdement écrit, sur le catholicisme du moyen-âge. M. Nauwerck a déjà publié deux livraisons de son ouvrage, la première sur l'infailibilité du Saint-Siège, la seconde sur les indulgences; il annonce l'histoire du célibat, de l'inquisition, du jésuitisme, en faisant remarquer combien il importe qu'un écrivain populaire apprenne à la nation allemande la vérité complète sur l'église catholique. Décidément, la manie de la révélation se propage; c'est la maladie courante; M. Nauwerck proclamant la nécessité de sa venue me paraît aussi original que M. Ronge. Mais continuons. Une mention particulière est due à M. Maron, qui a fait de son mieux pour être distingué dans la foule. Son écrit porte ce titre : *Le Progrès religieux de notre temps*. Singulier progrès, à coup sûr, et singulière religion! L'auteur commence par déclarer qu'il lui est impossible de croire à l'immortalité de l'âme, dogme absurde, et qui ne peut convenir qu'aux égoïstes. L'humilité est à ses yeux une chose abominable, un vice contraire à la dignité humaine. Après cela, il n'est pas bien étonnant qu'il proscrive le carême. « Étrange façon d'honorer Dieu! s'écrie-t-il. Quoi! humilier son esprit, affaiblir la vigueur de son corps! » Pour

lui, il est bien décidé à faire tout le contraire, et à croire, le plus qu'il pourra, en force et en santé joyeuse. Est-ce bien en Allemagne qu'on imprime ces grossières paroles? Hélas! quand l'esprit de Voltaire passe le Rhin, que deviennent sa finesse et sa vivacité? La plus cruelle des punitions, pour ce scepticisme railleur, eût été de se voir traduit de la sorte. Rejetons bien loin ces prétentieuses sottises qui feraient trop beau jeu aux invectives de Goerres, aux reproches envenimés de Menzel, aux dénonciations de *l'homme d'état*.

Je veux terminer cette revue rapide en signalant deux écrits tout-à-fait dignes d'estime, et dus à deux ecclésiastiques distingués, l'un catholique, l'autre protestant. M. Staudenmaier, professeur à l'université catholique de Fribourg en Brisgau, a établi fortement ce que c'est que le catholicisme; c'est le titre même de sa brochure, *l'Essence de l'Église catholique* (*Das Wesen der katholischen Kirche*). Il restitue avec netteté le caractère de sa religion, obscurci par tant de controverses, et dont le nom a été usurpé par la secte nouvelle; il montre ce grand édifice avec sa discipline, sa hiérarchie, sa constitution puissante, et n'a pas de peine à prouver que M. Ronge s'attribue un titre qui ne lui appartient pas. L'écrit de M. Staudenmaier est, du reste, plein d'élévation, de tolérance, de respect pour la raison humaine; on y

retrouve le penseur érudit, celui qui a écrit une bonne monographie sur Scot Érigène, et qui continue à enrichir la littérature théologique des savants travaux sur le moyen-âge. Il faut souhaiter au catholicisme, en Allemagne et partout, des apologistes comme celui-là. La brochure de M. Ullmann est plus intéressante encore; elle respire une onction vraiment chrétienne, et les doutes de l'auteur à propos de la sccte naissante, sa tristesse qu'il ne dissimule qu'à moitié, donnent un intérêt nouveau et comme un charme plaintif à cette lecture. Il y a profit, d'ailleurs, à connaître l'opinion de M. Ullmann; M. Ullmann, qui professe à Heidelberg et dirige avec M. Umbreit une excellente *revue de critique théologique*, est l'un des plus dignes représentants des doctrines de Schleiermacher. Nous avons entendu les piétistes, les *amis des lumières*, les *jeunes hégéliens*; il faut savoir ce que pense la plus noble école de l'Allemagne protestante, la plus religieuse et en même temps la plus dévouée à la science. Or, voici cette opinion: M. Ullmann, à titre de protestant, a dû saluer d'abord avec joie la tentative des nouveaux catholiques; toutefois, il attendait encore; avant de se réjouir sans scrupule, il voulait les juger sur leurs œuvres. Ce sont ces œuvres précisément qui ont fait naître bien des doutes au fond de son âme. Son cœur était trop sincère pour qu'il voulût profiter

de ces évènements et en faire un moyen de polémique; il cherchait, il épiait un signe, une étincelle de la vie religieuse; il ne l'a point trouvée. « Prenez garde, s'écrie-t-il; prenez garde de trop compter sur les changements que vous faites dans la forme de votre église; l'important, c'est de changer les âmes et de les renouveler! Avant de réformer l'église, il faut se réformer soi-même. Il ne s'agit pas de devenir libre extérieurement; c'est au fond de l'âme qu'il importe de l'être. Et puis, l'affranchissement n'est pas le but principal d'une réforme; le vrai réformateur délivre les âmes de leurs liens extérieurs, mais c'est pour les attacher à la Divinité! Déliver et lier, voilà sa tâche. Il enlève les âmes au mal, et les donne au bien, à la vie, à Dieu! Si Jésus, en tant que réformateur, a détruit l'ancienne loi, souvenez-vous qu'il en a imposé une autre, plus haute, plus difficile, plus obligatoire à la conscience. C'est à cette condition seulement qu'on peut être réformateur véritable et servir efficacement le progrès religieux. » On comprend que, jugés d'après cet idéal, nos réformateurs doivent paraître singulièrement petits. M. Ullmann ne prononce pas ce jugement; il donne seulement ses conseils, il indique les voies, mais avec une tristesse qui montre bien que ses illusions ont disparu.

L'opinion de M. Ullmann est l'opinion véritable;

si l'on veut apprécier à ce point de vue élevé l'entreprise des dissidents catholiques, on est forcé de convenir que ce n'est pas du tout une réforme. Le tort de M. Ullmann est peut-être d'avoir trop voulu découvrir un caractère religieux dans une tentative qui, de ce côté, n'a rien de grave; ce tort, du reste, cette inquiète sympathie, disons-le vite, devient un mérite de plus chez le penseur chrétien, chez le théologien dévoué. Pour nous, l'opinion même de M. Ullmann nous ramène à notre sujet, et au point de vue que nous avons choisi; puisque l'agitation en Allemagne est si peu religieuse, son importance, que personne ne conteste, est bien certainement politique et sociale. Revenons donc aux faits, et, pour achever cette histoire, interrogeons encore, depuis l'arrêté du 30 avril 1845, la conduite des cabinets, la marche des partis, et la situation des diverses églises au milieu des problèmes qui s'agitent.

V.

Émeute de Posen. — Émeute de Leipsick. — Irritation de la cour de Saxe.
— Politique nouvelle de la Prusse.

L'arrêté du 30 avril, nous l'avons dit, ne reconnaissait pas le culte des nouveaux catholiques, mais il ne les inquiétait pas non plus. Les difficultés étaient ajournées. On s'était contenté

de témoigner aux dissidents une sorte de défiance ; l'accueil bienveillant qu'ils avaient rencontré d'abord ayant fini par les enhardir, la défaveur dont ils étaient frappés cette fois semblait pour quelque temps une barrière assez forte contre des entreprises plus audacieuses. Ce furent les catholiques qui, par des violences coupables, changèrent les dispositions du roi de Prusse et le rendirent, comme auparavant, plus favorable qu'hostile au mouvement des novateurs. Tel a été, à coup sûr, le résultat de l'émeute de Posen. Le 29 juillet, Czerski devait prêcher à Posen dans une des églises du culte évangélique. Or, son arrivée dans la ville effrayait les catholiques ; une conspiration s'organisa ; il fut décidé que, par tous les moyens, il fallait l'empêcher d'officier et l'obliger à quitter la ville. Afin de disposer le peuple à écouter plus facilement les conseils du fanatisme, on imagina pour ce jour-là même une procession solennelle en l'honneur des saints rois polonais Miéceslas et Boleslas. L'évêque de Posen avouait le lendemain que cette procession avait été ordonnée précisément à cause de l'arrivée de Czerski, et qu'en l'ordonnant, il avait cédé aux instances de son diocèse ; plus de onze cents personnes avaient pris part à ce complot. Le matin, des placards étaient affichés dans la ville, et Czerski était désigné à la fureur du peuple. L'autorité prussienne prit aussitôt une

resolution énergique ; elle déclara qu'on maintiendrait le libre exercice des cultes , et que la force serait repoussée par la force. On sait ce qui arriva ; l'émeute éclata malgré la ferme attitude du pouvoir , des coups de fusil furent échangés , et Czerski , après avoir prêché devant six mille personnes , n'échappa qu'avec peine à la rage de la populace. Un prêtre polonais , M. Joseph Staretschek , indigné de ces violences , abandonna l'église catholique et passa dans le camp de Czerski ; le fanatisme a toujours de ces succès-là. Ce ne fut pas , pour les dissidents , le seul fruit de l'émeute de Posen , il y en eut un beaucoup plus précieux : le gouvernement prussien s'était trouvé en lutte avec les catholiques , il avait défendu les dissidents , il les avait pris sous sa protection ; l'émeute de Posen renouait donc entre le pouvoir et l'église nouvelle les relations bienveillantes que l'on croyait rompues.

Cette bienveillance ne devait pas durer longtemps. Une émeute faite contre les novateurs leur avait rendu les sympathies du roi de Prusse ; une émeute faite par leurs amis les leur enleva de nouveau. Ils perdirent à Leipsick ce qu'ils venaient de gagner à Posen. Ici , l'on put voir très-clairement l'alliance , consentie ou non , qui existe entre les dissidents et les partis politiques. Ce n'est ni Czerski ni Ronge qui sont en cause dans l'affaire de Leipsick , ce sont les *amis des lumières*. Les

amis des lumières voulaient se soustraire au symbole orthodoxe de la confession d'Augsbourg; le ministre chargé des affaires évangéliques, M. de Könneritz, répondit que son devoir était de maintenir ce symbole et qu'il serait maintenu. Cette déclaration venait d'arriver à Leipsick et les esprits en étaient vivement irrités. On sait combien ces questions de liberté religieuse tiennent au cœur même de la Saxe. Or, le peuple suivait tous ces débats avec une attention inquiète, et, quand la décision ministérielle fut connue, la colère publique, excitée par les fausses rumeurs des révolutionnaires, commença de gronder sourdement. On exploitait les passions de la foule. Le frère du roi, le prince Jean, si connu pour la ferveur exaltée de ses croyances, était l'objet de la défiance universelle. Il semblait que cette décision fût un coup d'état et le premier acte d'un régime de tyrannie. L'exemple des dissidents catholiques qui venaient de déchirer le symbole officiel et d'en créer un nouveau, cet exemple hardi avait éveillé chez les protestants les plus belles espérances; il était cruel de les voir si tôt détruites! Quelque temps après, une revue a lieu à Leipsick, et c'est le prince Jean qui doit y figurer; tout-à-coup, sans motif particulier, le mécontentement du peuple, marqué d'abord par un silence morne, éclate avec violence; ce sont des cris tumultueux; ce sont les

plus fiers et les plus sombres *chorals* de Luther, ce sont les chœurs des *Brigands* de Schiller entonnés à pleine voix par une foule enthousiaste. L'émeute s'élance à travers les rues de la ville, et le prince Jean est obligé de fuir. Cependant tout est fini quand l'autorité se montre; elle croit réparer sa négligence en agissant, comme on dit, avec vigueur, et l'ordre est donné de faire feu. D'où est venu l'ordre? On n'en sait rien encore, mais le sang coule, des citoyens paisibles ont été frappés loin du théâtre des troubles, neuf sont tués, trente sont blessés grièvement, de sorte que le vrai coupable, à la fin de cette journée de deuil, c'est le pouvoir.

C'est une vérité bien vulgaire qu'une faute entraîne toujours une faute. Le dangereux système de répression qu'on semble avoir adopté dans la question religieuse date du jour où l'on a ensanglanté les rues de Leipsick. On avait tiré sur le peuple, des citoyens inoffensifs avaient été tués ou blessés; il fallait repousser toute solidarité avec les auteurs de cette violence. Que fait-on? Le ministère publie une proclamation blessante pour la ville de Leipsick; au lieu de blâmer les perturbateurs, le roi adresse de vifs reproches à la ville tout entière, et achève par là de s'aliéner une cité puissante, libérale, déjà aigrie par l'outrage, et qu'il fallait ramener à soi avec douceur. Puis, quand il est question des malheureux qui ont suc-

combé, un seul mot, ce mot maladroit et cruel : « Nous déplorons la mort de plusieurs victimes, peut-être innocentes ! » Doute injurieux, qui devait être amèrement relevé par la douleur publique ! Or, comment s'expliquer ce manque de mesure chez un roi naturellement bon et vénéré de son peuple ? N'avait-il pas cédé aux conseils irrités de la Bavière ? C'est une conjecture qui n'est que trop permise. Le cabinet de Munich avait un grand intérêt à entretenir l'irritation de la cour de Dresde ; par là il attirait vers sa politique un des pays protestants de l'Allemagne du nord. Le roi de Saxe, roi catholique au milieu d'une population protestante, a les yeux naturellement dirigés vers la Bavière ; il se tournait de ce côté surtout depuis les événements de Leipzig. M. le baron de Beust, ministre de Saxe à Munich, était entouré de conseillers violents qui lui répétaient : « Recommandez l'énergie, et qu'on fasse feu sur cette canaille. » Nous croyons savoir que notre ambassadeur, M. de Bourgoing, a tenu un tout autre langage à M. de Beust ; il s'est appliqué à détruire l'effet de ces mauvais conseils ; il lui a dit de recommander au ministère saxon le calme, la prudence, cette prudence si nécessaire dans toutes les questions religieuses, et indispensable surtout à une dynastie dont la religion n'est pas la religion nationale. Ces sages paroles arrivaient très à propos ; la cour

de Dresde était toujours irritée ; on prétend que le ministre de la guerre, M. le général de Nostitz , avait dit , en parlant des *amis des lumières* : Il faut les broyer, *sie zermalmen*. Quelques jours après , comme il passait dans la rue , des gens du peuple , le reconnaissant , criaient : Voilà le broyeur ! Des troupes cependant arrivaient chaque jour à Dresde ; tout semblait annoncer une collision prochaine , collision terrible , car la dynastie saxonne y jouait son existence , et l'antique hostilité du Nord et du Midi allait mettre l'Allemagne en feu.

Vers la même époque , au mois d'août , il se passa en Prusse un évènement d'une médiocre importance , mais qui montre bien le progrès de ces mouvements religieux ou politiques auxquels on n'osait déjà plus opposer une résistance ouverte. Malgré une défense expresse , les dissidents s'étaient réunis dans une église de Waldbourg , en Silésie. Quelle mesure devait-on prendre ? L'affaire fut portée au conseil des ministres. M. de Bodelschwing fut d'avis qu'on ne pouvait reculer. Il fallait , disait-il , que l'ordonnance royale fût respectée ; il fallait absolument les faire sortir de l'église , dût-on employer mille baïonnettes pour les y contraindre. C'était aussi l'avis de M. de Savigny. Alors le ministre de la guerre , M. de Boyen , si respectable par son âge et sa longue expérience , se leva et dit : « Vous demandez mille baïonnettes , et moi

je vous déclare que je ne vous en accorderai pas une seule pour une mesure aussi désastreuse. » M. de Boyen fut vivement soutenu par un membre du cabinet, M. de Flottwell, qui s'écria : « Point de guerres de religion, et que Dieu nous garde d'en donner jamais le signal ! »

Le roi de Prusse est allé à Munich au mois d'août ; il n'est pas probable cependant que l'influence du roi Louis ait été grande sur Frédéric-Guillaume ; il y a trop de rivalité, trop d'aigreur entre les deux cours. Je crois volontiers que le séjour du roi de Prusse à Munich, s'il se fût prolongé, eût été favorable aux différentes sectes religieuses. On m'assure, en effet, et ceci ne m'étonne pas, que Frédéric-Guillaume, en quittant la Bavière, avait l'intention bien arrêtée de donner à ses sujets une complète liberté de conscience, *eine vollkommene Gewissensfreiheit* ; ce seraient là ses paroles mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les réunions de Stolzenfels devaient être plus efficaces que les entrevues de Munich, et que l'influence du prince de Metternich sur Frédéric-Guillaume a été plus rapide et plus forte que ne le sera jamais celle du prince Louis. Comment ne pas reconnaître l'esprit de la cour de Vienne dans la politique suivie en ce moment ? On parlait hier d'accorder une liberté absolue de conscience, et tout-à-coup on restreint les libertés présentes.

Remarquez pourtant un fait bien expressif ! Les dissidents catholiques continuent d'être traités avec indulgence , les *vieux luthériens* ont été reconnus comme une église distincte ; il n'y a que les *amis des lumières* qui soient interdits et poursuivis partout. On a vu que le plus grand danger était là. Danger ou non , c'est là du moins la question capitale , le grave et terrible problème qui résume tous les autres. Que demandent les *amis des lumières* ? L'abolition d'un symbole que la loi civile leur impose , le droit de décréter eux-mêmes leur croyance , par conséquent la révision du contrat qui unit le spirituel et le temporel. Ce qu'ils veulent , presque tous les partis le veulent comme eux ; ce qu'ils demandent au nom de la libre pensée , d'autres le demandent au nom de la foi ; chacun y espère son triomphe. Ce problème a pris des proportions formidables , et c'est là en effet que se porte toute l'attention des hommes d'état. Ces nouveaux catholiques si infatués de leur célébrité d'un jour , les voilà oubliés désormais ; il n'est plus question d'eux. M. Ronge est allé récemment à Stuttgard pour y présider un concile ! Quel concile ! quelle misère ! Les nouveaux catholiques pourront être défendus ici , tolérés là ; ils pourront se répandre en Prusse et pénétrer secrètement en Bavière , peu importe ce qu'ils feront , leur œuvre est finie ; ils n'auront servi qu'à frayer la route ,

sans le savoir, au parti redoutable qui maintenant occupe tout seul la scène. Nous avons cru nous occuper d'un schisme au sein du catholicisme : or, ce que nous rencontrons, c'est la discorde des églises protestantes, c'est une guerre ouverte entre la conscience religieuse de tout un peuple et son église officielle. La Chambre des députés du royaume de Saxe est saisie en ce moment de ces questions périlleuses. Quand la Prusse poursuit avec rigueur les *amis des lumières*, elle proclame aussi par cela même qu'elle sait maintenant où est le débat. Et pourquoi sévit-on contre les *amis des lumières* ? Pourquoi ne poursuit-on pas les piétistes, les rationalistes, les *vieux luthériens*, tous ceux enfin qui demandent avec eux la séparation de l'Église et de l'État ? Parce que de tous ces partis celui-là est le plus hardi ; parce qu'il est guidé dans ses demandes, non par la foi religieuse, comme les autres, mais par une audace toute révolutionnaire ; parce qu'enfin il entraîne à sa suite tous les libéraux, tous les esprits ardents, tous ceux qui convoient ces garanties constitutionnelles sans cesse promises et sans cesse ajournées. Or, de telles rigueurs sont une mauvaise réponse à des questions devenues si pressantes, et il faudra bien que la Prusse, comme la Saxe, s'efforce de résoudre pacifiquement ces problèmes et de concilier tous les droits.

VI.

Nous avons exposé dans leur ensemble les difficultés sans nombre qui viennent de se révéler si brusquement au-delà du Rhin. Maintenant, est-ce à nous de conclure? Et nous appartient-il de proposer une solution à de si graves embarras? Qu'on nous permette seulement de résumer notre opinion. La crise où est engagée l'Allemagne est une des plus périlleuses qu'elle ait depuis longtemps traversées; elle embrasse tout, la religion, la philosophie, la politique. Or, sur chacun de ces points, la situation est celle-ci :

Le catholicisme a été ébranlé par une révolte insignifiante au fond, mais qui a fait éclater dans mille endroits la haine de Rome et de secrètes tentatives à une religion nationale. Au sein du protestantisme, la crise est bien autrement grave; on peut dire que la difficulté tout entière est là : voilà pourquoi le problème s'agite à Dresde et à Berlin, tandis que Munich et Vienne n'y sont intéressés que d'une manière indirecte. Or, toutes les pétitions, tous les systèmes qui sont ici aux prises peuvent se réduire à deux : les uns demandent la séparation de l'Église et de l'État, ils veulent une liberté absolue de conscience, et que toute religion puisse s'établir sans entraves. On comprend que

cette prétention est monstrueuse. Les autres veulent bien l'union de l'Église et de l'État, ils la désirent même, mais ils disent à l'État d'instituer une religion appropriée à l'esprit du temps et aux lumières toujours croissantes; ils citent l'exemple de Frédéric-Guillaume III, qui, en organisant de sa propre autorité l'église évangélique, a établi, en effet, un précédent tout-à-fait révolutionnaire. De part et d'autre, les exigences sont insoutenables et le problème insoluble. Si l'État choisit une des communions actuelles pour en faire la religion officielle, les autres communions seront opprimées, les griefs seront toujours aussi vifs, on n'aura remédié à rien. D'un autre côté, l'État peut-il donner une liberté absolue et rompre tous ses liens avec l'Église? Cette théorie ne soutient pas l'examen. En attendant une solution définitive, il y en a une, transitoire, il est vrai, mais déjà bien féconde. Ne séparez pas absolument le spirituel et le temporel, mais élargissez les liens qui les unissent. Entre une union presque complète, comme celle qui existe en Prusse, et une association qui laisse à chacun sa liberté, la différence est importante. Eh bien! la première réforme à introduire, ce sera sans doute d'enlever à l'Église les registres de l'état civil. Par ce moyen, ceux qui repoussent la communion dans laquelle ils sont nés ne sont plus soumis à un symbole de foi que réprouve leur

conscience ; c'est à l'État qu'ils ont affaire. Toutes les réformes doivent commencer par celle-là ; qu'il nous suffise d'indiquer ce principe.

Pour la philosophie, compromise aussi dans ces débats , on n'oubliera pas qu'elle est une puissance en Allemagne ; ni en Saxe , ni en Prusse , il ne serait prudent de toucher à ses franchises. Qu'on se rappelle la politique de Frédéric-Guillaume III , l'alliance si féconde de l'État avec la science , avec la libre pensée. Sans doute il peut arriver un temps où les doctrines régnautes entrent en lutte avec l'idée même de l'État et où cette alliance soit nécessairement rompue. Depuis la mort de Hegel , depuis que la nouvelle école hégélienne a substitué aux spéculations sublimes de la métaphysique l'intolérance étroite de son radicalisme , l'État a repoussé les disciples aussi franchement qu'il avait accueilli le maître ; il les a même combattus , mais pacifiquement , avec des armes légitimes , en leur opposant Schelling , par exemple . en essayant de recomposer à Berlin une grave assemblée , un glorieux concile de penseurs et de savants. Rien de mieux. Aujourd'hui , entraîné par la lutte , harcelé par les réclamations des *amis des lumières* , le gouvernement est obligé de recourir à une répression d'une autre nature. Qu'il prenne garde , en frappant le parti démagogique , de ne pas attenter aux droits de la science. Dans les pays catholiques ,

si le clergé trouble l'État, on sait le réprimer ; avec quels scrupules pourtant ! avec quels ménagements circonspects ! comme on craint de blesser la religion ! Eh bien ! qu'on ne l'oublie pas : la philosophie, par l'influence qu'elle exerce, par les grands souvenirs qu'elle réveille, la philosophie est une religion dans la patrie de Leibnitz, de Kant, de Fichte, de Schelling, dans le pays où règne encore sur tant d'âmes la pensée souveraine de Hegel !

Il reste enfin à dire un mot de ces exigences politiques, chaque jour plus vives, plus impatientes. Quelque sujet que l'on traite à propos de l'Allemagne, droit, politique, religion, c'est toujours là qu'il faut arriver, c'est le terme nécessaire auquel tout nous conduit. Rien n'est plus manifeste, d'après le tableau que nous venons de tracer. Que ce soit du moins un avertissement sérieux pour la Prusse. Des libertés long-temps promises sont ajournées sans cesse : or, l'esprit public ne s'endort pas comme on le voudrait ; il veille, il est inquiet, actif, inventif ; il attend les occasions favorables ; bien plus, il les provoque, il les fait naître. Aujourd'hui, un schisme se forme ; eh bien ! il encourage ce schisme, il en fait son profit, et voilà le parti constitutionnel devenu, jusqu'à nouvel ordre, une secte religieuse. Ne vaudrait-il pas mieux se décider enfin ? Ne vaudrait-il pas

mieux creuser soi-même un lit à ce flot de l'opinion publique, à ce flot désormais irrésistible, et qui, toujours plus irrité, se cherchant une issue, va se jeter avec fureur là où personne ne pouvait se défier de lui ? Cette constitution tant promise n'est-elle pas, en ce moment, plus nécessaire que jamais ? N'est-elle pas le moyen le plus sûr et le plus urgent pour conjurer tant de périls ? Quand on étudie de près l'agitation religieuse dont nous venons de tracer l'histoire, c'est la conclusion à laquelle on est amené comme malgré soi, et nous souhaitons bien vivement ne pas nous tromper dans nos espérances.

Septembre 1845.

V.

LE PARTI CONSTITUTIONNEL EN PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV. SES ACTES ET SES DISCOURS. LE DÉCRET DE 1841. — POLÉMIQUES DES JOUENNAUX. — L'ÉCOLE HISTORIQUE ET L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE. — M. STAHL, M. STEECKFUSS ET LES ÉCRIVAINS RADICAUX. — FORCES DU PARTI CONSTITUTIONNEL. — FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV ET LE PRINCE DE METTERNICH.

La question constitutionnelle qui préoccupe si vivement la Prusse, et, avec la Prusse, l'Allemagne tout entière, présente en ce moment un objet d'étude assez sérieux pour qu'on puisse l'examiner avec fruit. Ce ne sont plus seulement des vœux lointains, de vagues désirs qu'il s'agit de signaler; ce sont aussi des faits, des événements graves. Il y a long-temps sans doute que la Prusse convoite ces destinées constitutionnelles qui lui ont été annoncées en 1815; jusqu'ici pourtant, elle attendait sans trop de peine. Tant

que l'ancien roi vivait, elle semblait craindre de troubler la vieillesse d'un monarque vénérable et qui avait dignement partagé, aux plus mauvais jours, les souffrances de la patrie; elle ajournait donc depuis vingt-cinq ans ses libres espérances. Aujourd'hui, tout est bien changé : à ces désirs patients ont succédé, depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume IV, les réclamations les plus énergiques. Or, ces demandes sont si pressantes, la certitude de triompher est si forte, que déjà, devançant l'époque où la constitution prussienne sera enfin publiée, les différents partis se préparent; bien plus, ils sont formés dès à présent, ils sont en armes, et la discussion s'est ouverte comme au sein d'une assemblée représentative.

C'est en 1840 que Frédéric - Guillaume IV est monté sur le trône. On comprend que tout ce qui s'est passé depuis cette date ait dû singulièrement encourager les publicistes. Quand un pays entier est mûr pour une de ces révolutions intérieures, les événements qui surviennent, grands ou petits, ne font que hâter le dénouement inévitable vers lequel tout conduit les intelligences. En ce moment même, l'agitation religieuse et les problèmes infinis qu'elle soulève au sein des églises catholique et protestante, ne semblent-ils pas être une circonstance décisive, un avertissement irrésistible? Le ministère saxon ne peut conjurer tous les périls

qui menacent le culte évangélique qu'en s'adressant aux Chambres, en délibérant avec elles, en leur soumettant les pétitions qui se succèdent sans relâche. La situation de la Prusse est plus difficile encore ; c'est dans l'Allemagne du nord, c'est à Berlin, à Halle, à Breslau, à Koenigsberg, qu'a éclaté, avec le soulèvement des *nouveaux catholiques*, la discorde des églises protestantes. Assurément, si, depuis un an surtout, on a pu croire et annoncer très-haut qu'une constitution serait prochainement octroyée à la Prusse, ces bruits sont maintenant plus fondés que jamais. Aussi, voyez comme les différents partis se dessinent avec plus de netteté ! Le monde des publicistes offre tout l'aspect d'une assemblée politique ; celui-ci représente le centre droit, celui-là est le chef du centre gauche. Il n'est plus permis, à Berlin, de demeurer neutre en ces vives questions. Des voyageurs qui viennent de passer un an loin de leur pays, retrouvent, au retour, une société émue, passionnée, et sont obligés de choisir leur drapeau. En un mot, la vie politique, avec ses mouvements et ses inquiétudes, existe enfin dans ce pays, et peut-être est-il permis de répéter, à propos des libertés nouvelles, ce que M. Mignet a dit de la convocation des États-généraux en 89 : Quand le ministère prussien déclarera que la Prusse est un pays constitu-

tionnel, il ne fera que décréter une révolution déjà faite.

Je dis que cette révolution est déjà faite dans les esprits ; je dis que les partis se forment et se combattent , comme si la Chambre était ouverte à Berlin et que les chefs eussent déjà inauguré la tribune. Cela n'empêche pas assurément de reconnaître les difficultés sérieuses qui s'opposent encore à l'accomplissement du vœu public. Quelles sont les dispositions de Frédéric-Guillaume IV ? Quel obstacle le parti constitutionnel doit-il rencontrer dans l'influence de l'Autriche , dans l'habileté si redoutable du prince de Metternich ? Voilà , certes , des questions graves. J'essaierai d'indiquer où en est aujourd'hui l'Allemagne ; j'essaierai de découvrir dans le caractère de Frédéric-Guillaume , dans la politique du cabinet de Vienne , les chances diverses qui peuvent préparer ou retarder le succès du parti constitutionnel. Examinons d'abord ce parti lui-même , sachons bien quelles sont ses forces , donnons-nous enfin ce spectacle que j'annonçais tout-à-l'heure , le spectacle d'un pays qui , impatient , avide des libertés promises , n'attend pas l'heure où ces libertés doivent lui être accordées , et suscite par avance des représentants pour délibérer comme à la tribune. C'est là l'intérêt véritable de la situation. Je n'ignore pas quelle large part est laissée

à l'action de la diplomatie ; mais , ne l'oublions pas cependant , nous ne sommes plus au temps où la diplomatie toute seule règle et conduit les affaires humaines. Ce n'est qu'avec le concours de l'opinion qu'elle peut agir efficacement ; il lui est ordonné de tenir un compte sérieux des idées , de l'esprit public , du mouvement de la société. C'est ce mouvement , toujours plus vif , plus hardi , que je veux interroger à Berlin , avant de connaître ses chances de succès ou de discuter les oppositions qui le menacent.

L'avènement de Frédéric - Guillaume IV, en 1840, est une date féconde dans l'histoire contemporaine de la Prusse. L'esprit public , longtemps endormi , se réveilla ; il y eut comme un frémissement généreux dans toute l'Allemagne du nord ; mille espérances , mille projets animèrent les cœurs : on eût dit l'aurore d'une journée glorieuse. D'où venait ce réveil joyeux , cette vie soudaine ? De deux causes particulièrement. D'abord , le nouveau roi devait s'attendre aux sérieuses réclamations que le respect du peuple avait épargnées à son père. Si la nation prussienne avait craint d'affliger les derniers jours d'un vieillard éprouvé si souvent , les demandes , longtemps contenues , pouvaient enfin se faire entendre ; 1840 devait acquitter les promesses de 1845. Ce n'est pas tout : au moment où le roi de

Prusse montait sur le trône, des bruits de guerre se répandaient ; la France, traquée par l'Europe, lui jetait un défi par les voix irritées de la presse, et l'Allemagne se croyait menacée. Au milieu de cette crise, le souvenir de 1813 se réveilla avec plus de vivacité : or, quand on vit bientôt que la paix européenne ne serait pas troublée, l'enthousiasme si ardemment excité ne fut pas perdu ; les esprits se tournèrent vers le gouvernement prussien pour réclamer d'une voix plus ferme les libertés intérieures qu'attendait le pays.

Cette coïncidence de l'avènement du nouveau roi et de la crise politique de 1840 n'est pas un fait de médiocre importance et qu'il soit permis de négliger. Aussi bien Frédéric-Guillaume parut se prêter de bonne foi à ce rôle qu'on exigeait de lui ; il aimait à rappeler lui-même ces guerres de 1813 dont le souvenir est si cher à nos voisins ; les noms des hommes éminents de cette époque, les noms de Münster, de Stein, de Hardenberg, étaient continuellement dans sa bouche, et il avait prononcé, en des occasions solennelles, cinq ou six discours très-vagues, très-indécis, mais dont les formes religieuses avaient singulièrement séduit la candeur allemande.

Il disait à la ville de Koenigsberg : « Je m'engage, à la face de Dieu et devant tous les témoins qui m'entendent, je m'engage à fonder le bien-être,

la prospérité, l'honneur de tous les états qui composent mon royaume. Tournons-nous donc vers Dieu, ajoutait-il, vers ce Dieu qui sacré les princes, qui leur concilie le cœur des peuples, et qui en fait des hommes selon sa volonté suprême, propices aux bons, terribles aux méchants. » Quelques jours après, à Berlin, il s'écriait, en présence des nobles du royaume venus pour le féliciter : « Je sais, Messieurs, que je tiens ma couronne de Dieu seul, et qu'il m'appartient de dire : Malheur à qui la touche ! mais je sais aussi, et je le proclame devant vous tous, je sais que cette couronne est un dépôt confié à ma maison par ce Dieu tout-puissant ; je sais que je dois lui rendre compte de mon gouvernement, jour par jour, heure par heure. Si quelqu'un d'entre vous demande une garantie à son roi, je lui donne ces paroles ; il n'aura ni de moi, ni de personne sur la terre, une caution plus solide. Oui, ces paroles me lient plus fortement que toutes les promesses gravées sur le bronze ou inscrites sur les parchemins, car elles sortent d'un cœur qui bat pour vous, et elles prendront racine dans la foi de votre âme. »

Ces accents si germaniques, ces paroles fort indécises, comme on voit, mais empreintes d'une loyauté sincère, enthousiasmèrent les esprits. L'enthousiasme fut bien plus vif encore le jour

où le roi, sur le balcon de son palais, s'adressa à toute la foule, et sembla résumer tous ses précédents discours dans une allocution solennelle adressée au pays tout entier. Il terminait ainsi : « Que de sources de larmes dans le chemin des rois ! et qu'ils sont dignes de pitié, si le cœur et l'esprit de leur peuple ne leur prêtent une vigoureuse assistance ! Aussi, Messieurs, dans la ferveur de l'amour que je porte à ma noble patrie et à mon glorieux peuple, je vous adresse à tous, en cette heure si sérieuse, cette sérieuse question. Si vous le pouvez, comme je l'espère, répondez-y en votre nom et au nom de ceux qui vous ont envoyés. Chevaliers, bourgeois, paysans, et vous tous, parmi cette foule innombrable, vous tous qui pouvez m'entendre, voici la question que je vous adresse : Voulez-vous, en cœur et en esprit, en paroles et en actes ; voulez-vous, avec la fidélité sainte d'un cœur allemand, avec l'amour plus saint encore d'une âme chrétienne, voulez-vous m'aider à maintenir la Prusse telle que je l'ai décrite tout-à-l'heure, telle qu'elle doit être pour ne pas périr ? Voulez-vous m'aider à développer plus richement chaque jour les ressources vivaces qui ont fait de ce pays, malgré son petit nombre d'habitants, une des grandes puissances de la terre ? Ces ressources, vous les connaissez ; c'est le sentiment de l'honneur, la loyauté, l'amour de

la lumière, l'amour du droit et de la vérité, et l'ardent désir de toujours marcher en avant, avec l'expérience de l'âge mûr et l'héroïque intrépidité de la jeunesse. Or, êtes-vous bien résolu à ne point m'abandonner dans cette tâche, à y persévérer au contraire, à vous y obstiner avec moi dans les bons et dans les mauvais jours ? Répondez-moi donc par le son le plus clair et le plus joyeux de la langue maternelle, répondez - moi avec acclamations : Oui ! »

Les acclamations si franchement sollicitées éclatèrent ; la foule immense qui se pressait sous le balcon et dans toutes les rues d'alentour, répéta ce *oui* solennel dont le roi lui donnait le signal. Cette joie naïve se propagea rapidement ; les journaux en furent remplis ; les esprits les plus sévères cédèrent à l'enivrement universel, et un publiciste, moins confiant aujourd'hui, M. Charles Brüggemann, faisait remarquer très-gravement que ce chiffre 40 avait toujours été favorable à la Prusse : c'est en 1640 que le grand-électeur est monté sur le trône ; en 1740, ce fut le jeune et brillant prince qui devait être Frédéric-le-Grand ; que ne devait-on pas attendre de 1840 et de l'avènement du nouveau roi ! Je m'arrête. Ce singulier rapprochement montre assez avec quelle candeur s'éveillaient les espérances publiques.

Ces espérances étaient-elles bien légitimes ? Les

paroles mêmes que nous venons de rapporter justifient — elles complètement cette ferveur de l'opinion? Non, sans doute. Les esprits, plus calmes aujourd'hui, ne trouvent guère, en relisant ces discours, qu'un mélange assez confus de principes qui se combattent. Le roi parle très-bien des ressources vivaces de la Prusse, de sa mission, qui est de marcher dans les voies du monde moderne : il fait sonner courageusement ces mots de jeunesse, d'intrépidité, d'héroïsme ; mais en même temps il n'oublie pas de proclamer que sa couronne lui vient de Dieu, et quand il s'écrie : « Malheur à qui la touche ! », il semble donner une promesse formelle aux envoyés de la noblesse, et ajourner indéfiniment les projets de constitution. Ou bien, s'il n'y renonce pas tout-à-fait, l'affectation avec laquelle il apostrophe ces trois ordres, chevaliers, bourgeois, paysans, fait pressentir sa pensée secrète et semble annoncer l'espèce d'organisation féodale qu'il voudrait établir. Quand nous parcourons à présent ces documents de 1840, nous y découvrons surtout des révélations sur l'esprit du roi ; cet esprit, nous le voyons déjà très-élevé, très-distingué à coup sûr, brillant et original, mais imprudent, mobile, fantasque, et, s'il faut le dire, peu propre au maniement de la chose publique. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur ce sujet, quand les actes du nouveau gouver-

nement auront mieux éclairé pour nous le caractère de Frédéric - Guillaume IV. A cette date de 1840, on n'était pas si instruit, et, grâce à la sympathie populaire, grâce à cette ouverture de cœur, si prompte encore chez les Allemands, on ne vit d'abord que le côté éclatant, le ton sincère et généreux des promesses royales.

Certes, les paroles du nouveau monarque étaient pleines de séductions; mais quand il fallut s'entendre, quand on prétendit réaliser ces espérances si belles, on fut bien vite désabusé; les difficultés éclatèrent presque aussitôt.

Le 7 septembre 1840, dans l'assemblée extraordinaire convoquée pour rendre hommage à Frédéric-Guillaume, les députés de Koenigsberg, après avoir complimenté le roi, lui rappelaient respectueusement les promesses de 1815, et ils ajoutaient : « Fidèle, comme toujours, à sa royale parole, Frédéric-Guillaume III, le père, l'ami du peuple, commença l'œuvre qu'il avait annoncée, et, donnant à la Prusse des états provinciaux, il légua à son successeur l'accomplissement de sa tâche. Confians dans la bienveillance auguste de votre majesté, nous sommes sûrs qu'elle ne tardera pas à constituer le développement des états provinciaux, et que, marchant dans les voies de son père, elle donnera à ses fidèles sujets cette représentation nationale qui

leur a été promise. » La demande était claire; il n'était guère possible, à ce qu'il semble, d'éluder la question; pourtant la réponse du roi prolongea quelque temps encore l'erreur et la confiance de l'assemblée. Le roi répondit, il est vrai, qu'il n'entendait point ce développement des états provinciaux dans le sens d'une représentation générale du peuple. Il n'admettait, disait-il, qu'une constitution dont les bases seraient empruntées aux traditions de l'Allemagne; mais il ajoutait que sa volonté était de donner à cette constitution, ainsi fondée sur les souvenirs historiques et sur le droit du pays, tous les développements qu'elle emportait et les libertés les plus sûres. L'assemblée des états accueillit avec empressement cette réponse; elle y vit la promesse d'une représentation sérieuse, bien différente, par conséquent, de ces états provinciaux, lesquels ne devaient être, selon l'ordonnance de 1815, qu'un essai, un acheminement vers une constitution réelle et tout-à-fait sincère.

La joie ne fut pas de longue durée. Trois semaines après, le 4 octobre 1840, une circulaire ministérielle rejetait absolument cette interprétation des paroles royales. Ce fut le signal des hostilités. La circulaire ne disait pas quelle devait être l'interprétation véritable, elle n'expliquait pas ce que le roi avait promis à son peuple quand il

avait parlé du développement des institutions représentatives. Il était clair toutefois que le roi et les états provinciaux, malgré ces longs discours si brillants, ou plutôt à cause de cela même, ne s'entendaient pas, et la défiance remplaça peu à peu la foi si enthousiaste des premiers jours.

Le ministère cependant s'occupait avec activité du projet annoncé par le roi en termes si obscurs. Puisqu'on avait rejeté l'interprétation faite par les états, il importait de ne pas laisser trop longtemps l'opinion dans l'incertitude; une décision était urgente. Rappelons ici, en peu de mots, ce qu'avait fait l'ancien règne, et sachons dans quel état Frédéric-Guillaume trouvait la question constitutionnelle.

Jusque-là, les seuls titres importants des espérances libérales en Prusse, c'était d'abord l'article 13 du pacte fédéral, et puis l'ordonnance du 22 mai 1815. On connaît la teneur de l'article 13 : « Il y aura des assemblées d'état dans tous les pays de la confédération. » Rien n'est plus vague à coup sûr, et cette prudente indécision engageait peu les gouvernements. L'ordonnance du 22 mai 1815 est tout autrement expressive. Cette ordonnance, publiée par Frédéric-Guillaume III et contresignée par le prince de Hardenberg, proclame ouvertement qu'une représentation sera donnée au peuple prussien. Toutefois, il y est

dit que le gouvernement veut agir avec lenteur, avec circonspection. Les états provinciaux seront formés d'abord, puis de ces états sortira (on ne dit pas comment) l'assemblée qui doit représenter non plus telle ou telle province, mais le royaume tout entier. Les derniers articles de l'ordonnance annonçaient, en outre, qu'une commission allait être réunie sans délai; c'était à elle que serait confiée cette double tâche, la formation des états provinciaux d'abord, puis de l'assemblée qui siégerait à Berlin. La commission fut nommée le 30 mars 1817; elle se réunit sous la présidence du roi actuel, alors prince royal. Les travaux se prolongèrent beaucoup plus qu'on n'avait pensé, et ce n'est que six années après, le 5 juin 1823, que fut promulguée enfin la loi des états provinciaux.

Tels sont, sur ce point, les seuls actes de Frédéric-Guillaume III. Ainsi, des deux promesses du 22 mai 1815, la première seulement avait été remplie; il y avait des états provinciaux, mais la représentation générale n'existait pas encore. Nous avons vu tout-à-l'heure comment, dès les premiers jours du nouveau règne, l'opinion avait sollicité et espéré avec enthousiasme l'accomplissement de cette œuvre si grave. Eh bien! le 29 février 1844, parut un décret, une proposition, qui forme aujourd'hui, avec l'ordonnance du 22 mai 1815, le document le plus considérable, la

base du droit public en Prusse. Le roi avait promis d'étendre, de développer l'institution des états conformément à l'ordonnance de 1815; or, c'est le décret de février 1841 qui allait réaliser cet engagement. On voit quelle est l'importance de ce titre; il convient de l'examiner avec attention.

Les premiers articles du décret s'occupaient d'abord des états provinciaux et proposaient plusieurs mesures qui devaient assurer et étendre leurs droits. La publication des débats était autorisée : il n'était pas permis encore de proclamer les noms des orateurs; mais les opinions, les discours, pouvaient être rapportés dans les journaux, et ce commencement de publicité était déjà une précieuse conquête dans un pays où les tribunaux mêmes sont secrets. Cette excellente mesure donnait enfin aux états provinciaux une importance qui leur avait manqué trop long-temps; ces assemblées devenaient ainsi plus populaires, la nation était initiée à leurs travaux, et l'on pouvait espérer qu'il s'établirait entre elles et l'esprit public quelques-unes de ces sympathies efficaces sans lesquelles il n'y a pas de représentation sérieuse. Les travaux des états devaient être aussi plus fréquents, plus rapprochés; les assemblées étaient appelées à se réunir tous les deux ans, tandis que, depuis 1815, il y avait au moins un intervalle de trois ans entre chaque session.

Le décret de 1841 s'appliquait, comme on voit, à fortifier l'institution des états provinciaux. Or, on n'avait pas seulement promis d'accroître l'importance des états, on avait annoncé le projet de former, du sein de ces états provinciaux, une représentation générale du royaume. C'était là la question brûlante, c'était le problème dont on attendait impatiemment la solution. Le décret de 1841 ne pouvait s'abstenir d'en parler. Voici quelles furent les propositions du gouvernement. On instituait une Diète où les états provinciaux envoyaient chacun un certain nombre de délégués. Cette assemblée siégeait à Berlin, et ses attributions étaient de deux sortes. D'abord, sur tous les points où les états provinciaux avaient émis des vœux qui se combattaient, c'était à la Diète de Berlin de clore le débat ; elle devait oublier les intérêts particuliers et ne songer qu'au bien de la patrie commune. La Diète pouvait aussi être consultée par le gouvernement sur toutes les questions qui intéressaient le bien général, et dans tous les cas où le roi voudrait s'appuyer sur l'avis des hommes éclairés du pays.

Il est facile de voir ce que vaut le décret de 1841, ses mérites et ses inconvénients, les avantages qu'il apporte et les immenses lacunes qu'il laisse subsister dans le droit public. A vrai dire, on n'avait fait qu'une chose : on fortifiait les états

provinciaux ; une demi-publicité leur était accordée, et l'institution pouvait jeter dans le pays des racines solides. Ce n'était là pourtant qu'un intérêt secondaire. Le point capital, la question urgente, c'était celle de la représentation du royaume : or, que faisait-on des promesses publiées si haut en deux occasions solennelles ? Qu'est-ce que cette Diète de Berlin ? Qu'est-ce que cette assemblée occupée seulement à mettre d'accord les décisions de chaque province ? Les objections naissent en foule ; elles se présentèrent immédiatement à tous les esprits, et on ne les épargna guère à l'œuvre de Frédéric-Guillaume IV. D'abord, quand on réclamait la constitution promise en 1815, on avait le droit de penser que les députés du pays ne seraient pas choisis, comme le sont ceux des états provinciaux, d'après les principes ridicules qui président à la formation de ces assemblées. On ne réclamait pas trop fortement contre ces divisions de castes, contre les élections par états, contre cette absurde distribution des députés qui ne repose ni sur le nombre de la population, ni sur l'importance du pays, mais seulement sur une division géographique ; on ne réclamait pas avec trop de colère contre ces formes surannées, parce qu'on espérait que la constitution serait établie sur d'autres bases, et que l'esprit moderne pénétrerait enfin dans cette monarchie qui veut com-

mander à l'Allemagne. Eh bien ! non , toutes ces espérances étaient trompées ; cette assemblée des représentants de la Prusse n'était autre chose qu'une commission choisie dans les différents états provinciaux , et chargée de se décider entre les propositions contraires émanées des états. Du reste , point de droits , aucune garantie , nulle autorité. Le roi pouvait aussi la consulter quand il le jugeait convenable ; mais la principale attribution de la Diète était toujours de réconcilier , s'il y avait lieu , les états provinciaux de la Poméranie et les états provinciaux du Rhin , les députés de Posen et les députés de Koenigsberg. C'était pour arriver à ce grand résultat que le nouveau souverain avait dépensé dans ses longs discours tant d'onction , d'ardeur , d'enthousiasme , et une si complaisante éloquence !

Le décret de 1841 fut soumis aux états provinciaux et souleva , pour toute la seconde partie , une opposition très-vive. Les villes réclamèrent auprès des états ; elles demandèrent par des pétitions que les promesses de 1815 et de 1840 fussent rappelées au pouvoir. Breslau , Posen , Koenigsberg surtout , s'exprimèrent , par l'organe du magistrat , avec une netteté singulière ; elles disaient sans périphrases qu'il était impossible d'admettre que le décret du 22 février satisfît aux engagements de la royauté. L'attitude prise à cette époque par

les villes et les états est un fait très-grave dans l'histoire du règne actuel. Il importait de savoir si l'esprit politique était réellement né en Prusse; en proposant aux états l'étrange décret du 22 février, la couronne semblait mettre en doute cet esprit politique, ce sentiment de la vie publique. L'expérience ne lui réussit pas : il fut constaté, pour tous les esprits clairvoyants, que le parti constitutionnel existait très-sérieusement, et qu'il n'était guère disposé à se payer d'apparences. Les protestations de Breslau et de Koenigsberg resteront comme un des titres importants de la cause libérale : elles auraient empêché la prescription des droits du pays, si cette prescription était possible. Appuyés ainsi sur l'opinion, les états purent discuter avec plus de franchise; on ne ménagea pas les critiques au projet de loi, des amendements nombreux et très-significatifs furent votés : c'était beaucoup. Je sais bien que ces amendements (cela devait être) furent supprimés par le pouvoir, et qu'un an après, en 1842, une ordonnance royale, datée du 21 juin, établissait la Diète telle que l'avait proposée le décret dont nous venons de parler; mais enfin le pays avait vu se former une opposition intelligente, et l'invention du roi de Prusse était jugée sans appel.

Que va-t-il arriver? Quand il verra son œuvre critiquée avec une vivacité si ferme, quelle sera

l'attitude du roi de Prusse? Certes, un si rude échec lui sera pénible; on peut dire qu'il en sera doublement blessé, car chez Frédéric-Guillaume il y a toujours le savant, le lettré, l'artiste même, sous le roi absolu. Frédéric-Guillaume comptait sur le succès de sa proposition, comme un poète sur le succès de sa pièce nouvelle: or, la pièce, il faut bien le dire, venait d'être fort mal accueillie. Cette blessure faite à son amour-propre lui sera plus cruelle que l'atteinte portée à l'autorité royale. Dès ce moment, la politique du cabinet va changer; à ces communications si bienveillantes de la couronne et du peuple succéderont peu à peu la défiance et l'aigreur. Le 12 mars 1841, quelques jours après une discussion très-vive soulevée aux états de Posen par le décret du 22 février, le roi répondait aux états en des termes presque menaçants; il commençait ainsi: « La précipitation avec laquelle vous avez jugé le décret qui vous a été soumis, n'est guère propre à exercer une influence heureuse sur les dispositions bienveillantes qui nous ont inspiré ce projet de loi. » On saisit ici, dès les premiers mots, le ton de ces communications singulières. Les états ont blâmé l'œuvre du roi; le roi reproche aux états la légèreté de leur jugement. Pure querelle d'amour-propre, discussion de poète à critique:

— Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

De telles scènes sont bien loin de nous, bien loin aussi des habitudes des gouvernements du Nord. Cette manière étrange de découvrir la couronne, cette promptitude à se montrer, cette candeur même d'un souverain absolu qui discute sans intermédiaires avec son peuple, et ne craint pas de laisser éclater publiquement son naïf dépit, tout cela était bien nouveau alors. Il y a quelques semaines, Frédéric-Guillaume discutait encore de la même façon, il s'engageait directement dans une controverse théologique avec la municipalité de Berlin. Ces discussions, qui nous ont si fort étonnés, ne datent pas d'hier, comme on voit; elles ont toujours été familières à Frédéric-Guillaume, et, parmi tant de controverses publiques, celle du 12 mars 1841 n'est pas la moins curieuse. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur ces singulières habitudes du roi, sur l'influence qu'elles peuvent avoir. Continuons d'abord le récit que nous avons commencé, achevons rapidement cette histoire de la cause constitutionnelle en Prusse.

Après avoir renvoyé à ses critiques le dédain qu'on avait témoigné pour son œuvre, le royal auteur du décret terminait par des paroles bien dures, bien sèches, bien inattendues surtout. Il annonçait résolument que l'ordonnance promulguée par son père en 1815 n'était pas obligatoire pour lui. La question mûrement étudiée, il

déclarait n'y avoir rien découvert qui pût l'engager envers son peuple; il niait même que ce titre pût avoir une valeur quelconque, et être invoqué désormais. « L'ordonnance de 1815 a été abrogée, disait-il, et la loi du 5 juin 1823, en constituant les états provinciaux, lui a enlevé à jamais l'autorité qu'on s'obstine faussement à lui attribuer encore. » Une telle décision, après tant de paroles contraires, est un événement bien grave; c'est presque un coup d'état. Ainsi, au bout de six mois de règne, tout était changé! les engagements acceptés étaient rompus! et le parti constitutionnel, si vivement réveillé par l'avènement du roi, si encouragé par ses pathétiques promesses, voyait tout-à-coup déchirer entre ses mains les titres qu'on avait reconnus la veille!

La question était de savoir si ce coup d'état s'accomplirait sans résistance. Chose singulière! à cette date où nous sommes, au mois de mars 1841, le parti libéral en Prusse se trouve exactement dans la même situation où il était vers 1823. C'est à partir de 1815 que les réclamations se font entendre, l'année 1817 surtout est signalée par des manifestes très-explicites, puis arrive la réaction anti-libérale qui éclate à la Diète en 1819 et s'impose à toute l'Allemagne; Frédéric-Guillaume III retire peu à peu ses promesses, et, le 5 juin 1823, la loi qui établit les états pro-

vinciaux semble le plus grand effort de ce gouvernement ; la constitution promise est indéfiniment ajournée. Voyez maintenant ce qui s'est passé depuis le nouveau règne. Les espérances se réveillent en 1840 ; le roi et les députés des villes s'entretiennent avec confiance ; de part et d'autre, on parle de concourir à la grande œuvre commune, au développement politique de la patrie ; l'ordonnance de 1815 est rappelée avec enthousiasme ; six mois à peine s'écoulent , et voilà cette ordonnance de 1815 contestée par la couronne , voilà la loi de 1823 proclamée comme l'unique engagement qu'elle accepte !

Qu'est-ce à dire ? et que va-t-il se passer ? Après la loi de 1823, l'opinion publique avait consenti à garder le silence ; l'émeute de Francfort, la fête de Hambach attestaient bien la colère qui grondait sourdement , mais les bons esprits , les sérieux défenseurs de la cause libérale avaient ajourné leurs réclamations. Eh bien ! Frédéric - Guillaume IV a-t-il compté, en 1844, sur un nouvel effort de la patience publique ? A-t-il espéré que l'opinion , si vivement remuée, contiendrait ses justes plaintes, comme elle avait pu les contenir, il y a vingt ans , en présence d'un roi vénérable par son âge et sacré de nouveau par l'infortune ? S'il a eu cette pensée , il n'a pu la garder long-temps : l'attitude des partis, certainement, l'aura détrompé bien vite.

Une nouvelle période s'ouvre ici pour l'histoire de la Prusse sous le règne de Frédéric-Guillaume IV. Ce parti constitutionnel qui, en 1823, s'était résigné au silence, il sera moins modeste cette fois, et une opposition très-vive, très-nombreuse, éclatera de jour en jour. Cette opposition est encore bien confuse, elle ne sait pas très-nettement ce qu'elle désire, elle commet çà et là des fautes graves, elle est surtout compromise par les partis extrêmes; peu à peu cependant, du milieu de cette mêlée tumultueuse, quand la poussière du premier choc est tombée, on voit se dégager plusieurs groupes, modérés, intelligents, et qui s'avancent en assez bon ordre. C'est dans les premiers mois de 1842 que la presse multiplie ses organes, et commence à devenir une force sérieuse. Voici d'abord la *Nouvelle Gazette du Rhin* (*Neue Rheinische Zeitung*), qui paraît au mois de janvier avec un singulier éclat; c'était chose très-imprévue en Allemagne qu'un journal si décidé, une polémique si hautaine et si impitoyable. La *Gazette de Königsberg* donna, vers la même époque, un article très-remarqué sur l'état de la Prusse (*Über inlandische Zustaende*), et ouvrit une série d'attaques qui se succédèrent avec vigueur. C'est aussi à ce moment que les *Annales de Halle*, redoublant de colère, furent obligées de quitter la Prusse, et allèrent se reconstituer en Saxe sous le nom

d'*Annales allemandes*. La presse, depuis 1842 surtout, occupait donc une place considérable dans l'Allemagne du nord; en dépit de la censure, elle s'était conquis, à force de résolution et de talent, une incontestable influence.

Or, si vous cherchez dans tous ces journaux quel a été le fond de la polémique, et sur quels principes a vécu cette opposition si ardente, vous rencontrerez aussitôt la querelle fameuse de l'école historique et de l'école philosophique.

On a souvent parlé en France de ces querelles passionnées, mais sans réussir à les rendre moins confuses. Le roi de Prusse, nous disait-on, appartient à l'école historique; on oubliait seulement de nous expliquer le sens et la valeur de ces classifications. — Le parti philosophique, c'est celui qui continue les sévères traditions de Kant et de Fichte. Or, la philosophie enseignée par ces deux maîtres, l'importance immense, exclusive, la vertu souveraine qu'ils attribuent à la raison pure, tous ces principes sublimes et hautains se traduisent, en politique, dans la théorie qui soumet toutes les formes de la société aux pures conceptions de l'esprit. Fichte, continuant l'œuvre de Kant, abolit la nature, le monde, Dieu lui-même; dans ce grand et effrayant système, il ne reste plus que l'esprit, la pensée, qui refait le monde en vertu de l'énergie qui lui est propre. Eh bien! transportez

dans les questions politiques ces étonnantes doctrines, ces superbes singularités, comme parle Bossuet, et vous aurez le radicalisme absolu qui veut abolir la société et la refaire d'après le type idéal de la raison. Il importe de se rappeler que Fichte philosophait ainsi au moment où 92 bouleversait l'ancien monde, et qu'il a salué dans les œuvres de la Convention l'accomplissement de ses théories. Avec Kant et Fichte, le radicalisme philosophique menaçait de tout détruire; il fallait lui opposer une barrière. On sait avec quel éclat, avec quelle verve de génie M. de Schelling réclama au nom de la nature et de l'histoire contre les philosophes du nord. Le même mouvement s'opéra dans la science politique. Aussitôt une école se forma qui vint substituer aux spéculations de l'esprit et à la recherche des vérités absolues, la religieuse étude du passé. Cette école se rattachait d'abord à M. de Schelling, mais bientôt elle marcha toute seule, et, dans sa violente réaction contre les erreurs du rationalisme, elle tomba dans les erreurs contraires; on la vit professer le plus profond dédain pour tous les travaux de la pensée pure. L'école historique supprimait la philosophie, comme le rationalisme avait supprimé l'histoire.

Peu à peu cette lutte des deux écoles embrassa tout, jurisprudence, religion, politique. — En

théologie, il s'agissait de savoir si l'on admettait le Christ absolu ou le Christ historique; je me sers des termes consacrés. Le christianisme historique, c'est l'attachement à de certains symboles, c'est la foi à des traditions dont la sainteté ne se discute pas. Les adversaires de ce christianisme, au contraire, n'acceptant que l'idée du Christ, professaient beaucoup d'indifférence pour la tradition et l'histoire; ils la niaient même et l'effaçaient sans pitié, comme le docteur Strauss dans sa *Vie de Jésus*.— En politique, il y avait aussi l'état historique et l'état absolu; la querelle était la même. Ici, on étudiait les traditions comme un livre sacré, on s'efforçait d'en féconder les germes immortels, on espérait en faire sortir des richesses inconnues; là, on méprisait ces vaines expériences, et c'était à la raison seule que l'on demandait le type souverain, le divin modèle de la société future.

Ces détails sembleront étranges dans le sujet qui nous occupe; mais nous sommes en Allemagne, et il faut bien nous résigner à entendre parler une langue qui n'est pas la nôtre. Que le lecteur veuille bien ne pas trop sourire; tout cela est très-sérieux. Chacune de ces opinions particulières cachait tout un système, et ces systèmes vont bientôt se livrer bataille à visage découvert. Seulement, n'est-il pas curieux de voir combien cette

Allemagne nouvelle, malgré tant d'efforts pour atteindre à la vie pratique, reste long-temps emprisonnée dans les formules de l'école? On mettait de la passion à ces querelles d'académie : pour qui tenez-vous? pour le parti historique? pour l'école rationaliste? C'était là, il y a trois ans, toute la question. Entre cette cocarde blanche et cette cocarde rouge, il fallait se décider.

Ces querelles duraient depuis plusieurs années ; elles se ranimèrent de nouveau en 1842. On se rappela que Frédéric-Guillaume IV protégeait l'école historique, et aussitôt on attribua à cette secrète influence les changements dont le pays avait à se plaindre. Un des chefs de l'école historique, un de ceux qui avaient appliqué ses principes à la science du droit, M. Stahl, professeur à Erlangen, avait été appelé à l'université de Berlin et placé dans la chaire d'Édouard Gans, qui venait de mourir. Quelques mois après, c'était M. de Schelling lui-même à qui le ministère s'adressait pour combattre l'école hégélienne. Tout cela semblait le résultat d'une réaction complète, d'un plan sérieusement concerté, et la colère des feuilles libérales devint plus vive que jamais. On sait les difficultés qui attendaient M. Stahl à Berlin : sifflets, charivaris, émeutes d'université, rien n'y manqua ; les étudiants de Berlin prenaient parti contre l'état historique, et M. Stahl fut obligé de capituler

avant de monter en chaire. Si M. de Schelling n'eût pas été une des gloires de l'Allemagne, l'illustre rival de Hegel courait peut-être les mêmes dangers que le successeur d'Édouard Gans. C'est ainsi que les divisions politiques s'irritaient d'heure en heure sous ces termes d'école. Imaginez un étranger sans guide, sans préparation, lisant la *Gazette du Rhin* ou la *Gazette de Königsberg* : il n'y voit que de savantes discussions sur le christianisme historique, et il admire ce peuple chez qui les questions de chaque jour sont si sérieuses, si désintéressées. Quelle erreur ! Ce peuple est émancipé de la veille, et derrière ces théologiens qui semblent si graves, derrière ces jurisconsultes aux formules pédantesques, il y a des partis furieux qui sont aux prises. Ce sont ces partis que nous allons voir enfin, quand toute cette fumée peu à peu se dissipera.

A l'extrémité d'abord, sous la bannière du droit divin, je place les chefs résolus de cette école historique dont je viens de parler, — M. Haller, M. Haevernick, au premier rang M. Jules Stahl. M. Stahl, avant d'être appelé à Berlin, professait à Erlangen, où il enseignait la philosophie du droit. Cette prétendue philosophie était surtout dirigée contre les philosophes ; c'était une critique extrêmement vive des doctrines hégéliennes, et cette vivacité, souvent spirituelle, plus souvent

fantasque, originale toujours, excita singulièrement l'attention. Depuis son arrivée à Berlin, M. Stahl s'était occupé de toutes les questions religieuses, et il les traitait de façon à gagner de plus en plus la confiance du monarque : la tentative épiscopale faite il y a quelques années à Jérusalem n'a pas trouvé d'approbation plus ardente que celle du jurisconsulte piétiste. Autour de M. Stahl se rangent les publicistes conservateurs, lesquels, comme lui, ne veulent pas entendre parler d'une constitution. J'ai sous les yeux un manifeste très-singulier de ce parti; en voici le titre : *La Voix des fidèles sujets de Sa Majesté le Roi. Profession de foi des bons Prussiens*. L'auteur commence par poser en principe que le roi tient sa couronne de Dieu seul, et n'en doit compte qu'à Dieu. « Vouloir mettre des bornes à ce pouvoir absolu, lui demander de se limiter lui-même, c'est agir contre la volonté divine. » Il est impossible d'être plus clair, et la conséquence est facile à tirer. Le parti conservateur, qui se recrute surtout dans la noblesse et les fonctionnaires, a produit plusieurs manifestes de ce genre; le fond est toujours le même, la forme seule varie. Tantôt c'est une théorie bénigne, insinuante : « Le roi est le père du peuple, dit l'auteur; est-il nécessaire que le père de famille partage avec son fils le gouvernement de la maison? et convient-il que les enfants

exigent des garanties contre l'administration paternelle? » Tantôt c'est une sorte de sermon méthodiste : « Défiez-vous de ces désirs de liberté, ce sont les conseils de Satan. Vous habitez le paradis terrestre; prenez garde au péché d'Ève. Une constitution! c'est l'œuvre du diable. » Les publicistes du parti conservateur, hâtons-nous de le dire, ne tombent pas tous dans de pareilles sottises; il y en a qui défendent avec beaucoup d'habileté cette mauvaise cause de l'ancien régime. M. Streckfuss, dans un livre estimable, *les Garanties de la Prusse* (*Garantien der preussischen Zustaende*), a combattu le parti constitutionnel avec un talent sérieux. Il fait rapidement l'histoire de la monarchie prussienne, et montre les ancêtres de Frédéric-Guillaume marchant toujours avec la pensée publique et la guidant quelquefois dans les chemins de l'avenir. Le règne du grand Frédéric lui fournit à ce sujet des réflexions pleines de sagacité. Voilà, selon lui, les véritables garanties de la Prusse; c'est cette politique élevée, c'est cette situation de la monarchie prussienne, laquelle s'est fait un besoin de l'intelligence, du progrès des lumières, du développement de la philosophie. « La maison de Hohenzollern, s'écrie M. de Streckfuss, vaut pour la Prusse une charte et une république. » L'auteur conclut en repoussant tout projet de constitution; les états provinciaux lui suffisent.

C'est aussi la conclusion d'un travail que M. Stahl a publié tout récemment sous ce titre : *le Principe monarchique (das monarchische Prinzip)*. La pensée de M. Stahl a cependant subi depuis cinq ans quelques modifications assez graves ; elle est devenue plus libérale. Le brillant publiciste repousse aujourd'hui les excès de Haller, son piétisme politique, son fanatisme jaloux pour le droit divin, et ne craint pas de reconnaître la légitimité des espérances qui s'éveillent par toute la Prusse. Ces concessions ont leur importance ; elles sont un indice sérieux et presque un document officiel. M. Stahl est trop bon courtisan pour hasarder des paroles qui engageraient mal-à-propos l'école historique et le gouvernement qui la protège. Seulement, prenons garde de nous réjouir trop vite ; si nous demandons à l'écrit de M. Stahl quelques renseignements sur la secrète pensée du pouvoir, la réponse est triste. M. Stahl admet bien une constitution, il veut bien une chambre élue par le peuple ; mais ce sera tout simplement une assemblée consultative, ce sera une constitution moins libérale que la constitution de Bavière. Berlin ressemblera à Munich ; l'auteur n'a pas plus d'ambition pour la capitale de Frédéric-le-Grand ! Selon M. Stahl, les institutions représentatives ne conviennent qu'aux pays tourmentés par les guerres civiles et bouleversés par les révo-

lutions ; c'est le vigoureux remède des maladies dont ils ont souffert. « Un tel régime, ajoute-t-il, serait fatal à la pacifique Allemagne. »

Tandis que M. Stahl parle ainsi, écoutez ce bruit, ces cris violents, ces déclamations forcées : c'est le parti démagogique qui répond au parti de la réaction par un déchaînement sans exemple. Plus les doctrines de Stahl, de Haller et de la noblesse de Prusse s'opposaient au légitime développement de la société constitutionnelle, plus la colère des démocrates s'enhardissait chaque jour. Il n'y a pas de pays au monde où l'on sache, comme en Allemagne, se jeter éperdument dans les conséquences extrêmes d'un principe une fois admis. C'est là qu'on se grise avec des formules, comme ailleurs avec des *Marseillaises*. L'ancien parti révolutionnaire, je le sais bien, celui qui s'était montré à Francfort et à Hambach, est presque entièrement dispersé, à l'heure qu'il est. M. Wirth écrit une histoire d'Allemagne; M. Venedey s'est converti aux doctrines pacifiques. Cependant la fièvre s'est portée ailleurs; elle agite aujourd'hui les questions religieuses, et c'est là qu'elle produit une opposition inconnue jusque-là, et qui ne peut exister que chez nos voisins. Les écrits de Bruno Bauer et de Louis Feuerbach sont bien tristes sans doute dans leur nudité; eh bien! figurez-vous les disciples exaltés, les partisans

fanatiques de ces grossiers systèmes ; figurez-vous-les surtout en présence de ce parti du droit divin que je signalais tout-à-l'heure. De part et d'autre , ces excès incroyables se valent , et ces hommes , séparés par des abîmes , finissent par se rencontrer sur un point. M. Stahl ne veut pas d'une constitution ; eux aussi , ils la repoussent. Que serait une constitution , je vous prie , pour ce radicalisme absolu , bien décidé à changer la face des sociétés humaines ?

Je viens d'indiquer les deux partis extrêmes ; c'est dans un milieu plus calme et plus intelligent que se place le mouvement sérieux des bons esprits , la vraie discussion des idées. Il y a plus de trois ans , dans les premiers mois de 1842 , un publiciste peu connu jusque-là , M. Bülow-Cummerow , fit paraître sur la Prusse et sur toutes les questions du jour un travail important qui fut très-remarqué. *La Prusse , sa constitution , son administration et ses rapports avec l'Allemagne* , tel était le titre de ce livre. M. Bülow-Cummerow s'est placé , par ce manifeste , à la tête de ce qu'on a appelé le centre droit. C'est un Prussien dévoué : il a une foi vive dans les destinées de son pays , il souhaite une constitution pour la Prusse , et pour l'Allemagne une forte unité politique ; mais , quand il expose son système , quand il discute les théories diverses qui se présentent , sa pensée est incertaine , il

hésite, et se contredit trop souvent. Après avoir fait preuve des intentions les plus libérales, il finit par redouter l'influence des assemblées, il craint que le principe monarchique ne soit entamé et bientôt envahi, si la constitution accorde aux chambres une part effective du pouvoir. M. Bülow-Cummerow ne partage pas les opinions de M. Stahl, et les combat même avec vivacité; cependant il arrive presque au même résultat que le professeur de Berlin : les chambres ne doivent être, selon lui, que des assemblées consultatives. Hâtons-nous d'ajouter que M. Bülow-Cummerow étend beaucoup les attributions de ces chambres, et qu'en cela du moins il est bien plus libéral que M. Stahl. Les chambres, il est vrai, ne pourront que donner leur avis, mais cet avis devra leur être demandé, et non pas seulement dans les questions de finances, dans les affaires du budget, mais pour tous les grands problèmes qui intéressent le pays. M. Bülow-Cummerow s'est recommandé surtout, dans ces derniers temps, par l'intelligente sollicitude avec laquelle il a suivi les délibérations des états provinciaux. Il a publié l'année dernière, sous le titre de *Dissertations politiques et financières*, des résumés fort instructifs, où sont nettement exposés les travaux des états dans les différentes provinces du royaume. Pour tout ce qui concerne l'administration et les finances, les écrits de M. Bülow-

Cummerow, à ce qu'on m'assure, font autorité désormais. Je regrette seulement, dans les matières politiques, l'indécision de sa pensée.

Malgré cette indécision, bien excusable sans doute chez des publicistes qui viennent de naître à la vie politique, malgré ces hésitations très-naturelles, M. Bülow-Cummerow est digne de représenter le centre droit au milieu des partis récemment formés à Berlin. Or, il devait rencontrer des adversaires, qui, en effet, ne lui ont pas manqué. Voici d'abord M. Steinacker. M. Steinacker n'est pas sujet de la Prusse, il est le chef de l'opposition libérale à la chambre des députés du duché de Brunswick; mais la part qu'il a prise à ces débats, l'influence utile qu'il a exercée, m'autorisent à citer son nom dans ce tableau politique de la société prussienne. D'ailleurs, cette sollicitude d'un étranger pour les questions qui s'agitent à Berlin est un indice expressif de la situation des choses. Ce ne sont pas seulement les destinées particulières de la Prusse qui sont en cause dans ces discussions, ce sont les destinées de toute l'Allemagne. Une constitution peut être octroyée, puis retirée à Brunswick, à Hanovre, à Munich, à Cassel, sans que l'évènement ait de grandes conséquences; à Berlin, la question est plus sérieuse. Berlin est la vraie capitale des états germaniques, et ce qu'on y décidera sera décidé tôt ou tard pour

le pays tout entier. Voilà pourquoi on ne s'étonne pas, au-delà du Rhin, que le pays le plus intelligent et le plus libéral de la Confédération n'ait pas reçu encore, comme la Bavière et le Hanovre, des institutions représentatives; encore une fois, ce sera là un événement décisif, et, pourvu qu'il ne tarde pas trop, cette lenteur circonspecte convient à la gravité de la situation. Ne nous étonnons pas non plus que M. Steinacker se mêle à la polémique engagée entre les publicistes de Berlin, et qu'il combatte avec talent les vues de M. Bülow-Cummerow. Il représente à ce congrès les désirs de l'Allemagne elle-même.

Si M. Bülow-Cummerow est le chef du centre droit, les écrits de M. Steinacker sont cités comme l'expression du centre gauche. A côté de ces écrits, il faudrait surtout signaler les adresses des états provinciaux, les réclamations, les remontrances des magistrats de Berlin, de Koenigsberg, de Coblentz, de Breslau, de Düsseldorf. Un recueil qui contiendrait tous ces précieux documents formerait un excellent manuel bien propre à entretenir dans l'esprit public des traditions fécondes. On a publié récemment un petit livre, fort curieux aussi, où se trouvent réunies, selon l'ordre des dates, les lois et les ordonnances qui concernent la question constitutionnelle. Les pétitions, les adresses de villes, de 1815 à 1823, y ont égale-

ment leur place, ainsi que les opinions de plusieurs hommes d'état, des lettres, des fragments de Münster, de Stein, de Hardenberg. Seulement, pourquoi la dernière partie de ce recueil est-elle si incomplète ? Pourquoi ces mêmes documents, depuis 1840, nous sont-ils communiqués d'une main si avare ? Encore une fois, ce sont là les titres les plus sacrés de la cause libérale. Ces remontrances', toujours respectueuses, mais fermes, composent en quelque sorte un concert grave et puissant; c'est la voix publique qui, chaque jour, monte et s'enhardit. A cette voix des villes si l'on ajoute celle des universités, quelle autorité n'aura point cette opposition ainsi appuyée sur les foyers les plus actifs et les plus intelligents du pays ! Or, les universités, si endormies il y a quelques années, commencent à se ranimer enfin. Ce fait est grave et vaut la peine qu'on le signale avec quelque détail; c'est par là que je terminerai ce tableau des forces du parti libéral.

Oui, dans ce travail politique qui agite l'Allemagne, on a pu s'étonner à bon droit que les universités aient gardé si long-temps le silence. Ces grandes écoles occupent une place sérieuse dans le pays; elles renferment l'élite de la nation; des hommes éminents y ont porté très-haut l'histoire et la philosophie du droit; il y a là ce qui manque en France, des facultés des sciences morales, des

cours d'études administratives, mille ressources vraiment précieuses. Ce sont comme les parlements de l'intelligence. Ne semble-t-il pas que tant d'éléments devraient être plus féconds? Personne n'ignore le rôle glorieux des universités dans le soulèvement de 1813. Fichte est le héros de cette époque, et ses *Discours à la nation allemande*, prononcés au milieu de nos baïonnettes, resteront comme un des plus fiers monuments de l'intrépidité nationale. Cette tâche, commencée en 1813, pourquoi les universités n'osent-elles plus la continuer aujourd'hui? Faut-il, pour les réveiller, de si formidables secousses? Il est beau, quand un peuple est écrasé, de changer sa chaire en tribune, et de ressusciter ce peuple par une parole toute-puissante; mais, dans les luttes pacifiques de la civilisation, n'est-ce pas un devoir aussi impérieux pour les gardiens de la science de surveiller, aux jours difficiles, le libre mouvement du dehors, d'éclairer le travail inquiet des esprits, de lui prêter le secours de la pensée et l'autorité d'une direction efficace?

Quand les *Annales de Halle*, en 1841, avaient soumis les travaux des universités à une critique si vive et si impitoyable, les ardents rédacteurs de ce recueil avaient signalé avec raison un mal très-sérieux en effet, le silence des hautes écoles, leur dédain de la vie pratique et l'action énervante

qu'elles pouvaient exercer. Or, ils ne faisaient que reproduire en termes moins mesurés ce que le grand jurisconsulte Thibaut avait dit deux années auparavant avec une raison si haute¹. De tous côtés, en effet, et c'est là un des signes les plus

¹ L'éminent professeur qui, par son manifeste célèbre sur la nécessité d'un code civil commun à toute l'Allemagne (*Ueber die Nothwendigkeit eines allgemeinen bürgerlichen Rechts für Deutschland*), avait créé en 1814 la distinction de l'école historique et de l'école philosophique; le jurisconsulte, ami de 89, que les travaux législatifs de Napoléon remplissaient d'enthousiasme; l'éloquent adversaire de l'illustre M. de Savigny, M. Thibaut enfin, reprenait la discussion en 1839, et s'écriait en terminant : « De jour en jour, l'enseignement de nos universités répond moins à son but. Il est destiné à préparer la jeunesse au rôle qu'elle sera un jour appelée à jouer dans l'État. Il faut donc surtout apprendre aux élèves ce qui peut leur être utile dans la suite. Il faut se garder de les surcharger de travail, mais bien aguerir et éveiller leur esprit..... Mais nos savants sont possédés de la manie de se faire une auréole de futiles détails d'érudition; les meilleurs esprits se perdent dans ce dédale; nourris d'un savoir inutile, ils ne sont plus accessibles à des études élevées. Il y a une grande vérité dans ces paroles de Mallebranche : « Les savants étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique dans l'imagination des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et plus d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble, dans lequel ils entassent, sans discernement et sans ordre, ce qui porte un certain caractère d'érudition..... » Des savants et des hommes d'état du premier ordre m'ont souvent dit que l'homme formé à la lourde école des antiquaires n'était bon à rien dans la pratique. » — J'emprunte cette traduction à M. Voy, docteur en droit. Voy. son intéressant article : *Le professeur Thibaut et l'école historique en Allemagne*; *Revue de législation et de jurisprudence*, T. X, 5^e livraison. Voy. aussi les belles pages de M. Lerminier, *Introduction générale à l'histoire du droit*.

expressifs du mouvement qui s'opère, le pays voyait se manifester des exigences inattendues. On peut dire que l'opinion entière, au milieu des incertitudes d'une situation périlleuse, s'adressait naïvement aux maîtres de la science et les mettait en demeure de se prononcer.

Quelques mois après la brillante campagne des *Annales de Halle*, M. de Schelling, appelé à Berlin, ouvrait son cours par ces remarquables paroles : « Je ne viens point diviser les esprits, je viens les réconcilier ; j'arrive en messager de paix dans ce monde déchiré. Ce n'est pas pour détruire que je suis ici, c'est pour édifier, pour construire une forteresse où la philosophie habitera sans rien craindre. Or, j'entreprends cette tâche à une époque où la philosophie a cessé d'être le travail de l'école pour devenir l'affaire de tous. Je suis Allemand ; je porte au fond de mon cœur le bonheur et la prospérité de ma patrie ; c'est pour cela que je suis à Berlin, car le salut de l'Allemagne est dans la science. La philosophie est engagée désormais dans toutes les questions du jour, dans ces vivants problèmes où il est interdit, où il est impossible de demeurer neutre. » Voilà de belles paroles, voilà de magnifiques promesses ; pourquoi donc l'illustre philosophe a-t-il sitôt oublié son programme ? On ne reproche pas à l'éloquent professeur d'avoir appelé les esprits vers ces hautes régions de l'étude

où son imagination et sa pensée se jouent en de brillants systèmes; on remarque cependant qu'il n'a pas tenu ce qu'il avait annoncé avec tant d'enthousiasme. De profondes recherches sur la mythologie antique n'étaient pas sans doute ce qu'on attendait de lui après cette généreuse profession de foi, et à l'heure où de si graves problèmes agitaient la conscience publique. M. de Schelling était arrivé à Berlin, il y a quatre ans déjà, au milieu des passions philosophiques les plus vives; toute l'école de Hegel avait frémi en voyant reparaître, après le règne du maître, le chef d'un système qu'on avait dépassé; il fallait se concilier les esprits, il fallait se créer un auditoire. M. de Schelling prononça alors les enivrantes paroles qu'on vient de lire, à peu près comme les souverains de l'Allemagne, en 1813, avaient inscrit sur leurs drapeaux les mots de liberté et de constitution afin de rallier les peuples contre l'ennemi. Le lendemain de la victoire, on ne se souvenait plus du contrat de la veille; une fois établi dans sa chaire, M. de Schelling oublia facilement son discours, et la philosophie ne quitta pas l'étude du passé pour les périlleuses épreuves de la vie active.

Ce que M. de Schelling avait promis et ce qu'il n'a osé faire, un philosophe de l'école ennemie vient de l'entreprendre avec une singulière franchise. M. Hinrichs a donné, l'an dernier, dans sa

chaire de philosophie à l'université de Halle, une série de leçons sur les intérêts présents, sur les questions les plus vives de la politique allemande. M. Hinrichs appartient à l'école de Hegel, non pas à la gauche hégélienne, à la faction irritée que conduit tant bien que mal M. Arnold Ruge. Non ; il est de la première école, il fait partie de ce groupe éclairé, sérieux, ardent toutefois, qui s'était formé autour du maître, et qui, dans toutes les universités prussiennes, à Berlin, à Halle, à Koenigsberg, établissait solidement ses doctrines. C'est aussi là ce qui donne un intérêt nouveau à son curieux livre. Malgré la vivacité toujours croissante de ces luttes, cette ancienne école de Hegel avait jusqu'ici gardé le silence, elle ne sortait pas du cercle que le maître lui avait tracé ; elle craignait de résumer ses conclusions pour les appliquer courageusement à la société moderne, et les journaux de la gauche hégélienne, les *Annales de Halle* et les *Annales allemandes*, la traitaient avec un insolent dédain. *La Montagne*, ce sont les écrivains mêmes dont je parle qui s'attribuaient ces noms, se glorifiait ironiquement d'avoir écrasé *la Gironde*. Aujourd'hui cependant voici un girondin qui prend la parole. Le livre de M. Hinrichs ne mérite donc pas seulement l'attention à cause des utiles documents qu'il renferme ; il a un attrait plus vif : c'est le manifeste d'une grande

école qui se taisait on ne sait pourquoi, et abandonnait une trop facile victoire à ses turbulents successeurs. Que ferait Hegel aujourd'hui? On se le demande souvent avec regret. Certes, on peut le croire, il n'aurait pas reculé dans ce développement nouveau des idées, il n'eût pas refusé de donner à la philosophie une direction plus active. Celui qui avait commencé en 1815 un examen tout scientifique de la constitution de Wurtemberg, eût aimé à reprendre à Berlin ces patriotiques études. Édouard Gans aussi, bien moins circonspect que son glorieux maître, Édouard Gans, si généreux, si ardent, si avide de la vie politique, n'eût pas failli à la tâche imposée par les événements. M. Hinrichs, qui entreprend aujourd'hui cette même œuvre, n'a sans doute ni la pensée souveraine de Hegel, ni l'ardeur enthousiaste de Gans, mais la bonne volonté et le talent ne lui manquent pas, et il s'efforce de relever un héritage abandonné. Voilà quel est l'intérêt de son travail.

L'ouvrage de M. Hinrichs est une histoire rapide et assez complète de tous les mouvements d'opinion qui se sont produits en Allemagne depuis le XVIII^e siècle. Comment l'éducation du peuple s'est-elle faite sous la discipline des événements? Quelle action ont subie les doctrines religieuses? Quel a été le rôle de la science dans ces révolutions

intérieures? Telles sont les questions auxquelles M. Hinrichs s'est efforcé de répondre. La politique, l'église, la philosophie, voilà le triple objet de ses audacieuses leçons. L'auteur, il est vrai, remonte un peu plus haut dans son introduction; il commence en Orient, il continue avec l'antiquité grecque, avec Platon et Aristote, puis il passe de là à Alexandrie; il arrive enfin au christianisme, traverse à grands pas tout le moyen-âge, et salue avec Frédéric II l'avènement du XVIII^e siècle. Il faut pardonner quelque chose à l'ambition de la science allemande. La plus humble cité, au moyen-âge, quand elle écrivait son histoire, ne manquait jamais de remonter à la guerre de Troie. Un écrivain allemand qui veut raconter la révolution de Saxe ou de Brunswick, croirait aussi déroger s'il ne cherchait les premiers titres de son récit dans les archives de Babylone ou de Persépolis. Je regrette pour M. Hinrichs cette longue et pénible introduction; je crains qu'elle ne nuise à son travail, et que le lecteur ne s'effarouche aux premières pages. La moitié d'un volume, dix ou onze leçons pour un résumé parfaitement inutile, c'est un peu plus qu'il ne convenait à l'économie du livre. Le moindre inconvénient de ces dissertations, c'est qu'on les voit paraître pour la centième fois. Si elles n'apportent rien qui ne soit connu déjà, à quoi bon en charger son travail? Si elles révèlent

un point de vue nouveau, une lumière inattendue, n'est-il pas vraiment dommage de réduire à la mince condition de préface une si belle histoire universelle?

L'ouvrage commence sérieusement à la onzième leçon, consacrée presque tout entière à Frédéric II; cette leçon est excellente. Il y a là un portrait irréprochable du grand capitaine, et surtout du sage, du philosophe, du souverain fondateur. M. Hinrichs montre fort bien tout ce qu'il y a d'audace dans la politique de ce prince révolutionnaire, qui a fait asseoir le libre esprit sur le trône; il explique parfaitement la glorieuse originalité de ce grand règne. C'est par lui, c'est par Frédéric II que la Prusse a été liée à ce système vivace qui lui fait une loi de s'associer à tous les progrès de l'intelligence. En face de l'Autriche, qui redoute la lumière et le mouvement, la Prusse a grandi par son respect de la pensée, par sa foi dans l'action. Or, à qui doit-elle ces traditions, ces nécessités fécondes, et, en quelque sorte, cette charte souveraine? A celui qui écrivait en 1734 : « Je souhaite à cette maison royale de Prusse de sortir complètement de la poussière où elle est restée jusqu'ici; je souhaite qu'elle devienne le refuge des malheureux, l'appui des opprimés, la providence des pauvres, l'effroi des méchants; mais si le contraire arrivait, si (ce qu'à Dieu ne plaise!) l'injustice et l'hypocrisie

devaient y triompher de la vertu, alors je lui souhaite, à cette maison royale, une chute plus prompte, plus rapide, que ne l'a été son élévation. » M. Hinrichs a bien fait de rappeler avec force ces beaux souvenirs. Cette ferme et intelligente étude sur le règne de Frédéric est une des meilleures parties de son livre, et un excellent point de départ pour tous les développements qui vont suivre. En effet, les événements des années qui se succèdent ne sont que la conséquence de cette politique hardie. Quand la philosophie prend un si libre essor à Iéna et à Berlin, quand Fichte écrit les *Discours à la nation allemande*, n'est-ce pas l'esprit du grand Frédéric qui se perpétue dans la monarchie ? M. Hinrichs suit avec beaucoup d'attention les phases diverses de cet esprit ; tantôt on lui lâche la bride, tantôt il est comprimé, menacé. L'auteur arrive bientôt à l'histoire contemporaine. Quoique les questions soient brûlantes, il ne redoute pas les détails les plus rapprochés de nous, il n'a pas peur des noms propres. Depuis 1815 jusqu'en 1843, le mouvement de l'opinion publique en Prusse est longuement indiqué avec ses alternatives de succès et de revers. Nous avons là un tableau complet de ces trente dernières années. Ce tableau, sans doute, pourrait être plus net ; l'auteur n'a pas toujours distribué avec art les intéressants matériaux dont

il dispose; tel qu'il est pourtant, avec ses défauts, ses longueurs, sa confusion, c'est un travail utile, plein d'indications précieuses, et le plus curieux des documents pour l'histoire contemporaine de l'Allemagne du nord.

Voilà pour le mérite de l'auteur : ceci n'est rien cependant; le véritable intérêt de ce livre, c'est que ce n'est pas un livre, mais une série de leçons professées dans une université prussienne en présence d'un jeune et ardent auditoire. Voyez-vous le professeur, le philosophe, discutant en chaire sur les événements de l'année qui vient de finir, le voyez-vous délibérant sur les paroles de Frédéric-Guillaume, commentant les décrets, les ordonnances, les discours de la couronne? Quand il ne professe pas, il publie des brochures; à Pâques, à la Pentecôte, toutes les fois que les salles de l'université sont vides, il publie sous ce titre : *Écrits de vacances* (*Ferienschriften*), quelques feuilles rapides qui seront bientôt dans les mains de ses élèves. Il ne se lasse point de leur distribuer cette nourriture, et d'engager son jeune auditoire dans les problèmes de la vie politique. Singulier pays, où peuvent se rencontrer, à côté des institutions de la monarchie absolue, des franchises si grandes et de si étranges libertés! L'Allemagne est aujourd'hui ce qu'était la France au XVIII^e siècle. Quand la pensée s'éveille au sein d'une nation tout

entière, quand ce besoin d'indépendance est entré dans la conscience d'un peuple, ces libres désirs se font jour par toutes les issues, *quo data porta*. A-t-on jamais pensé plus librement qu'au temps de Voltaire, sous le régime du droit divin, sous le gouvernement du bon plaisir ? La tribune alors, c'étaient ces brillants salons où se dépensait chaque soir tant d'esprit et de hardiesse. En Allemagne, la fermentation sourde qui agite les peuples éclate, à l'heure qu'il est, partout où elle peut, dans la chaire du philosophe ; dans le sermon d'un pasteur rationaliste, dans le discours d'un corps municipal. Tout cela nous paraît étrange ; soit ! C'est pourtant la conséquence obligée de l'état où est arrivé le pays. Le seul moyen de rétablir l'ordre, ce sera d'accorder la liberté véritable. Donnez à ce libre esprit qui s'emporte la place qu'il doit occuper, faites-lui sa part, établissez enfin les institutions fécondes qui permettent à ces forces vives de se développer régulièrement, sans troubles, sans conflits. En attendant, il est bien que les universités prennent ainsi la parole, l'intervention de ces hautes assemblées paraît, à coup sûr, plus opportune que celle de tant d'écrivains sans mission.

Il convient surtout que les jurisconsultes surveillent d'une manière plus efficace ces questions législatives qui se rattachent si étroitement à la

cause constitutionnelle. C'est à eux qu'il appartient de demander la publicité des tribunaux, l'indépendance des juges, la liberté de la défense. Dans une de ses meilleures leçons, dans une étude sur Fichte, après avoir rappelé les intrépides travaux de ce grand citoyen, M. Hinrichs s'écrie fièrement : « Dans ces heures de crise, les savants s'occupaient de leur science; les théologiens songeaient, comme aujourd'hui, au salut des âmes, sans jamais se soucier de la liberté de l'esprit; les jurisconsultes enseignaient le droit romain ou exposaient l'ancienne constitution impériale qui n'existait plus, c'est-à-dire que tout le monde se taisait : le philosophe seul osa prendre la parole. » Eh bien ! quelle sera la réponse des jurisconsultes ? Ne relèveront-ils pas ce défi ? Je sais bien qu'il y a deux ans la chambre des députés du royaume de Saxe a été surtout occupée de ces questions si urgentes ; je sais bien que le ministère, en Wurtemberg, a proposé aux chambres un nouveau projet de loi, approprié aux lumières de l'Allemagne. Dans le grand-duché de Bade aussi, les chambres, l'année dernière, ont eu à examiner un projet de législation conçu dans cet esprit libéral, et un homme éminent de ce pays, M. Mittermaier, publiait, il y a quelques mois, un ouvrage approfondi sur cette matière. C'est beaucoup déjà, ce n'est point encore assez : la Prusse surtout se doit

à elle-même de protester sans trêve contre l'incroyable administration de la justice. Tandis que les philosophes commentent en chaire les promesses de 1815 et de 1840, n'est-ce pas aux jurisconsultes de Berlin, de Bonn, de Halle, de Koenigsberg, qu'il appartient de combattre efficacement la barbarie d'une législation inique et de faire entendre, comme nos vieux parlements, de vigoureuses remontrances? Les universités, nous l'avons dit, sont déjà entrées dans cette voie féconde; elles s'y avanceront davantage, toujours calmes et fortes. De telles hardiesses peuvent sembler bizarres, irrégulières; mais, si l'on examine la situation des choses, il faut bien reconnaître le droit de ces savantes assemblées. Ce droit ne cessera que le jour où il y aura une tribune à Berlin.

Ce ne sont pas seulement les partis libéraux de la Prusse qui réclament ces fortes institutions; toute l'Allemagne s'y intéresse comme à une cause nationale. Nous avons vu tout-à-l'heure un étranger, un membre de la chambre des députés du duché de Brunswick, M. Steinacker, prendre une part active aux discussions ouvertes à Berlin; croit-on que dans tous les états constitutionnels il n'y ait pas des milliers de cœurs qui battent, et qui désirent pour la Prusse une situation meilleure? Pourquoi donc, malgré les défiances, malgré les antipathies de l'homme du sud contre l'homme du nord,

pourquoi donc les problèmes qui s'agitent à Berlin éveillent-ils par toute l'Allemagne une sollicitude si empressée? Il suffit de jeter les yeux sur les états constitutionnels au-delà du Rhin pour comprendre quel est leur intérêt dans ces grands débats. Sous Frédéric-Guillaume III, dès que la réaction de la Diète contre les idées nouvelles eut entraîné le gouvernement prussien, les libéraux des pays voisins, découragés et à demi vaincus, reculèrent presque aussitôt. Qu'auraient-ils fait sans l'appui de la Prusse? C'est là seulement qu'ils trouvaient les traditions vigoureuses dont leur inexpérience avait besoin; c'était de Berlin qu'étaient sortis, avec Stein et Hardenberg, les vœux et les principes de l'Allemagne régénérée. La Prusse conduisait l'armée libérale; si ce chef passait à l'ennemi, la déroute était inévitable. Aussi qu'arriva-t-il? Rappelez-vous l'histoire des chambres allemandes pendant tout le règne de Frédéric-Guillaume III. Elles se laissèrent enlever, l'une après l'autre, les garanties qu'on leur avait d'abord accordées. On les vit même s'annuler à un tel point, qu'elles permirent aux gouvernants d'abolir, non plus telle ou telle liberté, mais la constitution même. C'est ce qu'on osa faire, il y a huit ans à peine, dans le royaume de Hanovre. Les sept professeurs qui protestèrent contre ce coup d'état, et qui y perdirent leurs chaires, ont sauvé l'honneur de Goettingue;

mais les chambres de Hanovre, dont l'indifférence encouragea l'audace du roi Ernest, furent plus coupables sans doute que le gouvernement qui violait la loi. Or, imaginez une tribune à Berlin, imaginez la vie publique régulièrement constituée, et l'esprit parlementaire se développant avec force au sein d'une cité savante et libérale; pensez-vous que les députés du Hanovre se seraient endormis si volontiers, et qu'il n'y aurait eu que sept voix dans tout le royaume pour dénoncer l'iniquité commise? Ces chambres, si découragées jadis, semblent se réveiller depuis quelque temps; d'où vient ce réveil? Il date précisément de l'époque où les espérances constitutionnelles ont reparu en Prusse. C'est depuis 1840, c'est depuis les discours de Frédéric-Guillaume IV, que les réunions des chambres, à Carlsruhe, à Stuttgart, à Dresde, ont présenté un intérêt sérieux. A Carlsruhe, en 1842, M. Welcker osa entrer en lutte avec la Diète elle-même; cette vive et brillante campagne était impossible il y a dix ans. Le parti libéral doit donc trouver encore dans les vœux de toute l'Allemagne un secours direct, une assistance efficace. Cette force nouvelle s'ajoutera aux ressources dont il dispose, et légitimera de plus en plus son avènement.

Nous avons indiqué les forces du parti constitutionnel; que faut-il conjecturer sur le succès de sa

cause? Nous avons signalé le travail de l'opinion , le mouvement des différents groupes ; voilà , certes , des garanties sérieuses : quels sont maintenant les obstacles ? D'où sortiront les difficultés ? Des dispositions personnelles de Frédéric-Guillaume IV et de l'hostilité déclarée du prince de Metternich ? Je n'ai que deux mots à dire sur ce point.

On a vu suffisamment par tout ce qui précède quel est le caractère du roi , et le genre de difficultés ou de secours que la cause libérale rencontrera sur les marches du trône. Frédéric-Guillaume IV n'est certainement pas un esprit ordinaire ; c'est une intelligence tout-à-fait distinguée , une nature riche , douée des qualités les plus brillantes , ornée de l'instruction la plus variée ; seulement , est-ce bien un homme d'état ? Pour parler net , il est permis d'en douter. Ce roi artiste , ce brillant dilettante , qui donne des leçons à ses architectes , des conseils à Meyerbeer , des inspirations à Cornélius , est en même temps un érudit , un philosophe , un théologien. On assure qu'il lit Platon et Aristophane dans leur belle langue ; il suit sans peine M. de Schelling dans ses spéculations mystiques , et , s'il faut traiter un point de théologie , il cite les Pères , il cite Luther et Melancthon , comme feraient M. Hengstemberg ou M. Tholuck. C'est dans les questions politiques , c'est dans la pratique des affaires qu'il est moins sûr de sa

pensée. Il saura enthousiasmer Tieck et Cornélius, Meyerbeer et Schelling ; ses ministres seront moins contents de lui et le quitteront l'un après l'autre. En réunissant à Berlin cette illustre assemblée de poètes et de peintres, d'artistes et de philosophes, il a obéi à ses nobles instincts, à ses délicates sympathies pour toutes les distinctions de la pensée ; toutefois cet entourage glorieux et si conforme à ses goûts sert en même temps sa politique ; on ne saurait accuser de tendances illibérales un souverain absolu qui introduit à sa cour le droit démocratique du talent. D'ailleurs, bien qu'il appartienne, nous l'avons dit, à ce qu'on nomme le parti historique, bien qu'il se serve de M. de Schelling contre les hégéliens, de M. Eichhorn et de M. de Savigny contre les rationalistes, bien que la direction un peu mystique de sa pensée l'ait rendu favorable aux piétistes, il est loyal, sincère, impétueux ; il voudrait convaincre au lieu de régner. Les rois règnent ; lui, il parle, il fait de longs discours, il engage des controverses sur les plus graves sujets, se fiant à la facilité brillante de son esprit et à la générosité de ses intentions. Il lui est arrivé plus d'une fois, m'assure-t-on, d'écrire de sa main à des journalistes qui attaquaient sa politique et de les réfuter dans le meilleur style. Il discutait, il y a quatre ans, la question constitutionnelle avec les états provinciaux de Posen ; il a débattu hier un

point de théologie avec la municipalité de Berlin ; ce n'est pas la dernière thèse qu'il soutiendra. C'est un roi très-allemand. Cependant nos voisins deviennent moins Allemands chaque jour, je veux dire moins naïfs, moins confiants, plus difficiles à conduire : or, un roi qui parle si volontiers ne donne-t-il pas des armes contre lui ? J'entrevois donc ici deux chances contraires : d'un côté, les dispositions fort équivoques du roi ; de l'autre, les encouragements qu'il donnera, sans y songer, au parti qu'il veut contenir.

Il est certain, en effet, que Frédéric-Guillaume est peu disposé à établir dans ses états une constitution vraiment sérieuse. Le rêve de l'école historique, c'est d'organiser l'édifice de telle façon, que les différentes époques du passé, depuis Arminius jusqu'à Frédéric Barberousse, s'y trouvent comme représentés par étages ; temps primitifs, droit coutumier, féodalité, monarchie, il faudrait unir tout cela et en former l'œuvre que l'Allemagne réclame. La constitution vraiment germanique serait enfin découverte ; elle ne serait ni anglaise, ni américaine, ni française surtout ; ses pères, ses législateurs, ce seraient les héros de la Walhalla ; on n'oublierait que Luther et Frédéric-le-Grand. Nous parlons sérieusement, et nous serons bien surpris si quelques-unes de ces étranges idées ne se retrouvent pas dans le projet de constitution qui se

prépare; elles ont déjà percé visiblement dans les discours de 1840. Seulement, les difficultés seront-elles résolues alors? Aura-t-on réussi par là à calmer les exigences de l'opinion? Il faudrait une singulière confiance pour l'espérer. Cependant, comme Frédéric-Guillaume aura donné par ses discours les gages les plus sérieux, l'opposition enhardie poursuivra toujours son but. Peu importe donc que les dispositions du roi soient aujourd'hui défavorables à la cause constitutionnelle; les engagements qu'il a pris, ceux qu'il prendra encore, devront modifier tôt ou tard sa pensée, et le mouvement de l'opinion publique l'entraînera, nous l'espérons, dans les voies fécondes de la société moderne.

Le plus redoutable adversaire du parti constitutionnel, c'est bien évidemment le cabinet autrichien, et surtout le politique éminent qui dirige ce cabinet. Personne n'ignore en Europe quelle est l'influence de M. le prince de Metternich. Voilà trente-six ans que le prince est aux affaires; pendant ces trente dernières années, si l'on regarde au fond des choses, c'est lui qui a gouverné l'Allemagne. Arrivé au pouvoir en 1809, M. de Metternich a assisté à l'enthousiasme populaire de 1813, aux promesses généreuses des souverains, au soulèvement de toute l'Allemagne; il est même un de ceux qui ont dirigé ce mouvement des peuples, et

on sait qu'il reçut le titre de prince après la bataille de Leipsick. Puis, dès le lendemain de la victoire, il a laissé à cette noble ferveur le temps de se calmer, et, secrètement, sans éclat, il s'est mis à lutter pied à pied contre cet esprit libéral. Il y a une phrase curieuse prononcée par l'empereur François à l'une des Diètes de Hongrie : *Totus mundus stulticitat, et vult habere novas constitutiones; sed vos jam habetis unam constitutionem antiquam, ut non opus sit his novitatibus peregrinis.* Eh bien! M. de Metternich poursuivait cette folie de constitution, et voulait, par charité, en guérir l'Allemagne. Surveillant à la fois les souverains et les peuples, tantôt il faisait retirer par la Diète les libertés accordées, tantôt il arrêta les gouvernements dans leurs concessions trop généreuses. Il a habilement mis à profit la terreur inspirée par le *Tugenbund* en 1819; l'évènement de Francfort, la fête de Hambach, ont été pour lui d'utiles occasions qu'il a saisies le plus naturellement du monde et en dissimulant sa joie. Il s'agissait de lutter contre de glorieux souvenirs, contre les nobles émotions communiquées aux peuples par de grands ministres; il fallait ruiner l'influence de Stein et de Harbenberg; il a réussi à force d'habileté et de ruse. Or, voilà maintenant que l'esprit de Stein ressuscite et que tous les cœurs sont agités. Le savant stratégiste ne s'est pas

jeté sur l'ennemi; il a fait semblant de ne pas le voir, attendant l'occasion de le frapper. L'occasion est venue bientôt. Une émeute religieuse éclate, l'église évangélique est tourmentée par une crise profonde : c'est alors que M. de Metternich a vu Frédéric-Guillaume IV.

Certes, la position de M. de Metternich paraît puissante, sa politique semble solidement assurée; eh bien! non : malgré tant de victoires remportées depuis le congrès de Vienne sur le mouvement libéral des esprits, M. de Metternich a subi, il y a quelques années, l'échec le plus grave; il a été battu dans une occasion décisive, et, si le vieux diplomate se prépare si résolument à de nouvelles luttes, c'est qu'il croit voir chanceler l'œuvre de sa vie entière. Quelle a été cette œuvre accomplie si laborieusement et compromise aujourd'hui? Il faut le dire en peu de mots.

M. de Metternich, en faisant une guerre si vive aux idées de 89, poursuivait manifestement deux buts : il voulait ruiner la cause libérale, et en même temps arracher à la Prusse la suprématie qu'elle aurait promptement acquise. La Prusse, depuis Frédéric-le-Grand, représentait la science, la pensée; elle était comme le cœur énergique de l'Allemagne; eh bien! que le gouvernement prussien fit un pas de plus dans cette voie, qu'il accordât une tribune, aussitôt les successeurs de

Frédéric II devenaient les chefs de l'Allemagne constitutionnelle. La grande affaire pour le prince de Metternich ; c'était d'empêcher cet événement ; par là , il détruisait du même coup et les espérances du parti libéral et l'influence future de la maison de Brandebourg. N'est-ce pas là ce qui arrive en effet ? Nous avons dit tout-à-l'heure quelle était la situation des états constitutionnels, depuis qu'ils avaient perdu l'appui de la Prusse ; nous avons montré comment l'esprit libéral recula dans le Hanovre, dans la Hesse-Electorale, en Bavière, dès que le gouvernement prussien eut ajourné l'exécution de ses promesses. M. de Metternich triomphait donc, et, je le répète, il triomphait deux fois ; il comprimait les idées nouvelles et désarmait le cabinet de Berlin. Cependant, chose singulière ! cette seconde victoire, si adroitement obtenue, lui échappa presque au même instant. Soit hasard, soit habileté supérieure, au moment même où le gouvernement prussien cédait à l'influence autrichienne cette direction de l'Allemagne à laquelle il pouvait prétendre, il regagnait sur un autre terrain tout ce qu'il sacrifiait ici. C'est en 1819 surtout que Frédéric-Guillaume III a commencé d'abandonner la cause libérale pour entrer dans cette voie de réaction où l'engageait la politique du cabinet de Vienne. Eh bien ! c'est aussi en 1819 que commença obscurément, dans l'ombre, une œuvre

très-sérieuse, très-féconde, par où devait être rendue au royaume de Prusse la prééminence qu'il abandonnait : je parle de l'union douanière. Le premier traité conclu en 1819 avec la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen fut le signal de cette nouvelle politique. Quelques années après, c'étaient des états plus importants, la Hesse-Darmstadt, la Hesse-Électorale, que la Prusse attirait à elle ; ses conquêtes s'étendaient chaque jour, et, en 1836, les grands états du centre et du midi, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, faisaient partie du *Zollverein*. Il y eut alors un véritable commencement d'unité dans cette Allemagne si avide de ce bien suprême. Depuis lors, des accessions importantes ont eu lieu, et il faut aujourd'hui compter plus de vingt-sept millions d'hommes que ce grand système réunit pour une cause commune sous la présidence de la Prusse. On comprend quelle a dû être l'inquiétude de l'Autriche, en voyant la fortune nouvelle de son altière rivale. Quelle défaite pour la politique du cabinet de Vienne !

Eh bien ! si M. de Metternich, repoussé déjà sur ce point où il croyait avoir triomphé, voit reparaitre les idées libérales auxquelles il a déclaré une guerre à outrance, les deux résultats qu'il poursuit depuis trente ans, et qu'il avait cru atteindre, lui échapperont à la fois. Il aura perdu

l'une après l'autre la double conquête dont il pouvait se glorifier ; l'œuvre de toute sa vie croulera. Cette situation de M. de Metternich est bien grave ; elle fait pressentir les mille obstacles que sa politique opposera au mouvement constitutionnel. Il est manifeste que l'Autriche est aujourd'hui plus intéressée que jamais à combattre les idées de réforme ; battue dans la question du *Zollverein*, dépassée par la Prusse , qui s'est placée à la tête de l'unité commerciale , si elle laissait sa rivale s'emparer aussi de la direction politique et devenir le centre de l'Allemagne constitutionnelle, elle descendrait au second rang. Elle luttera donc avec une vigueur désespérée, et le chef du cabinet de Vienne, à un âge où le repos est précieux , sera forcé d'entreprendre une périlleuse campagne pour défendre l'œuvre de sa vie entière , ébranlée déjà profondément et menacée peut-être d'une ruine prochaine.

Je le répète, c'est là pour les défenseurs du parti constitutionnel l'ennemi le plus terrible ; c'est aussi de ce côté que l'attention se tourne désormais. On remarque déjà , en Allemagne , que le prince de Metternich est bien âgé ; comme on se défie du présent , on espère dans l'avenir ; on se dit enfin que le président actuel de la Diète, l'élève, le confident du prince, M. de Münch-Billinghausen , n'a pas et n'aura jamais sans doute l'autorité du maître qu'il doit remplacer. Je ne sais s'il est

besoin d'ajourner de la sorte les espérances de la Prusse. Si nous avons tracé exactement le portrait de Frédéric-Guillaume, il est très-possible que toute l'habileté du prince de Metternich vienne échouer contre les incertitudes du roi. On assure que Frédéric-Guillaume, dans les réunions de Stolzenfels, a fait de grandes concessions en matière religieuse, mais que, sur la question constitutionnelle, il s'est réservé sa liberté tout entière. Frédéric-Guillaume s'accoutume peu à peu à l'idée d'une constitution, et il ne lui déplaît pas que l'Autriche en ait peur. S'il est retenu, d'un côté, par la crainte d'accorder plus qu'il ne doit, de l'autre, l'attention de l'Europe dirigée vers lui, l'effet produit déjà par les bruits vagues qui se sont répandus, le désir enfin d'assurer la prééminence politique de la Prusse, tout en ce moment flatte son amour-propre et le dispose à agir.

Je m'arrête : ce terrain des conjectures est toujours glissant, qu'il me suffise d'avoir indiqué les chances possibles. Aussi bien, quelles que soient les incertitudes du roi, si habile que puisse être l'opposition du cabinet de Vienne, il y a un fait certain, manifeste, et je crois l'avoir mis en lumière : c'est que le parti constitutionnel en Prusse est désormais une puissance redoutable. Le grand changement qui se prépare est déjà consacré au fond des esprits. Quand un peuple est arrivé à

ce point de maturité vigoureuse, les libres institutions que réclame ce peuple peuvent bien ne pas lui être accordées sans délai ; mais il les obtiendra bientôt et nécessairement. En assistant avec émotion, avec intelligence, aux discussions de ses publicistes, en suivant ces débats d'une tribune qui n'existe pas encore, la Prusse a conquis la tribune qu'on lui donnera demain. Que l'opposition continue donc ces luttes politiques, qu'elle redouble de modération et de fermeté, qu'elle grandisse en talent et en persévérance ; le jour où elle réussira, ce ne sera pas seulement la Prusse, ce sera l'Allemagne entière qui entrera décidément dans les voies d'une civilisation nouvelle.

Novembre 1845.

VI.

LA DÉMAGOGIE ET L'ATHÉISME.

VIOLENCES DE LA PHILOSOPHIE NÉGÉLIENNE. — MM. ARNOLD RUGE,
BRUNO BAUER, FEUERBACH ET MAX STIRNER.

« Qu'est-ce donc qui m'entraîne loin de ces belles vallées ? N'est-ce pas ici un sol classique ? N'est-ce pas ici que Napoléon a vaincu encore une fois la coalition des Barbares ? Les Philistins de ce pays ne sont-ils pas doux, humains, presque aimables ? Ne suis-je pas dans une contrée libre de l'influence prussienne, et la liberté de la presse n'est-elle pas inscrite dans ses lois ? C'est précisément tout cela qui me fait fuir... Oui, je fuis, pourquoi ne pas l'avouer ? Un joug insupportable pèse ici sur moi. J'en veux à cette magnifique nature, qui a porté une telle race ; je sens mon cœur se rétrécir à voir ces hommes (sont-ce des

hommes?) qui ont vendu leur âme et n'ont gardé que leur ventre, qui ne font rien comme des êtres animés, qui ont assisté depuis trente ans, insensibles comme des momies, au mouvement agité du siècle, qui ne craignent pas l'oreille de Denys, parce qu'ils n'ont rien à dire que Denys ne puisse entendre, et qui dressent plutôt les oreilles vers le tyran pour savoir ce qu'ils doivent répéter. Tous les peuples rajeunissent par leurs luttes intérieures; il n'y a que le nôtre qui devienne toujours plus lâche, dont la tête soit toujours plus faible et le cœur plus étroit. Cette race inepte, qui, à toutes les époques, a poursuivi ses libérateurs, ne s'est évanouie ni devant le Suédois ni devant le Corse. La voilà de nouveau avec son odieux bagage. La vieille Allemagne pèse comme un cauchemar sur toute poitrine libre. Fuyons ! fuyons ! »

Le fugitif qui jette à son pays cet adieu plein de colère est un écrivain sérieux, qui a joué un rôle important dans le travail philosophique de l'Allemagne contemporaine. Il a été un des plus dévoués disciples de Hegel. Il est encore aujourd'hui, pour un instant, le chef (s'il y en a un) de la tumultueuse phalange qui a prétendu appliquer avec une résolution inflexible les doctrines du maître, et qui, dans les transformations de l'école hégélienne, s'est appelée fièrement *la Mon-*

tagne. Cette direction pourtant, qu'il avait conquise par son ardente témérité et un talent incontestable, il s'aperçoit qu'il va la perdre; des révolutionnaires plus hardis lui marcheront demain sur le corps. Poursuivi par le pouvoir, menacé par ses successeurs, il ne se possède plus. Cette impétuosité, qui faisait sa force quand il menait un parti, se retourne aujourd'hui contre lui-même et l'aveugle. Il semble qu'un vertige se soit emparé de ce fier dictateur d'un jour. La transformation des doctrines de Hegel a été si rapide entre les mains des jeunes novateurs, cette haute métaphysique a été si étrangement remaniée, défigurée, bouleversée de fond en comble, qu'il ne sait plus où en est sa propre pensée. Le voilà qui s'embarrasse et se perd au milieu de ses principes de la veille. Lesquels faut-il garder? lesquels rejeter? Il l'ignore. La *nouvelle école hégélienne* se trouble avec lui; c'en est fait, elle est comme frappée de folie. Or, ces tristes mémoires, ce douloureux testament de M. Arnold Ruge, *Deux années à Paris*¹, expriment avec une nudité effrayante la crise de cette philosophie et la situation désespérée de l'auteur. Deux sentiments l'animent, le découragement et la haine, une déception amère et une colère sauvage. Jamais l'Allemagne, qui devait, selon Hegel, proclamer le verbe de

¹ *Zwei Jahre in Paris*. 2 B. Leipzig, 1846.

l'avenir, n'a été plus rudement, plus cruellement flagellée que dans ce livre écrit par un de ses tribuns. Ça et là cependant éclatent encore la pensée élevée, le langage vigoureux de l'habile écrivain ; et je ne sais vraiment s'il faut s'en réjouir, car n'est-ce pas une nouvelle douleur de voir ainsi tant de bonnes qualités perdues par la haine, tant de mérite employé à se calomnier soi-même, et l'auteur injurier avec un tel mépris cette langue qu'il parle si bien, cette science de Hegel, dont il a été un des jeunes maîtres, cette patrie enfin, cette mère-patrie qu'on a le droit d'avertir, mais qu'il n'est jamais permis d'outrager ?

Tandis qu'il déraisonne avec passion (ce sera un jour son excuse), l'extrémité gauche de l'école commence à divaguer de son côté avec un sang-froid lugubre, avec une logique de glace. Il n'est pas question des doctrines de Strauss, ce girondin resté depuis long-temps en arrière ; il ne s'agit pas même de Bruno Bauer et de Feuerbach, fougueux et subtils tribuns qu'il semblait impossible de dépasser : Bruno Bauer et Feuerbach sont convaincus aujourd'hui de superstition et de pusillanimité. En vain ont-ils prêché ouvertement l'athéisme, ce ne sont plus que des modérés, des esprits timides, accusés d'enchaîner encore l'humanité dans des liens qui lui pèsent. Aujourd'hui, le dernier terme de l'audace a été atteint, et la

foi définitive de la révolution philosophique est trouvée ; le docteur à qui appartient cette découverte s'appelle Max Stirner. Feuerbach avait conservé une dernière croyance, il croyait au genre humain ; s'il anéantissait la Divinité , il la remplaçait par l'homme ; *homo homini Deus* , c'était là son *Credo*. Or, ce symbole est trop tyrannique encore ; il faut effacer l'ombre même de la Divinité , d'une divinité extérieure , étrangère à l'individu , et qui pourrait lui imposer un devoir, lui demander un sacrifice. Renversons cette dernière idole, cessons de croire au genre humain ; en dehors de l'individu rien n'existe ; *homo sibi Deus* , pas un mot de plus , voilà l'exacte et suprême formule de la vérité. Tout cela est discuté logiquement , logiquement exposé , avec une intrépidité cynique et une froide résolution qui épouvantent. Spectacle vraiment sinistre qui veut être examiné de près , car c'est là désormais la crise où se débat l'école hégélienne , et cette situation s'exprime dans ces deux hommes avec une netteté singulière : celui-ci irrité , passionné , sincère dans son aveugle emportement ; celui-là froid , hautain , logicien sans entrailles , sûr de sa triste victoire , et qui règnera demain sur les ruines de toute une école !

On doit toujours s'enquérir avidement de ce que devient une puissante école philosophique , et les destinées du système de Hegel ont un droit

sérieux à notre attention ; ce qui me touche le plus cependant , c'est l'intérêt inattendu , c'est l'importance décisive que ce sujet emprunte à la situation actuelle. L'ouverture des états-généraux de Berlin , l'attitude bizarre du monarque en face des députés du peuple , le discours extraordinaire qui a expliqué les lettres patentes du 3 février , la direction donnée aux débats , tous ces faits sont graves et ne peuvent exercer une médiocre influence sur les partis extrêmes. Personne n'ignore quelles sont en Allemagne les relations de la philosophie et de la politique , combien elles se tiennent et se pénètrent mutuellement. Si l'Allemagne a été , depuis une dizaine d'années , un ardent foyer de doctrines ténébreuses et de passions anti-sociales , si la philosophie est descendue des idéales régions pour abaisser la raison dans un matérialisme éhonté , ce n'est pas la science toute seule qui est responsable de ces folies ; j'en accuserai plutôt la politique. Le contraste était trop douloureux entre l'exaltation des intelligences émancipées et l'entêtement des royautés absolues. La pensée étouffait ; elle fut frappée de délire. Je ne saurais expliquer autrement les extravagances grossières , les brutales violences philosophiques qui ont affligé le pays de Leibnitz et de Kant.

Ces violences ne sont pas terminées , elles durent encore , elles dureront aussi long-temps

que les abus d'où elles sont nées. Le meilleur moyen d'arrêter les théories perverses qui s'emportent dans l'ombre, c'est de donner aux esprits la complète lumière de la vie publique. Si l'on ne régularise une société où s'agitent tant de mouvements divers, si l'on n'ouvre les issues, si l'on ne trace les voies, si enfin l'on ne fait pas toute sa part à l'esprit nouveau, ne vous étonnez pas que son exaltation, devenue fiévreuse, aboutisse à des fureurs inouïes. Qu'on y réfléchisse bien : les plus généreuses natures succomberont quelquefois aux atteintes du fléau. Comme elles auront senti plus vivement le contraste que je viens de signaler et l'oppression de la pensée publique, elles seront plus facilement aussi entraînées vers ces doctrines abominables qui sont comme le désespoir de l'intelligence. On ne sait pas assez combien de forces actives sont perdues pour l'Allemagne ; nous voudrions en signaler quelques exemples et faire soupçonner la grandeur du mal. Ne sera-ce pas montrer, par des arguments terribles, l'urgence de ces réformes politiques sans cesse promises et sans cesse ajournées ?

Qu'on veuille donc bien nous pardonner la nudité de ce tableau. Il ne s'agit pas seulement ici de dénoncer les aberrations trop humiliantes pour la dignité de la philosophie ; c'est l'intérêt même des gouvernements de l'Allemagne, de la Prusse

particulièrement, qui est en cause, et c'est à eux qu'il faut demander, au nom de la science et de la liberté, si une situation qui engendre de telles misères n'est pas condamnée sans retour.

L

Quand M. Arnold Ruge quitta l'Allemagne en lui jetant la malédiction que je traduisais tout-à-l'heure, c'est en France qu'il chercha un refuge pour sa libre pensée.

Écrivain généreux, fondateur d'un journal qui a rendu de véritables services à l'esprit public, M. Ruge aimait passionnément sa patrie. Les *Annales de Halle*, et plus tard les *Annales allemandes*, ont leur place marquée dans l'histoire littéraire et politique de l'Allemagne contemporaine. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'en parler, et j'ai signalé avec empressement les mérites sérieux de cette brillante publication. Pendant près de cinq ans, de 1838 à 1843, le recueil de M. Arnold Ruge a occupé le premier rang dans la presse allemande. Il représentait avec un éclat juvénile les désirs de la génération nouvelle; il osait harceler à la fois et la science paresseuse des universités et l'inspiration endormie de la poésie régnante; de tous les côtés, il réveillait la vieille Allemagne,

et devenait enfin ce que fut chez nous *le Globe* dans la dernière période de la Restauration. Ce fut là du moins sa gloire au commencement de cette rapide campagne. Bientôt cependant cet esprit de suite, cette fermeté régulière, qui sont encore si rares en Allemagne, firent peu à peu défaut aux ardents écrivains des *Annales de Halle*. En haine de la réaction qu'ils combattaient, les jeunes défenseurs de la liberté renièrent les principes dont ils avaient le plus besoin. La vieille Allemagne était spiritualiste, et son spiritualisme excessif, en lui inspirant le dédain de la vie active, la rendait égoïste et incapable d'un progrès sérieux. Il fallait rajeunir le spiritualisme, l'associer aux idées nouvelles de réforme et de liberté ; quoi de plus naturel d'ailleurs et de plus légitime ? Mais non ; les *Annales de Halle* se jetèrent dans l'excès opposé. Ce recueil si brillant devint un refuge où les erreurs les plus antipathiques au génie de l'Allemagne se donnèrent rendez-vous. Un des amis de M. Ruge, son collaborateur le plus méritant, M. Echtermeyer, vint de se séparer de lui, et depuis cette séparation le mal croissait chaque jour. Tantôt je ne sais quel panthéisme subtil dans ses formes et grossier dans ses résultats, tantôt le matérialisme le plus sec, voilà quelle fut bientôt la philosophie des *Annales de Halle*.

Remarquez , en outre , que tout cela était prêché avec une autorité dictatoriale et comme par une bande de terroristes. On comprend que la faveur publique dut s'éloigner promptement. Quand M. Ruge fut chassé de la Prusse, cette brutale mesure n'indigna personne; deux ans plus tôt , l'expulsion de l'éloquent publiciste n'eût pas été possible. Les *Annales de Halle* se reconstituèrent en Saxe (juillet 1844) , et prirent le nom d'*Annales allemandes*; du reste, le journal persistait résolûment dans la fausse voie où il se perdait. Inquiété sans cesse par la censure , le recueil de M. Arnold Ruge ne fut pas plus heureux que sous l'administration prussienne , et deux ans ne s'écoulèrent pas avant qu'il fût suspendu par l'autorité. M. Ruge crut qu'une pétition à la chambre des députés de Saxe réveillerait le zèle de ses amis. Vain espoir ! sa pétition , qui , trois ans plus tôt , aurait excité des sympathies si nombreuses , ne trouva pas un défenseur. On voulait bien s'intéresser à l'ardent écrivain ; mais comment prêter assistance à ces doctrines détestables , à cet athéisme cynique , dont les *Annales allemandes* étaient désormais le rempart ? C'est alors que M. Ruge , désespérant de son peuple et de ses amis , commença de maudire cette patrie pour laquelle son âme , aujourd'hui égarée , avait livré jadis tant de généreuses batailles. Il partit , secouant la poussière

de ses pieds , ne voulant rien emporter de cette terre sans courage ; il partit le cœur gonflé , l'esprit plein de haine , et demanda un asile à la France.

Dans de telles dispositions , les éloges que nous prodiguera M. Ruge seront-ils bien sérieux ? Devons-nous lui être très-reconnaissants de ce subit enthousiasme ? Certes , nous désirons l'amitié de l'Allemagne , et nous pensons qu'une grande victoire sera remportée pour la liberté du monde le jour où des haines surannées ne troubleront plus l'intelligence de nos voisins. Chaque pas qui nous rapproche est une conquête. Tout écrivain qui combattra les odieuses absurdités du teutonisme , les détestables colères de M. Menzel , les emphatiques niaiseries de M. Léo , tout écrivain , tout publiciste , tout poète qui effacera , par les moyens qui lui sont propres , cette inimitié impie , aura droit à la reconnaissance des deux peuples et servira la liberté européenne. Une condition pourtant est nécessaire pour que cette tâche soit bien remplie : c'est que l'Allemagne conserve son esprit , comme nous voulons conserver le nôtre. Une amitié féconde n'est possible qu'entre des esprits à la fois unis et contraires. Il s'agit d'allier des forces différentes qui se complètent. Si vous supprimez l'une d'elles , pensez-vous faire à l'autre un présent bien précieux ? Qui se réjouira de voir M. Arnold Ruge se jeter dans les bras de la France , en pro-

nonçant des paroles de haine contre son pays ? Ce n'est pas l'Allemagne qui parle ici, ce n'est pas un parti ; c'est un homme, c'est un esprit irrité, un esprit dont l'imprudente colère fera plus de mal que de bien à la cause de l'union des deux pays et réveillera les vieilles rancunes.

Certes, en toute autre circonstance, nous serions heureux d'entendre cette généreuse glorification de notre génie : « Voici le chemin de la France, le seuil d'un monde inconnu ! A la fin de notre voyage, nous trouverons la grande vallée de Paris, le berceau de l'Europe à venir, la vaste chaudière merveilleuse dans laquelle bout l'histoire du monde. » Et plus loin, et sans cesse : « Paris est à nous..... Paris appartient au monde. C'est ici que nous remportons nos victoires, ici que nous subissons nos défaites. » Ces paroles enthousiastes seraient un symptôme heureux, à une condition, je le répète, c'est qu'elles partissent d'un cœur allemand. Or, il faut bien le dire, M. Ruge avait renié son pays quand il écrivait ces lignes ; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce jugement, si dur qu'il soit, ne le blessa pas. M. Ruge se réjouira d'avoir été compris, il s'applaudira d'avoir dépouillé son caractère et de n'avoir plus rien d'allemand, ni dans l'âme ni sur les lèvres. Pour nous, malgré notre fierté naïve, cet enthousiasme factice nous embarrasse un peu. Quand nous songeons aux motifs qui

poussent le fougueux publiciste et à la haine fiévreuse dont ce langage est empreint, nous nous tenons sur nos gardes. S'il faut tout avouer, enfin, ce don qu'il nous fait de lui-même nous inquiète et nous épouvante.

Une réflexion devrait nous rassurer. M. Arnold Ruge est un écrivain de l'école hégélienne, c'est-à-dire une intelligence très-germanique. Il a beau se révolter contre son pays, il en conservera bien quelque marque ineffaçable. Cet homme que nous gagnons à nos idées n'aura pas perdu pour cela l'originalité native de sa race, il nous apportera autre chose qu'une maladroite contrefaçon de notre esprit. Hegel a tellement exalté sa patrie, il a donné aux peuples du Nord un sentiment si enthousiaste de leur mission dans le monde, qu'un disciple de cette grande école ne peut oublier longtemps les dogmes du maître. Ne se souviendra-t-il pas que Hegel, dans sa *Philosophie de l'histoire*, divise la vie du genre humain en trois grandes périodes, et qu'après l'époque orientale, après l'époque grecque et romaine, arrivé aux premiers siècles de notre ère, il donne fièrement le nom de germanique à cette période qui est chrétienne avant toute chose? Lorsque Hegel exprimait son enthousiasme pour la race allemande, il semblait parfois le prêtre d'une religion; il comparait son peuple à ces habitants de Samothrace qui étaient investis

du sacerdoce suprême, ou à la famille des Eumolpides qui avait la garde des mystères d'Éleusis. Le disciple d'une philosophie qui a proclamé en termes si magnifiques la mission de l'Allemagne, reniera-t-il toujours sa devise et son blason? Le pays de Luther et de Frédéric-le-Grand, de Goethe et de Hegel, occupe une place trop considérable dans la civilisation européenne, pour qu'un de ses enfants persiste à n'en pas tenir compte.

Voilà ce que nous pensions en voyant l'impétueux écrivain obéir si vite à ses rancunes. Nous avions tort : le souvenir des doctrines du maître ne l'arrêtera pas : il supprimera d'un trait de plume toute cette partie du système de Hegel, et l'Allemagne sera rayée de la carte. « Depuis Athènes et Rome, dit M. Ruge, l'histoire des hommes n'a été que l'histoire de leurs absurdités, et la nouvelle phase de l'humanité régénérée est bien jeune encore. Elle commence avec la Révolution française, car alors seulement on s'est rappelé qu'il y a eu jadis dans le monde des héros, des républicains et des hommes libres. » Le XVIII^e siècle ne croyait pas qu'il y eût dans l'histoire entière plus de quatre époques importantes : Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV, étaient les maîtres de ces périodes privilégiées. Au contraire, un mérite sérieux de notre temps, c'est l'impartialité de son esprit. Nous ne dédaignons plus, nous ne maudissons plus. Le

genre humain a été absous à ses âges divers, dans ses œuvres les plus opposées, et, si le grand dogme de la fraternité humaine et de la solidarité de tous les temps doit se réaliser un jour, ce sera la gloire de notre siècle d'avoir contribué plus qu'aucun autre à cette réconciliation universelle. M. Arnold Ruge ne pense pas ainsi. Il est moins généreux, moins large que ne l'était l'esprit nécessairement exclusif de nos aïeux; il diminue le programme de Voltaire. Trois époques seulement : Athènes, Rome, la Révolution, voilà l'histoire du monde.

Cette parole est grave : M. Ruge nous apprend par là qu'il a rompu résolument avec l'inspiration de son maître. Une chose vraiment belle dans la philosophie de Hegel, c'est l'intelligence qu'il a eue de la continuité des révolutions humaines. Phénomène bizarre ! ce puissant architecte d'abstractions a possédé plus que personne le profond instinct de la vie. Nul n'a senti comme lui le mouvement de l'humanité, le développement progressif des idées et des institutions. Ces théories, qui sont aujourd'hui dans le domaine commun, étaient nouvelles il y a quarante ans. Même après Vico, le mouvement était absent de l'histoire, Herder et Montesquieu s'en passent; la meilleure gloire de Hegel, c'est peut-être d'avoir scientifiquement établi cette marche non interrompue de ce qu'il appelle l'esprit du monde, *der Weltgeist*. Je ne dis pas que le

célèbre penseur de Berlin ait accompli la philosophie de l'histoire, qu'il ait trouvé la loi du développement de l'humanité; non, certes, il s'en faut bien, mais l'idée même de ce développement, le sentiment de cette marche incessante, n'ont été établis par personne avec la même autorité. D'après ce système, et c'est là une belle conséquence, il n'y a plus d'époques historiques sans valeur, il n'y a plus ni déserts ni landes dans la série des âges. Cette théorie gouverne aujourd'hui toute l'histoire, l'histoire politique, l'histoire des lettres et des arts : elle a été appliquée et rectifiée sur tous les points; ce qu'il y avait de trop impérieux, de trop fatal dans l'enchaînement logique décrit par Hegel, a disparu chez nos historiens, pour laisser place au jeu des volontés particulières et concilier le plan divin avec la liberté de l'homme. Avec cette correction indispensable, la pensée de Hegel est présente au fond de tous les travaux historiques de la France actuelle, et c'est un fait assez digne de remarque dans un pays qui, au siècle dernier, avait mis l'histoire générale en poussière et nié avec une éclatante ironie l'enchaînement des époques. Cette *Philosophie de l'histoire*, à la fois si amusante et si triste, que Voltaire attribue à l'abbé Bazin, et la *Philosophie de l'histoire* de Hegel, écrites à quarante ans de distance, sont séparées par un intervalle énorme : d'un pôle à l'autre, la

distance est moins longue. Ce que l'abbé Bazin appelle philosophie de l'histoire n'est autre chose qu'un réquisitoire d'une gaité impitoyable contre la pauvre espèce humaine. Pour l'abbé Bazin et pour Voltaire, il s'agit de prouver que l'humanité est toujours dupe, que l'histoire n'a jamais été qu'un amas de fables grossières, et qu'il est impossible de croire à rien, bien loin de croire à un plan providentiel. *Le gros du genre humain a été et sera toujours imbécille*, voilà pour l'histoire de l'esprit humain ; *les plus insensés sont ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes et mettre de la raison dans la folie*, voilà pour la philosophie de l'histoire. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis que Voltaire avait dispersé de son souffle cruel la sainte poussière des générations, quand Hegel, reprenant la pensée de Vico, trop effacée dans Herder et dans Montesquieu, célébra avec un austère enthousiasme l'esprit universel et ses destinées toujours agrandies. Lequel des deux a raison, de Voltaire ou de Hegel ? On peut l'affirmer, ce n'est pas la pensée de Voltaire qui dirige désormais la science ; notre siècle croit fermement à la signification sérieuse de l'histoire, et la France a accueilli ces hautes doctrines en y ajoutant la précision de son esprit. Eh bien ! voilà un Allemand qui nous arrive, et, pour nous faire hommage, savez-vous ce qu'il imagine ? Il renie, croyant nous flatter,

les doctrines que nous avons reçues de ses maîtres ! Avouez qu'il est piquant de voir un fervent disciple de Hegel se convertir à la *philosophie de l'histoire* de l'abbé Bazin !

Beaucoup de personnes , en France , s'obstinent à juger l'Allemagne actuelle d'après le tableau qu'en a tracé M^{me} de Staël. Nos voisins nous adressent souvent ce reproche ; ils ont tort pourtant , car , si nous les connaissons mal , ils nous le rendent avec usure. Les esprits sont nombreux , au-delà du Rhin , pour qui la France d'aujourd'hui est toujours la France de Voltaire ; et , quand M. Arnold Ruge prétend flatter notre orgueil en reniant l'esprit de notre temps pour l'esprit du dernier siècle , son illusion ne lui appartient pas en propre. Seulement cette erreur , chez une intelligence aigrie , devient plus obstinée et plus fertile en conséquences mauvaises. C'est ainsi qu'ayant supprimé son pays dans l'histoire des idées , il le désavoue avec injure et s'établit en France comme dans la véritable patrie de son âme. De là , dans les éloges qu'il nous prodigue , je ne sais quoi de suspect et de fâcheux. C'est la punition de ces amitiés factices , qu'on n'ose s'y abandonner avec confiance , et qu'elles semblent toujours une arme impie aux mains d'un transfuge irrité. Et dans quel moment M. Arnold Ruge se sépare-t-il de son pays avec une dureté si méprisante ? Au moment

où ce pays travaille noblement à la conquête de ses droits. Il semble qu'il y eût un autre rôle à jouer pour un esprit aussi élevé, pour un cœur aussi ardent que le sien. Certes, c'est toujours un crime d'outrager sa patrie; mais, quand la patrie s'émeut pour une cause sainte, quand d'une frontière à l'autre le même esprit de réforme, le même espoir de régénération enthousiasme toutes les intelligences, que penser de celui qui choisit une telle heure pour insulter ses frères et se séparer d'eux? Ce subit attachement à l'antiquité républicaine et à la Révolution française est-il bien sincère? Devons-nous être fiers d'avoir conquis ce dévouement passionné? Qu'est-ce donc qui pousse enfin M. Ruge? Est-ce l'amour de cette vérité éternelle qui n'a point de patrie, ou n'est-ce que son orgueil altéré de vengeance? Je ne pense pas que la réponse soit douteuse.

M. Arnold Ruge, tourmenté par sa conscience, prévoit et discute nos objections. Il rappelle l'exemple de Voltaire, et la moitié de sa vie passée à l'étranger, et son dédain pour les Welches; il cite ses vers à Helvétius :

Votre livre est dicté par la saine raison;

Partez vite et quittez la France.

Il aurait pu en citer beaucoup d'autres sans nous convaincre. Il aurait pu citer cette phrase d'une

lettre au marquis d'Argens : « Établissez-vous à Berlin ; la raison, l'esprit, la vertu, y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense. » Il aurait pu réunir toutes les saillies, toutes les irrévérences échappées à la verve irritée de ce rare esprit, les unes aussi sensées qu'elles sont vives, les autres certainement très-regrettables et très-fâcheuses ; qu'importe après tout ? Y a-t-il là une excuse pour M. Arnold Ruge ? Je réponds d'abord que la France, à l'époque où Voltaire parlait ainsi, ne luttait pas, comme l'Allemagne actuelle, pour la plus sainte de toutes les causes. Je réponds surtout que Voltaire, au plus fort de ses rancunes, n'a jamais été infidèle au génie de la France, qu'il avait les yeux sans cesse dirigés vers Paris, et qu'il a poussé le sentiment et même l'outrecuidance patriotique au point de parcourir l'Allemagne sans daigner s'occuper d'elle. Reprocher à Voltaire d'avoir renié son pays, cela n'est permis qu'aux écoliers de ce grand et passionné Joseph de Maistre. Évidemment M. Ruge ne sait pas quels alliés il se donne. Bien loin d'abandonner la France, Voltaire la faisait triompher partout. Je ne dis pas seulement qu'il songeait tous les jours au jugement des Athéniens, comme dans cette phrase d'une lettre à Maupertuis : « Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes. »

Ce n'est point assez ; je dis qu'il emportait le drapeau, et que le séjour de Voltaire à Berlin était la conquête du Nord par l'esprit français. Klopstock et Lessing le savaient bien quand ils préparaient contre cette influence une réaction si glorieuse. Je ne conçois pas que M. Ruge oublie ou confonde toutes ces choses. S'il ne reniait pas son pays tout autrement que l'a fait Voltaire, ses amis ne seraient pas si alarmés.

Il semble que je soutienne ici une thèse singulière. Pourquoi repousser cet homme qui vient à nous ? Il y a entre l'esprit allemand et l'esprit français une hostilité sourde, il y a des haines et des rancunes qu'on exploite avec une habileté perfide, et qui empêcheront long-temps encore l'union des deux peuples, cette union si désirable pour la liberté européenne. Pourquoi donc ne pas ouvrir nos rangs à l'éloquent rédacteur des *Annales de Halle*, au disciple d'une école qui a résumé les prétentions les plus hautaines du génie germanique ? C'est là une conquête importante. Que son pays se plaigne, rien de mieux ; pour nous, avons-nous le droit de lui adresser ces reproches ? Est-ce à nous de lui prêcher l'amour de l'Allemagne ? Oui, c'est à nous que ce droit appartient, car de telles œuvres irritent le sentiment national chez nos voisins et éloignent le jour de la réconciliation. Ce n'est pas tout : cette haine

pour son pays va se changer en un système, et, après avoir désavoué sa patrie, il nous enseignera à nous-mêmes que nous devons désavouer la nôtre. Avais-je tort de me défier de sa passion subite pour la France? Hélas! je ne me trompais pas, et M. Ruge, d'ailleurs, n'a pas voulu entretenir longtemps l'illusion de ceux que son enthousiasme avait pu séduire. Remercions-le d'avoir été si sincère. Au milieu des études diverses que lui inspira son séjour à Paris et qu'il a loyalement reproduites dans son curieux ouvrage, il y a tout un traité sur le patriotisme. Encore une fois, tenons-lui compte de sa franchise; désormais il n'y a plus d'équivoque possible; nous savons ce que M. Ruge aime dans notre France et à quelles conditions il change de patrie.

Ce traité est décisif. L'auteur y combat le patriotisme avec une fureur qui révèle toute sa pensée. Ce n'est pas seulement le patriotisme germanique, l'emphase burlesque des teutomanes, que M. Ruge attaque si résolument. Je comprendrais cette polémique dirigée contre MM. Menzel et Léo. Encore sur ce point faudrait-il bien s'entendre; car, si les théories hypocrites qui confondent la patrie avec le moyen-âge féodal et brouillent à plaisir les idées du peuple, sont insupportables à tous les cœurs droits, comment oublier que la vraie patrie allemande désormais est l'Allemagne moderne, l'Alle-

magne des penseurs et des poètes, celle qui a fondé son unité dans l'ordre des intérêts intellectuels avant de l'établir dans les faits, et qui ne regrette pas le XII^e siècle? Louis Boerne, qui a livré de si rudes et de si brillants combats à la teutomanie, n'a jamais commis la faute de confondre des choses si différentes. Il a attaqué le faux patriotisme au profit du vrai. L'auteur des *Couches politiques*, M. Prutz, a écrit sur ce sujet une scène fort spirituelle que Louis Boerne eût applaudie avec joie. Le poète, très-bien inspiré cette fois, introduit dans son drame un personnage suspect qui célèbre avec beaucoup d'onction et de componction cette Allemagne si adorée des romantiques, la vieille Allemagne d'Arminius ou de Frédéric Barberousse. Heureusement son interlocuteur complète la définition et lui crie avec une verve impétueuse : « La patrie de Barberousse ! Oui, et de Luther, et de Frédéric. Pourquoi t'arrêter dans l'antichambre ? » Rien n'est mieux dit, et l'on ne pouvait indiquer plus nettement l'état de la question. La poser ainsi, c'est la résoudre. Les hommes de cœur que révoltent le patriotisme menteur de M. Menzel et l'enthousiasme rétrospectif de M. Léo, seront-ils assez imprudents pour envelopper dans le même dédain l'Allemagne du passé et cette Allemagne nouvelle, cette vraie patrie de leur âme, au sein de laquelle fermentent tant d'espérances généreuses ? On leur

parle du saint empire romain, on se passionne pour les empereurs de la maison de Souabe, et, parce que ces puériles fantaisies ont trompé même des esprits distingués, les voilà qui se découragent et qui rompent avec leurs frères ! N'est-ce pas une puérilité tout aussi coupable ? Il serait si facile pourtant de rétablir la vérité et d'opposer à ces vieux noms qui ne représentent plus rien de vivant les héros des générations nouvelles, ces glorieux noms pleins d'encouragements et de promesses ! La patrie d'Arminius ou de Totila, qui inspire au roi de Bavière une exaltation si divertissante, ne parle point à votre âme ; en penserez-vous autant de la patrie de Leibnitz ? Voilà ce que je dirais à tous les esprits généreux qui se révoltent et avec raison contre les inepties du romantisme allemand ; voilà ce que je dirais à M. Arnold Ruge, si M. Ruge n'avait point dépassé les frontières du parti auquel je m'adresse. Ce qu'il attaque, c'est le patriotisme, quel qu'il soit ; c'est l'attachement de l'homme au sol qui l'a nourri, au tombeau de ses pères, au berceau de ses enfants ; c'est la pieuse reconnaissance d'une âme qui se sent vivre dans le passé et dans l'avenir avec la pensée de tout un peuple. Il y a partout, non pas seulement dans l'Allemagne régentée par les absurdes théories de Menzel et de Léo, il y a dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y a au nord et au midi un mal qu'il faut

combattre, une superstition qu'il faut extirper : c'est le sentiment de la patrie. A la bonne heure ! Cela s'appelle parler net pour un philosophe allemand. On est bien sûr ici de ne pas discuter dans les ténèbres.

M. Ruge a pris pour épigraphe de son traité quelques vers de M. de Lamartine. L'auteur de *la Marseillaise de la Paix* s'est écrié généreusement :

Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas !

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas là un cri de poète, un élan irréfléchi ? L'éloquent écrivain sait bien que la patrie n'est pas une invention de la haine ; il a démenti mille fois cette imprudente parole. Il ne peut oublier que la fraternité du genre humain, loin d'exclure le culte de la patrie, le suppose et l'exige. Les peuples ne seront jamais alliés d'une manière sérieuse, s'ils n'existent d'abord sérieusement, s'ils ne sont en possession d'eux-mêmes, s'ils ne vivent de toute leur vie morale dans ce sentiment supérieur qui s'appelle l'amour de la patrie. Que deviendrait la fraternité entre des fantômes de peuples ? On ne s'unit pas dans la mort. A coup sûr, M. de Lamartine, en écrivant ces vers, n'a pas voulu tracer le plan d'un système ;

mais voilà le tribun qui arrive et qui déduit de ces brillantes prémisses tout un traité, toute une théorie métaphysique, historique, politique, dans laquelle les impiétés du patriotisme sont magistralement démontrées. Cette superstition qui inspire au tribun une horreur si grande, c'est pour lui un degré inférieur, un degré vulgaire et presque bestial de l'amour; bien plus, ce n'est qu'une fiction, c'est une hypocrisie : l'amour de la patrie n'est pas possible. Qu'est-ce que la patrie? Une abstraction; l'amour, dit M. Ruge, veut des réalités. Et de fait, l'amour de la patrie n'existe pas. Est-ce la noblesse qui aime sa patrie? Toutes les aristocraties d'Europe font cause commune. Est-ce la science? Il n'y a plus de frontières pour les idées. Est-ce la classe ouvrière? Est-ce le peuple des fabriques? Nulle part, assure M. Ruge, on n'a plus de dédain pour ces vertus de parade. Où donc trouver ce sentiment du pays? Dans le peuple des campagnes peut-être; mais c'est l'amour du village, l'amour du sol, c'est-à-dire un grossier instinct de nature, *Naturtrieb*. Et d'ailleurs les paysans, croyez-en le démocrate, ne sont pas encore entrés dans la civilisation. Existences indécises, encore mal détachées de la glèbe, à moitié brutes, à moitié hommes, ils sont les derniers représentants du passé, les païens (*pagani*) du monde nouveau. Pardonnez-leur si la superstition

de la patrie a jeté quelques racines dans leurs sillons grossiers. Ce n'est pas tout : le patriotisme est une religion, et ce seul mot est un arrêt de mort aux yeux du tribun. Toute religion est un état inférieur de l'humanité. Celle-ci règne sur la terre comme l'autre dans le ciel ; toutes deux sont fondées sur une équivoque, sur une abstraction, sur quelque chose qui n'existe pas. Pourquoi l'homme, qui doit se développer librement, s'est-il sacrifié pendant des siècles à la religion du ciel ? Pourquoi se sacrifierait-il aujourd'hui à la religion de la terre ? Sacrifice, dévouement, paroles impies, puisqu'elles sont contraires à la liberté ! Ce n'est donc pas assez de rejeter l'idée de Dieu, il faut se débarrasser aussi de l'idée de la patrie. Il y a surtout un homme qui est à la fois le prêtre et la victime de la religion, c'est le soldat. Quand la superstition de la patrie sera détruite, la victime sera sauvée, le prêtre redeviendra homme.

Après ces belles théories, l'auteur examine tour-à-tour le patriotisme de chaque pays. Il cherche quel est ce sentiment en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en France. Ici nous ne sommes guère plus épargnés que les autres. Notre patriotisme, on veut bien le reconnaître, est plein d'idées : c'est le souvenir de la Révolution, c'est la conscience de notre mission civilisatrice ; mais, sachons-le bien, la Révolution n'a presque rien

fait. Gardons-nous de croire qu'elle ait atteint l'idéal du monde nouveau; elle ne l'a même pas entrevu. Deux choses surtout, selon M. Arnold Ruge, sont complètement antipathiques aux principes qu'il prêche : c'est, d'une part, la religion ou la morale; de l'autre, le sentiment de la patrie. La morale oblige en effet, et la patrie n'oblige pas moins : or, nous savons ce que M. Ruge pense de toute obligation, et comment il apprécie ce que le vulgaire honore sous le nom de sacrifice. La morale veut des cœurs purs, la patrie veut des héros ; c'est pour cela que la morale et la patrie sont la ruine de la vraie liberté. Eh bien ! que représentent, selon M. Ruge, les deux principales figures de la Révolution, Robespierre et Bonaparte ? Précisément ces deux fléaux de l'ancien ordre de choses, la morale et l'héroïsme. Un moine et un capitaine, voilà ce qu'a produit la Révolution française ! Vraiment, cette doctrine est originale, et l'auteur doit bien mépriser tous nos historiens. Ni M. Mignet ni M. Thiers n'avaient soupçonné cela. Quant à M. de Lamartine, bien que M. Ruge invoque le patronage de ses vers, je doute qu'il trouve grâce désormais devant ce hardi métaphysicien de la Révolution. Et nous qui pensions en toute candeur que M. Ruge venait mettre au service de la France sa plume et son talent ! On l'a vu, nous n'acceptions pas le sacrifice de l'Allemagne, nous le repoussions dis-

crètement; nous disions à M. Arnold Ruge : Prenez garde de trop aimer la France, de renier votre patrie, vos maîtres, vos amis! Quelle n'était pas notre erreur! Au moment où M. Ruge désavouait l'Allemagne et proclamait que Paris tenait dans ses mains les destinées de l'avenir, à ce moment-là même il jugeait notre gloire avec toutes les subtilités baroques de la moderne scholastique allemande.

Que va-t-il substituer pourtant à ce sentiment de la patrie, quand il l'aura détruit, comme il l'espère bien, au fond de la conscience humaine? Un autre sentiment, un autre amour, qui n'a pas encore de nom dans les langues bien faites et que M. Ruge appelle *humanismus*. Ce n'est pas l'amour du genre humain, ce n'est pas le dogme sublime de la fraternité, notions trop abstraites pour la jeune école hégélienne; qu'est-ce donc? C'est l'*humanismus*. Je crois me souvenir que le spirituel auteur de *Dupont et Durand* a trouvé pour cette idée nouvelle un terme parfaitement approprié, une dénomination adéquate, comme dirait M. Ruge. On se rappelle l'enthousiasme de Dupont quand il expose à son ami ce beau système social dont les éditeurs ne veulent pas, et qu'il lui dépeint les félicités futures de l'Humanité régénérée :

Le monde sera propre et net comme une écuelle,
L'humanitairerie en fera sa gamelle.

L'humanitairerie! Voilà la traduction exacte de

l'*humanismus* de M. Ruge. Hélas ! tout cela est plus triste que bouffon , et , malgré tant de sujets de gaité , l'impression de ce livre est singulièrement pénible. Il est trop évident , en effet , que l'auteur n'est pas libre , qu'il n'est plus maître de lui-même , que cette ferme intelligence , si active hier et si vaillante , est en ce moment troublée et jetée hors de ses voies. Complication bizarre ! Ce grand prédicateur de l'*humanismus* est très-souvent l'ennemi déclaré des socialistes. Il occupe la limite étroite qui sépare la *jeune école hégélienne* et toutes les sectes du socialisme moderne. Beaucoup de ses amis ont franchi le Rubicon ; pour lui , il ne sait que faire , il va d'une rive à l'autre et se bat tour-à-tour contre les deux armées. Tantôt un noble instinct philosophique se révolte en lui contre la vulgarité des sectes nouvelles , et , comme fait ici M. de Lamennais , M. Ruge signale nettement les conséquences désastreuses de leurs grossières théories ; tantôt la crainte d'être dépassé , le désappointement , l'orgueil malade , font chanceler cet esprit inquiet et lui arrachent des concessions inattendues. Son livre , écrit avec un talent très-alerte , est un amas de contradictions pénibles. Intelligence troublée , déchirée , M. Ruge est pour le spectateur réfléchi un triste et curieux sujet d'étude ; il porte en lui toute la confusion de la nouvelle philosophie hégélienne.

Un mot encore avant de fermer ce livre. Toutes les discussions de M. Arnold Ruge, toutes ses dissertations sur des sujets très-divers aboutissent à un seul enseignement, l'*humanismus*. Rien de mieux ; mais les arguments qu'il emploie contre l'amour de la patrie ne frappent-ils pas également cet amour de l'humanité dont il attend des merveilles ? Si la patrie est une religion, c'est-à-dire, selon M. Ruge, une chose mauvaise et condamnable, le dogme de la fraternité des hommes n'est-il pas un dogme très-religieux aussi ? Si l'amour de la patrie est un sentiment hypocrite et une vertu impossible, parce que, selon les nouveaux hégéliens, l'amour a horreur des abstractions et veut des réalités vivantes, l'amour du genre humain n'est-il pas condamné plus rigoureusement encore par ce noble système ? Quoi ! vous ne vous apercevez pas que vous empruntez aux scholastiques les plus barbares un nominalisme grossier et que vos erreurs se retournent contre vous-même ? M. Arnold Ruge est trop ému, trop agité, pour tirer une conclusion logique : ne le pressons pas. Quelque autre, soyez-en sûr, s'emparera des conséquences de sa pensée et les développera jusqu'au bout. Sur ce terrain les choses vont vite en Allemagne, et les systèmes se complètent les uns les autres. L'indécision même de M. Ruge convient au caractère général de son livre. Pauvre chef d'école aban-

donné de son parti, dépassé par ses successeurs, que de concessions il a faites et toujours vainement ! Sa foi aux idées, son spiritualisme généreux, il les a échangés contre un matérialisme qui n'est pas dans son cœur. Puis il a renié sa patrie et s'est jeté entre les bras de la France. Cette France, à son tour, il l'a repoussée, il a maudit toute patrie, et il a invoqué le genre humain ! Là cependant il s'arrête devant la logique qui l'entraîne. Ame généreuse, esprit égaré, son tourment me rappelle la victime des temps anciens, le malheureux chargé d'expier les désordres de tous. Personne n'a plus vivement représenté le délire de la nouvelle école hégélienne, personne n'en a souffert comme lui, personne n'a plus de droits à une sévérité sympathique.

II.

Cette conclusion que M. Arnold Ruge n'a pas voulu donner à son système, un logicien sans peur, M. Stirner, l'a dégagée résolument. Le livre dans lequel il l'a proclamée paraissait l'année même où M. Ruge écrivait son traité du patriotisme. Ce travail de M. Stirner nous arrive donc très à propos pour qu'il n'y ait pas de lacune dans la science nouvelle, pour que les conséquences s'ajoutent les unes aux autres, et que la pensée du système soit

manifeste. Ce n'est pas moi qui ai confronté ces deux livres ; ils se tiennent, ils sont inséparables. Qu'on ne voie pas dans ce rapprochement un artifice de composition ; M. Stirner continue M. Ruge et termine un enchaînement d'idées, une déduction logique dont le dernier degré est atteint. La *jeune école hégélienne* accomplit dans le livre de M. Stirner sa période de dissolution et de ruine. M. Ruge et M. Stirner, ces deux noms me suffisent pour faire connaître aussi sûrement que possible cette suite d'extravagances qui, depuis une dizaine d'années, se développe dans l'école allemande avec une rigueur mathématique.

On ne sait pas en France ce qui se passe à l'heure qu'il est au sein de la science germanique. On ne sait pas combien de folies, combien de systèmes effroyables se sont succédé depuis le livre du docteur Strauss. Il serait difficile, en effet, de connaître une situation si éloignée de nous, et plus difficile encore de l'exposer nettement. Je l'ai tenté plus d'une fois ; mais comment se rendre intelligible dans un pareil sujet ? Comment ramener à la précision de notre langue tant d'idées incohérentes et un fatras si pédantesque ? Les Allemands se croient bien vifs, bien dégagés, et cette *jeune école hégélienne* s'est long-temps enorgueillie de je ne sais quelle légèreté d'emprunt ; vains efforts ! Ils retombent bien vite dans les

distinguo de la scholastique. J'avais donc renoncé à une entreprise si périlleuse; j'avais désespéré de faire jamais comprendre ce qu'ont produit depuis dix ans Strauss, Bruno Bauer et Feuerbach, quelle révolution ils ont poursuivie et quelles ruines ils ont entassées l'une sur l'autre. Voici cependant que M. Arnold Ruge vient à notre aide. Les mémoires intimes de sa pensée nous donnent le tableau vivant des phases diverses que la philosophie hégélienne a parcourues; bien plus, pendant qu'il publie son livre, M. Stirner en fait la conclusion, M. Stirner atteint audacieusement le dernier terme, la dernière folie de cette école. Désormais les choses sont plus nettes, et il est permis d'en parler. M. Arnold Ruge est un noble cœur en qui se débattent douloureusement les diverses théories de l'école: chez lui, point de détails inutiles, rien que les conséquences pratiques de chaque doctrine; ce n'est pas un pédant qui parle, c'est une âme. En même temps M. Stirner termine cette série de systèmes qui s'enchaînent, et en les résumant tous, en les détruisant tous, il les fait mieux comprendre. Profitons de cette lumière inattendue. Qu'on ne s'effraie pas; je n'ai ni le dessein ni le courage de conduire le lecteur au milieu de cette scholastique inextricable. Je serai bref et ne prendrai que le résultat de chaque système. Or, voici en peu de mots quelle fut la marche des idées.

Strauss avait nié la divinité du Christ ; le récit des Évangiles n'était pour lui qu'un tissu de légendes et de mythes populaires, lesquels exprimaient les pensées, les préoccupations, les désirs de l'âme humaine à une époque donnée. C'est ainsi que les héros de la Grèce ont eu leurs légendes, qui renferment toutes un sens caché et sont une vive expression de l'état des esprits à un certain moment de l'histoire. De toutes les légendes, la Judée a fourni la plus belle, la légende religieuse, préparée par le caractère du peuple, par ses traditions, par les mystiques espérances dont il avait le dépôt. L'Humanité, en adorant cette merveilleuse figure du Christ, n'adorait donc que son propre ouvrage. On sait quel fut l'effet extraordinaire de ce livre, écrit avec un calme imperturbable et appuyé sur une érudition de bénédictin : il semblait que l'audace ne pût aller plus loin. Le christianisme, si la théorie de Strauss était exacte, n'était-il pas ébranlé dans sa base ?

Ce n'était là pourtant que le début de la *jeune école hégélienne*. Cet ouvrage, qui d'abord avait épouvanté l'Allemagne, devait bientôt paraître singulièrement timide. Quel est, en effet, d'après le système de Strauss, le véritable auteur de cette miraculeuse histoire du Christ ? C'est l'esprit humain, c'est la pensée de tous. Qu'est-ce à dire ? Il y a donc un mystérieux pouvoir, nommé l'esprit

du genre humain, dont cette histoire est l'œuvre? Expliquer ainsi la naissance du mythe, n'est-ce pas l'absoudre? N'est-ce pas lui donner encore un fondement sacré? Je sens là quelque chose de vague et d'équivoque; cherchons nettement la vérité. Si la base du christianisme est détruite, point de subterfuges, parlons franc et net. Celui qui s'exprime ainsi est un théologien de Bonn, M. Bruno Bauer. M. Bruno Bauer rejette donc sans hésiter cette mystérieuse intervention de l'esprit humain. Les Évangiles ne sont pas l'œuvre de la foule; chacun de ces livres a été composé par un seul homme, et l'Évangile primitif, celui dont les trois autres ne sont qu'une reproduction, est né librement, spontanément, d'une inspiration particulière à son auteur. Pour comprendre la naissance de ce livre, il suffit d'interroger l'esprit théologique. Qu'est-ce qu'un théologien? Quels sont ses instincts, ses tendances, ses passions? M. Bruno Bauer, théologien lui-même et naguère encore théologien exalté, soumet ce qu'il appelle l'esprit théologique à une analyse cruelle et injurieuse; selon lui, peu importe au prêtre le moyen qu'il emploie; sa passion l'aveugle, et, pourvu que sa doctrine se répande, toute invention est bonne. Tel est le résumé de cette critique, et c'est ainsi que Saint Marc, le premier des évangélistes, a écrit l'histoire de Jésus. M. Bruno Bauer retombe

ici dans le voltairianisme le plus vulgaire, dans l'étroit point de vue aussi pardonnable il y a cent ans que ridicule aujourd'hui ; seulement, le théologien de Bonn n'oublie pas d'envelopper ses doctrines dans la phraséologie hégélienne, ce qui donne toujours un air de profondeur et suppose je ne sais quelle supériorité dont un écrivain français est incapable. Pour nous, que l'exégèse allemande regarde de si haut, pouvons-nous voir ici autre chose que Voltaire, moins son esprit agile et son âme ardente, Voltaire affublé d'une perruque et d'un gros bonnet ? Il y avait toutefois une chose neuve dans la *Critique des Évangiles* de M. Bruno Bauer, c'était la vigueur de l'attaque et cette lutte à mort avec l'esprit théologique. Quand on vit cet homme d'église flétrir ainsi, non pas tel système ou tel autre, mais le fond de tous les systèmes, la base de toute doctrine, on comprit que Strauss était dépassé et qu'un coup bien autrement terrible venait de frapper les idées religieuses.

Ce n'était point assez : le radicalisme hégélien exigeait davantage. Cet esprit théologique, si rudement terrassé par Bruno Bauer, pouvait se relever en se purifiant. Pourquoi ne profiterait-il pas un jour du progrès des idées ? Qui l'empêcherait d'être sincère, après avoir été fourbe ? Une religion nouvelle n'était donc pas impossible ; une religion philosophique, enseignée par des théolo-

giens sans passion , pouvait succéder aux duperies qui , selon Bruno Bauer , abusent le monde depuis six mille ans. C'était laisser une espérance à l'âme qui cherche Dieu , et vous comprenez comment l'auteur de la *Critique des Évangiles* , l'ennemi le plus violent de toute idée religieuse , fut bientôt déclaré suspect.

Celui qui se chargea de le détrôner à son tour fut M. Feuerbach , le dialecticien le plus subtil et l'un des plus intrépides novateurs de la moderne philosophie allemande. Bruno Bauer , s'il faut en croire M. Feuerbach , a détruit la théologie , mais c'est en théologien qu'il l'a détruite. Son athéisme a quelque chose de fanatique et de superstitieux. Bruno Bauer est le dernier des théologiens , et l'on sent qu'il se débat encore dans les entraves de cette théologie qu'il renverse. Or , rien n'est fait , pense M. Feuerbach , tant qu'on n'est pas hors de cette science maudite. Sortons-en donc. Ne demandons pas , comme Strauss , quelle est l'origine du mythe de Jésus ; ni , comme Bruno Bauer , quelles furent les préoccupations , les passions , les impostures nécessaires de l'esprit sacerdotal. Laissons là cette théologie stérile , et posons franchement le problème : Qu'est-ce que la religion ? Comment l'idée de Dieu naît-elle dans l'homme ? Ce n'est point assez de savoir que la religion chrétienne est morte ; se peut-il

qu'il y en ait jamais une autre? Voilà la grande affaire.

Cette discussion , très-longue et très-subtile , conduit M. Feuerbach à affirmer que la religion n'est autre chose que l'ensemble de nos instincts les plus élevés prenant un corps et devenant un système. Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme , c'est l'homme qui a créé Dieu. L'homme a détaché , pour ainsi dire , la plus noble partie de son âme ; il lui a attribué naïvement une existence distincte , et l'a nommée tour-à-tour Brahma , Jupiter , Jéhova , Jésus. En adorant Dieu depuis six mille ans , l'homme est dupe d'une illusion sublime : il s'est dépouillé au profit d'un être imaginaire. Cette faculté que possède l'homme de se dépouiller ainsi et de s'adorer lui-même est une des facultés les plus hautes , celle qui met le plus d'intervalle entre l'homme et la brute ; mais , pour que cette faculté fût féconde , il faudrait que l'homme religieux sût bien que c'est lui qu'il adore. Il ne le sait pas , et de cette ignorance où il est résultent des conséquences pernicieuses ; car , en se dépouillant pour réaliser une création chimérique de la pensée , il se réduit lui-même à n'être qu'une moitié d'homme , un homme mutilé , un monstre , un non-être , *Unwesen*. De là tous les vices enfantés par l'esprit religieux , de là l'orgueil , de là le fanatisme et la haine.

Que faire pour mettre un terme à tant d'erreurs ? Rétablir l'unité de l'homme que l'homme a brisée sans le savoir , restituer au genre humain ce que le genre humain donnait à un être fantastique. Nous ne détruisons pas le dogme , dit M. Feuerbach , nous l'expliquons , et par là nous lui rendons sa valeur vraie. L'esprit humain a dit partout : Il y a un Dieu ! Nous ne repoussons pas cette vérité ; oui , il y a un Dieu , mais quel est ce Dieu ? Trompé par l'excellence de son être , l'homme a pris ses idées pures , sa raison , pour une essence supérieure qu'il a appelée Dieu , et à qui il a prodigué de siècle en siècle ses meilleurs trésors. Chaque religion nouvelle n'était que le développement de sa propre nature , et c'était toujours cet être chimérique , Dieu , qui profitait du progrès de l'humanité. Quand le genre humain , après le long sommeil de l'Inde , s'est réveillé en Grèce , il ne s'est pas écrié : Je suis libre ! il a adoré la sage Minerve et l'intrépide Apollon. Quand l'humanité s'est élevée au-dessus du polythéisme , elle n'a pas contemplé avec orgueil l'œuvre immense qu'elle accomplissait , elle n'a pas été fière d'avoir produit Platon , Aristote , elle n'a pas joui de sa grandeur ; toutes ses doctrines incomparables , toutes ses sublimes pensées , elle les a données à Jésus ! Pauvre humanité , si magnanime , si généreuse , toujours dépouillée au bénéfice d'une chimère et agenouillée

devant le reflet de sa propre gloire ! De cette gradation toujours croissante, il résulte que plus une religion est haute, plus l'homme est misérable ; car, si la religion est plus élevée, si le Dieu est plus pur et plus vrai, il ne l'est qu'aux dépens de l'homme. La grandeur de Dieu correspond toujours à la misère du genre humain. Dans l'antiquité grecque, la religion était moins élevée et l'homme valait mieux ; il était plus libre, plus maître de ses facultés, c'est-à-dire qu'il s'était moins dépouillé pour son Dieu. Restituons donc, dit M. Feuerbach, restituons à l'humanité la pleine conscience de son être. Qu'elle cesse de donner à un être de fantaisie ce qui lui appartient en propre ; qu'elle ne fasse plus deux parts de sa nature, qu'elle se sache Dieu !

Certes, exposé ainsi brièvement et réduit à ses résultats précis, le système de M. Feuerbach est monstrueux ; mais l'ouvrage qui le contient (*l'Essence du Christianisme, Das Wesen des Christenthums*) révèle un talent de dialectique incontestable. Il y a, chose étrange ! une subtilité prodigieuse au service de ces doctrines si tristement grossières. Ce talent de l'écrivain, cet appareil scientifique, cette finesse extraordinaire, cachèrent à bien des yeux la banale vulgarité de ces erreurs ; le livre de M. Feuerbach exerça une influence décisive sur les jeunes hégéliens et sur les nouvelles généra-

tions qu'attire chaque année leur drapeau. Aussi bien M. Feuerbach n'est pas un de ces aventuriers qui ont besoin de scandale : c'est une intelligence austère. Fils d'un des plus grands jurisconsultes de l'Allemagne, il a été façonné de bonne heure aux sévères travaux de l'esprit, et sa laborieuse jeunesse a donné à la science plus d'un gage précieux. Avant de se jeter dans ces voies extrêmes, il a publié d'excellentes recherches sur la philosophie moderne : Bacon, Jacob Boehme, Descartes, ont été l'objet de ses études spéciales, et son histoire de la pensée métaphysique depuis Leibnitz jusqu'à Kant est une des meilleures productions de l'école hégélienne. L'athéisme, entre les mains de M. Feuerbach, n'était donc pas le paradoxe d'un aventurier impudent : c'était une doctrine grave, exposée scientifiquement par un dialecticien consommé.

Toute la jeune gauche hégélienne s'est précipitée avidement dans cette voie. Depuis longtemps, tout tendait vers ce but; mais on n'avait pas encore trouvé la formule, l'explication scientifique de la vérité nouvelle : c'était à M. Feuerbach qu'on devait enfin la délivrance de la raison. Quelle reconnaissance ! quel enthousiasme ! Les jeunes hégéliens lui disaient volontiers comme le Psalmiste : *Tu es qui restitues mihi hæreditatem meam* ! On peut affirmer qu'il y a en ce moment

chez nos voisins une très-nombreuse et très-puissante école d'athées, athées mystiques, qui ont substitué le genre humain à Dieu, ou plutôt, employons leur langage, qui ont rendu à l'humanité son magnifique patrimoine. C'est là le sens net de la grande querelle sur l'immanence et la transcendance. Les partisans de la transcendance, ce sont les esprits attardés, enchaînés encore dans les liens de la vieille philosophie, et qui reconnaissent un être étranger à l'humanité et supérieur à elle. Les disciples de l'immanence, ce sont les hommes libres, qui ont osé dissiper les fantômes et rendre à l'homme l'héritage qu'il aliénait au profit d'une ombre. Ces derniers sont plus nombreux qu'on ne pense. M. Arnold Ruge est leur principal représentant : il a donné son âme comme une proie à cette doctrine cruelle, il en a été le prêtre et la victime ; c'est pour prêcher l'athéisme et le culte du genre humain qu'il a perdu les *Annales allemandes*. Depuis ce temps, toute sa vie a été un mélange continuuel d'enthousiasme et de trouble, de confiance et de désespoir. C'est par lui, enfin, que ces rêves ténébreux sortis de l'école sont devenus, hélas ! une doctrine vivante et mise en pratique.

Est-il possible maintenant d'aller plus loin ? Vraiment il ne paraît pas. Bruno Bauer a détrôné Strauss, et Feuerbach a détrôné Bruno Bauer : cette fois, du moins, après un athéisme si résolu,

il semble qu'on soit forcé de s'arrêter et que la meilleure volonté du monde ne puisse rien imaginer au-delà. M. Feuerbach et M. Arnold Ruge peuvent s'endormir avec sécurité; ils ne connaîtront pas leur successeur. Eh bien! nous nous trompons; ce successeur est arrivé, et un seul livre lui a suffi pour établir son règne sur les ruines de ses maîtres. Strauss était bien timide pour Bruno Bauer; Bruno Bauer était encore un théologien pour Feuerbach; quant à Feuerbach et à Ruge, quant au fondateur de l'athéisme et à l'apôtre de l'*humanismus*, ils pouvaient se croire à l'abri de tout reproche semblable. Prétention orgueilleuse dont ils seront vite punis! Voici leur héritier qui les traite de cafards (*Pfaffen*).

M. Max Stirner, c'est le nom du nouveau-venu, a exposé ce développement de l'école hégélienne dans un livre dont le titre n'est pas facile à traduire. *Der Einzige und sein Eigenthum*¹, ce n'est pas seulement *l'individu et sa propriété*, c'est plus que cela : il faudrait pouvoir dire *l'unique et sa propriété*. L'unique! oui, car il n'y a qu'un seul être pour M. Max Stirner. Pourquoi M. Feuerbach vient-il nous parler du genre humain? Pourquoi M. Ruge nous prêche-t-il le culte de l'humanité? C'est le langage d'un capucin : l'humanité n'existe pas; il n'y a que moi qui existe, moi seul; en

¹ *Der Einzige und sein Eigenthum*. 1 B. Leipsig, 1846.

dehors de moi , je ne connais rien et ne crois à rien¹. Croire au genre humain , c'est croire à une abstraction , à quelque chose au-dessus de l'homme , c'est retourner à la *transcendance*. C'en est fait , voilà le grand mot lâché. Quand l'école hégélienne accuse quelqu'un de *transcendance* , c'est le coup de foudre parti du Vatican , c'est la bulle vengeresse qui excommunie l'hérétique. Les partis , en 93 , accusaient leurs ennemis de tendre à la dictature et s'envoyaient à l'échafaud ; dans le 93 de la philosophie allemande , les décrets d'accusation ont conservé toute la dignité scholastique : c'est la *transcendance* qui est le grand crime. Il n'y a pas d'injure , il n'y a pas d'imputation odieuse qui soit plus redoutable et plus déshonorante que celle-là. Qu'en dites-vous ? Le drame se complique : Danton et Camille Desmoulins sont décrétés d'accusation , M. Feuerbach et M. Ruge sont convaincus de *transcendance* ; c'est M. Stirner qui l'emporte. Et , en vérité , je crois que M. Stirner a raison ; je crois très-fermement que M. Feuerbach et M. Arnold Ruge sont coupables , qu'ils reviennent à la *transcendance* , qu'ils admettent en dehors de l'individu une puissance supérieure dont celui-ci

¹ « Das Göttliche ist Gottes Sache , das Menschliche Sache des Menschen. Meine Sache ist weder das Göttliche noch das Menschliche , ist nicht das Wahre , Gute , Rechte , Freie u. s. w. , sondern allein das Meinige , und sie ist keine allgemeine , sondern ist einzig , wie Ich einzig bin. — Mir geht nichts über Mich. » S. 8.

dépend. On ne s'arrête pas sur la pente de ces abîmes : ou bien revenez à la croyance universelle ; reconnaissez au-dessus de l'homme , l'humanité ; au-dessus de l'humanité , le Créateur ; au-delà du fini , l'infini avec ses splendeurs et ses mystères ; ou bien , si votre dialectique insensée vous enchaîne , suivez jusqu'au bout votre voie ténébreuse et proclamez avec M. Stirner que l'individu existe seul ! M. Stirner est conséquent , et c'est par là qu'il triomphe. Il est dans le vrai quand il lance contre vous cette terrible accusation qui vous trouble si fort , et , pour moi , sans hésiter , je vote avec lui.

Voyez plutôt quelle logique , quelle netteté , quelle assurance imperturbable chez M. Max Stirner ! Ce n'est pas chez lui que les élans du cœur viennent déranger l'enchaînement rigoureux des doctrines. Heureux homme ! il n'a point de scrupules , point d'hésitation , nul remords. Jamais dialecticien n'a été mieux défendu par la sècheresse de sa nature. Sa plume même ne tremble pas ; elle est élégante sans affectation , gracieuse sans parti pris. Là où un autre serait agité , il sourit naturellement. L'athéisme lui est suspect , comme trop religieux encore ; compléter l'athéisme par l'égoïsme ¹ , voilà la tâche qu'il remplit , et avec quelle aisance , avec quelle tranquillité d'âme !

¹ *Dem Egoisten gehört die Welt, weil er keiner Macht der Welt gehört.* S. 377.

Il commence par indiquer nettement le but qu'il veut atteindre. La philosophie du XIX^e siècle, la dialectique de M. Feuerbach, a très-bien aperçu le but de la science nouvelle, qui est de supprimer la *transcendance*, c'est-à-dire de ruiner ce pouvoir imaginaire auquel se soumettait le monde. Ce pouvoir, dans l'état actuel des idées, quel est-il ? C'est le christianisme. M. Bruno Bauer et M. Feuerbach ont donc vaillamment compris le devoir de la science, ils se sont donné la tâche de détrôner l'*homme-Dieu* ; mais ont-ils réussi ? Non ; la vieille religion les enchaîne encore. Dans l'*homme-Dieu*, ils ont supprimé Dieu et conservé l'homme. L'*humanismus* n'est qu'une métamorphose du christianisme ; à la Divinité on a substitué le genre humain : nous n'avons fait que changer de maître et de servitude. Il y a toujours au-dessus de nous une abstraction réalisée, une autorité illégitime à laquelle il faut que je me sacrifie. Qu'a voulu faire M. Feuerbach ? Changer un nom. On disait : Dieu ; nous disons : l'humanité. La belle conquête ! le beau triomphe ! Où donc est la vraie liberté, et quand cesserai-je d'être dupe¹ ? Et voilà M. Stirner

¹ « Nach der Vernichtung des Glaubens wähnt Feuerbach in die vermeintlich sichere Bucht der Liebe einzulaufen. » Das höchste » und erste Gesetz muss die Liebe des Menschen zum Menschen sein, » Homo homini deus est, dies ist der oberste praktische Grundsatz, » diess der Wendepunkt der Weltgeschichte. » Hat man da nicht wieder den Pfaffen ? Wer ist sein Gott ? Der Mensch ! Was das

qui applique partout , avec une fureur sans exemple , ce principe que M. Feuerbach dirigeait seulement contre la Divinité. Plus de Dieu , plus de genre humain , plus de patrie , plus rien au-delà de mon être , pas une idée générale , pas un principe absolu : tout ce qui pourrait gêner la liberté , droit , morale , amour , fraternité , intérêts communs , ce ne sont là que des formes et des déguisements de Dieu ; c'est l'ancienne religion qui reparait sans cesse et qu'il faut combattre à outrance jusqu'à l'heure de l'extermination complète. — Cette fois , qu'en pensez-vous ? Ce monde sublime de l'idéal , ce royaume des esprits , cette raison universelle qui , depuis Platon , a nourri tant de graves penseurs et ravi tant de poètes et tant d'artistes ; cette continuelle révélation qui console , qui soutient , qui éclaire chaque jour les enfants les plus humbles de la famille humaine ; cette *transcendance* enfin , puisqu'il faut l'appeler par son nom , la voilà supprimée sans retour ! L'individu , resté seul au milieu de ce désert qui ne l'effraie pas , a le droit de s'écrier avec une joie sinistre : Je ne me suis attaché à rien ! (*Ich habe meine Sache auf nichts gestellt !*) C'est le lugubre chant de victoire qui ouvre et qui termine cet épouvantable livre.

Göttliche ? Das Menschliche !..... Es ist eben nur eine neue Religion. » S. 76-77.

Certes, on ne réfute pas de tels écrits. La discussion ne saurait se faire assez petite pour l'individu qui s'emprisonne si étroitement. D'ailleurs, il n'y a pas de prise; entre le *moi* de M. Max Stirner et l'intelligence de son lecteur, tout lien est rompu. On ne peut raisonner avec lui qu'au moyen des idées générales, au nom de certains principes, et il a commencé par nier tous les principes et toutes les idées. De M. Stirner à son voisin, le chemin est détruit, la communication est impossible. Je ne puis même comprendre pourquoi il a publié son livre. A qui s'adresse-t-il? Que veut-il? Il s'adresse aux hommes et veut les persuader; il ne juge donc pas cette entreprise chimérique, et elle le serait si sa philosophie n'était pas un mensonge. Il a beau nier les principes et réduire tout à la volonté arbitraire de chacun de nous, cet arbitraire qu'il prêche devient un principe entre ses mains. Vrai ou faux, qu'il m'en accorde un seul, aussitôt tous les autres se relèvent, et ce monde moral qu'il croit ruiné se reconstruit de lui-même jusqu'au faite. Mais, encore une fois, pourquoi discuter de telles doctrines? Il suffit de les exposer. Je continue.

La théorie de M. Stirner n'oublie rien; nous avons le code complet de l'égoïsme. Ne croyez pas que ce soit un paradoxe, un abominable jeu d'esprit; c'est un système qui embrasse tout, qui

prévoit tout, et qui se déduit des prémisses avec une logique irrésistible. La *jeune école hégélienne* se débattrait vainement contre les conséquences hideuses que son dialecticien lui impose. La composition de l'ouvrage est remarquable, d'ailleurs, par l'ordre et la netteté. Après avoir établi son principe, la suppression de tout ce qui n'est pas le *moi*, M. Stirner discute les différentes écoles philosophiques et sociales qui règnent aujourd'hui. Je ne parle pas de l'ancienne religion et de l'ancienne métaphysique, choses mortes pour M. Stirner, ennemis déjà vaincus et ensevelis par M. Feuerbach. Ce qui l'occupe, c'est le libéralisme, quel qu'il soit, politique, social, *humanitaire*; il examine l'une après l'autre ces théories diverses et leur prouve clairement qu'elles sont un faux libéralisme, un libéralisme hypocrite. Elles promettent la liberté et donnent la servitude. La vieille tyrannie tend sans cesse à reparaître sous des formes nouvelles; tous les partis actuels en sont les représentants. Celui-ci met en avant le droit commun, celui-là la patrie, cet autre l'humanité. Il y a des tribuns qui se croient appelés à être les libérateurs de l'homme parce qu'ils ont écrit : *Pereat mundus et fiat justitia!* La justice! le droit! Toujours des abstractions qui prennent un corps, toujours des spectres, des idoles, auxquels on immolera l'individu! Toujours la religion, l'iniquité,

l'imposture, qui relèvent la tête ! Toujours des capucinades : *Das Pfaffenthum* ! Ne se trouvera-t-il pas un homme pour réclamer enfin la vraie liberté ?

On le voit, il n'y a ici qu'un seul argument, l'argument de M. Feuerbach ; mais il est varié

¹ M. Arnold Ruge avait déjà soutenu que Robespierre était un moine ; M. Stirner nous prouve, par la simple déduction de ses prémisses, que Robespierre, Saint-Just, Danton, etc., n'étaient que des *cafards*, c'est-à-dire (et ces mots ont le même sens dans sa bouche) des enthousiastes, des hommes qui croyaient à une idée, à une idole, à une puissance supérieure, — par exemple, à la Révolution. Il semble, par moments, que ce livre incompréhensible soit une protestation contre le fanatisme révolutionnaire. Comment M. Stirner ne voit-il pas que les hommes de 93, en se faisant une idole de la Révolution, n'adoraient que leur propre pensée ? C'est là précisément la différence du fanatisme, quel qu'il soit, et de la religion de Jésus-Christ. Pour la première fois, dans l'histoire des religions, l'homme, en se soumettant au christianisme, a cessé de s'adorer lui-même ; et, rentré ainsi dans l'ordre par l'humilité, il y a trouvé le principe d'une mystérieuse grandeur. Ces tribuns de 93, dont M. Stirner reponss le fanatisme, ne faisaient que pratiquer d'instinct le système dégradant formé aujourd'hui par le docteur hégélien. Voici les paroles de M. Stirner : « *Dies ist die Herrschaft der Ideen oder das Pfaffenthum. Robespierre z. B., Saint-Just u. s. w. waren durch und durch Pfaffen, begeistert von der Idee, Enthusiasten, consequente Rüstzeuge, ideale Menschen.* » S. 100. — M. Proudhon, avec son fameux pamphlet : « *Qu'est-ce que la propriété ?* » n'obtient pas grâce devant M. Stirner. On lui démontre magistralement qu'il est esclave des préjugés chrétiens : « *Proudhon, wie die Communisten, kämpfen gegen den Egoismus. Darum sind sie Fortsetzungen und Consequenzen der christlichen Prinzips, des Prinzips der Liebe, der Aufopferung für ein Allgemeines, ein Fremdes.* » S. 331.

avec un art infini. L'auteur l'applique à tout, et cette résolution impitoyable est l'originalité de son travail. Le monde moral s'écroule tout entier devant lui. Pendant ce temps il n'éprouve aucun regret : tantôt il sourit comme un homme qui se réveille d'un mauvais songe et qui voit s'enfuir des fantômes détestés ; tantôt, quand l'ennemi est puissant et qu'il croit l'avoir terrassé, il pousse des cris de joie où éclate je ne sais quelle poésie horrible. Ainsi, après une discussion où il s' imagine avoir dissipé le fantôme de la patrie, après un réquisitoire contre ce sentiment oppressif auquel il faut tant sacrifier, un cri furieux s'échappe de ses lèvres : « Meure le peuple et que je vive ! » et il termine enfin par ces incroyables paroles : « Écoutez ! tandis que j'écris ceci, les cloches commencent à sonner ; c'est demain le dixième anniversaire séculaire de la constitution de notre chère Allemagne ! Eh bien ! sonnez, sonnez le glas des funérailles ! Les peuples germaniques ont derrière eux une histoire de mille ans ; quelle longue vie ! O peuples, couchez-vous dans la tombe pour ne vous relever jamais, et que tous ceux-là soient libres que vous avez enchaînés si long-temps ! Mort est le peuple, et moi je vis !... Demain, ô Allemagne ! on te portera au tombeau ; les nations, tes sœurs, t'y suivront un jour ; quand elles y seront toutes, quand l'humanité sera ensevelie, alors je serai

libre, je serai joyeux, j'aurai recouvré mon héritage¹ ! »

L'auteur, dans la première partie de son travail, a donc fait table rase. Maintenant voilà l'individu tout-à-fait libre, le voilà maître de lui-même, et le tableau de sa félicité ne sera pas moins curieux que cette lutte contre le *Pfaffenthum*. Qu'une plume se soit trouvée pour écrire de pareilles choses, pour les écrire avec tant de sang-froid, avec une si correcte élégance, c'est un mystère incompréhensible. Il faut avoir lu ce livre pour être persuadé qu'il existe. Un de nos écrivains l'a dit : lorsque l'esprit allemand n'est pas dans la nue, il rampe². M. Stirner s'est chargé de justifier cette sévère parole; il est impossible de traîner plus bas ce noble esprit germanique que tant de poètes et de métaphysiciens avaient accoutumé à l'infini. Com-

¹ « *Horch, eben da Ich diess schreibe, fangen die Glocken an zu lauten, um für den morgenden Tag die Feier des tausendjährigen Bestandes unseres lieben Deutschlands einzuklingeln. Ldudet, ldudet seinen Grabgesang!... Deutsches Volk und deutsche Völker haben eine Geschichte von tausend Jahren hinter sich: welch langes Leben! Geht denn ein zur Ruhe, zum Nimmeraufstehen, auf dass Alle frei werden, die jhr so lange in Fesseln hielten. Todt ist das Volk. Wohlauf Ich!... Fahre wohl, du Traum so vieler Millionen, fahre wohl, du tausendjährige Tyrannin deiner Kinder, Morgen trägt mann dich zu Grabe, bald werden deine Schwestern! die Völker, die folgen. Sind sie aber alle gefolgt, so ist — die Menschheit begraben, und Ich bin mein Eigen, Ich bin der lachende Erbe!* » S. 285-286.

² Edgar Quinet, *Allemagne et Italie*. T. I, p. 102.

ment faire comprendre à un lecteur français cette exaltation dans le néant ? Tout-à-l'heure , quand M. Stirner attaquait toute espèce d'idéal , cette lutte impossible donnait à sa pensée comme une apparence de poésie ; il y avait parfois en lui la hardiesse du guerrier , et la témérité folle de son entreprise cachait du moins ce qu'il y a de vulgaire dans ses doctrines. Maintenant que sa bataille est gagnée , maintenant qu'il célèbre sa liberté conquise , la platitude de sa pensée va paraître toute nue. Imaginez toutes les conséquences que renferme cette situation de l'individu resté seul sur les ruines du monde moral ; M. Stirner n'en oublie pas une. Ces résultats , dont la pensée seule vous effraie , le remplissent de joie. Il glorifie l'égoïsme comme d'autres glorifient le dévouement. Qu'on me dispense de présenter ce tableau¹. Un des plus beaux résultats de M. Stirner , celui qu'il proclame comme la bonne nouvelle , c'est que , la règle du devoir n'existant pas , il n'y a pas d'infraction

¹ Il suffira de citer en note quelques-uns des principes de M. Stirner : — « *Mein Verkehr mit der Welt, worauf geht er hinaus? Geniessen will Ich sie, darum muss sie mein Eigenthum sein, und darum will Ich sie gewinnen. Ich will nicht die Freiheit, nicht die Gleichheit der Menschen; Ich will nur meine Macht über sie, will sie zu meiner Eigenthum, das heisst geniessbar machen.* » S. 424.

« *So lange Du an die Wahrheit glaubst, glaubst Du nicht an Dich und bist ein Diener, ein religiöser Mensch. Du allein bist die Wahrheit, oder vielmehr, Du bist mehr als die Wahrheit, die vor Dir gar nichts ist.* » S. 473.

possible à cette règle. Qu'est-ce qui fait le pécheur? C'est la loi morale. Si cette loi ne disait pas : Il est bien de faire ceci et mal de faire cela , toutes nos actions seraient également bonnes. Il n'y aura donc plus de mal , plus de péché , plus de crimes. Admirable profondeur de cette science nouvelle! M. Feuerbach se réjouissait aussi d'avoir détruit l'impiété en instituant l'athéisme.

Le vrai mérite de M. Stirner au milieu de tant d'extravagances , c'est qu'il a dit le dernier mot de la *jeune école hégélienne*. C'est là ce qui fait supporter la lecture de cet étrange manifeste , bien que le froid vous gagne de toutes parts. Par l'excès même du mal , il a rendu à cette patrie qu'il maudit un service immense. Que ce soit là son excuse. Cet athéisme hégélien qui déchaînerait les fureurs bestiales du peuple à l'heure des crises prochaines , se détruit lui-même dans le livre de M. Stirner. Il est impossible que les cœurs égarés ne frémissent pas en voyant cette conclusion de leur doctrine. Qu'a dû penser M. Feuerbach ? Je l'ignore. Quant à M. Arnold Ruge , dont l'âme est le vrai champ de bataille des discussions philosophiques de son pays , il s'agite sous les impressions tumultueuses que ce livre fait naître en lui. Tantôt son cœur généreux repousse avec horreur cet égoïsme sans nom , tantôt il se sent enchaîné par un révolutionnaire plus logicien , et , craignant d'être

dépassé à jamais, il s'efforce de trouver un sens généreux à ces énormités. La théorie de M. Stirner, dit-il, n'a pas de valeur absolue; il faut la prendre comme le manifeste d'une époque; à ce point de vue, elle est irréprochable. En révélant à l'homme son droit individuel et en supprimant tout ce qui limite ce droit, M. Stirner rend chacun de nous plus exigeant et plus avide. Il pousse le cri de guerre, il met le feu aux poudres, il soulève l'innombrable foule de ceux à qui on dénie le droit et la liberté. — Explication menteuse! M. Ruge n'y croit pas lui-même, et M. Stirner la désavouerait immédiatement¹. Le logicien n'a-t-il pas prouvé que le droit,

¹ Quelques mots semblent autoriser l'explication donnée par M. Ruge, ce cri, par exemple : « Que m'importe le droit? Je n'en ai pas besoin. Ce que je puis acquérir par la force, je le possède et j'en jouis. Ce dont je ne puis m'emparer, j'y renonce, et je ne vais pas, en manière de consolation, me pavaner avec mon prétendu droit, avec mon droit imprescriptible. » *Ich fordere kein Recht, darum brauche Ich auch keins anzuerkennen. Was Ich mir zu erzwingen vermag, erzwingt Ich mir.* S. 275. — Mais c'est le système entier qu'il faut voir; et M. Stirner le résume très-nettement lorsqu'il s'écrit, à la dernière page de son livre : « L'histoire du monde, l'histoire du genre humain n'existe que pour les chrétiens... Pour le disciple que je forme, il n'existe qu'une seule histoire, celle de son propre moi. Il ne se considère pas comme l'instrument d'une idée, que cette idée soit Dieu, ou l'humanité, ou la patrie, ou la liberté; son moi seul l'intéresse! Peu lui importe que le genre humain fasse bien ou mal ses affaires. » *Dem Christen ist die Weltgeschichte das höhere, weil sie die Geschichte Christi oder des Menschen ist; dem Egoisten hat nur seine Geschichte Werth, weil er nur sich entwickeln will, nicht die Menschheitsidee, nicht den Plan Gottes, nicht die Absichten der Vorsehung,*

considéré comme principe , est une idée religieuse , c'est-à-dire une notion fausse et qui s'oppose à la vraie liberté? N'a-t-il pas cru démontrer qu'il y a le droit de chacun de nous , le mien , le vôtre , mais que le droit commun est une chimère oppressive? Je défie M. Ruge de trouver dans le système de M. Stirner une seule pensée qui puisse autoriser le mouvement libéral de l'Allemagne. M. Ruge insiste; il y a au moins , répond-il , dans cette exaltation de l'individu et de son droit personnel un appel désespéré à la révolte. Non , il n'y a pas même cette triste excuse. Ce système n'est pas la ruse d'un esprit ardent qui consent à dégrader la philosophie si cela peut soulever les masses furieuses. Encore une fois , la rude franchise de M. Stirner aurait honte de ces justifications hypocrites. Cette force brutale dont vous parlez , qui donc la met en mouvement? Ce sont les idées sans doute , ce sont les croyances , quelles qu'elles soient , religieuses , politiques , sociales ; c'est tout ce qui unit les hommes par un lien puissant et les dévoue à une cause commune. Eh bien ! dans ce monde désolé qu'habite l'esprit de M. Stirner , rien de tout cela n'existe plus ; M. Stirner a tué les idées.

nicht die Freiheit und dgl... er lebt sich aus , unbesorgt darum , wie gut oder schlecht die Menschheit dabei fahre. S. 490. — N'oubliez pas non plus ce cri si audacieusement sincère : « Que me fait la liberté du peuple? C'est la mienne qu'il me faut. » *Volksfreiheit ist nicht meine Freiheit!* S. 281.

III.

Résumons les deux livres que nous venons d'étudier. Appuyés sur un même principe, fondés sur l'athéisme de M. Feuerbach, ils aboutissent à des conclusions distinctes, mais qui se tiennent d'une manière étroite et se complètent nécessairement. Le premier combat le sentiment de la patrie pour y substituer l'amour mal défini du genre humain ; le second, plus logique, plus fidèle à la pensée de l'école, repousse même ce vague sentiment de l'humanité, et prêche hardiment la religion du moi : *Homo sibi Deus*. Voilà ces deux systèmes débarrassés de leur appareil scientifique. Entraînée chaque jour plus avant au fond de ces routes ténébreuses, la *jeune école hégélienne* a proclamé par la voix de M. Stirnér la bonne nouvelle qu'elle promettait au monde. Son Évangile est achevé.

Ce résultat ne suffit-il pas ? Est-il nécessaire de prononcer un jugement ? Je ne ferai qu'une seule réflexion. Tout-à-l'heure, quand nous avons vu M. Arnold Ruge exalter la France pour mieux maudire son pays, nous n'avons pas accepté ce faux et coupable enthousiasme ; au nom de la France comme au nom de l'Allemagne, nous avons défendu contre M. Ruge le sentiment de la patrie. Nous ne savions pas, hélas ! jusqu'où s'emporterait

l'école hégélienne, nous ne connaissions pas le manifeste de M. Stirner. Maintenant, en vérité, nous serions tenté de rétracter nos paroles. Oni, qu'ils viennent à nous! que M. Ruge reprenne sa devise : *Nulla salus sine Gallis!* nous ne les repousserons plus. En mettant le pied sur le sol de la France, ils seront guéris de leur folie; toutes ces passions anti-sociales, toutes ces ténébreuses doctrines se dissiperont à la pure clarté du soleil. Quoi! ils se disent les éclaireurs des idées, et ils éteignent, à la veille de la lutte, tous les sentiments généreux! Ils se proclament les héritiers du XVIII^e siècle, et ils ignorent tout ce qu'il y a eu de vie, d'énergie morale, de croyances invincibles sous le scepticisme élégant de cette immortelle époque! Qu'ils viennent donc, et qu'ils voient à la face du jour la laideur de leur pensée.

M. Ruge l'a très-bien dit : la France est le cœur de l'Europe. Rêveurs sinistres, interrogez ce cœur puissant et écoutez sa réponse. Soit que vous nous prêchiez, comme M. Ruge, je ne sais quel vague sentiment cosmopolite fondé sur la haine de la patrie, soit que vous vous enfermiez avec M. Stirner dans un égoïsme hideux, vous trouverez dans l'esprit de la France l'énergique condamnation de vos théories insensées. Quel peuple, plus que le nôtre, a aimé le genre humain? Qui s'est dévoué plus souvent pour la cause commune? Mais, pour

se dévouer, il faut être maître de soi ; il faut se connaître, se comprendre, s'aimer soi-même, et nulle part, en effet, vous ne verrez mieux associés ces deux sentiments si féconds, l'amour du genre humain et l'amour de la patrie. Quant aux malheureux qui espèrent détruire toute croyance supérieure à l'homme, et qui célèbrent l'égoïsme comme la seule forme complète de la liberté, ce sont ceux-là surtout qui doivent venir respirer l'air dont nous vivons : ce souffle seul les rendrait à la vie. Lorsque je lisais le livre de M. Stirner, lorsque tous les liens de l'humanité étaient rompus, et que l'homme, privé de Dieu et séparé de ses semblables, était réduit à son étroit horizon, à son existence d'un jour, à son activité d'une heure, lorsque je voyais enfin ce stupide acharnement à se dépouiller soi-même, je me rappelais combien de fois l'esprit irréligieux de notre XVIII^e siècle avait racheté ses fautes par le plus tendre sentiment de l'humanité ; je me rappelais cette magnifique parole qui embrasse dans un immense amour, non-seulement le genre humain, mais tous les êtres, quels qu'ils soient, tous nos frères inconnus qui habitent au fond de l'espace sans bornes les milliards de planètes. « Si quelqu'un, dit Voltaire, si quelqu'un, dans la voie lactée, voit un indigent estropié, s'il peut le sauver et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. »

Cette clarté que je demande pour eux, cette purifiante atmosphère que leur donnerait la France, il vaudrait mieux pourtant qu'ils pussent la trouver dans leur patrie. C'est de là qu'est venu le mal, c'est là surtout qu'est le remède. Qui donc a poussé ces natures d'élite à de si indignes extravagances? Quelle est la cause de ce vertige? Pour moi, je n'en saurais douter, l'Allemagne seule en est responsable. Il y a désormais un trop grand contraste, dans ce pays, entre la culture des intelligences et la tutelle oppressive des gouvernements. Quand l'esprit public est depuis long-temps émancipé et que l'État continue de le traiter comme un mineur, quand toutes les issues lui sont obstinément fermées, quand on lui refuse le mouvement et l'exercice régulier de ses forces, cet esprit actif, inquiet, s'agitant dans l'ombre où on l'enchaîne, est bientôt la proie du délire. Le fléau qui ravage la philosophie allemande n'a pas d'autre origine. Ne cherchez pas ailleurs l'explication de ces monstrueux systèmes; vous ne parviendriez jamais à comprendre comment l'Allemagne, ce séjour de la pensée pure et des sublimes contemplations, est devenue le foyer de l'athéisme.

Ne pensez pas non plus que ce soient là des erreurs isolées : ce serait une singulière illusion. J'ai dit que je voyais là une maladie inévitable dans les conditions présentes de ce pays; j'ajoute

que cette maladie est contagieuse, et qu'elle frappe chaque année la jeune république des universités. Ni M. Feuerbach, ni M. Ruge, ni M. Stirner, ne sont des aventuriers que le scandale attire; esprits élevés et amis de la science, il n'y a point chez eux d'insolentes bravades. J'ose dire qu'ils ignorent leur état, et subissent le mal le plus naturellement du monde. Autour d'eux, cependant, l'épidémie se propage, et les générations survenantes sont décimées. L'athéisme des *jeunes hégéliens* n'est pas la débauche secrète d'une école honteuse d'elle-même; c'est le drapeau d'un parti qui grossit chaque jour, et qui, se croyant dans la route du vrai, expose ses dogmes avec une candeur sans exemple. Je doute que l'histoire de la pensée humaine ait jamais donné le spectacle d'une situation pareille.

S'il existe des esprits impatients comme M. Arnold Ruge, lesquels, excités encore par des ressentiments hautains, désespèrent de leur patrie, il en est d'autres qui ne sont pas si mécontents et qui comptent avec orgueil les Philistins convertis à l'athéisme. Voici une lettre que j'ai reçue il y a peu de temps, et qui est signée par l'un des hommes les plus distingués de cette école. Elle résume si nettement, elle reproduit avec une si singulière naïveté ce déplorable état des questions philosophiques, que je ne saurais me dispenser d'en citer

quelques lignes. C'est un des chefs qui parle. L'auteur a bien voulu discuter amicalement mon opinion sur l'état intellectuel de son pays, et il ajoute : « Franchement , Monsieur , nous autres Allemands , tout en gardant amitié à votre noble pays qui a fait 1793 , nous sommes peu à peu revenus de notre admiration pour son génie progressiste. Nous savons que ni Strauss , ni Bruno Bauer , ni Feuerbach , n'étaient possibles chez vous , malgré votre Descartes et malgré la Révolution. Depuis Descartes , vous n'avez pas fait un seul petit pas en avant , mais beaucoup de pas en arrière , à gauche , à droite. Les libraires parisiens ont peur d'imprimer la traduction de Feuerbach. Aujourd'hui , vous avez même peur de Descartes ; vous n'exhumez que le côté faible de son génie , sa triste et mélancolique religiosité , et vous ne comprenez pas le *magnifique et héroïque athéisme qui était l'essence véritable de ce grand penseur français !* (C'est le philosophe allemand qui souligne lui-même cette phrase , voulant mieux insister sur son étrange découverte.) Sans rancune , Monsieur , la France est en arrière ; l'Allemagne , ayant travaillé trois siècles à absorber en elle le vieux monde fantastique de la religion et de la métaphysique , l'Allemagne , *athée aujourd'hui quant à ses sommités et à ses génies culminants* , ne tardera pas à réaliser les résultats de sa longue théorie. Je

n'ajoute rien de plus. Je dis seulement que cette bourgeoisie allemande qui crie : *Vive la constitution!* n'aura pas le loisir de se pétrifier, comme a fait la vôtre, après sa grande victoire de 1789. En outre, nos bourgeois mêmes sont très-avancés quant aux idées philosophiques, *c'est-à-dire athées*. Ma mère et mes deux sœurs ont lu et étudié à plusieurs reprises l'ouvrage immortel de David Strauss, la *Vie de Jésus*. Eh bien! la traduction de ce livre par M. Littré n'a pas été touchée par la main d'une femme française, j'en suis sûr, et les hommes de votre pays ne le comprennent pas après l'avoir lu. N'est-ce pas lamentable?.....» L'enthousiasme de l'auteur pour cette bourgeoisie athée lui fait certainement exagérer les conquêtes de son parti; il ne faut pas trop le croire sur parole. J'accepte toutefois ce document, confirmé par tant d'écrits, par tant de symptômes manifestes, et je l'oppose au découragement de M. Arnold Ruge. Bien évidemment, M. Ruge a tort; c'est en Allemagne, ce n'est pas chez nous qu'il ralliera des partisans.

Au-dessus de ces partis extrêmes, l'Allemagne a vu se former, qui en doute? un grand parti constitutionnel, et c'est de ce côté que sont tous nos vœux. Il y a deux ans, quand on refusait d'y croire, nous avons signalé l'existence certaine de ce parti et fait le dénombrement de ses forces; aujourd'hui

qu'il vient de réaliser nos prévisions par une éclatante campagne, nous ne sommes pas disposés à amoindrir son importance. M. de Beckerath, M. Hansemann, M. Mévissen, M. Camphausen, M. Milde, tous ces fermes caractères, donnent à leur pays des exemples qui ne seront pas perdus. Ils font l'éducation de l'esprit public et l'accoutument à la fermeté opiniâtre, au bon sens pratique, à la discipline, sans laquelle il n'y a pas de victoires fécondes. Je ne doute pas que le parti constitutionnel, dirigé par de tels guides, n'arrive à occuper une grande place dans les affaires d'Allemagne. Prenez garde pourtant : si M. Hansemann et ses amis ne triomphent pas, si le gouvernement prussien s'obstine dans la résistance, si l'esprit du moyen-âge avec ses institutions condamnées usurpe pendant quelque temps la place de l'esprit moderne, j'entrevois pour l'Allemagne des difficultés que sa situation philosophique compliquerait d'une façon terrible. Indifférentes aux débats du parlement, les générations nouvelles se grouperaient de plus en plus autour des chefs de la *jeune école hégélienne*; cette doctrine de l'athéisme, déjà si répandue, déjà sortie de l'ombre des écoles et entrée dans la vie, gagnerait des milliers d'adhérents; MM. Bruno Bauer, Feuerbach, Ruge, Stirner seraient considérés comme les libérateurs de la raison, et il pourrait se faire que, le jour où la

constitution serait sérieusement accordée, cette constitution fût repoussée avec dédain comme une œuvre stérile.

Les courtisans disent aujourd'hui que ce *morceau de papier* serait une oppression pour la royauté ; les démagogues emploieront les mêmes termes et trouveront le contrat oppressif pour le peuple. Où est le danger, où est la lutte vraiment périlleuse désormais ? Ne croyez pas qu'elle soit entre les partisans du pouvoir absolu et les libéraux constitutionnels ; cette lutte-là n'est rien, l'issue du combat est trop manifeste. La vraie lutte, je la vois établie entre le parti constitutionnel et le radicalisme. Jusqu'à présent ce péril a pu être écarté en France, grâce à la marche régulière de l'esprit public ; prenez garde qu'il n'éclate un jour dans les pays allemands. C'est là l'espérance des radicaux, et, en comprimant le parti constitutionnel, on leur rend service, on prépare leur triomphe ! Il suffit de voir leur indifférence pour la belle campagne parlementaire de MM. Hansemann et Becke-rath. Que serait une constitution, en effet, pour ceux qui ont rêvé la réforme radicale du monde, et qui ont commencé par détrôner Dieu ? Plus vous refusez les satisfactions que réclament les esprits droits, plus vous encouragez les esprits égarés. Privés d'air et de soleil, ils finiront par se complaire, comme M. Arnold Ruge, dans la maladie

qui les frappe ; ignorants de la vraie liberté, ils invoqueront la liberté monstrueuse dont M. Stirner a tracé l'image !

Que faire donc pour combattre le mal ? Répétons-le, un seul remède serait efficace : ce serait l'introduction franche et complète de l'Allemagne dans les voies de la civilisation libérale. Ce désespoir de l'intelligence publique est né de l'étouffante obscurité du régime actuel ; donnez au malade le jour, la publicité, la vie de la tribune ; faites-lui enfin sa part, cette part si bien gagnée et si patiemment attendue ; alors il se lèvera, et les songes de la fièvre s'évanouiront sans laisser de trace. Quoi ! c'est dans une telle situation que l'on conteste au parlement de Berlin ses droits les plus sacrés ! C'est maintenant qu'on veut perpétuer l'esprit féodal, immobiliser les castes et donner à de petites catégories les représentants qu'on enlève à la nation ! Ces défenseurs obstinés d'un passé impossible ne savent pas de quelle responsabilité ils se chargent. S'ils comprennent toute leur mission, s'ils veulent bien mériter de la patrie et de la société européenne, ils ne pousseront pas à bout des intelligences égarées. Pour moi, je voudrais que ces pages parvinssent au brillant et bienveillant monarque sur qui l'Europe a les yeux attachés ; il me semble que ce tableau des désordres de la pensée chez une jeunesse d'élite serait la plus pres-

sante des pétitions. Hâtez-vous, lui dirais-je ; sauvez l'Allemagne , sauvez le génie spiritualiste , sauvez ces malheureux jeunes gens ! Chaque heure de retard voit éclore peut-être un de ces systèmes qui déshonorent la pensée germanique. Toute cette vie qui abonde dans les générations nouvelles , toute cette ferveur enthousiaste , ne voyez-vous pas qu'elle se perd en orgies, en délires sans nom ? Donnez le remède , ô vous qui l'avez ; donnez la liberté et la lumière, pour que l'Allemagne un jour, en versant des larmes , ne vous redemande pas ses légions !

Juillet 1847.

VII.

DU ROMANTISME DES HOMMES D'ÉTAT.

UN PAMPHLET THÉOLOGIQUE. — PORTRAIT DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV
PAR M. LE DOCTEUR STRAUSS.

La littérature militante , qui assume une responsabilité si grave , n'a pas toujours satisfait à ses obligations pendant les quinze années qui viennent de s'écouler. Elle a pris trop souvent des allures qui conviennent mal au génie de l'Allemagne. Les impiétés sarcastiques de Voltaire et les étincelantes railleries de Paul-Louis Courier ne sont pas , il s'en faut , les meilleurs modèles pour nos voisins. Quand on a l'honneur de porter la parole au nom des intérêts généraux , quand on veut représenter les droits sacrés d'une nation , c'est plus qu'une faute de puiser sa force ailleurs que dans

les inspirations mêmes de son peuple. Voilà le reproche que j'ai maintes fois adressé aux écrivains de la *jeune Allemagne* : Renoncez, leur disais-je, à ces imitations menteuses, à ces frivoles coquetteries du langage, et songez que tout écrit politique est un acte.

La gravité des circonstances nouvelles rend ce conseil plus urgent. Les publicistes sérieux, d'ici à quelques années, auront de pénibles devoirs à remplir ; s'ils commettent encore les mêmes fautes, ils n'obtiendront jamais l'influence à laquelle ils peuvent prétendre. L'Allemagne a produit, au commencement du XVI^e siècle, un admirable pamphlet qui représente toute une époque et qui a gagné une bataille décisive. Les *Epistolæ obscurorum virorum* sont un chef-d'œuvre de polémique, et j'ajoute d'une polémique bien allemande ; Frédéric-le-Grand les a comparées aux *Provinciales*. Si Ulric de Hutten est, à certains égards, le Pascal de l'Allemagne, c'est qu'il a vigoureusement exprimé, à la veille de la Réforme, toutes les antipathies nationales de la race germanique, de même que l'auteur des *petites lettres* a mis en relief avec un incomparable génie l'éternelle droiture de l'esprit français et son horreur de l'équivoque. Rien de plus français que les *Provinciales* ; rien de plus allemand que le bizarre pamphlet d'Ulric de Hutten. Aujourd'hui, assuré-

ment, il ne faut pas demander à l'écrivain politique la gaité un peu brutale du XVI^e siècle ; mais si son œuvre est coquette et maniérée, s'il s'ingénie péniblement à chercher une douteuse élégance, je le récuse : ce n'est pas l'Allemagne qui a parlé ici. Encore une fois, le premier principe dans ce grand art du publiciste, c'est la haine de tout ce qui est factice.

Or, voici un pamphlet qui me semble irréprochable sur ce point. C'est une œuvre nette et vraie, tout-à-fait étrangère aux prétentieuses contre-façons de la *jeune Allemagne*, et d'où s'exhale naïvement je ne sais quelle franche odeur de terroir. Écrite à la veille de la Révolution de février, elle mérite un examen sérieux. Il est difficile, en effet, de mieux obéir à l'inspiration germanique ; il est difficile de se montrer plus sincère. L'auteur est un savant, et son pamphlet est un travail d'érudition. Il a été professeur et théologien ; son pamphlet sera une leçon de théologie. Point d'apprêt mensonger, point de déclamation théâtrale ; rien de ce faux clinquant, si détestable en toute circonstance, et particulièrement odieux dans les lettres politiques. La sincérité, d'ailleurs, ne nuit pas à la finesse ; le pamphlet dont je vais parler est plein d'esprit, et du meilleur. Sous ce bon sens tranquille, sous cette bonhomie professorale, les hardiesses les

plus vives se font jour avec un éclat inattendu , et cette leçon de théologie , avec ses citations judiciaires , avec sa rédaction si calme , pourrait bien être le résultat le plus complet et le plus décisif de toute la polémique libérale pendant ces quinze dernières années.

Quels que soient cependant les mérites de ce pamphlet , il ne saurait plus être proposé en exemple. La révolution de Berlin a changé bien des choses. L'ouvrage dont je vais parler est le dernier des écrits de la veille. C'est pour cela précisément que j'ai cru devoir l'examiner avec soin ; en étudiant cette spirituelle et bizarre composition , nous sommes sur la limite de deux époques , et , si nous y trouvons un excellent résumé de l'ancienne polémique , nous y voyons surtout ce qui manque aux publicistes d'hier, et dans quel sens ils doivent se transformer eux-mêmes pour jouer un rôle utile. — Mais allons droit à l'œuvre et à l'écrivain : le controversiste qui , à la veille des événements de Berlin , attaquait avec tant de vigueur et d'esprit le représentant couronné de l'école historique , est le théologien célèbre qui a bouleversé la science allemande par sa *Vie de Jésus*.

M. Edgar Quinet, dans un beau travail tout rempli d'aspirations religieuses ¹, a très - bien

¹ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1838.

marqué la place de M. Strauss au milieu des controverses philosophiques de l'Allemagne. Ce livre, *la Vie de Jésus*, qui a éclaté comme un coup de foudre au sein de la théologie, n'a pas dû ce brusque et prodigieux succès à l'audacieuse originalité d'un point de vue nouveau. *La Vie de Jésus* ne contenait pas une seule pensée fondamentale qui appartint en propre à l'auteur. Tous les grands théologiens, depuis Lessing, ont écrit chacun un chapitre de ce terrible ouvrage. Lorsque l'exégèse allemande, après cinquante années d'investigations critiques, eut ébranlé sans le savoir le vieil édifice de l'orthodoxie, il se trouva un esprit logique et net qui résuma ce long travail d'un demi-siècle et en prononça résolument la conclusion. Voilà l'œuvre de M. le docteur Strauss.

Ce n'est pas nous, certes, qui excuserons jamais un livre où une dialectique infatuée s'acharne à réduire en poussière le plus précieux trésor du genre humain. Qu'il nous soit permis cependant de parler sans indignation d'un homme qui éveille plutôt une sympathie attristée. Cette sorte de contrition involontaire, et parfois ces religieux élans dont les écrits de M. Strauss portent les traces, tout cela révèle une âme sérieuse, une âme qui a débuté par le mysticisme et qui n'a pas encore dit son dernier mot. Au point de vue spécialement littéraire, M. Strauss est une des phy-

sionomies les plus intéressantes que je connaisse. Son grand mérite, c'est une aptitude singulière à débrouiller les discussions les plus confuses. Il invente peu, mais il sait comprendre. Nul n'a le regard plus sûr, nul n'a plus de sang-froid et de lucidité. Ces dispositions lui promettent une certaine action dans la littérature politique, s'il veut bien employer son esprit à vulgariser les résultats de la science. C'est pour un public spécial qu'il écrivait *la Vie de Jésus*, et son style, hérissé de formules, convenait sans doute et à la matière et aux lecteurs; mais M. Strauss doit faire autre chose que des dissertations scholastiques : il y a en lui l'étoffe d'un habile et populaire écrivain. Cet office qu'il a rempli auprès des savants de profession, en éclairant d'une lumière inattendue les désastres du protestantisme allemand, il peut le remplir auprès de tous par la précision de sa pensée et la netteté de son langage. Il peut être le rapporteur le plus autorisé, l'interprète le plus actif de ces principes nouveaux que la philosophie allemande a proclamés sous une forme peu accessible au peuple. Il y a quelques années déjà, M. Strauss entra dans cette voie féconde, lorsqu'il écrivit son ingénieuse brochure intitulée : *Deux Feuilles pacifiques*. Peu importe que la jeune école hégélienne ait dépassé l'enseignement de M. Strauss, peu importe que M. Bruno Bauer lui

ait fait un crime de sa timidité; M. Bruno Bauer est déjà dépassé lui-même par M. Feuerbach, et M. Feuerbach par M. Stirner. Cette situation, bien loin de nuire à M. Strauss, ne doit-elle pas le mettre fort à l'aise? Il tenterait vainement de regagner le terrain qu'il a perdu, à supposer qu'il eût jamais cette folle ambition. Qu'il sorte donc de l'école comme il en est sorti pour écrire les *Deux Feuilles pacifiques*; qu'il renonce aux discussions abstruses, et, ne prenant dans les travaux de la science moderne que des résultats clairs et incontestables, qu'il s'adresse, non plus aux savants, mais à l'Allemagne tout entière. Son influence sur ce terrain nouveau sera mille fois plus considérable, et ceux qui croient l'avoir laissé derrière eux envieront la place qu'il se sera faite. Tel est, je le désire du moins, tel est le but que semble poursuivre M. Strauss dans le brillant et ingénieux pamphlet qu'il vient de nous donner. Ouvrons-le donc sans autre préambule; — le professeur est dans sa chaire, l'auditoire est nombreux, et le sujet de la leçon est l'empereur Julien - l'Apostat ¹.

Vous connaissez l'empereur Julien, vous connaissez cet héroïque et ingénieux dilettante qui

¹ *Der Romantiker auf dem Throne der Casaren, oder Julian der Abtrünnige* (le Romantique sur le trône des Césars ou Julien-l'Apostat, Manheim, 1848.

prétendit opposer son enthousiasme rétrograde à l'irrésistible mouvement de l'humanité? Vous savez quel était son culte passionné de l'hellénisme? En vain la religion du Christ avait-elle ouvert à l'esprit de l'homme les routes merveilleuses de l'avenir; Julien, les regards tournés vers le passé, employait follement ses facultés brillantes à restaurer une civilisation frappée de mort. Il y aurait peut-être quelque chose de touchant dans ce dévouement opiniâtre à une cause désespérée, si ce n'était avant tout un prétentieux amusement de l'esprit. Ne croyez pas, en effet, que l'âme de Julien fût animée d'une piété sincère et profonde; Julien est un artiste, ce n'est nullement un croyant; son imagination est en feu, son cœur est libre. Quand son intelligence à la fois éclatante et faible, hardie et puérile, s'obstine à ne point voir le grand travail philosophique du genre humain et la cité universelle qui s'élève; quand il s'enferme dans l'étroite enceinte du monde grec où le retiennent les enchantements de la culture païenne; quand il songe à faire revivre toutes les castes, toutes les institutions du moyen-âge; quand il joue au pontife et qu'il s'amuse à rebâtir la cathédrale de Cologne... Mais qu'ai-je dit? C'est de Julien que je parlais. Pourquoi ma pensée, malgré moi, court-elle vers Berlin? Pourquoi songé-je au moyen-âge? C'est

que, Julien ou Frédéric - Guillaume IV, peu importe, ils sont confondus avec un art si habile, ils sont si ingénieusement mêlés l'un à l'autre dans le pamphlet de M. Strauss, qu'il serait impossible, en vérité, de faire à chacun sa part. Ainsi, laissez-nous toute la liberté dont nous avons besoin. D'ailleurs, nous avons les textes; textes sacrés, textes profanes, rien ne nous manque; Grégoire de Nazianze, Libanius, Ammien Marcellin, Zozime, tous les écrivains du IV^e siècle nous ont livré leurs secrets, et notre érudition est aussi fine que sûre, aussi spirituelle que hardie. Gardez - vous donc bien de vous récrier si un anachronisme nous échappe; il y a des anachronismes qui sont plus vrais que l'histoire. Encore une fois, c'est de Julien que nous devons nous occuper, de l'empereur Julien-l'Apostat et de la cathédrale de Cologne.

Voyez d'abord l'espèce de satisfaction, à la fois malicieuse et candide, exprimée par M. Strauss à la première page de sa leçon. « C'est de l'empereur Julien, mes chers auditeurs, que j'ai promis de vous entretenir aujourd'hui. Cette tâche vis-à-vis de vous est, je ne dis pas moins difficile, mais certainement moins embarrassante que jamais. Deux motifs, en effet, me rassurent : le premier, c'est que vous connaissez déjà l'histoire de Julien; je n'ai plus besoin de vous raconter en détail tous les événements de sa vie et de son règne; je puis

me placer au point de vue le plus élevé, et de là vous signaler les circonstances auxquelles nous devons, selon moi, nous attacher particulièrement, si nous voulons nous former une opinion sérieuse sur ce remarquable personnage. Mais c'est le second motif surtout qui me cause une satisfaction singulière; je suis bien sûr que personne dans cet auditoire ne se signera quand je prononcerai le nom de Julien - l'Apostat; je suis bien sûr que personne n'éprouvera réellement une respectueuse terreur, ou ne se croira obligé de la feindre. Je m'adresse donc à des esprits complètement désintéressés, qui n'opposeront aucun préjugé hostile, soit avant de m'entendre, soit dans le cours de ma leçon, au jugement que je veux établir. » M. Strauss n'a pas toujours été si heureux, et ce contentement naïf ne manque pas d'une piquante hardiesse sous la plume du théologien qui a écrit *la Vie de Jésus*. Ses premiers ouvrages ont soulevé des contradictions passionnées; celui-ci ne rencontrera que des lecteurs froids et réfléchis; c'est ce qu'il désire avant tout. Sans doute, il ne s'attaque plus aux croyances du christianisme orthodoxe, le sujet est infiniment moins grave; mais ne fût-il question que du roi de Prusse, M. Strauss prend ses précautions. Choisissons, s'est-il dit, une figure historique par qui soit représentée la situation d'esprit que je

dénounce, et choisissons-la dans des conditions telles que personne ne se croie intéressé à la défendre. Nulle passion fâcheuse ne viendra se dresser entre mon auditoire et moi, et la controverse sera féconde. Voilà un pamphlétaire bien allemand, si je ne me trompe, hardi et circospect tout à la fois. Il poursuit gravement son but, et, pourvu que la discussion puisse porter ses fruits, il cachera son arme, s'il le faut, et renoncera aux brillantes aventures de la polémique.

Quelles sont donc ces idées dont M. Strauss désire si sérieusement le triomphe? Deux ou trois idées fondamentales qui en contiennent beaucoup d'autres : la haine du passé, quand le passé s'obstine à revivre; la haine de tous les apostats du présent; la haine, enfin, pour employer le mot allemand qui résume tout cela, la haine éternelle du romantisme.

On appelle *romantique*, chez nos voisins, cette futile et dangereuse école qui, en politique et en religion, dans la littérature et les arts, a cru que le vrai, le juste, le beau n'existaient pas ailleurs qu'au fond du moyen-âge. Dans le domaine de l'art, cette école a rendu quelques services précieux, et c'est là ce qui a long-temps embrouillé la question. Le romantisme, cela est bien certain, a eu un admirable sentiment des inspirations du peuple; il a éveillé le goût des littératures primi-

tives , et la poésie , épuisée par les abstractions , a trouvé dans ces sources rafraichissantes une jeunesse inattendue. Cependant les écrivains distingués de cette école ont fait payer bien cher à l'Allemagne l'influence heureuse qu'ils avaient exercée sur une partie restreinte des études littéraires ; ils ont engourdi les âmes , ils ont éteint peu à peu ce fier sentiment de la vie qui avait animé depuis Lessing un si grand nombre d'intelligences supérieures. Aux héros de la pensée et de l'art , à cette grande famille où brillent Fichte et Schiller , Herder et Jean-Paul , Goethe et Hegel , on a vu succéder , vers le commencement de ce siècle , un groupe d'esprits brillants et malades , de songeurs mélancoliques , de mystiques illuminés , qui osèrent dédaigner la grande époque dont nous sommes les fils , et qui se plongèrent tout enivrés dans un moyen - âge menteur que construisait leur imagination éblouie. De là une direction fatale imprimée aux lettres ; de là , sur bien des points , l'affaissement de l'intelligence publique. Ce furent les *Annales de Halle* qui , vers 1840 , attaquèrent le plus résolument cette tendance et en dispersèrent pour jamais les derniers représentants. Toutefois , chassée de la poésie , la superstition du passé se réfugia plus haut. N'est-ce pas cette même année , en 1840 , que le romantisme politique monta sur le trône avec Frédéric-

Guillaume IV ? Dès-lors , la simple critique littéraire ne suffit plus. Il fallut , une fois pour toutes , attaquer la réaction en face ; il fallut , dans la politique et dans la religion , poursuivre , l'épée de feu à la main , les fantômes détestés du moyen-âge. Tous les écrits sérieux de la presse politique allemande , depuis huit ans , ont vécu sur cette idée , et le pamphlet de M. Strauss résume aujourd'hui cette longue discussion avec un calme , une netteté , une supériorité invincibles.

Avant de commencer son portrait de l'empereur Julien , M. Strauss explique très-ingénieusement une difficulté bizarre dont on n'avait pas encore le secret. D'où vient que , dans l'appréciation de l'Apostat , tous les historiens modernes aient changé de rôle ? D'où vient que Julien ait trouvé tant d'indulgence auprès des écrivains de l'église et tant de sévérité chez les philosophes ?

Au XVIII^e siècle , le piétiste Gottfried Arnold , dans son *Histoire ecclésiastique* , se porte le défenseur de Julien , et au contraire le philosophe Gibbon , tout en louant les qualités éminentes du neveu de Constantin , ne dissimule nullement la répugnance profonde qu'il éprouve pour sa personne. De nos jours , on s'est beaucoup occupé de Julien , et le même phénomène s'est reproduit. Un historien philosophe , un des adversaires déclarés du mysticisme , Schlosser , qui aurait dû , ce

semble, apprécier dans Julien la hardiesse d'un esprit libre, prononce sans hésiter le jugement le plus sévère sur l'Apostat. Voici un exemple plus frappant encore. Il y a en Allemagne deux théologiens célèbres qui sont les dévoués soutiens de l'orthodoxie : M. Neander et M. Ullmann ont toujours été sur la brèche pour la cause du christianisme, et tous deux ont interrogé avec amour les temps primitifs de l'Église. M. Neander a publié une étude très-complète sur Julien et son siècle ; M. Ullmann a donné une excellente monographie de Saint Grégoire de Nazianze. Cette fois l'épreuve est curieuse ; voilà Saint Grégoire et Julien en présence pour la seconde fois, voilà les deux ennemis aux prises. C'est Saint Grégoire, on ne l'ignore pas, qui a lancé à Julien les plus terribles invectives ; c'est lui qui, annonçant la mort de ce *Jéroboam*, la mort du dragon et de l'impie, invitait tous les peuples de la terre et tous les anges du ciel à entonner ensemble un immense cantique d'actions de grâces. Or, M. Neander et M. Ullmann ont-ils répondu à l'impérieux appel de l'évêque de Nazianze ? Bien loin de là ; M. Neander a pour Julien la plus affectueuse tendresse, et M. Ullmann, infidèle sur ce point au héros de sa monographie, devient aussi le défenseur de l'Apostat que Gibbon traite si mal.

C'est une chose singulière, en vérité, que ce

changement de tous les rôles. Est-ce à dire pour-
tant que M. Neander et M. Ullmann aient réussi à
dissimuler le vrai caractère de Julien ? Non , certes.
Dans les éloges même qu'ils lui décernent le plus
sincèrement du monde , tout esprit droit verra
sans peine ce que la philosophie réprouve chez le
brillant héros du paganisme frappé de mort.
Comment l'Apostat est-il justifié par M. Neander
et M. Ullmann ? De la même manière , disent-ils ,
que chaque vérité féconde suscite des précurseurs ,
de même aussi toute religion qui meurt produit
encore des partisans opiniâtres , lesquels font des
efforts inouïs pour introduire l'esprit nouveau
dans les formes condamnées de cette civilisation
qui s'écroule. Le mérite de Julien , c'est d'avoir
essayé avec tant d'éclat la transformation spiri-
tuelle du vieux monde. Mais , répond M. Strauss ,
cette apologie est un peu vague ; traduisons-la dans
notre langue moderne : le grand mérite de Julien ,
c'est d'avoir été un romantique. Qu'est-ce que le
romantisme , en effet , si ce n'est l'absurde pré-
tention de ressusciter ce qui est mort ? Eh bien !
que ce mot-là nous suffise : voilà le secret de ces
contradictions qui nous étonnaient tout-à-l'heure.
C'est parce que Julien est le héros par excellence du
romantisme , qu'il a été blâmé par les philosophes
et réhabilité par les théologiens de nos jours.

Il y a donc eu des romantiques au lendemain du

vieux monde , comme il y en a aujourd'hui au lendemain de l'ancien régime. Le christianisme naissant a trouvé en face de lui des esprits brillants et faux qui voulaient restaurer le paganisme , de même que l'ère de la liberté moderne a rencontré des imaginations frivoles qui ont cru pouvoir restaurer le moyen-âge et la féodalité et les royautes de droit divin. La Prusse n'est pas le seul pays qui ait été condamné à ce triste et singulier spectacle ; le trône de Prusse n'est pas le seul qui ait été occupé par ces hommes obstinés à renier leur époque ; le monde a vu un de ces romantiques sur le trône des Césars , et , quel que soit son héroïsme , ce n'est pas seulement l'Église , c'est la philosophie et l'humanité tout entière qui ont eu raison de l'appeler Julien-l'Apostat. Telles sont les conclusions que prend M. Strauss au début même de son pamphlet ; écoutons maintenant le plaidoyer.

Il y a dans Julien trois personnages distincts qu'il faut interroger tour-à-tour : le pontife , l'empereur et l'homme. Ces trois personnages sont également romantiques , je me sers toujours du terme consacré en Allemagne , et dont la signification est suffisamment établie , je pense , par tout ce qui précède. Voyons d'abord le pontife , voyons le fervent adorateur du polythéisme , car n'est-ce pas le caractère qui nous frappe le plus dans l'exaltation bizarre de l'Apostat ? Ce n'est point

par politique , comme on l'a dit , que Julien était attaché au culte des Grecs ; c'est la direction de sa pensée qui le conduisit là tout naturellement ; c'est son romantisme qui fit de lui un dévot. Or, Julien était si manifestement romantique , comme tous ceux qui s'opposent , en Allemagne , au libre mouvement de l'esprit humain et qui tournent le dos à l'avenir , il était si bien d'accord avec Frédéric-Guillaume IV et ses anciens ministres , que leurs paroles en maintes circonstances sont exactement les mêmes. M. Strauss indique ces piquantes ressemblances avec la plus ingénieuse habileté.

Élevé dans le romantisme d'Alexandrie , comme Frédéric - Guillaume IV dans l'école historique , nourri de Jamblique et de Plotin , comme Frédéric-Guillaume était nourri de la pensée de Schelling , Julien dut bien souffrir lorsque Constantin abjura les croyances païennes. M. Strauss dépeint très-bien l'irritation contenue du jeune prince et les projets qui fermentent dans cette fausse et ardente imagination. Constantin et Frédéric-Guillaume III sont favorables aux doctrines nouvelles ; c'est chez eux une affaire de politique assurément bien plus qu'une sympathie sérieuse , mais enfin le christianisme est la religion de l'empire , et Hegel est tout-puissant à Berlin. Quels scandales ! quelles impiétés ! Où sont les dieux de la Grèce ? Que sont devenues les institutions du moyen - âge ? Ah !

quand le jeune prince romantique sera monté sur le trône, quand il se nommera l'empereur Julien ou Frédéric-Guillaume IV, tout changera subitement. Une volonté enthousiaste arrêtera la folie des révolutions. Libanius et Schelling seront les maîtres de la science ; Saint Grégoire de Nazianze et la philosophie hégélienne seront expulsés des écoles. Une main souveraine ouvrira le temple de Jupiter Panhellénien, et la grue, si long-temps immobile, se remettra en mouvement pour achever la cathédrale de Cologne.

Le premier soin de Julien et sa préoccupation constante, c'est la restauration du culte. Cette dignité de *pontifex maximus*, qu'une tradition insignifiante attribuait aux empereurs, lui est plus chère que la dignité impériale. Son empressement à toutes les cérémonies, son respect minutieux des formes oubliées, ses décrets, ses circulaires, tout cela enfin est si étrange, que les païens eux-mêmes ne cachent pas leur surprise. Il y a chez lui plus de superstition que de religion véritable, dit Ammien Marcellin : *Superstitiosus magis quàm sacrorum legitimus observator*. Ammien Marcellin exprime ici en quelques mots l'éternel esprit du romantisme. On a souvent demandé une explication nette de cette fameuse école historique de Frédéric - Guillaume IV et de ses conseillers MM. Eichhorn et de Savigny ; hélas ! il y a quinze

cents ans que cette explication est faite. Demandez-la aux actes de Julien, demandez-la aux réflexions si sensées d'Ammien Marcellin et aux invectives si légitimes de Saint Grégoire de Nazianze.

Et remarquez combien cette conformité est évidente ! Le célèbre édit de Julien qui interdit aux chrétiens l'étude et l'enseignement des lettres grecques, cet édit contre lequel Saint Grégoire de Nazianze protesta avec une éloquence si vraie, et qui fut blâmé des païens eux-mêmes, a été justifié, chose singulière ! par les théologiens romantiques de notre époque. M. Ullmann croit trouver d'excellentes raisons pour absoudre cette odieuse tyrannie. Qu'était-ce que les écrivains grecs, dit M. Ullmann, et particulièrement les poètes ? Homère et Hésiode, Eschyle et Sophocle ont écrit les livres sacrés du polythéisme ; Julien devait-il livrer l'explication de ces monuments religieux aux hommes qui n'en pouvaient adopter les croyances ? Certes, une telle justification, dans un livre composé à la gloire de l'évêque de Nazianze, serait véritablement incompréhensible, si, du point de vue où s'est placé M. Strauss, toutes les contradictions apparentes ne se débrouillaient pas d'elles-mêmes. M. Ullmann est fidèle ici à la pensée de son école ; il approuve chez le romantique païen ce que font tous les jours les partisans romantiques de la société du moyen-âge. Si l'on a

le droit de s'indigner parce que l'exégèse du XIX^e siècle soumet à une analyse scientifique les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, il faut bien, — c'est toujours l'ingénieux pamphlétaire qui parle, — il faut bien reconnaître que Julien a eu raison d'interdire aux chrétiens les écoles philosophiques de la Grèce.

Cependant la vérité est plus forte que l'intérêt personnel, et elle arrache à M. Ullmann des concessions qui vont le perdre. Après avoir justifié la décision de Julien, M. Ullmann déclare pourtant qu'à un autre point de vue, à un point de vue bien supérieur, cette décision est mauvaise et condamnable. Les chefs-d'œuvre de la poésie antique, en effet, ne sont pas seulement les livres sacrés des païens, ils ont une vie plus haute, ils sont le patrimoine de l'humanité tout entière, le patrimoine de tout homme qui pense, de toute intelligence éprise du beau et passionnée pour le vrai. Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze ont droit à cette nourriture de l'esprit aussi bien que Libanius et Zozime. « Je vous abandonne tout le reste, s'écrie Saint Grégoire de Nazianze, les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité et tous les biens d'ici-bas dont le charme s'évanouit comme un songe ; mais je me saisis de l'éloquence et je ne regrette pas les travaux, les voyages sur terre et sur mer que j'ai entrepris pour l'ac-

quérir¹. » — Et nous aussi, s'écrie M. Strauss, nous affirmons que les livres du Nouveau Testament ont une immense valeur historique en dehors des intérêts d'église ; croyants ou non, ils nous appartiennent ; nous ne regrettons pas nos longues veilles, nos investigations patientes, tous les efforts que nous avons faits pour atteindre la vérité dans ces questions vitales ; et, de même que l'édit de Julien n'a pas empêché les chrétiens de commenter Homère, les persécutions des romantiques modernes n'enlèveront pas aux penseurs le droit d'analyser les Évangiles et de les expliquer à la foule.

Nous venons de voir chez Julien le souverain pontife ; le roi n'est pas moins curieux à examiner de près. C'est la prétention naturelle du prince romantique de s'attribuer une royauté de droit divin. Julien le fait expressément dans cette épître à Témisthius où il s'approprie les belles paroles d'Homère : « Le pasteur des peuples a besoin d'une puissance plus qu'humaine, les dieux seuls peuvent l'aider à accomplir toute sa tâche. » Ce sont les dieux, en effet, car Julien y revient sans cesse, dans l'*Épître aux Athéniens*, dans le *Septième discours*, etc. ; ce sont les dieux qui l'ont appelé

¹ J'emprunte ici l'éloquente traduction de M. Villemain. — *Nouveaux mélanges historiques et littéraires. — De l'éloquence chrétienne dans le IV^e siècle.*

au trône et qui maintes fois lui ont révélé leur volonté dans des apparitions merveilleuses. Or, ce que Julien disait aux Athéniens, Frédéric-Guillaume IV, en 1849, ne le disait-il pas aux députés de la noblesse qui le félicitaient sur son avènement ? « Je sais, Messieurs, que je tiens ma couronne de Dieu seul, et qu'il m'appartient de dire : Malheur à qui la touche ! mais je sais aussi, et je le proclame devant vous tous, je sais que cette couronne est un dépôt confié à ma maison par ce Dieu tout-puissant ; je sais que je dois lui rendre compte de mon gouvernement, jour par jour, heure par heure. Si quelqu'un d'entre vous demande une garantie à son roi, je lui donne ces paroles ; il n'aura ni de moi, ni de personne sur la terre, une caution plus solide. » Ainsi, à quinze cents ans de distance, et malgré tant de changements profonds dans les choses humaines, une même situation a dicté un même langage.

N'oubliez pas non plus ce trait si important, ce trait commun à tous les princes romantiques : ils en appellent au droit divin, mais ils n'y croient pas. Ils invoquent un vers d'Homère, une légende du moyen-âge, mais ce n'est chez eux qu'un expédient de l'esprit, au lieu d'une conviction naïve. Que d'efforts ne font-ils pas pour se donner à eux-mêmes cette confiance impossible ! Un peintre de Francfort achève en ce moment même un tableau

singulièrement expressif, dont le plan lui a été indiqué par Frédéric-Guillaume IV. Dieu est dans le ciel, et la royauté, sacrée par ses mains, siège solennellement entre la terre et l'empyrée, comme ces Demiurges alexandrins auxquels Julien se comparait lui-même. Au-dessous de lui, les mortels sont rassemblés par groupes, nobles, bourgeois, paysans, et tous élèvent des regards respectueux vers le vicaire de la Divinité. Ah ! trois fois aveugle assurément l'homme qui s'obstinait à chercher sa voie dans le polythéisme, quand la pensée du Christ commençait à régénérer le monde ; mais non moins à plaindre est celui-là qui, dix-huit siècles après le Christ, malgré tous les progrès de l'humanité moderne, malgré toutes les victoires de la philosophie, ferme ses yeux à la lumière de 89, et prétend reconstituer je ne sais quelle royauté féodale !

Un caractère assez plaisant de cette situation d'esprit dont M. Strauss poursuit toujours l'impitoyable analyse, c'est que ces princes, en dépit de leurs conférences secrètes avec la Divinité, sont manifestement conduits par des hommes. Julien avait beau se glorifier de l'assistance des dieux, c'étaient surtout les hommes qui l'inspiraient, c'était l'école d'Alexandrie, c'étaient ses maîtres, *Ædesius* à Pergame, *Maximus* à Éphèse, et *Eusebius*, et *Chrysantius*, et tous ceux qui l'initiaient

aux mystères d'Éleusis. On sait aussi quelle fut l'influence de l'école historique sur l'éducation de Frédéric-Guillaume IV. M. Strauss signale en quelques mots des rapprochements fort singuliers entre les initiateurs de Julien et les maîtres de Frédéric-Guillaume. L'appel de M. Stahl et de M. de Schelling à Berlin a été presque un événement pour l'Allemagne; c'était une sorte de révolution dans les universités; on n'a pas oublié les émeutes des étudiants, la capitulation de M. Stahl, et l'on comprendra que la spirituelle érudition de M. Strauss prenne un plaisir très-vif à retrouver les détails de cette histoire dans les *biographies* d'Eunape.

Un autre trait encore, aisément reconnaissable chez tous ces princes, c'est qu'ils sont avides de paraître; initiés à des écoles fausses sans doute, mais brillantes, il est naturel qu'ils soient passionnés pour le bruit et qu'ils se donnent constamment en spectacle. Voyez Julien! il faut qu'il parle, et à tout propos, et avec une abondance intarissable. Ce n'est pas lui qui négligera les occasions de haranguer le peuple, ou le sénat, ou l'armée..... ou la municipalité de Berlin, car en vérité on peut se demander de qui il est question ici. A qui appliquer ces amusantes citations de M. Strauss? A qui se rapportent ces escapades continuelles d'une langue intempérante, *fusioris*

linguæ, rarò admodùm silentis? dit Ammien Marcellin. Sérieusement, est-ce l'adversaire du Galiléen que M. Strauss poursuit ainsi? La réponse n'est pas douteuse, et pourtant Ammien Marcellin donne les détails les plus précis; Julien a pris la parole, il est harmonieux, il est éclatant, et malheur à qui n'applaudit pas! Si son discours ne réussit pas à Antioche, Antioche tombera dans la disgrâce du souverain. Encore une fois, où sommes-nous? Est-ce à Antioche, est-ce à Koenigsberg qu'on a eu l'imprudence inouïe de ne pas goûter cette royale éloquence? L'incertitude continue, lorsque M. Strauss raconte les légèretés sans nombre de Julien, ses contradictions de chaque jour, ses décrets rendus, révoqués, repris de nouveau, cette mobilité enfin qu'on n'excuse que chez les dilettanti.

Mais ces détails, si personnels qu'ils soient déjà, ne suffisent pas à M. Strauss. Sa science est impitoyable. Il vient de demander à Ammien Marcellin et à Zozime, à Eunape et à Saint Grégoire de Nazianze, les renseignements les plus nets sur les prétentions religieuses et monarchiques de Frédéric-Guillaume IV; ce n'est pas encore assez. Derrière le pontife et le souverain il y a l'homme. Continuons donc l'enquête et arrachons aux témoins leurs derniers secrets. M. Strauss veut pénétrer dans l'intérieur de l'accusé, il veut

s'asseoir à son foyer, prendre place à sa table, il veut surprendre les habitudes, les gestes et jusqu'aux grimaces du personnage. Cette fois, vraiment, ce sont les espiègleries de l'érudition ; après cette étude à la fois si sérieuse et si spirituelle, M. Strauss, arrivé au bout de sa tâche, ne veut pas renoncer aux friandises de son sujet. C'est donc sous le masque de l'empereur Julien qu'on nous donnera le portrait en pied de Frédéric-Guillaume, et c'est Saint Grégoire de Nazianze qui dessinera hardiment la silhouette. « Cette chevelure inculte, ces épaules démanchées, ces yeux hagards, ces jambes vacillantes, ce nez insolemment retroussé, les ridicules contorsions de ce visage, ces éclats de rire subits et immodérés, cette manie de remuer la tête sans motif, cette parole saccadée, ces questions brusques, précipitées, inintelligentes, et ces réponses si semblables à ces demandes », tous ces signes avaient frappé Saint Grégoire de Nazianze quand il étudiait avec Julien dans les écoles d'Athènes. Dessiné avec une verve éloquente par le théologien du IV^e siècle, ce portrait a dû frapper aussi M. Strauss. Heureuse fortune de l'érudit qui trouvait ainsi toute faite, et par la main d'un si illustre évêque, la plus vive, la plus charmante, la plus cruelle page de son pamphlet !

Est-ce tout enfin ? La comparaison est-elle menée

assez loin ? A force d'interroger tous les écrivains du IV^e siècle, l'auteur a-t-il obtenu de ce grand jury une sentence assez décisive, et se contente-t-il de sa victoire ? Non ; il frappera un dernier coup : Julien et Frédéric-Guillaume IV sont vaincus ; eh bien ! pour rendre la défaite de l'ennemi plus humiliante encore, M. Strauss va relever Julien, et le romantique moderne restera seul sur la place.

Quelle différence, en effet, malgré tant de rapports manifestes, quelle différence fondamentale entre Julien et Frédéric-Guillaume ! Les deux princes romantiques se ressemblent par leur aveugle haine des idées nouvelles et par l'absurde essai d'une restauration du passé ; mais ce passé qui enchaîne la brillante imagination de Julien, comme il est supérieur à cette société inique, à cette théocratie du moyen-âge, à cette féodalité insolente dont Frédéric-Guillaume a rêvé le retour ! Ce qui enthousiasme Julien, c'est le passé sans doute, mais un passé plein de gloire ; c'est l'adolescence héroïque et éternellement aimable du genre humain ; c'est cette belle civilisation des Hellènes, à qui Platon et Sophocle ont assuré une gloire impérissable. Voilà pourquoi l'enthousiasme de Julien, bien que ce soit un enthousiasme à l'envers, conserve encore dans ses erreurs quelque chose d'éclatant et de hardi. Julien est un romantique, mais c'est aussi un héros. Son imagination est plus

convaincue que son cœur, mais cette imagination lui inspire des vertus sérieuses. Il a vécu aussi sobre que Cincinnatus, aussi chaste que Scipion, aussi laborieux que César, et il est mort avec la courageuse sérénité de Socrate. Sans doute, reprend l'auteur, les prétentions de Julien nous sont odieuses, à nous, fils du présent et qui marchons vers un avenir dont l'aurore s'illumine déjà; Julien s'opposait à la marche de l'Humanité, nous devons donc le haïr. Toutefois, si l'on met à part cette question générale, et que l'on veuille bien ne considérer un instant que les deux systèmes placés ici en présence, alors, entre cette belle liberté du monde antique et le joug étouffant du moyen-âge, nos sympathies peuvent-elles rester incertaines?

Un mot encore, s'écrie M. Strauss, un dernier mot avant de terminer. Les chrétiens ont défiguré la glorieuse scène de la mort de Julien. Ils l'ont montré furieux, blasphémant le ciel et jetant ce cri de désespoir : Tu as vaincu, Galiléen! *Νενικηκας, Γαλιλαι!* Ce mensonge a un sens vrai; il contient une prophétie générale que doit recueillir l'histoire. Cette prophétie, consolante pour nous et menaçante pour nos adversaires, la voici : c'est que tous les Juliens, ou, en d'autres termes, tous les hommes qui voudront ressusciter une société morte, tous, si bien doués et si puissants qu'on

les imagine, tous seront vaineux par le Galiléen ,
c'est-à-dire par le génie de l'avenir.

Tel est le pamphlet de M. Strauss, telle est cette œuvre ingénieuse et hardie qui résume avec une netteté singulière toute la polémique libérale des journaux allemands depuis une dizaine d'années.

Quelle que soit la gravité des événements qui viennent de s'accomplir en Prusse, je ne pense pas que cette leçon de théologie ait rien perdu de son importance. Les questions qu'elle traite se renouvelleront sous mille formes, et les principes qui doivent sortir de cette discussion sont les principes qui ne sauraient périr. En supposant même que la Révolution de mars fût de nature à faire triompher définitivement les principes que repoussent les hommes d'état du romantisme, la prédication de M. Strauss s'adresserait encore à une foule d'esprits en Allemagne. Après la mort de Julien (si l'on me permet de suivre la comparaison dont M. Strauss a tiré si bon parti), lorsque le christianisme devint la religion de l'empire, tout ne fut pas fini parce que le brillant adversaire des idées nouvelles avait disparu du champ de bataille. Pendant plus d'un siècle et demi, l'école qui avait formé Julien continua sa résistance insensée et suscita des intelligences supérieures qui se dévouèrent à cette cause perdue. N'est-il pas à présumer aussi

que la résistance de l'école historique survivrait à la dernière défaite de Frédéric-Guillaume ?

Cette école est puissante : elle compte dans ses rangs des écrivains d'élite, et les préjugés nationaux ont été si souvent exploités par elle, que son influence s'exerce sur une fraction nombreuse du parti libéral. Que de fois, et avec quelle habileté perfide, n'a-t-on pas excité contre nous la défiance des meilleurs esprits ! C'est cette défiance qui fait la force de l'école historique. C'est de ce mauvais sentiment qu'on s'autorise lorsqu'on ose combattre le légitime ascendant de la France, lorsqu'on proclame tant de vides et fastueuses théories sur l'élément germanique, sur les institutions nationales, sur la nécessité de n'emprunter à personne et de ne demander qu'au passé de l'Allemagne tous les progrès de l'avenir. Quoi donc ! parce que la France a été le Messie de la raison, parce que son héroïque histoire semble lui approprier les éternels principes de la justice et du droit, vous tenez ces principes pour suspects ! Je sais bien que cet aveuglement des écrivains libéraux était entretenu par les craintes de guerre, et qu'en repoussant l'influence française, on en voulait surtout à notre vieille humeur conquérante. L'admirable attitude de M. de Lamartine rassurera les esprits. Un grand pas est fait, mais tout n'est pas fini : on ne renonce pas en un jour à des préjugés

devenus des systèmes. Il faudra prêcher long-temps ; il faudra mettre à nu , sur toutes les questions religieuses , politiques , sociales , les prétentieuses erreurs de l'école historique. Voilà ce que M. Strauss vient d'indiquer. Cette dramatique étude, cette personnification de l'école rétrograde dans deux types si vrais et si vivement dessinés, saisira les intelligences. C'est une pensée habile d'avoir fait condamner Frédéric-Guillaume IV par Saint Grégoire de Nazianze , M. Stahl et M. Léo par la primitive Église , et le moyen-âge par le Galiléen.

Toutefois, s'il y a encore de l'à-propos dans l'esprit général de ce pamphlet, il n'y en a plus dans la forme. Ces allusions ingénieuses , cette fine stratégie , ces hardiesses savantes et circonspectes, tout cela serait puéril dans la situation qu'une première victoire vous a faite. Beaumarchais disait à l'un de ses adversaires : « Vous rôdez, vous glissez, vous minez et contre-minez ; puis , bien et prudemment escorté, vous n'arrivez à l'ennemi que sous la contrescarpe et le chemin couvert. » N'est-ce pas le tableau assez fidèle de ce genre de guerre auquel s'amuse l'érudition de M. Strauss ? Mais Beaumarchais ajoute : « Et moi, semblable au Tartare, à l'ancien Scythe un peu farouche, attaquant toujours dans la plaine, une arme légère à la main, je combats nu, seul, à découvert, et

lorsque mon coup siffle et part, échappé d'un bras vigoureux, on sait toujours qui l'a lancé, car j'écris sur mon javelot : *Caron de Beaumarchais*. » Faites ainsi dorénavant. Et ce n'est pas seulement un conseil littéraire que je donne à M. Strauss; la question est plus sérieuse : il s'agit de substituer à la discussion théologique la polémique vraiment libérale, celle qui combat la visière levée, celle qui s'exprime au nom de la raison dans le langage de tous. On a trop imité dans ces derniers temps l'Allemagne du XVI^e siècle, et les formes de la vieille controverse ont déguisé la physionomie vraie de la pensée moderne. Il est temps de renoncer enfin à tout cet attirail du pédantisme. Plus de voiles, plus de déguisements; dégagez-vous des formes surannées; que la controverse religieuse retourne au fond des écoles, et que l'esprit de ce siècle délie enfin la langue de l'Allemagne.

Combien d'inconvénients, en effet, dans ce mélange de théologie et de politique ! Pour que l'ingénieux pamphlet de M. Strauss puisse faire son chemin, il faut le débarrasser des erreurs qui gênent sa marche et qui lui fermeraient bien des esprits. Le premier mérite de ces sortes d'écrits est de se rendre accessibles au plus grand nombre. M. Strauss l'avait très-bien compris d'abord, et le sujet qu'il a choisi est une de ces questions générales qui appartiennent, non pas à une école, mais

à tout homme qui pense. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de savoir si le passé a un droit contre le présent et l'avenir, si la restauration des choses mortes est menaçante pour la liberté, s'il est possible enfin d'arrêter cette impulsion souveraine que Dieu imprime à l'intelligence de l'homme. Le problème est net, et le bon sens de tous y verra clair. Je regrette seulement que M. Strauss n'ait pas laissé de côté bien des arguments techniques, et surtout certaines théories particulières à son école. Il y a chez lui le publiciste et le théologien ; que le théologien prenne garde de ne pas nuire au publiciste, ou plutôt que le théologien s'efface et que le publiciste parle seul. Si M. Strauss avait donné à sa polémique une direction plus droite, s'il avait parlé le langage de la liberté et de la raison, il n'eût pas été entraîné à reproduire dans un écrit politique toutes les bizarreries, toutes les erreurs d'une école suspecte. Pourquoi mêler, par exemple, à une discussion toute populaire les conclusions inacceptables de la nouvelle théologie hégélienne ? Quand M. Strauss met en présence l'étroite société du moyen-âge et les grands principes de la pensée moderne, il est dans le vrai, et son enseignement va droit au but. Mais pourquoi identifier le christianisme et le moyen-âge ? Pourquoi les enchaîner violemment, et, parce que l'un est mort, proclamer l'éternelle déchéance de l'autre ? Pourquoi

surtout nous donner comme résultat de cette étude le panthéisme sensuel de quelques docteurs égarés ? La jeune école hégélienne applaudira. Est-ce là tout ce que voulait M. Strauss ? Est-ce au nom d'une secte qu'il a pris la parole ? Je lui attribuais, je l'avoue, un dessein plus élevé.

M. Strauss a nettement expliqué ses sympathies pour l'hellénisme de Julien, et il a très-bien vu ce qu'il y a d'éternel dans la civilisation antique. Je crois qu'il devait au christianisme la même impartialité. Quand le christianisme parut, le monde païen renfermait deux éléments très-distincts : une religion morte, et cette noble culture de l'esprit qui survécut à de vaines formes religieuses et entra avec gloire dans le patrimoine de l'homme. Cette vérité était reconnue par les Pères de l'Église, quand ils protestaient si éloquemment contre l'édit de Julien qui leur défendait l'étude des poètes et des philosophes de la Grèce. Ils sentaient bien que cette culture intellectuelle leur appartenait aussi, et ils se gardaient bien de rompre avec la tradition du genre humain. Faisons de même, nous qui devons tant à l'Église du moyen-âge ; ne lui refusons pas cette justice qu'elle n'a pas refusée à l'antiquité païenne. Séparons ce qui a péri et ce qui est le trésor immortel de l'âme. D'un côté sont les formes vieilles, les institutions condamnées, les coutumes impies des temps barbares ; de l'autre,

ce qui ne passera , ce qui ne se voilera jamais , la sainte et incorruptible lumière de la religion de Jésus.

Être en communion avec l'âme du genre humain , connaître son rôle dans le monde et s'y conformer avec amour , voilà le grand devoir qui renferme tous les autres. La vie véritable est à ce prix. Rappelons-nous ces belles paroles d'un poète latin , inscrites par Herder à la première page de sa *Philosophie de l'histoire* :

.....*Quem te Deus esse*
Jussit et humanâ quâ parte locatus es in re
Disce.....

Hors de là , il n'y a que les caprices insensés et les passions mauvaises. Telle est l'excellente pensée qui fait le fond même du pamphlet de M. Strauss , et c'est par elle que son enseignement sera fécond. Oui , le publiciste a dit vrai , les apôtats , ce sont ceux qui renient leur époque , ceux qui refusent de participer à la vie générale , ceux qui déchirent le mandat donné par la Providence à tous les enfants d'un même siècle. Dans le passé , assurément , les apostasies sont plus ou moins coupables , selon qu'elles viennent des erreurs de l'éducation , de la timidité du cœur ou de l'orgueil de l'intelligence ; mais , à mesure que les sociétés s'avancent vers l'idéal de justice qu'elles doivent réaliser ici-bas , à mesure que l'Humanité acquiert une conscience

plus claire de ses destinées , les apostasies n'auront plus d'excuses. Évitions-les donc , et sachons surtout qu'il en est de plus d'une sorte. Celle qu'a dénoncée M. Strauss est certainement pleine de périls ; il y en a de plus funestes encore. Si c'est renouveler l'erreur de Julien que de prétendre nous ramener au moyen-âge , c'est une entreprise bien condamnable aussi de vouloir renverser ces sublimes principes spiritualistes qui , aujourd'hui comme toujours , travaillent à la liberté du monde. Nous croyons , d'après l'ingénieux écrit de M. Strauss , qu'il faut surveiller avec soin les *romantiques* , qu'il faut empêcher le retour de la société féodale et la parodie du Saint-Empire ; mais nous croyons qu'il n'importe pas moins de s'opposer aux plagiaires du vieux matérialisme. Repousser les uns et les autres , si cette double lutte nous était imposée , ne serait-ce pas obéir encore aux enseignements du hardi publiciste ? Ne serait-ce pas combattre , sous deux formes différentes , cette apostasie dont il nous a inspiré la haine ?

Mai 1848.

VIII.

DU ROMANTISME POLITIQUE EN BAVIÈRE.

PORTRAIT DE LOUIS I^{er} ROI DE BAVIÈRE. — SA VIE. — SES POÉSIES.
— LA WAHLHALLA. — INFLUENCE DE SON RÈGNE.

Quelques années avant 89, un petit prince d'Allemagne, se sentant à l'étroit dans l'héritage de ses aïeux, abandonna son château solitaire et vint chercher fortune en France. C'était moins un prince qu'un gentilhomme, bien qu'il appartint à la famille des électeurs de Bavière. Frère cadet d'un des plus minces souverains de son pays, il eût vécu sans honneur au fond d'une principauté obscure ; il quitta son frère, le duc de Deux-Ponts, et nous offrit son épée. C'est vers la France, en effet, que le poussaient tous les instincts de son âme ; il chérissait la liberté et la philosophie. Louis XVI le mit à la tête du régiment d'Alsace, mais il est

permis de croire que ce noble esprit cherchait autre chose que cela dans le pays de Montesquieu et de Rousseau. Il lui était doux de vivre au foyer des idées ; il aimait ce pays , dont Frédéric-le-Grand et Joseph II venaient de montrer au monde la bien-faisante influence ; il entretenait , enfin , dans sa pensée ce grave enthousiasme , cette sagesse tolérante , cet amour de la justice et du droit qui gouverna toute sa vie. La France l'a bien récompensé de ces sympathies généreuses. Si la Révolution , dans ses premiers jours , a dû briser l'épée du colonel de Louis XVI , elle le retrouvera plus tard et lui donnera un trône. C'est le hasard qui le fit duc de Deux-Ponts en 1795 et duc de Bavière en 1799 ; mais c'est le vainqueur d'Austerlitz qui , en 1805 , créa pour lui un royaume. Ce jeune colonel au service de la France , ce souverain sacré par Napoléon , c'est Maximilien-Joseph , premier roi de Bavière.

Maximilien-Joseph eut un fils qui lui ressembla bien peu. Nous n'avons pas eu d'ennemi plus décidé que le roi Louis. Ce n'était pas , à vrai dire , une inimitié politique ; c'était une sorte de jalousie fiévreuse , c'était une de ces haines mesquines et tenaces qui semblent une monomanie ridicule , au lieu d'être le fier sentiment d'une âme libre. Pour le fils de Maximilien-Joseph , la France était le pays maudit. Nos grands hommes , notre glorieuse histoire , tout ce qui nous marque d'un signe sacré

aux yeux du monde , tout cela était supprimé d'un trait de plume par ce redoutable Teuton. Bien qu'il aimât les arts , il ne cachait pas son aversion particulière pour Corneille et Poussin , pour Lesueur et Molière , pour Delacroix et Lamartine , et il était manifeste qu'il avait des griefs personnels contre la langue de Pascal. Les monuments qu'il a fait construire , les ordonnances qu'il a signées , ses poésies mêmes (car c'est un poète) ont proclamé assez haut cette haine de tous les instants. Les condamnations dont il nous a frappés sont inscrites partout , dans les bibliothèques et dans les musées , sur les fresques des églises et dans les galeries des châteaux. La pierre et la couleur , sous les ordres de ce grand protecteur des arts , ont été employées mille fois à nous calomnier sottement , et les édifices dont il a embelli sa capitale ont tous ce singulier caractère , qu'on pourrait les prendre pour un long et prétentieux pamphlet à l'adresse de la France.

Nous voici loin de Maximilien-Joseph. D'où vient donc le contraste si frappant de ces deux hommes ? Entre le père et le fils , entre le premier et le second roi de Bavière , quelles circonstances inattendues ont changé si complètement la situation des choses ? Ces circonstances seraient fort sérieuses , en vérité , si le roi Louis n'avait pris plaisir en quelque sorte à parodier les sentiments les plus

vrais. Entre Maximilien-Joseph et le roi Louis il y a les guerres de 1813, il y a la révolte si légitime de l'Allemagne contre le despotisme de Napoléon.

Certes, de tels évènements suffisent bien pour justifier le soulèvement des états germaniques et la rupture des plus solides amitiés. Lorsque Maximilien-Joseph, avant la bataille de Leipsiek, renonça à l'alliance de Napoléon, il reprenait sa vraie place. L'Allemagne était en péril; avons-nous le droit de nous plaindre parce que nous avons trouvé notre allié de la veille dans les rangs de nos adversaires? Cependant ces guerres de 1813, ces guerres nationales dont le motif était sacré, amenèrent des résultats bien funestes aux peuples allemands. Lorsqu'ils s'armèrent contre le despotisme de l'Empereur, ils ne surent pas prendre toutes leurs précautions, et la victoire se tourna contre eux. En vain les peuples et les rois s'étaient-ils juré une étroite alliance dans de solennels engagements; en vain des droits politiques avaient-ils été promis à l'Allemagne en échange du sang versé pour l'indépendance des couronnes: le contrat devait être déchiré bientôt par ceux qui en tiraient le profit. La loyauté était d'un côté, la ruse de l'autre. Qu'arriva-t-il? Le fait est si connu que c'est presque un lieu commun d'en parler: tandis que la nation se dévouait pour la patrie commune, toutes les royautés de l'Allemagne

poursuivaient dans l'ombre un autre but qu'on se gardait bien d'avouer ; ce n'était pas seulement l'Empereur, c'était la Révolution qu'elles espéraient abattre. De 1813 à 1815, la Révolution, en effet, a été vaincue : c'est de là que datent toutes les défaites de l'esprit libéral et cette longue honte trop patiemment subie jusqu'au réveil de 1830.

Voilà les circonstances au milieu desquelles s'est formée l'éducation politique et morale du roi Louis, voilà les influences mauvaises qui ont égaré cette capricieuse et puérile imagination. On l'a vanté comme un de ceux qui, ayant le plus souffert de l'abaissement de l'Allemagne sous Napoléon, s'associèrent le plus ardemment aussi aux généreux efforts de 1813 ; on aurait dû le signaler plutôt parmi ceux qui puisèrent dans cette fatale époque une haine irréconciliable pour les idées modernes. Chez un esprit faux, chez une intelligence frivole et entêtée, cette haine produisit bientôt des parodies bouffonnes. Le fantôme du moyen-âge évoqué avec passion pour combattre le génie des temps nouveaux, je ne sais quelle réaction monacale organisée dans la science et dans l'état, l'art détourné de ses libres voies et devenu, sans le savoir, un instrument d'oppression ; un dilettante, en un mot, se faisant fort d'arrêter l'esprit humain avec des tableaux romantiques et des cathédrales coquettes : tel est le spectacle donné à l'Allemagne,

vingt-huit années durant, par le dernier roi de Bavière, par ce bizarre et prétentieux souverain que nous avons vu, le 20 mars 1848, se détrôner lui-même par ses scandales et déposer sa couronne au milieu de la réprobation et de la risée publiques.

Tant que le roi Louis fut l'héritier présomptif du trône de Bavière, et même pendant les commencements de son règne, on ne vit que la première partie de son rôle. Il était un des combattants de 1813, il avait chanté le soulèvement de l'Allemagne, et on lui savait gré d'avoir désiré une place dans ce groupe généreux où brillent les noms d'Arndt et de Rückert, de Théodore Koerner et de Max Schenkendorf. Le teutonisme se confondait alors dans les meilleurs esprits avec les idées libérales, et cette confusion explique bien des méprises qui seraient aujourd'hui sans excuse. C'était aussi le teutonisme qui mettait à ressusciter les traditions de l'Allemagne un empressement beaucoup trop passionné pour être toujours clairvoyant. Comme on avait senti durement les misères de la patrie divisée, et comme l'unité n'apparaissait encore que dans un éloignement bien obscur, c'était au passé qu'on la demandait. Cet idéal de l'Allemagne forte et puissante sous une loi commune, le présent ne pouvait le réaliser; en attendant les miracles de l'avenir, il fallut chercher cette grande image dans le trésor des temps

évanouis. Il y eut un instant où des milliers d'âmes se réfugièrent, avec un entraînement aveugle, dans la foi du Saint-Empire. Plutôt que de ne pas jouir de cette unité imaginaire, les esprits s'en allaient à reculons dans le fond le plus ténébreux des vieux siècles, et ne s'arrêtaient qu'à Arminius. Arminius et Totila, Othon et Frédéric Barberousse, tels furent pendant quelques années les héros d'un pays qui avait signalé son action dans les temps modernes par Luther et Frédéric-le-Grand. Quelle que fût d'ailleurs la différence de leurs convictions, si éloignés qu'ils fussent les uns des autres en religion et en politique, tous ces esprits, en quête de l'unité, ne se sentaient pas mal à l'aise sous cette étrange bannière. Protestants et catholiques, libéraux et réactionnaires, peuples et rois, toute l'Allemagne enfin retournait au moyen-âge. Les arts se rendirent complices de cette incroyable confusion de toutes les idées, et la poésie, l'érudition, la philosophie elle-même en portèrent l'empreinte.

Ainsi, ce mouvement national de 1813, qui aurait pu servir si énergiquement la liberté allemande, contenait tous les éléments d'une réaction illibérale et fournissait aux ennemis de la Révolution des ressources inespérées. Il ne faut pas attribuer au roi de Bavière ce savant machiavélisme : il l'a trouvé tout fait, tout préparé du moins par des circonstances extraordinaires. Ce n'est pas lui qui

a ouvert cette voie , où , quinze ans plus tard , son beau-frère Frédéric-Guillaume IV devait le rejoindre et le dépasser : l'un et l'autre , ils sont les fils de ce mouvement confus , de cette révolte moitié mystique , moitié libérale , qui avait éclaté contre Napoléon , et toute leur politique a été de prolonger autant que possible l'aveuglement de l'Allemagne. Quand l'héritier de Maximilien-Joseph monta sur le trône , il commença aussitôt sa tâche ; il ne le fit pas sans doute , comme son beau-frère plus tard , au nom d'un système bien arrêté : c'étaient surtout des caprices et des puérilités fantasmagoriques ; mais les conséquences n'en furent pas moins désastreuses , et si Frédéric-Guillaume IV , en 1840 , plia les sciences les plus sévères , la théologie , l'histoire et la philosophie , à l'exécution de ses desseins , Louis I^{er} , dès 1825 , fait servir l'art de Raphaël et de Phidias à l'étouffement de la pensée.

Aujourd'hui , certes , après tant d'escapades et de tentatives insensées , nous n'avons aucun mérite à signaler cet esprit réactionnaire du roi Louis , et nous devons excuser les publicistes qui , de 1813 à 1825 , se trompèrent si naïvement sur le caractère du jeune prince ; mais , il faut le dire aussi , jamais on ne vit de méprise plus complète. Quand Louis I^{er} remplaça sur le trône le bon et honnête prince qui était le dernier représentant de l'esprit français en Allemagne , son amour des arts , son

enthousiasme d'antiquaire, ses voyages en Grèce et en Italie étaient rappelés sans cesse comme des promesses fécondes. C'étaient de nobles instincts, après tout, qui animaient sa pensée, bien qu'il se disposât à en faire un très-fâcheux usage, et l'on ne vit d'abord que ces goûts studieux et délicats; tous les esprits étaient charmés. L'illusion dura long-temps; puis, quand l'Allemagne commençait à se désabuser, la réputation du roi Louis s'établissait chez nous et inspirait une confiance sans bornes à l'opposition la plus généreuse de la Restauration. En 1829, quatre ans après l'avènement du roi Louis, *le Globe* saluait par des éloges sincères les premières poésies du monarque. Je les transcris ici comme un document curieux. Les éloges du *Globe* reproduisent exactement l'opinion qu'on se faisait alors du nouveau roi et tout ce qu'on attendait de cette éducation brillante.

« Au milieu des rois de l'Europe, pour la plupart vieux et peu amis des idées nouvelles, il en est un jeune et confiant aux lumières et à la philosophie de son temps. Son éducation n'a rien eu de l'éducation des cours. Il a vécu simple étudiant dans les universités, parmi les savants et les artistes, couru le continent en curieux et en poète, cherché partout de l'expérience et des inspirations généreuses. En un mot, il a étudié pour être roi, comme pour exercer un art ou une science; parlons mieux, pour remplir un sacerdoce. Son âme religieuse et tendre s'est élevée de jour en jour à une plus haute intelligence de ses

devoirs ; il s'est préparé par la méditation. Aussi , à peine monté sur le trône , il a jeté sur la Bavière un éclat nouveau. L'Allemagne a reconnu en lui le véritable prince allemand ; elle l'avait vu jadis souffrant avec elle de ses misères , frémissant de son esclavage , encourageant la disgrâce de Napoléon. Quand l'héroïque jeunesse des universités renouvelait le spectacle donné jadis par la France contre l'étranger , et suivait ses maîtres , philosophant et chantant des vers au feu des bivouacs ou au milieu des batteries , le prince Louis de Bavière prenait de loin , et presque captif , part à tous les dévouements ; il envoyait Koerner mourant sur le champ de bataille. Puis , dans de plus tranquilles jours , espérant la liberté comme le dernier sujet des rois dont il allait être bientôt l'égal , il soupirait , rêvait les réformes , les économies , et , toujours cultivant les arts , allait se réchauffer en Italie quand la langueur gagnait son âme et que de tristes mécomptes l'accablaient. Livré à la dévotion , à des pratiques sévères , il en appuyait sa foi , mais sans renoncer aux libres élans , aux poétiques ardeurs d'une religion toute philosophique et toute de sympathie pour l'humanité. Ainsi s'est passée sa jeunesse , entre le patriotisme , les arts et la piété. Chaque jour , comme une prière , comme un délassement , comme un acte de bon propos pour l'avenir , quelques vers s'échappaient de son cœur. Il traçait , en courant , l'histoire de sa vie morale. Le jour venu de monter sur le trône , il s'y est montré ce qu'il était la veille. Seulement , ce qui n'était qu'un rêve , une pensée , s'est tourné en action. Une économie sévère , des réformes inespérées ont remplacé le luxe un peu imprévoyant de l'excellent Maximilien son père ; la liberté de la pensée , l'égalité des cultes ont reçu une sanction nouvelle ; Munich est devenu une ville d'arts et de sciences : un musée riche et de jour

en jour agrandi, une université qui compte Schelling à la tête de ses philosophes, des bibliothèques magnifiques, des règlements sages et tout-à-fait propres à réformer les mœurs sauvages des étudiants, ont appelé dans ses murs l'élite de la jeunesse allemande. Le roi Louis a créé au midi une rivale de Berlin, et lui-même, au milieu de ce monde savant qu'il anime, auteur libre et sans prétention, se soumet du haut de son trône à la critique; il lui offre avec confiance son *journal de bonnes pensées*, car c'est ainsi que se doit nommer ce livre, et c'est ainsi qu'il faut le lire. Ce sont les pages d'étude d'un bon roi ¹. »

Il est impossible, assurément, de décerner un plus magnifique éloge, et, si le portrait est exact, le roi Louis est bien coupable d'avoir renié une vocation si belle; mais non : si regrettables qu'elles puissent être, les fautes du roi ne sont pas tout-à-fait aussi graves qu'on pourrait le croire d'après ce brillant tableau de sa jeunesse. Rétablissons la vérité. Nous n'avons pas un intérêt de polémique, comme l'écrivain du *Globe*, à découvrir dans cette Europe réactionnaire de 1829 un homme sur qui fonder nos espérances; nous n'avons pas besoin d'opposer, bon gré mal gré, une juvénile et généreuse image à l'absolutisme entêté et aux royautés caduques. Les faits sont là, les documents sont nombreux, et il nous est permis d'être vrai. Étudions le roi d'abord, étudions-le dans ce *journal de bonnes pensées*, beaucoup plus complet, et surtout

¹ *Le Globe*, 22 août 1829.

beaucoup plus clair aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Nous nous demanderons ensuite si les qualités et les défauts du poète ne se retrouvent pas dans cette ville de Munich, qui est une de ses œuvres aussi, et qui serait certainement la meilleure s'il n'avait eu le très-grand tort de la marquer partout à son image.

Les *Poésies* du roi de Bavière ont été recueillies en 1839, et ne forment pas moins de trois volumes ¹. Nous avons là l'histoire complète de la pensée du prince, depuis les premières et rapides inspirations de la jeunesse jusqu'aux sentiments rétrogrades qui dirigeront bientôt toute sa conduite. Ce sont d'abord des chants de voyage, des impressions poétiques recueillies en Italie et en Grèce, et dans lesquelles s'exhale un noble amour de l'art. Celui qui devait un jour travailler si follement à je ne sais quelle restauration du moyen-âge, ne craignit pas alors d'exprimer ses sympathies pour cette belle antiquité dont le libre et fier génie sera l'éternelle nourriture des âmes fortes. J'y trouve quelques accents virils inspirés par les ruines de la Grèce. En présence des temples détruits, sur les débris d'une civilisation amoureuse de la beauté, le poète s'écrie avec une tristesse sentie :

« Ah ! la demeure du beau est détruite. Le pays des

¹ *Gedichte Ludwigs des Ersten, Königs von Baiern*. 3 vol in-8°. Munich.

Hellènes n'est plus que ruines et décombres. Jamais nous ne le verrons plus, ce magnifique monde de l'art ; jamais le chœur des sages ne recommencera son enseignement ; les enfants de la Grèce sont depuis long-temps courbés sous le joug, et ces chants du poète, ces chants sortis des entrailles de l'homme, c'est en vain que l'oreille attentive et inquiète cherche à les saisir encore. »

Puis, après ces plaintes, exprimées souvent en de nobles vers, il fait entendre un généreux appel aux artistes, et cherche à enflammer leur courage. — « Pourquoi tant de soupirs ? pourquoi d'inutiles regrets ? Demandons à ces ruines le secret de la divine beauté qui les décorait jadis. C'est à la nature, c'est aux sources fécondes du sentiment que ces immortels artistes ont dû toutes leurs merveilles ; nous aussi, tâchons de sentir comme eux, ouvrons nos cœurs aux impressions fécondes de ce magnifique univers, et ce qu'ils ont fait, nous pourrons le faire à notre tour ; le prix appartiendra au plus vaillant d'entre nous. » Ces pensées n'ont rien de très-neuf, mais elles sont exprimées avec une émotion vraie, et, depuis que le roi Louis a manifesté tant d'opinions si différentes, ces vers, datés de 1808, ont acquis une piquante valeur dont le poète ne se doutait pas.

Que faire en 1808, lorsque Napoléon commandait à l'Europe et que le roi de Bavière était un de nos plus fidèles alliés ? Servir dans les armées de la

France ou se réfugier dans l'étude. Le jeune prince prit bientôt ce dernier parti, et cette époque, en effet, serait son plus sérieux titre à l'estime de tous, si son amour de l'Allemagne n'avait dégénéré plus tard en une sotte haine de la liberté. L'étude de l'art et de courageux appels à l'Allemagne, voilà ce qui remplit les poésies du roi Louis de 1805 à 1813. Il faut citer au premier rang les *Élégies italiennes*, et je distingue surtout d'assez belles pièces sur Tivoli, sur la *Via Appia*, sur la campagne de Rome. Ce qu'il y a de piquant, c'est que le poète, au milieu de ses réflexions attristées par le spectacle des ruines, ne songe pas une seule fois à célébrer la seconde période de la puissance de Rome, la croix remplaçant le glaive, le catholicisme succédant à l'empire. On ne reconnaît guère dans ces franches inspirations d'un jeune cœur ce ridicule romantisme, ce faux amour du moyen-âge dont le roi fera si bien son profit. S'il eût chanté le même sujet vingt ans plus tard, nul doute qu'il n'eût emprunté bien des lieux communs à l'école de Goerres et de Frédéric Schlegel. Les vers du prince doivent donc un certain intérêt à leur sincérité. La forme en est bizarre, elle est heurtée, saccadée, elle a déjà quelques-unes de ces prétentions tudesques, de ces coquetteries barbares, qui iront grossissant chaque jour, et dont je parlerai tout-à-l'heure; mais on est moins choqué de ces

mensonges du langage, tant on est reconnaissant pour la franchise de la pensée !

Au reste, si le poète songe peu à la Rome catholique, c'est qu'il est tout préoccupé de la chute des puissances humaines. Ce désert de Rome, ces ruines désolées, le silence de cette grande cité de la mort, tout ce qu'il voit enfin le console de l'abaissement de l'Allemagne. Il y a parfois dans ces élégies lamentables des cris furieux contre la France : « Rome a été la maîtresse du monde par la force, et c'est par la force qu'elle a péri. Toi aussi, ô Paris, tu crouleras un jour ! »—Et comme pour fortifier en soi ces sinistres espérances, il s'en va toujours de ruines en ruines, de décombres en décombres, il s'en va remuant la poussière des héros dans les tombeaux abandonnés, et répétant aux échos sa psalmodie monotone : « Les plus grands empires sont morts, cette cendre que je foule aux pieds a été la souveraine du monde. »—Je ne sais, mais, en dépit du lieu commun, il y a là quelque chose de bizarre et de saisissant. Les circonstances historiques, assurément, donnent à cette poésie un je ne sais quoi qui n'appartient pas à l'auteur ; le résultat cependant n'en est pas moins dramatique, et c'est une scène originale que la mélancolique vengeance de ce jeune prince errant, comme Hamlet, parmi les fosses d'un cimetière, et récitant les litanies des morts pour injurier Napoléon.

Après la chute de l'Empire, pendant les dix années qui précèdent son avènement au trône, le premier soin du prince est de mettre à profit, comme nous l'indiquions plus haut, la victoire de l'Allemagne. C'est ici que commence pour lui le romantisme, c'est-à-dire cet esprit dont il sera le chevalier parfois si ridicule.

Depuis le commencement du siècle, une réaction, utile à certains égards, s'était produite dans l'imagination des artistes. Les compositions enfantines de maître Stéphan de Cologne, les naïves œuvres des deux Van Dyck, de Jean Hemmling, de Lucas de Leyde, de Wohlgemuth et d'Albert Dürer, tous les vieux monuments de l'art germanique avaient été remis en honneur par une école passionnée, et de jeunes peintres renouaient avec amour cette tradition interrompue depuis trois cents ans. Le prince royal de Bavière comprit bien quel parti l'on pouvait tirer de cette renaissance du moyen-âge national, et l'archaïsme fut adopté aussitôt par la contre-révolution.

On voudrait trouver dans les poésies du prince quelques indications complètes sur ce romantisme qui devient tout-à-coup un instrument politique si bien approprié à ses desseins. Malheureusement, ce qu'il a jugé à propos d'exprimer par ses actes et ses ordonnances, il ne l'a point dit en vers. C'est grand dommage pour nous. Je lis dans son recueil,

à la date de 1818, une seule pièce assez instructive qu'il adresse *aux artistes allemands à Rome*. Ce sont surtout les deux plus éminents, les deux maîtres, c'est Cornélius et Owerbeck, qui ont inspiré le poète ; il les compare à Saint Paul et à Saint Jean. Cornélius, avec la fougue impétueuse de son talent, c'est le grand et hardi Saint Paul ; Saint Jean, ce sera Owerbeck, grâce à la sérénité affectueuse, à l'inaltérable douceur de ses mystiques pensées. Quelle que soit l'emphase de la comparaison, ces éloges feraient plaisir dans la bouche d'un prince, si l'on ne voyait trop les intentions secrètes du royal protecteur. Un peu plus loin, en effet, il les appelle des hommes d'état. Hommes d'état ! voilà un mot qui le trahit. Seulement, pourquoi ne pas achever ? Pourquoi ne pas dire qu'il espère en cette renaissance de l'art du moyen-âge, afin de détourner les âmes des préoccupations du présent, et de leur cacher la société du XIX^e siècle ? Encore une fois, le poète est sobre en ces matières. Vraiment on ne le croyait pas si diplomate, et l'on est tout désappointé de ne pas rencontrer plus de renseignements sur l'impulsion qu'il a donnée aux idées romantiques. Ni le style, ni les pensées ne semblent conformes à cette restauration du moyen-âge qui l'occupait manifestement ; les allures de son langage n'ont pas changé, et l'auteur ne s'est nullement approprié cette forme naïve que Clément de

Brentano et ses amis avaient dérobée aux artistes des vieux siècles.

C'était pourtant l'époque où il réunissait déjà autour de lui tous ces esprits distingués, tous ces brillants élèves de Düsseldorf, qui devaient remplir Munich des reproductions du passé. C'était le temps où il concevait l'idée d'élever un temple aux grands hommes de la patrie allemande, et où il gâtait résolument cette belle inspiration en favorisant les plus obscurs personnages du X^e siècle aux dépens des héros du monde moderne. D'où vient donc que ses écrits, sur ce point, portent si peu l'empreinte de sa pensée? Ne nous en plaignons pas; ce silence, après tout, est un fait significatif. Il me paraît évident que le royal écrivain ne croit guère à ces théories mystiques dont il daigne faire l'application dans l'État. Un jour, en 1840, on verra monter sur le trône de Prusse un prince qu'une instruction spéciale aura préparé à ce rôle de restaurateur du passé, et qui le remplira, pourquoi le nier? avec un certain enthousiasme. N'en demandez pas tant à l'héritier du trône de Bavière, au poète dilettante, au vaniteux protecteur de Cornélius et d'Owerbeck. Cette généreuse ardeur qui éclate dans ses premiers vers, qu'était-ce autre chose que le feu de la jeunesse? A mesure que son intelligence se fait mieux connaître, nous voyons clairement ce qu'elle ren-

ferme et de quelles vanités puériles est composé ce talent dont on nous promettait des merveilles. Le prince Louis, dès la fin de son premier volume, ne nous apparaît plus que comme un bel esprit sceptique, un grand seigneur blasé et prétentieux ; dépouillée de cette franchise qui en était le seul attrait, sa poésie n'est désormais qu'un stérile bavardage, tout-à-fait indigne d'une critique sérieuse.

Voyez-le quand il monte, en 1825, sur le trône de Bavière ! C'est la troisième période de sa carrière poétique, et son recueil ici nous fournit tous les renseignements désirables ; nous n'avons que l'embarras du choix. Le hardi poète ne dissimule aucune de ses antipathies contre cette royauté constitutionnelle que lui a léguée son père ; ce sont des lamentations sans fin sur l'importunité des affaires, sur la prose qui étouffe la poésie et les arts. Adieu à l'inspiration, adieu du moins à ce qu'il appelle ainsi, car, pour cette frivole intelligence, il n'y a rien de poétique dans le spectacle des choses présentes, et le travail des peuples, le progrès de l'humanité, le grand héritage enfin de la Révolution, tout cela ne vaut pas les plates ruines d'un bel esprit ! Adieu donc pour toujours aux pensées élevées, aux rêves généreux ! Les représentants du peuple sont là qui ramènent son imagination sublime aux vulgaires soucis de la réalité.

Oui, les députés viennent troubler le roi, *la bête vient tuer l'esprit*. C'est le roi lui-même qui emploie sans façon ces métaphores aimables; mais citons-le tout entier, c'est bien le moins qu'on lui doive. La pièce porte ce titre : *A propos de la session de la Chambre en 1831*.

« Le champ de la poésie est en friche, et l'Hippocrène nous est fermée. Le monde est envahi par la prose; la poésie ne le bercera plus. Le monde est à la fois endormi et éveillé, froidement, tristement; plus de poésie, plus de rires joyeux.

» Tout ce qu'il y a de haut, tout ce qu'il y a de magnifique ici-bas a disparu. Un rude sentier nous conduit désormais à travers un désert. Le cœur ne sentira plus comme il a senti jadis; aucune illusion ne le nourrira plus. Le joyeux domaine des chants est devenu muet; l'âme est opprimée par les choses vulgaires.

» Oui, désormais tout désir, toute action est basse et se traîne dans la poussière. Rien ne s'élève au-dessus de l'uniformité de la vie commune. La bête est devenue un maître insolent, et elle fait mille efforts pour tuer l'esprit. »

On sait que les poètes médiocres ont coutume de se plaindre de la barbarie du siècle : *canimus surdis*, c'est le lieu commun éternel; mais il faut avouer que le roi Louis a su rajeunir d'une façon assez piquante les vieilles banalités de ses confrères. L'esprit tué par la bête est une image qu'il a su très-bien placer, et ce petit mot, comme dit Molière, en dit beaucoup plus qu'il n'est gros.

D'autres pièces encore , *la Vie du roi* , *le Vœu intime de mon âme* , continuent ces révélations sincères sur les infortunes politiques du monarque. Nous ne nous plaindrons plus de sa diplomatie ; il est impossible de montrer plus de candeur et de s'exécuter plus complètement. Il ne faudrait pas cependant chercher à découvrir un système dans ces confessions publiques du roi de Bavière. Il ne faut pas chercher une pensée politique , un dessein , une théorie quelconque au fond de ces doléances perpétuelles ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il s'ennuie. Une constitution , si peu libérale qu'elle soit , ce n'est pas seulement un fardeau à porter , c'est un ennui profond qu'il faut subir. La liberté , le droit , les grands principes sociaux qui enthousiasment les cœurs , ah ! fi ! bagatelles que tout cela ! Vile prose , vous dis-je ! Et voilà le sublime poète qui recommence ses plaintes dans le langage de Cathos et de Madelon , de Jodelet et de Mascarille.

Il est parfois assez belliqueux , et il s'enhardit jusqu'à défier son ennemi. Son ennemi , vous le savez , c'est l'esprit du temps , *der Zeitgeist* ; c'est cette force morale , ce génie invisible qui est le soutien de chacun de nous , mais qui ne pardonne guère à ceux qui renient ses inspirations. Le roi de Bavière n'admet pas ce principe , et il s'écrie avec une audace toute chevaleresque : « L'esprit du temps n'est terrible que pour celui qui en a

peur ; marchez droit à lui , le fantôme s'évanouira ! » Une autre fois , quand les peuples se demandent avec douleur ce qu'ils ont gagné en 1813 , il leur répond durement qu'ils ont fait leur devoir , et que c'est bien assez. Une page plus loin , c'est un hymne à l'empereur Nicolas , et le poète entasse les plus grotesques hyperboles dans ce panégyrique incroyable. Nicolas est *le chérubin à l'épée de feu , le noble guerrier béni du ciel , l'envoyé du Tout-Puissant , le rempart du christianisme. La terre , par toutes les voies du genre humain , et le ciel , par tous les chœurs des anges , lui crient de marcher à son but et de s'emparer de la Turquie.* Ce n'est pas que l'empereur Nicolas ait aucune ambition conquérante ; loin de là , *son regard est tourné vers des choses plus hautes (Auf höhere gerichtet ist dein Blick).* Telle est la politique intelligente , telles sont les heureuses inspirations du roi Louis. On ne s'étonnera plus que son rôle d'homme d'état , s'il l'interprète toujours de cette façon , lui cause un incurable ennui. Pour moi , je commence à comprendre ce que signifient ces perpétuelles invocations à la fantaisie , à l'idéal , et particulièrement celle où je trouve ces mots : « Je vis dans un nuage ; aucune illumination supérieure ne vient visiter ma pensée , et , bien que je ne sois pas mort , la vie s'est retirée de moi. » N'aurais-je pas eu tort tout-à-l'heure de blâmer dans les plaintes

du roi Louis les hyperboles bizarres et les affectations des précieuses ridicules? C'est peut-être sa franchise qu'il fallait louer.

L'ennui donc, voilà le dernier mot du poète dans toutes les pièces qui se rapportent à sa vie politique; ennui impitoyable, ennui mortel, si le prince n'avait des remèdes dont il usera largement. Il y a un Opéra à Munich, et l'Opéra ne manque pas de belles aventurières pour qui vont fleurir tous les sonnets du roi-poète. J'en demande sincèrement pardon à mes lecteurs, ce sont là d'étranges détails domestiques, mais je suis bien forcé d'en dire quelques mots puisque le roi Louis en a rempli son livre. Le roi nous a conviés lui-même à l'étude de son cœur, et il en fait les honneurs avec la plus complaisante hospitalité. Condamné à la royauté constitutionnelle, ce pauvre poète invoquait sans cesse l'idéal qui devait le transporter loin de ce monde vulgaire; l'idéal n'est pas venu, mais voici les danseuses de l'Opéra. L'une après l'autre, elles passent dans ses vers, depuis celle qu'il a rencontrée à Palerme, et dont le nom lui inspire de si sérieux calembours. Elle s'appelait Candéla, et le monarque lui adressait ce distique :

« Oui, Candéla est bien ton nom; au milieu de la nuit
de la débauche qui enveloppe la scène, tu brilles, ô
Candéla, de toute la lumière de l'innocence! »

Pourquoi donc n'a-t-il pas consigné aussi fidèlement tous les noms à qui s'adressent ses élégies sensuelles ? La liste serait intéressante , et la postérité aimerait à connaître les Dubarry qui , depuis Candéla jusqu'à Lolla Montès , ont tenu une place si considérable dans la monarchie bavaroise. Les noms manquent , mais les vers ne manquent pas , et , parmi ces milliers de lettres sans suscriptions , il y a de quoi choisir pour toutes les situations amoureuses. Stances platoniques , épîtres enflammées , désirs , triomphes , regrets , le clavier possède toutes les octaves , et le virtuose s'y joue avec une singulière prestesse. S'il n'y a rien à louer dans la mélodie du maestro , on ne saurait nier du moins la dextérité de ses doigts. C'est précisément ce qui m'empêche d'en rien traduire ici ; aucune de ces pièces n'est supérieure à l'autre ; c'est par le nombre , par l'accumulation , si je puis ainsi parler , c'est par l'interminable liste de ses amours que le roi de Bavière a voulu intéresser ses admirateurs.

Voici cependant quelques strophes d'une inspiration vraiment originale. Elles sont destinées à la reine , et l'auteur les a placées (c'est cette place qui est un coup de maître) au milieu même de ces stances et de ces épîtres adressées à des créatures qu'il n'ose nommer :

« Tu ne m'as point méconnu , bien que la foule me

méconnaissais, ô la plus digne, ô la meilleure des femmes qui ait jamais vécu ! Aussi je porte légèrement le destin qui m'a été envoyé. Quand le soleil paraît, toute autre lumière s'efface. Toutefois, si je n'avais aimé d'autres femmes, je ne t'aimerais pas autant ; je ne connaîtrais pas toute la beauté de la plus noble des âmes. Tu es l'idéal de ton sexe. Pleine de cœur, tu forces les cœurs à t'honorer comme un être auguste ;..... le sommet du chêne est parfois agité par les vents qui passent, mais sa racine demeure inébranlable dans le sol : ainsi mon amour pour toi. »

La cime du chêne, c'est le cœur inconstant, le cœur fragile du roi de Bavière ; les souffles qui l'agitent, ce sont les aventures de passage, ce sont ces fantaisies aussi nombreuses en effet, aussi rapides que le vent des montagnes ; mais le sol nourricier (c'est la reine) tient fortement les racines de l'arbre. Que dites-vous de ce mélange ? N'est-ce pas un chef-d'œuvre de goût, un pur modèle des convenances exquises ? Et cette apologie imprévue : « Je t'aimerais moins si je ne les avais aimées ! » Ce n'est pas seulement une excuse pour le passé, il y a là tout un système ; nous pensions lire les confessions d'un libertin, et nous rencontrons de la poésie morale.

Il y a neuf ans que ce recueil a été publié ; les vers les plus intéressants ne s'y trouvent donc pas. Il faut espérer que le roi Louis profitera des loisirs qu'il s'est faits pour nous donner ses plus récentes,

ses plus curieuses impressions. L'étrange épisode qui a terminé son règne ne peut être oublié dans un journal qui reproduit assez exactement les principales phases de sa destinée. Qui sait ce que la postérité cherchera tout d'abord dans les poésies du monarque? Ce seront peut-être les aventures du roi Louis et de Lolla Montès. N'est-ce pas, en effet, un des événements les plus inattendus de ce règne? N'est-ce pas alors que le pouvoir des jésuites, si redoutable jusque-là, a été tout-à-coup renversé? On sera empressé de connaître tous les secrets de cette péripétie; on voudra savoir comment ce prince, l'un des restaurateurs du moyen-âge, nous a fait subitement assister aux scènes édifiantes du XVIII^e siècle. Quoi donc! nous vivions au milieu des moines blancs et noirs, nous n'apercevions autour de nous que de jolies petites églises gothiques, de mignonnes églises byzantines et des statues à la mode du XII^e siècle, de prétentieuses études d'archaïsme sur des fonds d'or; nous étions transportés au sein d'un moyen-âge musqué, paré, enluminé, et tout-à-coup, sans la moindre transition, voici venir M^{me} la marquise de Pompadour, qui chasse les jésuites et protège les libres penseurs. Certes, du moyen-âge au XVIII^e siècle, du règne des moines au règne des courtisanes de Louis XV, le saut est brusque, et jamais, sur aucun théâtre, la brillante danseuse n'avait obligé

son partner à de si rapides évolutions. Par malheur, si le moyen-âge est un anachronisme, le XVIII^e siècle, sur ce point-là surtout, appartient aussi à un passé qui ne doit plus renaitre. Les patriotes allemands refusèrent cette insolente protection, et les patriotes firent bien. Il leur parut que la liberté serait souillée par une donation impure, et que ce péché originel la marquerait longtemps d'un signe funeste. J'ai sous les yeux une brochure de M. Venedey, qui exprime avec vivacité la plus honnête, la plus énergique répulsion pour cette indigne victoire. Mieux vaut une déroute en effet, mieux vaut tomber sous son drapeau que d'obtenir ainsi un triomphe de hasard, grâce aux caprices d'une courtisane. Cette réclamation si légitime est très-fièrement et très-noblement présentée par M. Venedey dans son loyal pamphlet, *la Danseuse espagnole et la Liberté allemande*¹. L'écrit de M. Venedey contient même d'assez curieux détails sur la conduite de certains journaux de Paris en cette délicate occurrence. Sa protestation ne trouva pas en tout lieu le plus favorable accueil; on ne voulut pas comprendre ses scrupules. Il y eut à ce sujet des conversations intimes que M. Venedey rapporte tout au long, et qui méritaient vraiment de nous être conservées : —

« Qu'importent les moyens, disait-on, si la liberté

¹ *Die spanische Tänzerin und die deutsche Freiheit*. Paris, 1847.

en profite ? Et d'ailleurs les moyens sont-ils si condamnables ? Pourquoi ne pas accepter les réformes des blanches mains d'une femme plutôt que des mains sanglantes du peuple ? » — Et si le loyal publiciste insistait : — Nous ne pourrions jamais nous entendre, lui était-il répondu ; vous appartenez à l'ancienne morale. « O roi Louis ! qu'en dis-tu ? s'écrie M. Venedey. Ce sont les disciples de Fourier qui te prennent sous leur protection, toi, le fondateur de la Wahlhalla, toi qui as passé ta vie à bâtir des églises et à suivre des processions ! Et au nom de quels principes, le sais-tu bien ? Au nom de la nouvelle morale ! » Mais ce n'est pas de nos socialistes que je voulais parler ; retournons en Allemagne, où l'ancienne morale prévalut encore, Dieu merci ! chez les défenseurs de la liberté. Les émeutes qui ont expulsé Lolla-Montès parlent assez haut. Cependant les écrits des publicistes et les événements de la rue n'éclairent qu'une partie de la question ; le roi Louis, je le répète, nous doit de nouvelles confidences, et le quatrième volume de son recueil nous donnera sans doute tous les documents désirés sur les orageux scandales au milieu desquels s'est évanouie sa gloire.

Après cette fidèle analyse des poésies du roi Louis, est-il bien nécessaire d'en apprécier la valeur ? Cette analyse elle-même est un jugement qu'on a compris. Je parlerai seulement du style,

dont l'originalité mérite une attention particulière. C'est un idiome tout nouveau, brisé, coupé, haché. La concision y est poussée à un tel point, que les éléments les plus essentiels de la construction grammaticale y sont intrépidement supprimés; il y a des milliers de phrases où vous cherchez vainement un verbe. Faut-il reconnaître à ce signe le grand homme d'état, le laborieux politique forcé de ménager un temps précieux? Ou bien serait-ce d'aventure une affectation de germanisme, serait-ce une imitation savante de la raideur gothique? On sait qu'il y a une coquetterie tudesque fort à la mode depuis la découverte des *Nibelungen* et les guerres de 1813; barbarie et subtilité, raideur et affectation, tout cela s'y trouve en des proportions habilement combinées et compose un bizarre mélange très-cher aux teutomanes. Or, le roi Louis est de cette école; c'est un Allemand du temps d'Arminius, sans préjudice du moyen-âge et des ballets de l'Opéra. Il dit *Teutsch* et non pas *Deutsch*, et il y attache la plus haute importance. Pourquoi n'y aurait-il pas une signification profonde dans ces barbaries étudiées? Question grave que je ne déciderai pas; mais, tudesque ou non, rien ne ressemble moins à cette franchise du langage, à cette souplesse naturelle qui, chez les vrais poètes, est de tous les temps et de tous les pays. Il y a un siècle, l'empereur de la Chine faisait des vers :

s'ils étaient meilleurs ou pires que ceux du roi Louis, je l'ignore; ce que je sais bien, c'est que Voltaire lui donnait des conseils, qui, aujourd'hui encore, ne manquent nullement d'à-propos :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine.
Ton trône est donc placé sur la double colline !
On sait dans l'Occident que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte,
Il prône trop souvent sa triste cité sainte,
Et que d'un même ton sa muse, à tout propos,
Fasse danser les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art et connaît mieux son monde ;
Il est plus varié, sa veine est plus féconde ;
Il a lu son Horace, il l'imite, et vraiment
Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

C'est un peu de cette variété et de cette souplesse qu'on désirerait dans les vers du roi Louis. On n'ose lui recommander de lire Horace; la race tudesque ne doit pas s'humilier ainsi devant la race romane. Qu'il lise simplement les *Nibelungen*, ou Goethe, ou Schiller, ou bien encore Uhland, modèles bien allemands, à coup sûr; il y apprendra que la poésie véritable est le jet spontané, la vivante création d'une intelligence émue, et non la froide et barbare contrefaçon d'une littérature morte.

Ces prétentieuses barbaries de style sont plus frappantes encore dans le second ouvrage du roi Louis, dans le livre consacré aux glorieux hôtes

de la Wahlhalla¹. Le royal fondateur de ce magnifique Panthéon ne s'est pas contenté de l'honneur sérieux que lui valait cette bonne pensée; il a prétendu rivaliser lui-même avec les artistes chargés de reproduire l'attitude et les traits des héros; il a voulu leur donner des exemples de l'art primitif, des leçons de style tudesque, et corriger ce qu'il pouvait y avoir de trop vivant dans leur inspiration. Prenez garde, ce n'est pas le livret d'un musée, c'est toute une collection de portraits. Nous avons là maintes statues taillées dans un idiome aussi dur que la pierre, aussi anguleux que les vieilleries gothiques. C'est gris, c'est raide, c'est taillé à angles droits, c'est de l'archaïsme le plus affecté qui se puisse voir. Le premier portrait est celui d'Arminius ou d'Hermann. J'essaierai d'en traduire une partie. « Il savait vaincre, non en profiter (aujourd'hui encore les Allemands ne le savent pas). C'est vainement que les tribus germaniques, sur la rive gauche du Rhin, attendirent leur délivrance. Elles s'abandonnèrent à l'ennemi. Les Allemands étaient déjà divisés (leur péché originel, comme aux Grecs). Hermann fut trahi par son beau-père. Ségeste livra sa fille, femme d'Hermann, aux chaînes des Romains. Ce que n'avaient pu les armes, les Romains l'essayè-

¹ *Wahlhalla's Genossen geschildert durch Koenig Ludwig den Ersten von Baiern, den Gründer Wahlhalla's.* In-8°. Munich.

rent par la ruse; ils armèrent Allemands contre Allemands (ce qui arriva tant de fois). Le combat fut mêlé d'alternatives diverses. Hermann sauva sa patrie contre l'allemand Marbod comme contre Rome. Il est mort pour les Allemands. Son nom immortel. » Telle est la gothique statue qui ouvre cette galerie bizarre. Je ne sais si l'on devinera, sous une traduction, toutes les singularités de la forme, c'est le texte même qu'il faudrait lire; la langue française ne peut rendre ces étranges coups de ciseaux, ces brisures, ces échancrures, tout ce qu'il y a de saccadé, d'abrupt et de puérilement informe dans cet idiome.

Et ne croyez pas que le roi Louis réserve ce procédé aux héros de la Germanie primitive; cette couleur locale, malgré sa puérilité et sa laideur, aurait du moins l'apparence d'une excuse; ce serait une galerie tudesque à laquelle on serait bien libre de préférer l'admirable tableau de Tacite, mais qui pourrait offrir un sens et une intention quelconque. Non, c'est le vrai style, c'est la grande langue germanique, la seule qui convienne pour célébrer dignement et les rudes barbares qui coupaient la framée dans les forêts vierges, et les plus profonds penseurs, les plus ingénieux poètes du XVIII^e siècle. Après Hermann, voici Velléda, cette belle et mystérieuse Velléda, dont Tacite a dit : *Vidimus sub divo Vespasiano Veledam diù apud*

plerosque numinis loco habitam. Voici Hermanrick, voici l'évêque des Goths Ulphila, voici Alaric et Ataulf, voici Odoacre et le grand Théodorik, voici Totila, Alboin, Witikind, enfin les voici tous grotesquement affublés de la prose barbare du roi Louis. Jusque-là, on peut bien accepter la mise en scène. Sous les Othon passe encore, et même, si l'auguste poète y tient beaucoup, jusqu'à la fin du moyen-âge; mais quand le monde moderne commence, en vérité la parodie est trop forte, et ce n'est plus qu'une galerie de caricatures. Figurez-vous Goethe et Schiller, figurez-vous Jean de Müller et Lessing sous ce déguisement gothique!

Il y a une chose plus curieuse et plus extravagante encore que le livre lui-même, c'est l'admiration qu'il a inspirée à certaines gens. En vain la risée publique avait-elle fait justice de tant de puérités, il s'est trouvé un critique, un savant, un archéologue enthousiaste qui a composé un ouvrage tout exprès pour mettre en lumière les secrètes beautés de ce nouvel idiome. Est-ce la complaisance d'un savant trop naïf? Est-ce la servilité d'un courtisan? Décide qui pourra, voici le fait : M. Charles Zell, autrefois conseiller ministériel du grand-duc de Bade, aujourd'hui professeur d'archéologie à l'université de Heidelberg, vient de publier une étude complète sur les inscriptions latines, comparées aux éloges historiques que contient le livre

du roi de Bavière. M. Zell se demande quel est le vrai style des inscriptions, quelle est la forme la plus belle, la forme classique des éloges, et, parcourant l'histoire littéraire depuis les monuments antiques jusqu'aux *Portraits des hôtes de la Walthalla*, il conclut que le roi Louis a retrouvé un art qui s'était perdu. Tout cela est accompagné de notes, de citations, de dissertations, et, pour couronner ce laborieux panégyrique, l'auteur traduit en latin quelques-uns de ces incomparables éloges. Voilà le Barbare sous la toge romaine, et chacun peut admirer la conformité parfaite des éloges du roi Louis avec les plus belles œuvres de l'épigraphie antique. Ce livre a paru l'année dernière, et la critique érudite l'a apprécié avec toute la gravité convenable. En vérité, si M. Charles Zell n'était pas un homme si bien en cour et un si sérieux archéologue, on serait tenté de croire que c'est là une des meilleures satires dirigées contre les ridicules du roi de Bavière; mais qu'importe l'intention si le résultat est le même? Pour moi, je sais un poète qui partage l'avis de M. Zell. On connaît les aventures d'Atta-Troll, racontées par M. Henri Heine avec une gaité si fantasque et une si étincelante poésie. Lorsque l'ours d'Henri Heine est tué par les balles enchantées de Lascaro, le poète lui doit une sépulture, et il convient de placer sur la tombe du héros une de ces inscrip-

tions qui résument toute une vie. Or, c'est au roi de Bavière que M. Henri Heine s'adresse tout naturellement :

« Un jour, le roi de Bavière lui élèvera une statue dans le panthéon Wahlhalla, avec cette inscription en style de sa façon wittelsbachienne :

» Atta-Troll, ours sans-culotte, égalitaire sauvage, époux estimable, esprit sérieux, âme religieuse, haïssant la frivolité.

» Dansant mal, cependant ! portant la patrie dans sa velue poitrine. Quelquefois aussi ayant pué. Pas de talent, mais un caractère. »

On voit que M. Henri Heine est de l'avis de M. Charles Zell. Pourquoi donc M. Zell a-t-il oublié l'inscription funéraire d'Atta-Troll dans ses savantes études ?

Ces *Portraits de la Wahlhalla* ne sont pas seulement le spécimen très-curieux d'un art nouveau, ils contiennent les vues de l'auteur sur les plus grands siècles et les plus glorieux enfants de l'Allemagne. C'est une histoire des races germaniques, non pas en madrigaux comme cette histoire romaine dont parle Mascarille, mais en statues, en statuettes, en bustes, et dans la forme que je viens d'indiquer. Cela vaut bien la peine qu'on l'examine de près.

J'ai déjà dit avec quelle complaisance l'auteur s'occupe des Germains primitifs; s'il y en a pour qui l'éloge soit mêlé de paroles amères, soyez sûr

que ce sont les Francs de la première race, les Francs neustriens, ceux qui s'allièrent aux populations gallo-romaines et jetèrent les premiers fondements de la France. Dans une belle scène de son *Attila*, Corneille célèbre en termes magnifiques ces origines de la patrie :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève;
L'empire est prêt à choir, et la France s'élève.

C'est sans doute ce grand destin qui irrite l'auteur, et les glorieux chefs du V^e siècle paient au roi Louis les dettes de Napoléon. Le fait est que Clovis est fort mal traité. En revanche, les Carlovingiens sont loués franchement et sans parcimonie. On voit que l'auteur connaît les beaux travaux de la critique historique du XIX^e siècle; il sait que la seconde race fut une seconde invasion germanique, et que de Pépin-le-Bref à Hugues Capet c'est la conquête qui triomphe.

Quand il arrive au moyen-âge, empereurs et poètes sont glorifiés avec amour. Othon-le-Grand et Frédéric Barberousse occupent dans leurs niches toute la place qui leur est due; Frédéric II lui-même, ce terrible mécréant, Frédéric II est amnistié, et nulle parole fâcheuse ne vient amoindrir l'éloge. Il est visible que le grand-juge est disposé à l'indulgence. N'a-t-il pas autour de lui tous les poètes et tous les artistes, tous les cœurs naïfs et

toutes les âmes fortes qui ont brillé, pour l'honneur du genre humain, dans cette dure et inique société du moyen-âge? N'a-t-il pas Wolfram d'Eschembach, Walther de Vogelweide, et le chantre inconnu des *Nibelungen*, et l'architecte de la cathédrale de Cologne, et le vainqueur de la Wartbourg, Henri d'Osterdingen, et la chère Sainte Elisabeth?

Il sera peut-être plus embarrassé avec les héros du monde moderne. Voici d'abord Gutemberg. « Depuis son invention, s'écrie l'auteur, il n'est pas plus facile d'arrêter la pensée qu'il ne le serait d'arrêter la lumière. » Belles paroles et pleines de promesses, si l'on ne tirait immédiatement cette conclusion bien maigre : « Aucun empereur de la Chine ne pourra plus détruire les fruits de l'esprit et empêcher la prédication de la vérité. » Cela dit, l'auteur s'arrête. Quoi donc! serait-ce là l'unique conséquence de la découverte de l'imprimerie, et la liberté de la presse serait-elle réservée par privilège aux courageux missionnaires du fleuve Jaune? Rendons justice au roi Louis : quelques-uns des hommes éminents du XVI^e siècle ont une digne place dans sa galerie. Je ne parle pas seulement d'Albert Dürer et de Pierre Vischer, d'Érasme et de Copernic; mais Jean Reuchlin, Franz de de Sikkingen, Ulric de Hutten lui-même, Ulric, ce joyeux et redoutable railleur, sont loyalement

installés dans l'attitude qui leur convient. Le sentiment de la patrie a triomphé ici des mesquines et ténébreuses rancunes. Il y en a une pourtant, il y a une de ces haines que ni la patrie ni la vérité n'ont pu vaincre; dans cette galerie si longue où tant de noms obscurs sont admis, on cherche en vain le nom de Luther. Sa place n'est pas vide, comme celle de Marino Faliero dans la grande salle du palais des doges; sa place n'y est pas. L'histoire d'Allemagne n'est pas toujours très-claire; retranchez le moine de Wittemberg, cette histoire sera inintelligible. C'est ce qu'a fait le roi Louis dans un monument qui doit dessiner à tous les yeux, qui doit éclaircir pour tous les esprits la tradition confuse de la patrie allemande. Je ne lui demanderai pas pourquoi, supprimant le chef de la Réforme, il fait grâce à Sikkingen et à Ulric de Hutten, pourquoi il admet les disciples sans le maître, les soldats sans le général. Ce n'est pas la raison qui a conseillé cet ostracisme; ce n'est pas la raison qui le justifierait; on ne discute pas avec les passions d'une secte.

Mais continuons, traversons rapidement les nombreux inconnus du XVII^e siècle; j'ai hâte de saluer les grands poètes et les grands philosophes qui, depuis l'ardent Lessing, ont si vigoureusement associé l'Allemagne aux glorieux progrès du monde moderne. Hélas! l'assemblée est triste,

cette assemblée qui eût pu être si nombreuse et qui sera en définitive la vraie gloire de l'Allemagne. Goethe et Schiller sont présents, mais Schiller regrette son courageux ami Fichte, et Goethe s'étonne de ne pas voir auprès de lui le grand et puissant Hegel. Comment expliquer aussi l'absence de Jean-Paul? Cette compagnie n'eût-elle pas mieux valu pour eux que celle de M. Scharrnhorst, ou du prince Barclay de Tolly, ou du comte Diebitsch Sabalkanski, illustrations de remplissage, fausses fenêtres, si je puis ainsi parler, dans les symétriques compartiments de cette galerie?

La conclusion naturelle de notre étude, chacun l'a formulée déjà, c'est que de bons instincts, de nobles et généreuses dispositions, ont été pervertis chez le dernier roi de Bavière par sa haine de la société moderne. Sa place est parmi les païens du monde nouveau, parmi les hommes qui ont refusé d'ouvrir les yeux à la lumière de 89, comme les païens de l'antiquité s'obstinèrent, pendant plus de cinq siècles, à ne point voir l'immense révolution introduite dans le monde par l'enseignement du Christ. Le bien détourné de sa voie, le bien mis au service du mal, voilà aussi, j'en ai peur, voilà le principal caractère de Munich, c'est-à-dire de l'œuvre la plus sérieuse et la plus considérable du roi Louis.

Quand on parcourt cette curieuse ville de Munich

dont le roi Louis a fait le sanctuaire de l'art allemand, quand on voit de près tant de zèle, tant d'efforts, des richesses si généreusement employées, une protection si délicate accordée aux artistes, on voudrait glorifier le prince qui a consacré cette noble cité aux plus beaux travaux de l'imagination humaine. Eh bien ! non. Le premier sentiment qu'on éprouve, après un étonnement légitime, c'est un profond sentiment de tristesse. Là, en effet, aucun de ces grands spectacles, aucune de ces leçons fécondes que l'art doit donner à la pensée. Si l'on excepte deux ou trois hommes supérieurs, les peintres de Munich peuvent être de fort habiles érudits, ce ne sont pas des artistes. Occupés à reproduire les types des anciennes écoles, oubliant que ces écoles ont été jadis l'expression spontanée d'un temps qui n'est plus, ils se passent volontairement des ressources les plus essentielles de l'art, ils renoncent au sentiment de la vie. Comment cette activité stérile et cette agitation dans le néant ne produiraient-elles pas sur les âmes sincères l'impression la plus pénible ? On trouve à Munich le souvenir de bien des esprits éminents. Cornélius, qui y a laissé tant de vigoureux témoignages, et Owerbeck, qui y compte de si nombreux disciples, sont deux réputations européennes ; M. Schnorr est une imagination forte, servie par un talent exercé, et l'on ne peut oublier,

quand on les a vues, ces hardies peintures des *Nibelungen* qui décorent les appartements de la reine; M. Schwanthaler est un dessinateur plein de fierté et un statuaire de premier ordre; on vante avec raison chez M. de Klenze un des plus habiles architectes de ce temps-ci. Quelques noms encore peuvent être cités avec honneur; mais que dire de ces ateliers où des praticiens sans nombre se condamnent à un éternel plagiat? Que dire de ces prétendus artistes qui font mille efforts ingénieux pour éteindre en eux-mêmes la moindre étincelle de la vie, et s'enferment obstinément dans une atmosphère de mort? Quel jugement porter sur des hommes, les plus indépendants qui soient au monde, sur des hommes à qui appartient le libre domaine de l'invention, et qui se soumettent, comme ceux-là, à une servitude qui les anéantit?

Non, je ne puis croire que le roi Louis ne soit pas responsable de cette direction désastreuse, de ce dilettantisme monacal. Il y a trop de rapports entre la conduite du souverain et cette déviation systématique de l'art. Les peintres de Munich s'imaginent obéir à un système; ils obéissent, sans le savoir, à un mot d'ordre. Le système qu'ils invoquent est parfaitement trouvé; il est ingénieux, il est subtil, il a donc mille attrait pour ces intelligences allemandes à qui l'inspiration, quand elle est franche, ne paraît jamais assez

profonde; seulement, dans les fausses profondeurs, dans les voiles confus de ces théories menteuses, ils ne voient pas l'esprit caché, ils ne voient pas l'influence mauvaise qui plie à son gré l'imagination des artistes et conduit leur main sur la toile. Je ne parle pas ici de cette influence trop manifeste qui dicte aux peintres certaines proscriptions injurieuses pour la France; je ne fais pas allusion à M. Schmidt (un exemple entre vingt) qui, chargé de peindre le Parnasse dans une des salles du palais royal de Munich, n'a pas jugé qu'un seul poète français fût digne de s'asseoir à côté des écrivains secondaires de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Ce sont là des rancunes vraiment trop vulgaires, et la complaisance avec laquelle certains artistes y prêtent la main ne vaut pas l'honneur d'une protestation sérieuse. De telles inepties sont parfaitement à leur place dans la capitale du souverain qui fait des ordonnances pour défendre aux élèves des lycées la langue de Descartes et de Pascal. Encore une fois, ces mesquines vengeances ne valent pas qu'on y réponde; non, je parle de cette subtile et mortelle influence qui détourne les artistes de leur mission virile, qui les empêche de créer librement, et, sans avouer tout haut ses projets, accoutume l'esprit aux énervantes séductions du moyen-âge.

Le dilettantisme du roi de Bavière a beau réunir dans ses musées de magnifiques monuments de l'art grec, ses peintres ont beau interpréter Homère et Sophocle, comme ils reproduisent Giotto et Albert Dürer; dans ce bizarre syncrétisme, c'est toujours le moyen-âge qui domine, ce sont les fonds d'or byzantins, ce sont les personnages du XII^e siècle avec leur maigreur systématique et leur prétentieux archaïsme. Certes, quand on étudie à Florence ou à Pise les premières écoles italiennes, il est impossible de ne pas en être ému; il y a dans les *Vierges* de Siméon Memmi, dans les *Scènes religieuses* de Gozzoli, il y a surtout dans les *Paradis* de Fra Angelico da Fiesole une naïveté vraie qui nous enchante. Quand les églises de Bruges ou la Pinacothèque de Munich nous dévoilent les trésors du vieil art germanique, les juges les plus sévères sont charmés. Quel mélange de force et de douceur dans les tableaux d'Hemmling! Quelle grâce incomparable dans les compositions de Wohlgemuth! Ces œuvres sont pleines de l'émotion sincère qui les a dictées, et c'est cette sincérité qui en fait la vie. Au contraire, lorsque vous visitez, à Munich, l'église de Tous-les-Saints, ces froides reproductions d'un type qui n'a de valeur que par le sentiment et d'où le sentiment a disparu, cette naïveté hypocrite, ces beaux mensonges dorés, tout cela vous afflige et vous blesse. Ne croyez-vous pas entendre

tous ces anachorètes murmurer sous leurs fausses auréoles ? « Arrêtez , disent-ils , les battements de vos cœurs , déposez le fardeau trop lourd de la pensée moderne , et venez avec nous recommencer le moyen-âge ! »

Ces conseils du découragement ont été trop bien entendus , et si l'art , à Munich , avec de si brillantes renommées et des ressources si considérables , a produit des résultats attristants , la science aussi , malgré les nobles esprits qui la représentaient , a peu à peu abdiqué sa mission. Chacune des universités allemandes a une physionomie particulière ; l'université de Munich , depuis ses premiers débuts , a toujours été le refuge des lutteurs fatigués , ou la demeure de ces intelligences paisibles qui s'efforçaient d'échapper par le mysticisme aux rudes labeurs du temps présent. C'est là que Jacobi et Baader ont rêvé ; c'est là que s'est retiré Schelling quand Hegel eut pris sa place sur le trône de la philosophie ; c'est là enfin que le vieux Goerres , après une vie de passions impétueuses et de luttes gigantesques , est venu mollement s'endormir du sommeil des mystiques. Baader et Jacobi , Schelling et Goerres , ces nobles penseurs , qui sont les seules gloires de l'université de Munich , ne sont , après tout , que ses hôtes , et , dans ce riche domaine de la philosophie , Munich n'a rien produit qui lui appartienne en propre.

Chose étrange! si paisible que fût leur mysticisme, si grande que fût leur aspiration vers le repos, ces belles intelligences ont effrayé plus d'une fois le pouvoir qui les avait accueillies ou appelées. Baader avait été installé à Munich pour être le chef d'une croisade religieuse contre la philosophie du Nord; personne, en effet, n'avait plus nettement dénoncé certaines tendances funestes des grandes écoles d'Iéna et de Berlin. Il finit cependant par devenir suspect à un pouvoir qui lui demandait moins le vivant esprit du christianisme que les formalités mortes et les étroites puérilités du moyen-âge. Jacobi était trop audacieux aussi; Schelling, dès qu'il a pu le faire, dès qu'il a senti la flamme s'agiter une dernière fois sous son front blanchi, Schelling est parti pour Berlin. Et Goerres n'a-t-il pas été obligé de redoubler de violence, en mainte occasion, pour faire oublier les grandes polémiques de sa libérale jeunesse? Toujours le bien détourné de son but, toujours cette fatale influence que j'ai signalée!

Je ne voudrais pas être injuste, je serais désolé qu'on vît la moindre amertume dans mes paroles. Cette ville, je l'ai dit, contient des ressources considérables, et c'est précisément le mauvais emploi de ces ressources qui appelle un blâme énergique. Serait-on exigeant avec une cité vulgaire? C'est le vrai mérite du roi Louis d'avoir fait de Munich un

centre à qui l'on peut demander beaucoup ; c'est la faute immense de son règne d'avoir si mal dirigé les ressources qu'il créait, d'avoir en quelque sorte défiguré et perverti son œuvre. Songez à ce que pouvait faire un prince qui n'eût pas voué une haine absurde à la société moderne ! Je ne sais pourquoi, en voyant tant de promesses perdues, je me rappelle les beaux vers que M. de Lamartine adressait, en 1833, au prince royal de Bavière, à celui-là même qui, depuis le 20 mars dernier, a remplacé sur le trône le dilettante dont nous venons de juger les œuvres. Le prince Maximilien voyageait en Grèce, comme son père trente années auparavant, et M. de Lamartine lui disait :

Pèlerin inconnu des vieux sentiers du monde,
Quitter l'ombre et la paix des foyers paternels,
Se laisser dériver aux caprices de l'onde
Vers tous les bords lointains qu'un nom fit éternels ;

Saluer d'une larme à travers sa ruine
Le temple de Minerve au lumineux fronton ;
Sentir battre un cœur d'homme au roc de Salamine,
Rêver des songes d'or sur le cap de Platon ;

Écouter le destin, sur l'airain de ses pages
Des peuples et des dieux sonner le jour fatal,
Ou remuer du pied, dans la poudre des âges,
Ce que l'aile du temps jette du piédestal ;

Toucher du doigt le vide et l'étroit de la vie,
Confesser sa misère et goûter son néant,

Et dire à chaque pas, sans regret, sans envie :
Ce monde est comme nous, petit ! Dieu seul est grand !

Du voyageur obscur voilà chaque journée :
De poussière en poussière il s'égare à pas lents ;
Le flot porte sans bruit son humble destinée,
Et le reporte au gîte avec ses cheveux blancs !

Mais vous, enfants des rois que l'avenir regarde,
Quand vous voguez devant ces bords aux grands échos,
La gloire du passé se rallume et vous darde
Quelqu'un de ces rayons qui brûlent les héros.

Voilà ce que leurs pas ont laissé sur la route !
Tous ces rivages morts vivent de leur vertu ;
Toi qui passes comme eux devant leur cendre, écoute
La terre qui te dit : Que me laisseras-tu ?

Quand l'homme obscur finit son court pèlerinage,
Sous l'herbe du cercueil il dort impunément ;
Mais la terre de vous demande un témoignage,
Et la tombe d'un roi doit être un monument.

Voilà de nobles conseils. Il y a trente ans, quand Louis I^{er}, alors prince royal, parcourait l'Italie et la Grèce, en ouvrant son âme aux impressions des grandes choses, il méritait de pareils encouragements, et il semblait digne de ce langage. Aujourd'hui, c'est ce langage même qui le condamnerait, car sa vie répond mal à ce noble programme ; il a commencé sa tâche et il l'a reniée ; il a posé la première pierre de son monument et il l'a mutilé lui-même. Puisse son héritier profiter au moins de cette leçon !

Ces réflexions sont aujourd'hui plus opportunes que jamais. Les avertissements n'ont pas manqué aux rois depuis le 24 février ; Berlin et Vienne ont accompli leurs révolutions, et l'Allemagne tout entière tend à se réorganiser sur un plan nouveau. Sans doute il est difficile de prévoir ce qui résultera un jour de ces mouvements extraordinaires ; l'Allemagne elle-même hésite, et à des secousses profondes on voit succéder subitement une sorte de tranquillité. C'est qu'il est impossible de rien précipiter en face des questions sans nombre qui se dressent tout-à-coup à chaque victoire nouvelle. Que peut devenir l'Allemagne ? Elle poursuit deux grandes choses, la liberté et l'unité ; mais c'est l'unité qui semble la préoccuper avant tout. Elle sait bien que l'unité est la condition de la liberté véritable, *ex unitate libertas*, et que la fondation de la patrie commune est la première, la plus urgente conquête dont elle ait besoin. Or, quelle que soit la forme possible de cette unité tant désirée, de quelque manière qu'elle se constitue, que ce soit par des luttes intérieures, ou à la suite d'une guerre européenne, ou par la conciliation si difficile des intérêts contraires, il y aura toujours un immense avantage pour chaque royaume à ne pas demeurer en arrière dans les voies de la liberté et de la justice. Si ce n'est pas l'empire, en ce moment du moins, qui est mis au concours, c'est

bien certainement le salut de chaque état et son degré d'influence dans la constitution de l'avenir.

Il y a quinze ans, un ingénieux publiciste, M. Saint-Marc Girardin, s'exprimait ainsi à propos de la Bavière : « Condamnée à l'inaction et à l'impuissance par le voisinage de l'Autriche, la Bavière s'adonne aux beaux-arts, qui consolent et embellissent la vie, qui ne donnent pas la puissance mais qui donnent la gloire, et qui, de cette manière, commandent le respect. Munich devient une nouvelle Athènes, et, quelle que soit la chance des destinées politiques, Munich ne peut être rayée de la carte des États indépendants, sans que, grâce à sa nouvelle splendeur, l'attentat ne paraisse plus injuste. Le roi de Bavière a mis son royaume sous la protection des arts : cette protection vaut bien celle de la force. Grâce aux beaux-arts, Munich ne peut plus devenir une ville de province ; elle a les proportions et l'éclat d'une capitale¹. » Cette conclusion serait très-légitime si le jugement qui la prépare n'exagérait avec une excessive indulgence la valeur donnée à Munich par le roi Louis. Le spirituel voyageur avait vu Munich en 1833, au moment où de brillants édifices s'élevaient de tous côtés, où les basiliques et les musées sortaient du sol par enchantement, où les ateliers des peintres et des sculpteurs étaient

¹ *Notices polit. et littér. sur l'Allemagne*, p. 34.

remplis par une jeunesse enthousiaste , et cette ferveur universelle l'avait ravi ; mieux informés aujourd'hui , nous savons tout ce qui manque à Munich pour être protégée par les œuvres de l'esprit contre les périls de l'avenir.

La meilleure protection de Munich , ce sont les travaux de sa Chambre des députés. Si défectueuse que fût l'organisation constitutionnelle dans les états méridionaux, l'Allemagne n'oubliera pas que l'opposition y a souvent lutté avec bonheur contre mille obstacles , et qu'elle a maintenu , comme un exemple fécond , le droit de la parole libre. Les Chambres de Bade et de Wurtemberg peuvent citer de glorieuses campagnes ; la Chambre des députés de la Bavière a aussi de nobles souvenirs à invoquer. Tels sont les éléments vivaces d'où sortira la fortune de ce pays. Il faut , en un mot , que le nouveau roi ose adopter résolument une politique tout opposée à celle de son père. Cette étude nous a montré des erreurs bien funestes dans la pensée du roi Louis , et , à côté de cela , de bons instincts malheureusement tournés à mal , d'utiles créations peu à peu dénaturées par un déplorable système ; c'est là , j'en suis sûr , le portrait exact du roi de Bavière. Eh bien ! qu'on rejette ses erreurs , et aussitôt tout le bien qu'on lui doit pourra porter des fruits. Certes , une diplomatie timide ne peut plus alléguer le périlleux voisinage de Vienne ;

voilà l'Autriche engagée dans les grandes voies de la société moderne. Appuyez-vous donc franchement sur la vérité ; au lieu de dénaturer la science et l'art , laissez-leur le libre développement qui les fera rentrer dans la vie ; loin de vous condamner en toutes choses à ce stérile plagiat du passé, faites une alliance hardie avec les forces du présent , avec les immortels principes de 89 ; brûlez enfin ce qu'adorait l'ancien règne, et adorez ce qu'il avait brûlé : c'est à ce prix-là seulement que Maximilien II réparera toutes les fautes et fera prospérer toutes les créations utiles de Louis I^{er}.

Juin 1848.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

- Page 237, ligne 6 — Rauwerck , *lisez* : Nauwerck.
— 247 — 13 — exprimées , *lisez* : exposées.
— *ibid.* — 14 — exprimées , *lisez* : imprimées.
— 252 — 3 — des savants travaux , *lisez* : de savants travaux.
— 253 — 20 — être réformateur , *lisez* : être un réformateur.
— 280 — 14 — emportait , *lisez* : comportait.
— 422 — 4 — 1849 , *lisez* : 1840.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Page
INTRODUCTION.....	V—LII
I. LE LIBÉRALISME ALLEMAND SOUS LA RESTAURATION. — Louis Boerne : sa vie, ses écrits, son influence. — Rôle de Louis Boerne après 1830.....	4
II. DU LIBÉRALISME ALLEMAND APRÈS 1830. — Révo- lutions de Brunswick, de Hesse, de Saxe et de Hanovre. — Mouvements démagogiques. — La <i>jeune Allemagne</i> : commencements de la <i>jeune</i> <i>école hégélienne</i> . — Affaires de Hanovre, coup d'état du roi Ernest-Auguste. — Irritation et déroute de l'esprit libéral.....	73
III. L'ALLEMAGNE A L'AVÈNEMENT DE FRÉDÉRIC- GUILLAUME IV. — Situation intellectuelle et poli- tique. — Les trois centres de l'esprit allemand : Vienne, Munich, Berlin.....	107

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
IV. HISTOIRE DE L'AGITATION RELIGIEUSE DE 1844. — État de l'église protestante. — Jean Ronge et les <i>catholiques allemands</i> . — Controverses des partis. — Les <i>amis des lumières</i> . — Émeutes de Posen et de Leipsick. — Opposition de la Prusse et de l'Autriche.....	185
1. État de l'église protestante : les <i>vieux luthé- riens</i> , les piétistes, les rationalistes, les <i>amis des lumières</i> . — État de l'église catholique : essai d'église <i>catholique allemande</i> en 1845. — Situation des partis.....	190
II. La tunique de Trèves. — Le pèlerinage. — Le chapelain Ronge. — Le curé Czerski et la paroisse de Schneidemühl.....	206
III. Le synode de Brandebourg. — Attitude de la Prusse. — Le concile de Leipsick. — Le cabinet de Berlin et le cabinet de Munich...	217
IV. Controverse philosophique et religieuse. — MM. Goerres, Hinrichs, Menzel, Rauwerck, Staudenmaier, Ullmann.....	237
V. Émeute de Posen. — Émeute de Leipsick. — Irritation de la cour de Saxe. — Politique nouvelle de la Prusse.....	254
V. LE PARTI CONSTITUTIONNEL EN PRUSSE. — Frédéric- Guillaume IV. — Ses actes et ses discours. — Le décret de 1841. — Polémiques des journaux. — L'école historique et l'école philosophique. —	

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
M. Stahl, M. Streckfuss et les écrivains radicaux. — Forces du parti constitutionnel. — Frédéric-Guillaume IV et le prince de Metternich.....	269
VI. LA DÉMAGOGIE ET L'ATHÉISME. — Violences de la <i>jeune école hégélienne</i> . — MM. Arnold Ruge, Bruno Bauer, Feuerbach et Max Stirner.....	333
VII. <u>DU ROMANTISME DES HOMMES D'ÉTAT. — Un pamphlet théologique. — Portrait de Frédéric-Guillaume IV par M. le docteur Strauss.....</u>	<u>401</u>
VIII. <u>DU ROMANTISME POLITIQUE EN BAVIÈRE. — Portrait de Louis I^{er}, roi de Bavière. — Sa vie. — Ses poésies. — La Wahlhalla. — Influence de son règne.....</u>	<u>437</u>

FIN DE LA TABLE DE CE VOLUME.

005787316





